

GRAHAM
GREENE

le
facteur
humain

roman

ROBERT LAFFONT

GRAHAM GREENE

**LE FACTEUR
HUMAIN**

Traduit de l'Anglais par
Georges Belmont et Hortense Chabrier



Robert Laffont

Titre original : *The human factor*

© Graham Greene, 1978
© Éditions Robert Laffont, Sept. 1978
pour la traduction française

À ma sœur Elisabeth Dennys,
qui ne peut nier sa part de responsabilité
dans ce livre.

*Je sais seulement que nouer un lien
c'est signer sa perte.
Le germe de corruption
entre dans l'âme.*
Joseph CONRAD

NOTE DES TRADUCTEURS

D'accord avec l'auteur, nous avons maintenu en anglais certaines dénominations, dont les équivalents français pouvaient créer des équivoques et des confusions. Au cas où le lecteur en ignorerait le sens exact, voici l'explication :

MI5 : organisme du contre-espionnage, opérant en territoire britannique.

MI6 : organisme chargé de l'espionnage et du contre-espionnage en territoire étranger.

« C » : appellation réservée au chef du MI6 et provenant de l'initiale du premier chef du Secret Service.

SPÉCIAL BRANCH : service spécialement chargé de l'exécution des opérations de police pour le MI5, et rattaché à Scotland Yard.

ALDERMASTON : centre de recherche atomique à des fins militaires.

PORTON : institut de recherches pour la guerre bactériologique (et pour ses remèdes), situé dans la province anglaise.

Boss : service secret sud-africain.

Première partie

CHAPITRE PREMIER

Depuis l'époque où, jeune recrue, il était entré dans la « Boîte », il y avait de cela plus de trente ans, Castle prenait son déjeuner dans un pub situé derrière Saint James's Street, non loin du bureau. Si on lui avait demandé pourquoi, il eût répondu que c'était à cause de l'excellence des saucisses ; peut-être aurait-il préféré à la Watney une autre marque de bière amère, mais la qualité des saucisses l'emportait sur la bière. Il était toujours prêt à rendre compte de ses actes, même les plus innocents ; il était toujours aussi d'une stricte ponctualité.

À 13 heures tapantes, chaque jour, il était donc prêt à quitter le bureau. Son adjoint, Arthur Davis, avec qui il partageait les lieux, allait déjeuner à midi juste, pour revenir, du moins en théorie, une heure plus tard. Il était entendu que, en cas de télégramme urgent, l'un d'eux devait être obligatoirement présent pour le décodage. Mais l'un et l'autre savaient pertinemment que, dans cette subdivision du département auquel ils appartenaient, il n'y avait jamais de vraie urgence. La différence d'heure entre l'Angleterre et les diverses régions d'Afrique Orientale et d'Afrique du Sud qui étaient de leur ressort suffisait d'ordinaire – même si, comme pour Johannesburg, il s'agissait d'un petit peu plus d'une heure – pour que personne, hors du service, ne se souciât d'un retard dans la délivrance d'un message : le sort du monde, aimait à dire Davis, ne se jouerait jamais sur leur continent, quel que fût le nombre d'ambassades que pussent ouvrir la Chine et la Russie entre Addis-Abeba et Conakry, ou le nombre de Cubains qui pussent débarquer.

Castle griffonna un mémo à l'intention de Davis : « *Si le Zaïre répond au n° 172, envoyez copies au Trésor et aux Affaires étrangères.* » Il regarda sa montre : Davis avait dix minutes de retard.

Castle entreprit de préparer son attaché-case – il y plaça la liste de ce qu'il devait acheter pour sa femme, à la fromagerie de Jermyn Street, et pour son fils, à qui il voulait faire un cadeau pour racheter sa mauvaise humeur du matin (deux paquets de Maltais), ainsi qu'un livre, *Clarissa Harlowe*, dont il n'avait jamais dépassé le premier tome ni le chapitre LXXIX. Dès qu'il entendit se fermer la porte de l'ascenseur et résonner le pas de Davis dans le couloir, il sortit de la pièce. Le temps prévu pour son déjeuner de saucisses était abrégé de onze minutes. À la différence de Davis, il revenait toujours ponctuellement à l'heure. C'est une des vertus de l'âge.

Dans ce cadre sage, Arthur Davis se singularisait par ses excentricités. À cet instant, on pouvait le voir s'avancer à l'autre bout du long couloir blanc, vêtu comme s'il venait de débarquer d'un week-end équestre à la campagne, à moins que ce ne fût de la pelouse d'un champ de courses. Il portait une veste de sport en tweed, d'un vert passe-partout, et il arborait un mouchoir écarlate à pois qui bouffait à sa poche de poitrine : il aurait pu être un employé du Pari Mutuel. En fait, il ressemblait à un acteur mal distribué : quand il s'efforçait de vivre à la hauteur de sa mise, en général il cafouillait le rôle. À Londres, il avait l'air

d'arriver tout droit de la campagne, et, lorsqu'il rendait visite à Castle dans sa banlieue champêtre, il était à l'évidence un citadin jouant les campagnards.

— À l'heure pile, comme d'ordinaire, dit Davis avec son habituel sourire coupable.

— Ma montre avance toujours un peu, répondit Castle, s'excusant de la critique qu'il n'avait pas exprimée. Je dois faire un complexe d'anxiété.

— Alors, on sort encore des secrets d'État ? demanda Davis en feignant par jeu de s'emparer de l'attaché-case de Castle.

Son haleine avait une odeur douceâtre : il était grand amateur de porto.

— Oh, je vous en ai laissé tout un paquet à vendre ! Vous en tirerez un bien meilleur prix, avec vos contacts mystérieux.

— Très aimable à vous, vraiment dit Davis.

— Et puis vous êtes célibataire. Vous avez besoin de beaucoup plus d'argent qu'un homme marié. Je m'en tire pour deux fois moins cher que vous.

— Ah, oui, mais rien que les restes, quelle horreur ! Le talon de rôti cuit et recuit en hachis parmentier, les boulettes de viande suspectes... Est-ce que cela vaut vraiment le coup ? L'homme marié ne peut même pas s'offrir un bon porto.

Il pénétra dans le bureau qu'ils partageaient et appela Cynthia au téléphone. Il y avait maintenant deux ans que Davis essayait de se faire Cynthia ; mais, en bonne fille de général de brigade, elle entendait chasser de plus gros gibier. Tout de même, Davis continuait à espérer ; il est toujours plus sûr, expliquait-il, de mener ses amours à l'intérieur du service – cela ne peut représenter qu'une garantie de sécurité. Mais Castle savait à quel point Davis était en réalité profondément attaché à Cynthia : il avait un ardent désir de monogamie, en même temps que l'humour défensif du solitaire.

Un jour, Castle lui avait rendu visite à l'appartement qu'il partageait avec deux fonctionnaires du ministère de l'Environnement, au-dessus d'une boutique d'antiquités, non loin du Claridges – très central, très West End.

— Vous devriez vous rapprocher un peu du bureau, avait conseillé Davis à Castle dans le salon encombré, où des magazines pour tous les goûts – du *New Statesman* à *Penthouse* et à *Nature* – jonchaient le canapé, et où les verres sales, vestiges d'un « pot » donné par un autre, avaient été refoulés dans les coins en attendant la femme de ménage.

— Vous savez très bien ce qu'on nous paie, avait répondu Castle. Et je suis marié.

— Grave erreur de jugement.

— Pas pour ce qui me concerne, avait répliqué Castle. J'aime bien ma femme.

— Sans compter le petit corniaud, bien sûr, avait poursuivi Davis. Moi, il me faudrait choisir entre les enfants et le porto.

— Il se trouve que j'aime bien aussi le petit corniaud.

Castle était sur le point de descendre les quatre marches de pierre et de poser le pied sur le trottoir de Piccadilly, quand le concierge lui dit :

— Le général Tomlinson voudrait vous voir, monsieur.

— Le général Tomlinson ?

— Oui, bureau A.3.

Castle n'avait rencontré qu'une seule fois le général de brigade Tomlinson, il y avait de cela des années. (Combien ? il n'avait aucune envie de les compter.) C'était le jour de sa nomination – celui où il avait apposé son nom au bas du serment sur les secrets d'État. Le général n'était encore qu'un très modeste officier, si même il avait déjà du galon. Le seul souvenir qu'il gardât de lui était celui d'une petite moustache noire, planant comme un objet non identifié au-dessus d'une étendue de papier buvard, parfaitement blanche et vide, peut-être pour des raisons de sécurité. La tache de sa signature, après qu'il l'eut griffonnée au bas du serment, était devenue l'unique flétrissure sur cette surface, et la feuille avait presque certainement été arrachée et envoyée à l'incinérateur. L'Affaire Dreyfus avait assez souligné les dangers de la corbeille à papier, il y avait de cela près d'un siècle.

— À gauche au bout du corridor, monsieur, lui rappela le concierge, comme il allait se tromper de direction.

— Entrez, entrez, Castle, dit la voix forte du général Tomlinson.

Sa moustache était maintenant aussi blanche que le buvard et, avec les années, il lui était poussé une petite bedaine sous son gilet croisé – seul, subsistait le doute sur son grade. Nul ne savait à quel régiment il avait appartenu autrefois, à supposer que ce régiment eût jamais existé, car tous les grades militaires portés dans ce bâtiment avaient quelque chose de suspect. Le grade faisait peut-être tout simplement partie de la couverture générale.

— Je ne crois pas que vous connaissiez le colonel Daintry, reprit Tomlinson.

— Non, en effet... Comment allez-vous ?

Daintry, en dépit de son costume sombre impeccable et de sa face en lame de couteau, avait beaucoup plus l'aspect d'un homme qui vit à l'air libre que Davis malgré tous ses efforts. Si, à première vue, Davis donnait l'impression d'être chez lui dans une officine de bookmaker, Daintry devait incontestablement être à l'aise dans les tribunes d'un champ de courses ou sur une lande à coqs de bruyère. Castle adorait tracer des portraits éclairs de ses collègues, parfois même sur le papier.

— Je crois bien avoir connu un de vos cousins à Oxford. À Corpus exactement, dit Daintry.

Le ton était aimable, mais l'homme avait l'air un peu impatient : il avait probablement un train à prendre pour le Nord à King's Cross.

— Le colonel Daintry, expliqua le général Tomlinson, est notre nouvel éboueur. (Castle remarqua la façon dont Daintry tiquait à cette description de ses fonctions d'enquête.) Il succède à Meredith à la Sécurité... mais je ne suis pas sûr que vous ayez jamais rencontré Meredith...

— Vous parliez de mon cousin Roger, sans doute ? dit Castle à Daintry. Voilà des années que je ne l'ai vu. Il est sorti avec mention Très Bien. Il doit être aux Finances, maintenant.

— J'ai désossé la baraque à l'intention du colonel Daintry, poursuivit imperturbablement le général Tomlinson, rigoureusement fidèle à sa longueur d'onde personnelle.

— J'avais choisi le droit et j'ai brillé d'un éclat plus modeste avec un simple Bien, dit Daintry. Vous, c'était Histoire, je crois ?

— Oui. Mais sans éclat : Assez Bien.

— Donc, ancien de Christ Church ?

— Oui.

— J’ai expliqué au colonel Daintry, dit Tomlinson, que, Davis et vous, vous êtes les seuls à vous occuper des télégrammes ultra-confidentiels, au 6-A.

— Si l’on peut parler d’ultra-confidentiel à propos de notre section. Et il va de soi que Watson aussi voit tout.

— Davis ?... Il est passé par l’université de Reading, n’est-ce pas ? demanda Daintry, avec ce qui pouvait donner l’impression d’un léger dédain.

— Vous possédez le sujet à fond, à ce que je vois.

— Le fait est que je sors d’une conversation avec Davis.

— Ah, c’est donc pour cela qu’il est rentré de déjeuner avec dix minutes de retard ?

Le sourire de Daintry faisait penser à une blessure qui se rouvre douloureusement. Ses lèvres, très rouges, paraissaient avoir du mal à s’écarter aux commissures. Il dit :

— J’ai parlé de vous à Davis. Alors, maintenant, je vous parle de lui. Contrôle au grand jour. Soyez indulgent pour le nouvel éboueur. Il faut bien que je me familiarise avec la mécanique, ajouta-t-il, s’emmêlant dans les métaphores. Il faut respecter la règle... malgré toute la confiance que nous avons en lui comme en vous, cela va de soi. À propos, il vous a prévenu ?

— Non. Mais pourquoi me croiriez-vous ? Qui vous dit que nous ne sommes pas de mèche ?

La blessure se rouvrit à peine, puis se referma étroitement.

— D’après ce que je comprends, politiquement, il est un peu à gauche. C’est bien cela ?

— Il est inscrit au Labour Party. Je pense qu’il vous l’a dit lui-même.

— Rien de mal à cela, bien évidemment, dit Daintry. Vous-même ?...

— Je ne me mêle pas de politique. Je présume que, cela aussi, Davis vous l’a dit.

— Tout de même, il vous arrive de voter, j’imagine ?

— Pas une seule fois depuis la guerre, que je sache. De nos jours, le débat semble trop souvent relever de... euh, d’une politique de clocher.

— Opinion fort intéressante, dit Daintry d’un ton désapprobateur.

Castle voyait bien que, là, dire la vérité avait été une erreur de jugement. Pourtant, sauf dans les cas de toute première importance, il préférait toujours cette solution. On peut recouper la vérité. Daintry consulta sa montre :

— Je ne vous retiendrai pas longtemps. Je dois prendre le train à King’s Cross.

— Vous allez à la chasse pour le week-end ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Pure intuition, dit Castle.

De nouveau, il regretta sa réponse. Il est toujours plus sûr de passer inaperçu. Il y avait des moments – de plus en plus fréquents, d’année en année – où il rêvait, au bureau, dans la rue, d’une existence d’un parfait conformisme, comme un autre aurait pu rêver de marquer un score triomphal dans un championnat de cricket à Lord’s.

— Vous avez probablement remarqué mon étui à fusil, près de la porte ?

— Oui, répondit Castle, qui n’avait rien remarqué jusqu’à présent. Cela m’a mis sur la voie.

Il fut heureux de constater que Daintry semblait rassuré.

— Personne n'est visé dans tout cela, vous savez, expliqua Daintry. Simple contrôle de routine. Il y a tant de règles qu'il arrive que l'on en néglige quelques-unes. C'est humain. Par exemple, défense d'emporter du travail chez soi...

Il regardait d'un œil significatif l'attaché-case de Castle. S'il avait été un officier et un gentleman, Castle l'eût ouverte aussitôt en se prêtant à l'inspection avec une bonne petite plaisanterie ; mais il n'était pas un officier, et il ne s'était jamais pris pour un gentleman. Il avait envie de voir jusqu'où le nouvel éboueur pousserait le tri des ordures. Il dit :

— Je ne rentre pas à la maison. Je vais seulement déjeuner.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'espère ?...

Daintry tendait la main vers l'attaché-case.

— J'ai demandé la même chose à Davis, ajouta-t-il.

— Davis n'avait pas d'attaché-case, répliqua Castle, quand je l'ai croisé.

Daintry rougit de son erreur. Il eût éprouvé la même honte, Castle en était sûr, s'il avait tiré sur un rabatteur.

— Oh ! ce devait être à l'autre type, alors, dit-il. J'oublie son nom.

— Watson ? suggéra le général.

— C'est cela. Watson.

— Ainsi donc, vous avez même contrôlé notre chef ?

— Cela fait partie de la routine, répondit Daintry.

Castle ouvrit son attaché-case. Il en sortit un numéro de la *Gazette de Berkhamsted*.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? s'enquit Daintry.

— Mon canard local. Je voulais le lire en déjeunant.

— Ah, oui, bien sûr. J'oubliais. Vous habitez très en dehors de Londres. Vous ne trouvez pas cela un peu malcommode ?

— Cela fait moins d'une heure par le train. J'ai besoin d'une maison avec jardin. J'ai un enfant, voyez-vous... et un chien. Ils ne peuvent pas vivre enfermés dans un appartement. Pas sans inconvénient.

— Tiens, vous lisez *Clarissa Harlowe*. Vous aimez cela ?

— Jusqu'ici, oui. Mais il y a encore quatre tomes.

— Et ça, c'est quoi ?

— Un pense-bête.

— Un pense quoi ?

— Une liste d'emplètes que j'ai à faire, expliqua Castle. Il avait écrit, sous l'adresse imprimée de son domicile, 129 King's Road : *Deux Maltais. Thé (Earl Grey) : une demi-livre. Fromage : Wensleydale ou Gloucester double crème ? Lotion avant-rasage Yardley.*

— Maltais ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des trucs au chocolat. Goûtez-y un jour, vous verrez, c'est délicieux. Meilleur que les Kit Kats, à mon avis.

— Vous croyez que cela pourrait faire l'affaire pour mon hôtesse ? dit Daintry. J'aimerais

lui apporter quelque chose qui sorte un peu de l'ordinaire... (Il regarda sa montre.) Peut-être pourrais-je envoyer le concierge... il y a juste le temps. Où achetez-vous cela ?

— Il en trouverait dans une boutique ABC, sur le Strand.

— ABC ? demanda Daintry.

— Aerated Bread Company. Le pain aéré, vous savez.

— Le pain aéré ?... Que diable ?... Bon, enfin, pas le temps, passons sur les détails. Vous êtes sûr que ça irait, vos... galettes ?

— Affaire de goût, vous savez.

— Il y a un magasin Fortnum à deux pas d'ici.

— Vous n'en trouverez pas là. C'est un article très, très bon marché.

— Je ne voudrais pas avoir l'air pingre.

— Alors, mettez-y la quantité. Dites au concierge de vous en rapporter trois livres.

— Rappelez-moi le nom. Peut-être auriez-vous la gentillesse de le dire au concierge en sortant.

— Vous voulez dire que le contrôle est fini ? La voie est libre ?

— Oui, bien sûr. Oui. Je vous avais prévenu que c'était de pure forme, Castle.

— Bonne chasse.

— Merci bien.

Castle transmit la commission au concierge.

— Trois livres, il a dit ?

— Oui.

— Trois livres de Maltais ?

— Oui.

— Je peux prendre la fourgonnette, alors ?

Le concierge manda son second, qui était plongé dans un magazine plein de nymphettes nues, et lui dit :

— Le colonel Daintry veut pour trois livres de Maltais.

— Ça devrait faire dans les cent vingt paquets ou quelque, dit le concierge en second, après avoir calculé à vue de nez.

— Non, non, dit Castle, ça ne va pas jusque-là. Ce n'est pas de livres sterling qu'il a voulu parler, c'est de poids, je pense.

Il les laissa à leur arithmétique. Il arriva au pub avec quinze minutes de retard. Son coin habituel était pris. Il se dépêcha de manger et de boire et calcula qu'il avait rattrapé trois minutes. Puis il acheta sa lotion Yardley chez le pharmacien de l'Arcade Saint James, l'Earl Grey chez Jackson, et le Gloucester double crème aussi, pour gagner du temps, bien que, d'ordinaire, il poussât jusqu'à la fromagerie de Jermyn Street. Mais la boutique ABC où il voulait acheter les Maltais en manquait lorsqu'il y arriva ; le vendeur lui expliqua qu'il avait dû faire face à une demande inattendue et il dut se résoudre à acheter des Kit Kats à la place. Il n'avait que trois minutes de retard lorsqu'il retrouva le bureau et Davis, à qui il fit remarquer :

— Vous auriez pu me prévenir qu’il y avait un contrôle.

— On m’avait fait jurer de garder le secret. Pourquoi ? On vous a chopé pour un truc ?

— Pas à proprement parler.

— Eh bien, moi, si. Ce type m’a demandé ce que j’avais dans la poche de mon imper. J’y avais fourré le rapport de 59800, vous savez ? Pour l’étudier en mangeant.

— Et alors ?

— Oh ! j’en suis sorti avec un avertissement. On m’a rappelé que le règlement était fait pour être observé. Dire que ce type, vous vous rappelez ?... Blake (il avait bien besoin d’essayer de se tirer, celui-là !), en a pris pour quarante ans d’exemption de tout, impôts, surmenage intellectuel, responsabilités, et que c’est nous qui en faisons les frais !

— Le colonel Daintry aurait pu être moins coulant, dit Castle. Il a connu un de mes cousins à Oxford. Ce genre de petit détail change tout.

CHAPITRE II

En général, Castle était en mesure de prendre le train de 18 h 35 à la gare Euston. Ce qui le déposait à 19 h 12 ponctuellement à Berkhamsted. Là, sa bicyclette l'attendait – cela faisait bien des années qu'il connaissait le contrôleur qui prenait les billets à la sortie et qu'il lui confiait régulièrement l'engin. Il empruntait le plus long chemin, pour se donner de l'exercice : par le pont sur le canal, l'école de style Tudor, puis la Grand-Rue, l'église paroissiale en pierre grise, qui renfermait le heaume d'un croisé, et ensuite la grimpée de Chilterns en direction de sa petite maison, à demi isolée dans King's Road. À moins d'avoir prévenu par téléphone, de Londres, il arrivait toujours vers 19 h 30. Juste à temps pour dire bonsoir au petit et pour savourer un ou deux whiskies avant le dîner, qui était à 20 heures.

Dans les professions bizarres, tout ce qui ressortit à la routine quotidienne acquiert une grande valeur – peut-être était-ce la raison pour laquelle, à son retour d'Afrique du Sud, il avait choisi de revenir au lieu de sa naissance : le canal sous les saules pleureurs, l'école, les ruines d'un château, jadis fameux pour avoir soutenu le siège du Prince Jean de France et dont, à en croire la tradition, Chaucer avait dirigé les travaux, avec – pourquoi pas ? – un ancêtre de Castle parmi ses maîtres artisans. Il n'en restait à présent que quelques monticules herbeux et quelques mètres de muraille en silex, donnant sur le canal et la ligne de chemin de fer. Au-delà, s'allongeait une route conduisant hors de la ville et bordée de haies d'aubépine et de châtaigniers, jusqu'à ce que l'on finît par atteindre la liberté des landes communales. Il y avait de cela des années, les habitants de la ville s'étaient battus pour arracher le droit de paître leur bétail sur ces landes ; mais, au XX^e siècle, il y avait toutes chances pour que, seuls, le lapin et la chèvre pussent trouver provende parmi les fougères, les ajoncs et les genêts.

Dans l'enfance de Castle, ces landes offraient encore les traces d'anciennes tranchées creusées dans la lourde argile rouge, au cours de la Grande Guerre de 1914, par les étudiants de la faculté de Droit, jeunes juristes s'entraînant sur les champs de bataille de Belgique ou de France dans les rangs d'unités plus orthodoxes. Il était dangereux de se promener par là sans bien connaître les lieux ; car ces vieilles tranchées avaient été creusées jusqu'à plusieurs pieds de profondeur, sur le modèle des ouvrages originaux de la première armée britannique engagée dans la guerre autour d'Ypres. Les étrangers à ces lieux risquaient une chute brutale et une jambe cassée. Les enfants qui avaient grandi dans la connaissance des parages rôdaient librement, jusqu'à ce que le souvenir finît par s'effacer en eux. Pour une raison mystérieuse, Castle n'avait jamais oublié et, parfois, pendant ses jours de congé, il prenait Sam par la main et l'initiait aux cachettes enfouies et aux multiples dangers des landes communales. Que de guérillas il y avait soutenues, enfant, contre des ennemis formidables ! Et voilà que le temps de la guérilla était revenu et que les rêves éveillés redevenaient réalité. À vivre ainsi dans ce décor depuis longtemps familier, il éprouvait le sentiment de sécurité du vieux repris de justice retournant à la prison qu'il connaît par cœur.

Castle poussa sa bicyclette dans la montée de King's Road. Il avait acheté sa maison avec l'aide d'une société immobilière, après son retour en Angleterre. Il eût aisément pu faire une économie en payant comptant ; mais il n'avait pas le moindre désir de se distinguer de ses voisins instituteurs : leur salaire ne leur permettait pas un sou d'épargne. Pour la même raison, il avait gardé le vitrail assez criard, représentant le Cavalier qui Rit, au-dessus de la porte d'entrée. Il ne l'aimait pas ; il l'associait à l'idée de dentiste – très souvent, on recourt au vitrail pour cacher au monde extérieur, dans les villes de province, les tortures endurées dans le fauteuil du praticien. Mais encore une fois, puisque ses voisins supportaient le leur, il avait préféré ne pas toucher au sien. Les instituteurs de King's Road étaient de solides tenants des principes esthétiques de North Oxford, où nombre d'entre eux, naguère, avaient pris le thé chez leur directeur d'études ; et c'étaient là aussi des lieux (ah, Banbury Road !) où la bicyclette de Castle eût été parfaitement à sa place, dans le vestibule d'entrée, sous l'escalier.

Il ouvrit sa porte avec une clé Yale. Il avait songé, à un moment, à acheter une serrure encastrée, ou un autre système très sophistiqué choisi sur les rayons du magasin Chubb de Saint James's Street ; mais il s'en était abstenu : ses voisins se contentaient de serrures Yale, et le cambriolage le plus proche, au cours des trois dernières années, n'avait pas franchi la limite de Boxmoor, lui ôtant ainsi tout motif valable.

Le vestibule était vide ; le salon aussi, apparemment, qu'il apercevait à travers la porte ouverte. Pas un bruit ne venait de la cuisine. Il remarqua aussitôt que la bouteille de whisky n'attendait pas près du siphon sur la desserte. Des années d'habitude étaient balayées d'un coup et Castle sentit une angoisse le piquer comme un dard d'insecte. Il appela : « Sarah ! » Personne ne répondit. Planté à un pas de la porte, dans l'entrée, à côté du porte-parapluies, et explorant d'un regard rapide le décor familial où manquait ce détail essentiel : la bouteille de whisky, il retenait son souffle. Depuis leur installation, il avait toujours eu la certitude qu'un jour ou l'autre, la fatalité les rattraperait là, et que, lorsque cela se produirait, il n'aurait pas le droit de s'abandonner à la panique : il lui faudrait partir très vite, sans même tenter d'emporter le moindre vestige de leur vie commune soudain brisée. « Que ceux qui sont en Judée cherchent refuge dans les montagnes... » Sans savoir pourquoi, il pensa à son cousin du ministère des Finances, comme s'il s'était agi d'une amulette capable de le protéger, une patte de lapin porte-bonheur ; après quoi il put respirer de nouveau avec soulagement, entendre des voix à l'étage au-dessus, puis les pas de Sarah comme elle descendait l'escalier.

— Chéri ! Je ne t'avais pas entendu. Je parlais au docteur Barker.

Le Dr Barker la suivait. C'était un homme d'âge mûr, avec une tache de vin congénitale sur la joue gauche, vêtu de gris anthracite, la tête de deux stylos sortant de sa poche de poitrine – à moins que l'un d'eux ne fût une petite torche électrique pour examiner les gorges malades.

— Qu'y a-t-il ? Rien de grave ?

— Sam a la rougeole, mon chéri.

— Cela se passera très bien, dit le Dr Barker. Simplement, gardez-le au calme. Pas trop de lumière.

— Vous prendrez bien un whisky, docteur ?

— Non, merci. J'ai encore deux visites à faire et je suis déjà en retard pour le dîner.

— Où a-t-il bien pu attraper cela ?

— Oh ! il y a une vraie épidémie qui court. Ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas une grosse

rougeole.

Le médecin parti, Castle embrassa sa femme. IL caressa de la main la chevelure noire, drue et dure ; il effleura des doigts les pommettes hautes. Il toucha doucement les contours sombres du visage, comme quelqu'un qui aurait déniché une bonne sculpture parmi l'étalage d'ébauches grossières jonchant le perron d'un hôtel pour touristes blancs. Il s'assurait que ce qui avait pour lui le plus de prix dans la vie était bien intact. En fin de journée, il avait toujours le sentiment de rentrer après des années d'absence où il eût laissé Sarah sans défense. Et pourtant, personne ici ne se souciait du sang africain de sa femme. Il n'y avait pas de loi qui menaçât leur vie commune. Ils étaient en sécurité – autant, du moins, qu'il leur serait jamais permis de l'être.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à son tour.

— J'étais inquiet. Tout semblait sens dessus dessous quand je suis entré. Tu n'étais pas là. Même le whisky...

— Quel homme d'habitudes !

Il se mit à déballer ce qu'il y avait dans son attaché-case tandis qu'elle préparait le whisky.

— Tu es sûre qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter ? reprit Castle. Je n'ai jamais aimé cette façon de parler qu'ont les médecins, surtout quand ils se veulent rassurants.

— Non, il n'y a rien.

— Je peux monter le voir ?

— Il dort maintenant. Mieux vaut ne pas le réveiller. Je lui ai donné une aspirine.

Il remit le tome I de *Clarissa Harlowe* en place, dans sa bibliothèque.

— Tu l'as fini ?

— Non, je me demande si j'y arriverai jamais, à présent. La vie est trop courte... un peu trop.

— Mais je croyais que tu préfèrais toujours les gros livres.

— Peut-être vais-je me lancer dans *Guerre et Paix*, avant qu'il soit trop tard.

— Nous ne l'avons pas.

— Je l'achèterai demain.

Elle avait soigneusement versé un quadruple whisky, selon la bonne mesure des pubs anglais ; elle le lui apporta et lui referma les doigts sur le verre, comme s'il s'était agi d'un message que personne d'autre ne devait déchiffrer. De fait, la ration d'alcool de Castle n'était connue que d'eux seuls : d'ordinaire, la bière était la boisson la plus alcoolisée qu'il bût, en compagnie d'un collègue ou même d'un inconnu, dans un bar. Dans sa profession, le moindre soupçon d'alcoolisme pouvait être regardé avec suspicion. Il n'y avait que Davis pour se moquer de s'imbiber en toute désinvolture, sans s'inquiéter de savoir qui le voyait ; mais il avait l'audace que donne le sentiment de la parfaite innocence. Castle avait perdu à jamais audace et innocence à la fois, en Afrique du Sud, dans l'attente que le ciel lui tombât sur la tête.

— Je pense que cela t'est égal, dit Sarah, si nous mangeons froid ce soir ? Sam m'a tenue occupée tout l'après-midi.

— Bien sûr.

Il l'enlaça. La profondeur de leur amour était aussi secrète que la quadruple dose de whisky. Y faire allusion devant les autres eût été inviter le danger. L'amour est un risque total. Ainsi l'a proclamé de tout temps la littérature. Tristan, Anna Karénine, même le désir charnel de Lovelace (il avait tout de même jeté un coup d'œil sur le dernier tome de *Clarissa*). « J'aime bien ma femme » – à cela s'étaient toujours bornées ses confidences à Davis.

— Je me demande ce que je ferais sans toi, dit-il à Sarah.

— À peu près la même chose que maintenant. Tu prendrais deux doubles whiskies avant de dîner à 8 heures.

— Quand je suis arrivé et que j'ai vu que tu n'étais pas là avec le whisky, j'ai eu très peur.

— Peur de quoi ?

— De me retrouver tout seul. Pauvre Davis, ajouta-t-il. Lui qui rentre dans une maison où personne ne l'attend !

— Peut-être est-ce beaucoup plus amusant ?

— Moi, mon amusement, dit-il, c'est de me sentir en sécurité.

— Est-ce que la vie, dehors, est si dangereuse que cela ?

Elle but une petite gorgée au verre de son mari et lui effleura la bouche, de ses lèvres humides de J. & B. (Il achetait toujours du J. & B. à cause de la couleur : un généreux whisky de cette marque, pris à l'eau gazeuse n'a pas l'air plus fort qu'un *baby* d'une autre.)

Sur la table à côté du canapé, le téléphone sonna. Il prit le récepteur et dit : « Allô ? » – mais personne ne répondit. « Allô ? » répéta-t-il. Puis il compta silencieusement jusqu'à quatre. Il reposa l'appareil lorsqu'il eut entendu que l'on avait coupé.

— Il n'y avait personne ?

— Sans doute un faux numéro.

— Cela fait la troisième fois, ce mois-ci. Et toujours quand tu es retenu tard au bureau. Tu ne penses pas que cela pourrait être un cambrioleur qui vérifie si nous sommes à la maison ?

— Il n'y a rien qui mérite d'être cambriolé, ici.

— On lit des histoires tellement horribles, mon chéri... des histoires d'individus avec la figure masquée par un bas. Je déteste l'heure qui suit le coucher du soleil, avant ton retour.

— C'est pour cela que je t'ai acheté Buller. Au fait, où est-il, celui-là ?

— Dans le jardin ; il mange de l'herbe. Il est un peu dérangé. Et d'ailleurs, tu sais parfaitement comment il se comporte avec les étrangers. Il leur fait des grâces.

— Tout de même, il réagirait peut-être devant un homme avec un bas sur la figure, non ?

— Il penserait que l'autre a mis ça pour lui faire plaisir. Souviens-toi de la Noël... les chapeaux en papier...

— Dire que, avant de l'acheter, j'étais persuadé que les boxers sont des chiens terribles.

— Oh, mais oui... avec les chats !

La porte grinça et Castle se retourna vivement : le museau noir et carré de Buller acheva de pousser le battant, puis le chien projeta son corps comme un sac de pommes de terre droit vers le ventre de Castle, qui l'esquiva.

— Couché, Buller, couché !

Un long ruban de bave dégouлина sur la jambe du pantalon de Castle.

— Si c'est cela que tu appelles faire des grâces, n'importe quel cambrioleur prendrait ses jambes à son cou.

Buller se mit à aboyer spasmodiquement en frétilant des hanches, comme un chien qui a des vers, et en reculant vers la porte.

— Tais-toi, Buller !

— Il a seulement envie d'aller se promener.

— À pareille heure ? Je croyais que tu m'avais dit qu'il était malade.

— Apparemment, il a avalé son saoul d'herbe.

— Tais-toi, Buller, fiche-nous la paix ! Pas promener.

Buller s'affala lourdement et bava sur le parquet pour se consoler.

— L'homme du gaz a eu une peur bleue de lui, ce matin ; et pourtant Buller voulait simplement être aimable.

— Mais l'employé du gaz le connaît, non ?

— C'était un nouveau.

— Un nouveau ? Pour quelle raison ?

— Oh ! celui qui passe d'habitude à la grippe.

— Tu as demandé à voir sa carte ?

— Bien sûr. Mon chéri, c'est *toi* maintenant qui as peur des cambrioleurs ? Assez, Buller ! Assez !

Buller léchait ses parties intimes avec autant d'ardeur qu'un politicien l'assiette au beurre.

Castle l'enjamba et sortit dans le vestibule. Il examina attentivement le compteur. Apparemment rien d'anormal. Il revint.

— Toi, dit Sarah, tu as quelque chose qui te tracasse.

— Non, rien. Vrai. Une petite chose au bureau, c'est tout. Un nouveau type des services de Sécurité qui fait du volume. Cela m'a agacé... Voilà plus de trente ans que je suis de la Boîte ; on devrait me faire confiance, depuis le temps. D'ici à ce qu'ils nous retournent les poches avant de nous laisser sortir pour déjeuner !... Le fait est qu'il a fouillé mon attaché-case.

— Sois juste, mon chéri. Ce n'est pas la faute de ces gens. C'est le métier qui veut cela.

— Il est trop tard maintenant pour en changer.

— Il n'est jamais trop tard pour rien, dit-elle.

Il aurait bien voulu la croire. Elle l'embrassa de nouveau en passant devant lui pour aller chercher la viande froide à la cuisine.

Comme ils s'asseyaient tous deux, après que Castle se fut servi un autre whisky, elle reprit :

— Plaisanteries à part, c'est vrai que tu bois trop.

— Seulement à la maison. Il n'y a que toi qui me voies.

— Ce n'est pas à ton travail que je pensais. C'est à ta santé. Je me fiche bien de ton travail.

— Vraiment ?

— Un département du Foreign Office ! Personne n'est dupe, mais cela ne fait rien : il faut que tu te promènes, bouche cousue comme si tu avais commis un crime. Si tu me racontais, à moi, ta femme, ce que tu as fait aujourd'hui, on te flanquerait à la porte. Eh bien, moi, je le souhaite, qu'ils te flanquent à la porte ! Dis-le, ce que tu as fait aujourd'hui.

— J'ai bavardé avec Davis, scribouillé des notes sur quelques fiches, expédié un télégramme... ah, oui ! et répondu aux questions de ce nouveau type de la Sécurité. Il a connu mon cousin à Oxford.

— Quel cousin ?

— Roger.

— Le snob du ministère des Finances ?

— Oui.

Comme ils allaient se coucher, il demanda :

— Est-ce que je peux entrer chez Sam ?

— Bien sûr. Mais il doit dormir à poings fermés, à présent.

Buller les suivit et déposa, comme une sucrerie, un peu de bave sur le drap.

— Oh, Buller !

Il remua ce qui lui restait de queue, comme si on lui avait fait un compliment. Pour un boxer, il n'était pas intelligent. Il avait coûté très cher et peut-être son pedigree était-il un peu trop parfait.

L'enfant dormait, allongé en travers de son petit lit de teck, la tête sur une boîte de soldats de plomb, en guise d'oreiller. Un pied noir pendait hors des draps et un officier de chars était coincé entre deux orteils. Castle regarda Sarah réinstaller l'enfant, cueillir l'officier et extraire un parachutiste de dessous une cuisse. Elle manipulait ce corps avec l'aisance de l'expert ; le petit garçon n'ouvrit même pas un œil.

— Je lui trouve la peau bien sèche et brûlante, dit Castle.

— Tu serais dans le même état si tu avais 39° 5.

L'enfant avait l'air plus africain que sa mère, et le souvenir d'une image de famine revint à l'esprit de Castle : un petit cadavre étendu bras en croix sur le sable du désert, et que guignait un vautour.

— C'est beaucoup de fièvre.

— Pas pour un enfant.

L'assurance de Sarah le surprenait toujours. Elle était capable de confectionner un nouveau plat sans se reporter à aucun livre de cuisine, et jamais rien ne se brisait dans ses mains. Pour le moment, elle retournait sans ménagement le petit sur le côté et le bordait d'une main ferme, sans qu'il bougeât un cil.

— Il a le sommeil solide.

— À part les cauchemars, oui.

— Il en a encore eu un ?

— Toujours le même. Toi et moi, nous montons tous les deux dans le train et il se retrouve tout seul. Sur le quai, quelqu'un – qui ? il ne le sait pas – le prend par le bras. Il n'y a pas de

quoi s'inquiéter. Les cauchemars, c'est de son âge. J'ai lu quelque part qu'ils surviennent à l'époque où se profile la menace de l'école. Si seulement on pouvait lui éviter cela ! Il risque d'avoir des difficultés. Parfois, je regrette presque qu'il n'y ait pas l'apartheid ici aussi.

— Il est bon à la course. En Angleterre, du moment qu'on est bon dans un sport ou un autre, il n'y a pas de problème.

Cette nuit-là, au lit, elle se réveilla dans son premier sommeil et dit, comme si cette pensée lui était venue en rêve :

— C'est curieux, non, que tu sois si attaché à Sam ?

— Mais pas du tout. Pourquoi ? Je croyais que tu dormais.

— Il n'y a pas de pourquoi qui tienne. C'est un petit bâtard.

— Un petit corniaud, oui, c'est comme ça que Davis l'appelle tout le temps.

— Davis ? Mais il ne sait rien ? demanda-t-elle, prise de peur. Sûrement, il ne sait rien ?

— Non, ne t'inquiète pas. C'est comme ça qu'il appelle tous les enfants.

— Je suis heureuse que son père soit à six pieds sous terre, dit-elle.

— Oui. Moi aussi. Pauvre diable ! Il aurait peut-être fini par t'épouser.

— Non. J'ai toujours été amoureuse de toi. Même en faisant Sam, j'étais amoureuse de toi. Il est beaucoup plus ton fils que le sien. J'essayais de penser à toi, quand il me faisait l'amour. C'était un poisson à sang tiède. À l'université, les autres le traitaient d'Oncle Tom. Sam ne sera pas un tiède, dis ? Tout bouillant ou de glace, mais pas tiède.

— Pourquoi remuer toute cette histoire ancienne ?

— Parce que Sam est malade. Et parce que tu es inquiet. Quand je ne me sens pas rassurée, je me souviens de ce que je ressentais quand j'ai su qu'il fallait que je te parle de lui. C'était notre première nuit de l'autre côté de la frontière, à Lourenço Marques. À l'hôtel Polana. Je pensais : « Il va se rhabiller et partir pour toujours. » Mais non. Tu es resté. Et nous avons fait l'amour malgré Sam qui était déjà là.

Ils étaient allongés paisiblement côte à côte, tant d'années plus tard, épaule contre épaule. Il se demanda si ce n'est pas ainsi que vient ce bonheur de l'âge qu'il lui était arrivé d'apercevoir sur des visages inconnus. Mais non, il serait mort bien avant qu'elle fût vieille. La vieillesse était quelque chose qu'il ne leur serait jamais permis de partager.

— Cela ne te rend jamais triste, demanda-t-elle, de penser que nous n'avons jamais fait d'enfant ensemble ?

— Sam est déjà une responsabilité suffisante.

— Je ne plaisante pas. N'aurais-tu pas aimé un enfant tout de nous deux ?

Cette fois, il sut que la question était de celles qu'on ne peut esquiver.

— Non, répondit-il.

— Et pourquoi ?

— Sarah, pourquoi veux-tu toujours retourner toutes les pierres ? J'aime Sam parce qu'il est de toi. Parce qu'il n'est pas de moi. Parce que je suis sûr de n'avoir jamais à retrouver un seul de mes traits en le regardant. Tous ceux que je vois, il les tient de toi. Je n'ai pas envie de me perpétuer éternellement. Je préfère que le moule se casse avec moi.

CHAPITRE III

I

— Bon exercice matinal, fit remarquer sans grande conviction le colonel Daintry à lady Hargreaves, tout en tapant des pieds pour secouer la boue avant de pénétrer dans la maison. Les oiseaux sont très bien passés.

Les autres invités se dépotaient hors des voitures derrière lui, avec la jovialité forcée d'une équipe de footballeurs s'efforçant de prouver que la partie les a transportés de joie, au lieu d'avouer qu'ils en ont assez de la boue et du froid.

— Les boissons vous attendent, dit lady Hargreaves. Servez-vous. On déjeune dans dix minutes.

Une autre voiture gravissait la colline dans le parc, très loin. Quelqu'un poussa un rugissement de rire dans l'air humide et froid, et une autre voix s'écria :

— Ah ! voilà enfin Buffy. Juste à temps pour le déjeuner, naturellement !

— Et ce fameux pudding au steak et aux rognons ? s'enquit Daintry. Depuis le temps que j'en entends parler !

— Ma timbale, vous voulez dire. La matinée a-t-elle été vraiment bonne, colonel ?

Lady Hargreaves avait un léger accent américain – d'autant plus agréable à cause de cette légèreté, qui rappelait le piquant d'un parfum coûteux.

— Cela manquait un peu de faisan, dit Daintry. Sinon, c'était très réussi.

— Harry ! appela lady Hargreaves par-dessus son épaule. Dicky !... Où est Dodo ? reprit-elle. Il s'est perdu ?

Personne n'appelait Daintry par son petit nom, parce que personne ne le connaissait. Avec un sentiment de solitude, il regarda la longue silhouette gracile de son hôtesse descendre en boitillant les degrés de pierre pour accueillir « Harry » d'un baiser sur les joues. Il pénétra seul dans la salle à manger où les boissons attendaient sur une table.

Un petit homme rond et rose, vêtu de tweed, qu'il crut avoir déjà vu quelque part, se préparait un Martini dry. Il portait des lunettes cerclées d'argent qui luisaient au soleil.

— Préparez-en un de plus pour moi, dit Daintry, si vous les faites vraiment secs.

— Dix de l'un, un de l'autre, répondit le petit homme. Un poil de grenouille de Martini, hé ? Personnellement, je n'utilise que le compte-gouttes. Vous êtes bien Daintry, n'est-ce pas ? Vous ne vous souvenez plus de moi. Percival. Je vous ai pris la tension, une fois.

— Ah, oui... le docteur Percival. Nous appartenons plus ou moins à la même boîte, n'est-ce pas ?

— Exact. « C » voulait que nous puissions nous voir tranquillement – ici, au moins, pas besoin de ces foutaises de brouilleurs. Je n'arrive jamais à faire fonctionner le mien, pas vous ? L'ennui voyez-vous, c'est que je ne chasse pas. Je pêche seulement. C'est la première fois que vous venez ici ?

— Oui. Quand êtes-vous arrivé ?

— Un peu en avance. Vers midi. Je suis un fanatique de la Jaguar. Peux pas rouler à moins de cent soixante.

Daintry considéra la table. Il y avait une bouteille de bière avec chaque couvert. Il n'aimait pas la bière ; mais, curieusement, dans l'esprit des gens, la bière semble toujours aller de pair avec une partie de chasse. Peut-être convenait-elle à la juvénilité de la circonstance, tout comme la bière de gingembre aux grands matches de cricket. Daintry n'avait rien de juvénile. Une partie de chasse n'était pour lui qu'un strict concours d'adresse – il avait autrefois participé à la King's Cup. Soudain, il aperçut, alignées au centre de la table, de petites coupes à friandises en argent contenant ses Maltais. Il avait éprouvé un certain embarras, la veille, en en présentant presque une caisse à lady Hargreaves : manifestement, elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était ni de ce qu'il convenait d'en faire. Il avait eu le sentiment que ce Castle s'était délibérément moqué de lui. À présent, il était tout heureux de voir que ses Maltais avaient l'air infiniment plus recherché dans des coupes d'argent que dans leurs sacs en plastique.

— Vous aimez la bière ? demanda-t-il à Percival.

— J'aime tout ce qui est alcoolisé, répondit Percival, sauf le Fernet-Branca.

Là-dessus, la joyeuse bande fit bruyamment irruption : Buffy, Dodo, Harry, Dicky, tout le monde ; l'argenterie et la verrerie se mirent à tinter gaiement et Daintry se félicita de la présence de Percival – au moins, ils seraient deux à n'être connus de personne par leur petit nom.

Malheureusement, à table, ils se trouvèrent séparés. Percival eut tôt fait de vider sa première bouteille de bière et d'en entamer une deuxième. Daintry se sentit trahi, tant Percival semblait à l'aise avec ses voisins, comme s'ils avaient fait partie de la Boîte, eux aussi. Il venait de se lancer dans une histoire de pêche qui arrachait un éclat de rire à celui que l'on appelait Dicky. Daintry était placé entre le type qu'il pensait être Buffy et un individu maigre et d'un certain âge, à visage d'homme de loi. Le nom qu'il avait donné en se présentant avait quelque chose de familier. C'était ou bien le procureur ou bien le conseiller juridique de la Couronne – Daintry ne se rappelait plus lequel des deux et son incertitude pesait sur la conversation.

Soudain, Buffy s'écria :

— Ma parole ; mais ce sont des Maltais !

— Vous connaissez ça ? s'enquit Daintry.

— Oh, ça fait une paye que je n'en ai mangés ! J'en achetais toujours au cinéma, quand j'étais gosse. C'est délicieux. Vous n'allez pas me dire qu'il y a un cinéma dans le secteur ?

— Le fait est que je les ai apportés de Londres.

— Vous allez au cinéma ? Ça fait dix ans que je n'y ai mis les pieds. Alors, on y vend toujours des Maltais ?

— Vous savez, on en trouve aussi dans les magasins.

— Je l’ignorais. Et d’où viennent ceux-ci ?

— D’une boutique ABC.

— Une boutique de quoi ?

D’un ton mal assuré, Daintry répéta ce que Castle lui avait dit :

— Aerated Bread Company... le pain aéré, vous savez bien ?

— Extraordinaire ! C’est quoi, du pain aéré ?

— Je n’en sais rien, dit Daintry.

— Qu’est-ce qu’on ne va pas inventer, aujourd’hui ! Moi, ça ne m’étonnerait pas que leurs pains soient fabriqués par des ordinateurs – pas vous ?

Buffy se pencha en avant, prit un Maltais, le fit craquer à son oreille comme un cigare. Du bout de la table, lady Hargreaves se récria :

— Buffy ! Pas avant la timbale de steak et de rognons !

— Désolé, chère amie. Plus fort que moi. J’en avais perdu le goût depuis mon enfance... Extraordinaires, les ordinateurs ! reprit-il à l’adresse de Daintry. Un jour, voulu me marier, demandé à un de ces machins de me trouver une femme. M’a coûté cinq livres.

— Vous n’êtes pas marié ? demanda Daintry, les yeux sur l’anneau d’or au doigt de Buffy.

— Non. Je porte toujours ce truc. Bonne protection. Pas très sérieux, vous savez, leur histoire. Mais j’aime bien essayer les nouveaux gadgets. Rempli un questionnaire long comme le bras. Titres et qualités, intérêts dans la vie, profession, situation de fortune... (Il prit un autre Maltais.) J’ai un faible pour les douceurs, s’excusa-t-il. Depuis toujours.

— Et il y a eu des... postulantes ?

— On m’a envoyé une fille, oui. Une fille ! Trente-cinq ans au moins. Dû lui offrir le thé. N’en avais pas pris depuis la mort de ma bonne mère. Lui ai proposé : « N’aimeriez pas un whisky à la place, ma chère ? Le garçon est une vieille connaissance. Il nous en filera un en douce malgré l’heure. » Elle a répondu qu’elle ne buvait pas. Imaginez !

— L’ordinateur s’était trompé ?

— Elle avait une licence de sciences économiques de l’université de Londres. Et d’énormes lunettes. Pas de poitrine. Se disait bonne cuisinière. Lui ai répondu que je prenais tous mes repas à mon club.

— Vous ne l’avez jamais revue ?

— Tête à tête, non. Mais, une fois, elle m’a fait signe de la main, d’un bus, juste comme je descendais le perron de mon club. C’était d’un gênant ! D’autant que j’étais avec Dicky, ce jour-là. Voilà ce que c’est, de permettre aux bus de remonter Saint James’s Street ! Personne n’y est plus en sécurité.

Après la timbale de steak et de rognons, vint une tarte à la mélasse et un formidable fromage de Stilton, cependant que sir John Hargreaves faisait circuler le porto autour de la table. Les invités donnaient un peu le sentiment d’être pris de bougeotte, comme si leurs vacances avaient duré trop longtemps. Les têtes se relevaient et se tournaient pour jeter un coup d’œil sur le ciel gris à travers les fenêtres : dans quelques heures, il ferait noir. Ils buvaient leur porto très vite, comme poussés par une sorte de remords – ils n’étaient pas vraiment là pour flâner à plaisir – sauf Percival dont l’intérêt était ailleurs. Il racontait une

autre histoire de pêche et, à côté de son couvert, s’alignaient quatre bouteilles de bière vides.

Le conseiller juridique – à moins que ce ne fût le procureur – de la Couronne dit d’une voix pâteuse :

— Il faudrait y aller. Le soleil baisse.

D’évidence, il n’était pas là pour s’amuser ; il était là pour le carnage, et Daintry sympathisait avec son impatience. Hargreaves aurait vraiment dû donner le signal, mais il était à moitié endormi. Des années de service aux colonies – il avait été autrefois jeune administrateur colonial dans ce qui était alors la Côte de l’Or – lui avaient appris l’art de se ménager une sieste, même dans les circonstances les plus défavorables, même entouré de chefs de tribu querelleurs, infiniment plus bruyants que Buffy.

— John ! appela lady Hargreaves de l’autre bout de la table. Réveillez-vous !

Il ouvrit des yeux bleus, d’une sérénité que rien ne pouvait troubler, et dit :

— Je ne dormais que d’un œil.

On prétendait que, jeune homme, quelque part en pays achanti, il avait, par inadvertance, mangé de la chair humaine sans que sa digestion en fût autrement altérée. Selon l’histoire, il avait expliqué au gouverneur : « Il m’était vraiment impossible de protester, monsieur. Ces gens me faisaient un grand honneur en m’invitant à la fortune du pot. »

— Eh bien, Daintry, dit-il, j’imagine qu’il est temps de reprendre le massacre.

Il donna l’impression de se déplier en bâillant.

— Votre timbale est beaucoup trop bonne, ma chère.

Daintry l’observait avec envie. Il lui enviait tout d’abord son rang. Il était l’un des rares à avoir jamais été nommé « C » sans appartenir au service. Nul, dans la Boîte, ne connaissait la raison de ce choix – on avait supposé toutes sortes d’influences obscures, car toute son expérience du renseignement, il l’avait acquise en Afrique durant la guerre. Daintry lui enviait aussi sa femme ; elle était si riche, si décorative, si impeccablement américaine ! Un mariage avec une Américaine ne pouvait apparemment être qualifié de mariage étranger : pour épouser une étrangère, il fallait une autorisation spéciale, souvent refusée ; mais épouser une Américaine était peut-être manière de confirmer les rapports privilégiés entre les deux peuples. Tout de même, il se demandait si lady Hargreaves avait obtenu le quitus du MI5 et le visa du FBI.

— Ce soir, dit Hargreaves, il faudra que nous bavardions un peu, Daintry, n’est-ce pas ? Vous, Percival et moi. Une fois que tous ces gens seront repartis.

II

Sir John Hargreaves fit le tour de la pièce en tirant la jambe pour offrir des cigares, servir des whiskies, tisonner le feu.

— Personnellement, la chasse ne m’amuse pas follement, dit-il. En Afrique, je ne chassais jamais, sauf avec un appareil photo ; mais ma femme adore les vieilles coutumes anglaises. Du moment que l’on a de la terre, dit-elle, on se doit d’avoir du gibier à plume. J’ai bien peur de ne pas vous avoir offert beaucoup de faisans, Daintry.

— C’était une excellente journée, dans l’ensemble, répondit Daintry.

— Dommage que vous n'ayez pas aussi une rivière à truites, dit le Dr Percival.

— Ah, oui, vous, votre sport, c'est la pêche, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est un peu à la pêche qu'il va nous falloir aller maintenant, pourrait-on dire... (Il brisa en deux une bûche, d'un coup de tisonnier.) Geste totalement gratuit, poursuivit-il, mais j'aime à voir voler les étincelles. Il semble qu'il y ait une fuite quelque part au 6.

— *Intra muros* ou bien à l'extérieur ? s'enquit Percival.

— Je n'en jurerais pas, mais j'ai un peu la sale impression que c'est chez vous. Dans l'un des Départements Afrique... le 6-A.

— J'ai fait le tour complet du 6, dit Daintry. Simple inspection de routine, toutefois. Histoire d'apprendre à connaître un peu les têtes.

— Oui, c'est ce que l'on m'a dit. Et c'est aussi pourquoi je vous ai prié de venir. Ce qui n'exclut pas le plaisir de vous avoir eu à la chasse, bien entendu. Rien vu qui vous ait frappé ?

— La sécurité s'est un peu relâchée. Mais c'est également vrai de tous les autres départements. Par exemple, j'ai contrôlé *grosso modo* ce que les gens sortent dans leur attaché-case, à l'heure du déjeuner. Rien de grave, mais le nombre d'attachés-cases m'a étonné... Simple avertissement, cela va de soi. Mais cela peut suffire pour flanquer la frousse à un type nerveux. Il est tout de même difficile de les prier de se déshabiller.

— C'est ce qu'on fait dans les mines de diamants ; mais je conviens que, dans le West End, ce genre de strip-tease serait quelque peu inhabituel.

— Personne qui ait commis une vraie irrégularité ?

— Non, rien de sérieux. Davis, du 6-A, emportait un rapport. M'a expliqué qu'il désirait l'étudier en mangeant. Naturellement, je lui ai donné un avertissement et l'ai prié de laisser le rapport entre les mains de Tomlinson. J'ai remonté aussi toutes les filières. L'épuration a été menée très efficacement, depuis l'affaire Blake ; cependant, il nous est resté quelques hommes qui étaient déjà chez nous à cette triste époque. Certains datent même du temps de Burgess et de Maclean. Pour chacun d'eux, il serait possible de reprendre la piste depuis le tout début, mais, quand elle est refroidie, ce n'est pas si commode.

— Il se peut, dit « C », il se peut tout simplement, oui, que la fuite vienne de l'étranger et que l'on ait fait exprès de coller la source ici. Histoire de semer la pagaille chez nous, de porter un coup au moral et de nous faire du tort auprès des Américains. La connaissance de l'existence d'une fuite, si elle se répandait dans le public, pourrait causer encore plus de dégâts que la fuite elle-même.

— C'est exactement ce que je pensais, dit Percival. Il y aurait les questions au Parlement, tous les noms qu'on irait déterrer pour les remettre sur le tapis... Vassall, l'affaire Portland, Philby... Cela dit, si c'est l'étalage public que cherchent ces messieurs, je ne vois pas ce que nous pouvons faire.

— Oh ! on créera sans doute une commission d'enquête pour nettoyer les écuries d'Augias, dit Hargreaves. Cependant, supposons un instant que ce soit du renseignement qu'ils veulent, et non le scandale. Dans ce cas, le choix du Département 6 est des plus improbables. Il n'y a pas de secrets atomiques en Afrique. Des guérillas, oui, des luttes tribales, des mercenaires, des dictateurs fantoches, la disette, la famine, les scandales immobiliers, des lits en or massif, mais rien de très secret. Voilà pourquoi je me demande si le motif ne serait pas simplement la recherche du scandale, histoire de prouver que l'on a

réussi une fois de plus à infiltrer les services secrets britanniques.

— Est-ce une grosse fuite, « C » ? demanda Percival.

— Disons que c'est un léger, très léger suintement, touchant surtout l'économie. Mais l'intéressant est que, l'économie mise à part, cela concerne la Chine. Peut-être, qui sait ? – les Russes sont de tels néophytes en Afrique – oui, peut-être veut-on utiliser notre service pour se renseigner sur la Chine ?

— Ce n'est pas nous qui les enrichirons, dit Percival.

— Mais vous savez bien ce qu'il en est toujours de toutes les centrales : s'il est une chose que personne ne peut supporter, c'est une fiche totalement vierge.

— Pourquoi ne leur envoyons-nous pas, avec nos compliments, des doubles de tout ce que nous expédions aux Américains ? On est censé être en pleine détente, non ? Cela nous épargnerait bien du travail à tous.

Percival tira de sa poche un petit tube, pulvérisa une légère bruine sur ses lunettes, puis les essuya avec un mouchoir blanc tout propre.

— Servez-vous de whisky, dit « C ». J'ai trop de courbatures pour me remuer, après cette foutue chasse. Vous avez une idée, Daintry ?

— La plupart des gens du Département 6 sont postérieurs à l'affaire Blake. Si leurs antécédents sont douteux, alors personne n'est à l'abri du soupçon.

— Tout de même, il semble bien que la source se trouve au Département 6... et probablement au 6-A. Que ce soit *intra muros* ou à l'extérieur.

— Le chef du Département 6, Watson, est un élément relativement nouveau, dit Daintry. Il a été soigneusement passé au crible. Ensuite il y a Castle. Cela fait longtemps qu'il est chez nous ; nous l'avons rapatrié de Pretoria il y a sept ans, parce qu'on avait besoin de lui au 6-A. En outre, il y avait des motifs personnels... des histoires à propos d'une fille qu'il avait envie d'épouser. Évidemment, il appartient à une époque où les contrôles étaient plutôt mous, mais je dirais qu'il n'y a rien à signaler. Personnage sans éclat, mais de première force pour tenir un fichier, des archives... En général, ce sont les sujets brillants et ambitieux qui sont dangereux. Second mariage sans problème ; première femme décédée. Il y a un enfant, une maison achetée sur prêt foncier à Metroland. Assurance sur la vie – échéances à jour. Train de vie modeste. Ne s'achète même pas de voiture. Je crois qu'il va à bicyclette tous les jours jusqu'à la gare. Mention Assez Bien à Oxford – Christ Church – en histoire. Précis, scrupuleux. Le Roger Castle des Finances est son cousin.

— Bref, vous le jugez hors de cause ?

— Il a ses côtés excentriques, mais sans danger, dirais-je. Par exemple, c'est lui qui m'a suggéré d'offrir ces Maltais à lady Hargreaves.

— Ces Maltais ?

— C'est une longue histoire. Je ne vais pas vous ennuyer avec cela maintenant. Et puis il y a Davis. Je ne suis pas tout à fait sûr qu'il emporte ma conviction, Davis, bien que tous les contrôles aient été positifs.

— Versez-moi donc encore un peu de whisky, voulez-vous, Percival, ce serait gentil à vous. Chaque année, je déclare que c'est la dernière fois que je chasse.

— Ah, mais ces croustades de steak et de rognons que nous mijote votre femme sont

extraordinaires ! Pour rien au monde je ne les raterais, dit Percival.

— On pourrait trouver d'autres prétextes à les déguster.

— Pourquoi n'essaieriez-vous pas de mettre des truites dans votre rivière ?...

De nouveau, Daintry éprouva un pincement d'envie ; une fois de plus, il se sentait exclu. Sa vie n'avait aucun point commun avec celle de ses compagnons, une fois franchies les frontières de son domaine : la Sécurité. Même à la chasse, il avait l'impression d'être un professionnel. Percival passait pour un collectionneur de tableaux. Et « C » ? Toute une existence mondaine s'était ouverte pour lui grâce à la fortune américaine de sa femme. La timbale de steak et de rognons, voilà tout ce qu'il était permis à Daintry de partager avec eux, en dehors des heures de bureau – pour la première, et peut-être la dernière fois.

— Parlez-moi encore de Davis, dit « C ».

— Université de Reading. Mathématiques et physique. A fait une partie de son service militaire au centre de recherche nucléaire d'Aldermaston. N'a jamais soutenu, du moins ouvertement, les protestataires. Travailliste, naturellement.

— Comme quarante-cinq pour cent de la population, dit « C ».

— Oui, oui, bien sûr ; mais tout de même... Il est célibataire. Vit seul. Dépense assez volontiers. Gros faible pour le porto vieux. Joue au P.M.U. Façon classique, bien entendu, d'expliquer comment on peut s'offrir...

— Et que s'offre-t-il ? À part le porto ?

— Ma foi, il a une Jaguar.

— Moi aussi, dit Percival. J'imagine qu'il est inutile de vous demander comment on a découvert cette fuite ?

— Je ne vous aurais pas fait venir si je n'étais pas en mesure de vous le dire. Watson est au courant, mais il est le seul du Département 6. La source de renseignement est inhabituelle : un transfuge soviétique qui reste en place.

— La fuite ne pourrait-elle venir de quelqu'un du Département 6 à l'étranger ? demanda Daintry.

— Possible, mais j'en doute. Il est vrai que l'un des rapports tombés entre les mains des autres semblait provenir droit de Lourenço Marques. C'était mot pour mot ce qu'avait écrit 69300. Presque comme une photocopie de l'original. Bref, on aurait pu penser que là se trouvait la fuite, n'étaient quelques corrections et suppressions. Autant d'inexactitudes qui n'avaient une chance d'être repérées ici que si l'on comparait le rapport aux archives.

— Une secrétaire ? suggéra Percival.

— C'est par là que Daintry a commencé ses vérifications, n'est-ce pas ? Elles sont plus contrôlées que n'importe qui. Restent Watson, Castle et Davis.

— Il y a une chose qui me tracasse, dit Daintry. Davis est celui qui a sorti un rapport du bureau. Un rapport venant de Pretoria. Apparemment sans importance, mais c'est un fait que, en un sens, le rapport concernait la Chine. Il a expliqué qu'il voulait le relire en déjeunant. Castle et lui devaient le discuter plus tard avec Watson. J'ai vérifié auprès de Watson.

— Que suggérez-vous que nous fassions ? demanda « C ».

— Nous pourrions mettre en route le plan de contrôle maximal, avec l'aide du MI5 et de la Special Branch. Pour tout le personnel du Département 6. Courrier, téléphone, micros dans

les appartements, filature...

— Si les choses étaient aussi simples, Daintry, je ne vous aurais pas embêté en vous faisant venir jusqu'ici. Ce n'est qu'une chasse de seconde catégorie, et j'étais sûr que les faisans vous décevraient.

Hargreaves souleva à deux mains sa mauvaise jambe et la rapprocha du feu.

— Supposons que nous prouvions en effet que le coupable est Davis... ou Castle, ou Watson. Que faire, alors ?

— Cela deviendrait sûrement du ressort des tribunaux, dit Daintry.

— C'est ça ! Manchettes dans la presse et encore un procès à huis clos. À l'extérieur, personne ne se douterait du peu d'importance et d'envergure de la fuite. Quel que soit le coupable, il n'écoperait pas de quarante ans comme Blake. Mettons dix ans, à la rigueur, à condition que la prison soit sûre.

— En tout cas, cela ne nous regarde pas.

— C'est vrai, Daintry ; mais l'idée de ce procès ne m'enchanté pas le moins du monde. Sur quelle coopération des Américains pourrions-nous compter, ensuite ? Et puis il y a notre source. Je vous l'ai dit, le bonhomme est toujours en place. Pas question de le brûler tant qu'il se montrera utile.

— En un sens, dit Percival, mieux vaudrait fermer les yeux comme un mari complaisant. Muter la personne, quelle qu'elle soit, dans un service inoffensif. Passer l'éponge.

— Et encourager le crime ? protesta Daintry.

— Oh, le crime ! dit Percival en adressant un sourire de connivence à « C ». Qui d'entre nous ne commet pas de crime à un moment ou à un autre, hein ? C'est notre métier.

— L'ennui, dit « C », est que la situation fait effectivement un peu penser à un mariage branlant. Dans un ménage, si l'amant commence à en avoir assez de la complaisance du mari, il a toujours la possibilité de provoquer le scandale. Il tient le bon bout. Il peut choisir son heure. Et moi, je ne veux pas voir éclater de scandale.

Daintry détestait la désinvolture. Il y voyait une sorte de code dont il n'eût pas possédé la clé. Il avait le droit de lire les télégrammes et les rapports marqués « Ultra-Confidentiel » ; mais la désinvolture à ce degré s'enveloppait pour lui d'un tel secret qu'il se sentait totalement désarmé pour le percer. Il dit :

— Personnellement, j'aimerais mieux démissionner que de couvrir une telle chose.

Il posa si brutalement son verre de whisky qu'il ébrécha le cristal. Encore une idée de lady Hargreaves ! songea-t-il ; c'était elle qui avait dû vouloir à tout prix du cristal. Il marmonna :

— Désolé.

— Vous avez raison, bien sûr, Daintry, dit Hargreaves. Ne vous frappez pas pour le verre. Je vous en prie, n'allez pas vous figurer que je vous ai fait venir jusqu'ici pour vous persuader d'enterrer l'affaire, si nous tenons des preuves suffisantes. Mais un procès n'est pas nécessairement la bonne solution. Les Russes n'ont pas l'habitude de traîner leurs gens devant les tribunaux. Le procès Penkovsky nous a dopé le moral à tous ; ils ont même monté l'importance du bonhomme en épingle, tout comme la CIA. Je me demande encore pourquoi ils sont allés jusque-là. Je regrette de ne pas être un joueur d'échecs. Vous y jouez, vous, Daintry ?

— Non, moi, je bridge.

— Les Russes ne jouent pas au bridge, du moins autant que je sache.

— Est-ce important ?

— Nous jouons tous à quelque chose, Daintry, oui, tous tant que nous sommes. Il est important de ne pas trop se piquer au jeu, sous peine de perdre. Il faut toujours rester souple ; mais l'important, naturellement, est de jouer tous au même jeu.

— Désolé, monsieur, dit Daintry, je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Il avait conscience d'avoir bu trop de whisky, conscience aussi que « C » et Percival évitaient délibérément de se regarder, pour ne pas l'humilier. Ils offraient un visage de marbre, songea-t-il ; oui, de marbre.

— Encore un petit whisky, le dernier ? dit « C ». Oui, non, qu'en pensez-vous ? La journée a été longue et mouillée. Percival ?...

— Pour moi ce sera oui, dit Daintry.

Percival remplit les verres. Daintry reprit :

— Désolé d'insister ainsi, mais j'aimerais bien éclaircir encore un peu les choses avant de me mettre au lit, sinon je ne fermerai pas l'œil de la nuit.

— C'est vraiment très simple, dit « C ». Mettons que vous déclenchiez votre contrôle de sécurité maximal. Cela peut débusquer le gibier sans autre forme de problème. Il aura tôt fait de comprendre ce qui se passe... s'il est coupable, veux-je dire. On pourrait aussi imaginer une sorte de piège : la vieille technique du billet repéré marche presque à tous les coups. Une fois tout à fait certains de tenir notre homme, nous n'avons plus, me semble-t-il, qu'à l'éliminer. Pas de procès, pas de publicité. Si nous pouvons obtenir d'abord des renseignements sur ses contacts, tant mieux ; mais inutile de risquer l'évasion à grand fracas, suivie d'une conférence de presse à Moscou. Toute arrestation est également hors de question. À supposer que notre homme appartienne au Département 6, tous les renseignements qu'il pourrait donner ne feraient jamais autant de mal que le scandale d'un procès devant les tribunaux.

— Par « éliminer », vous entendez... ?

— Je sais que c'est là une chose assez neuve pour nous et beaucoup plus dans la ligne du KGB ou de la CIA. C'est pourquoi je tenais à vous faire rencontrer Percival ici présent.

Il est possible que nous ayons besoin d'un de ses petits spécialistes. Rien de spectaculaire. Un bon certificat médical. Pas d'enquête, si l'on peut l'éviter. Le suicide n'est que trop facile, sauf qu'il entraîne toujours une enquête – d'où questions possibles aux Communes. Tout le monde sait aujourd'hui ce qu'on entend par « un certain Département du Foreign Office »... « Y a-t-il eu vraiment atteinte à la sûreté de l'État ? » – vous savez bien : le genre de question qu'un petit malin ou un autre ne manquera pas de poser au ministre. Et personne ne croit jamais à la réponse officielle. Surtout pas les Américains.

— Oui, dit Percival. Je comprends parfaitement. Il faudrait qu'il meure tranquillement, sans histoires et sans souffrir non plus, le pauvre diable ! La souffrance se lit parfois sur le visage, et pour peu qu'il y ait des parents qui s'interrogent... Une mort naturelle...

— Ce n'est pas si facile, je m'en rends compte, avec tous ces nouveaux antibiotiques, dit « C », Si nous supposons pour le moment que c'est bien Davis, il s'agit alors d'un homme qui

a juste passé la quarantaine. La fleur de l'âge.

— D'accord. À l'extrême rigueur, on pourrait arranger une crise cardiaque. À moins que... Quelqu'un sait-il s'il boit beaucoup ?

— Vous avez parlé de porto, n'est-ce pas, Daintry ?

— Je ne prétends pas qu'il soit coupable, dit Daintry.

— Non, pas plus qu'aucun de nous, dit « C ». Nous l'avons simplement pris comme exemple, pour nous aider à examiner le problème.

— J'aimerais connaître ses antécédents médicaux, dit Percival. Et le connaître lui-même, sous un prétexte ou un autre. En un sens, il serait mon patient, non ? C'est-à-dire si...

— Vous pourriez arranger cela avec Daintry à votre guise. Rien ne presse. Il faut que nous soyons absolument certains que c'est bien lui notre homme. Et maintenant... la journée a été longue... Il y a eu trop de lièvres et pas assez de faisans... bonne nuit ! On vous apportera le petit déjeuner. Œufs au bacon ? Saucisses ? Thé ? Café ?

Percival dit :

— Le grand jeu : café, bacon, œufs et saucisses, si c'est possible.

— À 9 heures ?

— À 9 heures.

— Et vous, Daintry ?

— Café et toasts seulement. À 8 heures, si cela ne dérange pas. Je ne parviens jamais à dormir tard et j'ai un monceau de travail qui m'attend.

— Vous devriez vous bousculer un peu moins, dit « C ».

III

Le colonel Daintry était un maniaque du rasoir. Il s'était déjà rasé avant le dîner ; malgré cela, il se passa encore son Remington sur le menton. Puis il fit tomber un peu de poussière de barbe dans le lavabo et, se palpant la peau du bout des doigts, se sentit justifié dans son scrupule. Après quoi, il brancha son water-pick électrique. Le bourdonnement sourd suffit à noyer le léger coup frappé à sa porte ; si bien que ce fut avec surprise qu'il vit dans la glace la porte pivoter et s'ouvrir et le Dr Percival pénétrer d'un air hésitant dans la chambre.

— Navré de vous déranger, Daintry.

— Entrez, entrez donc. Il vous manque quelque chose ? Que puis-je vous prêter ?

— Rien, merci. Je voulais seulement vous dire un petit mot avant de me coucher. Amusant, votre petit gadget. Très à la mode aussi. Je présume que c'est vraiment mieux qu'une brosse à dents ordinaire ?

— L'eau passe entre les dents, dit Daintry. Mon dentiste me l'a recommandé.

— Je porte toujours un cure-dents sur moi, dit Percival.

Il sortit de sa poche un petit étui rouge signé Cartier.

— Joli, n'est-ce pas ? Dix-huit carats. Mon père s'en servait avant moi.

— J'ai l'impression que cet appareil est plus hygiénique, dit Daintry.

— Oh, je n'en suis pas si sûr ! Mon cure-dents se lave facilement. J'ai fait de la médecine générale, vous savez, Harley Street et le reste, avant de faire partie de ce cirque. J'ignore pourquoi on a voulu de moi. Peut-être pour signer des certificats de décès.

Il fit à petits pas le tour de la pièce, en s'intéressant à tout.

— J'espère que vous ne donnez pas dans la mode imbécile du fluor.

Il s'arrêta devant une photographie posée sur la coiffeuse, dans un cadre de voyage, et demanda :

— C'est votre femme ?

— Non. Ma fille.

— Elle est jolie.

— Nous sommes séparés, ma femme et moi.

— Moi, je ne me suis jamais marié, dit Percival. Pour vous dire la vérité, je ne me suis jamais beaucoup intéressé aux femmes. Ne vous méprenez pas... les garçons ne m'intéressent pas non plus. Parlez-moi d'une bonne rivière à truites ! Vous connaissez l'Aube ?

— Non.

— C'est une toute petite rivière, pleine de très gros poissons.

— Je ne puis dire que je me sois jamais beaucoup intéressé à la pêche, dit Daintry en rangeant son gadget.

— Mais je bavarde, n'est-ce pas ? reprit Percival. Je suis incapable d'aller droit au but. Cela aussi, c'est comme la pêche. Parfois, il faut lancer une centaine de fois pour rien, avant de bien placer sa mouche.

— Je ne suis pas un poisson, dit Daintry, et il est minuit passé.

— Mon cher ami, je suis vraiment désolé. Je promets de ne pas vous retenir une minute de plus. Simplement, je ne voulais pas que vous vous couchiez l'esprit troublé.

— Parce que j'avais l'air troublé ?

— J'ai eu l'impression que l'attitude de « C » vous scandalisait un peu... d'une manière générale, veux-je dire.

— Oui, ce n'est pas impossible.

— Il n'y a pas très longtemps que vous travaillez chez nous, n'est-ce pas ? Sinon, vous sauriez à quel point nous vivons enfermés chacun dans notre compartiment. Vous savez ? Chacun son caisson étanche.

— Je ne comprends toujours pas.

— Oui, vous avez déjà dit cela, je crois ? Il n'est pas tellement nécessaire de comprendre, dans ce métier. On vous a donné la chambre Ben Nicholson, à ce que je vois.

— Je ne...

— Moi, j'ai la chambre Miró. Excellentes lithographies, n'est-ce pas ? Le fait est que l'idée est de moi... l'idée de la décoration. Lady Hargreaves aurait voulu des gravures de chasse. Pour aller avec les faisans.

— Je ne comprends rien à l'art moderne, dit Daintry.

— Jetez un coup d'œil sur ce Nicholson. Quelle intelligence dans l'équilibre ! Des carrés de

différentes couleurs ; et pourtant, ils coexistent avec un réel bonheur. Pas de heurt. Cet homme a un œil merveilleux. Que l'on change une seule de ces couleurs... même un seul de ces carrés, et tout s'écroule... (Percival montrait du doigt un carré jaune.) Le voici, votre Département 6. Dorénavant, c'est cela votre carré. Inutile de vous occuper du bleu et du rouge. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'épingler notre homme, puis de me prévenir. Vous n'êtes absolument pas responsable de ce qui se passe dans le carré bleu, ou dans le rouge. Même pas dans le jaune, à vrai dire. Vous vous contentez de faire votre rapport. Ni mauvaise conscience, ni remords.

— Un acte n'a rien à voir avec ses conséquences... c'est cela que vous voulez me dire ?

— Les conséquences sont décidées ailleurs, Daintry. Il ne faut pas prendre trop au sérieux la conversation de ce soir. « C » aime bien lancer des idées en l'air, pour voir comment elles retombent. Il aime bien scandaliser. Vous connaissez l'histoire du cannibale ? Pour autant que je le sache, le criminel – s'il y en a un – sera remis aux mains de la police, le plus banalement du monde. Pas de quoi vous ôter le sommeil. Essayez seulement de bien comprendre cette lithographie. Et plus spécialement le carré jaune. Dommage que vous ne puissiez pas voir cela avec mes yeux : vous passeriez une excellente nuit.

Deuxième partie

CHAPITRE I

I

Un vieux jeune homme aux cheveux tombant sur les épaules, et offrant le regard tout inondé de grâce céleste d'un abbé du XVIII^e siècle, maniait le balai devant une discothèque, au coin de Little Compton Street, juste comme Castle passait.

Castle avait pris le train plus tôt que d'habitude, et on ne l'attendait pas au bureau avant trois quarts d'heure encore. Soho, à cette heure-là, gardait un peu du charme et de l'innocence qu'il lui avait connus dans sa jeunesse. C'était à ce même angle de rue qu'il avait entendu pour la première fois résonner une langue étrangère, au petit restaurant pas cher d'à côté qu'il avait bu son premier verre de vin. Traverser Old Compton Street en ce temps-là était ce qui se rapprochait le plus de son idée d'une traversée de la Manche. À 9 heures du matin, les boîtes de strip-tease étaient toutes fermées ; seules, les épiceries fines de sa jeunesse restaient ouvertes. Les noms qui figuraient à côté des sonnettes des appartements – Lulu, Mimi et autres – étaient l'unique signe trahissant les activités vespérales et nocturnes d'Old Compton Street. Les caniveaux ruisselaient d'eau fraîche ; les ménagères matinales croisaient Castle sous la pâleur brumeuse du ciel, chargées de leurs filets bosselés de salamis et de liverwurst, l'air victorieux et content. Pas un agent de police en vue, alors que, la nuit venue, on les voyait déambuler deux par deux. Castle traversa la rue paisible et pénétra dans la librairie qu'il fréquentait maintenant depuis plusieurs années.

C'était une librairie d'une respectabilité surprenante pour ce secteur de Soho. Rien de commun avec celle qui lui faisait face, sur l'autre trottoir, et qui portait simplement en guise d'enseigne le mot « *Livres* » en lettres écarlates. La vitrine, sous l'enseigne, étalait des magazines de nus que nul ne voyait jamais personne acheter – ils faisaient penser à un signal transmis dans un code facile éventé depuis longtemps ; ils dénonçaient la nature très intime des articles et curiosités que l'on devait trouver à l'intérieur.

Mais la boutique de Halliday & Fils opposait à cette invite rouge une vitrine pleine de livres des éditions Penguin et Everyman, ainsi que des exemplaires d'occasion des Classiques Mondiaux. On ne voyait jamais le fils – rien que le vieux M. Halliday lui-même, voûté sous ses cheveux blancs et comme vêtu d'un air de courtoisie – on eût dit un vieux costume dans lequel il eût souhaité être enterré. Il écrivait à la main toutes ses lettres d'affaires et s'employait justement à en rédiger une à ce moment précis.

— Quelle belle matinée d'automne, monsieur Castle ! fit-il remarquer, tout en calligraphiant avec grand soin la formule : « *Je suis, Monsieur, votre dévoué serviteur* ».

— Il y avait un peu de gelée blanche, ce matin, à la campagne.

— Cela commence de bonne heure, cette année, dit M. Halliday.

— Je me demandais si vous auriez un exemplaire de *Guerre et Paix*. Je ne l'ai jamais lu. Il serait grand temps que je m'y mette.

— Vous avez déjà fini *Clarissa*, monsieur ?

— Non, mais j'ai bien peur de faire un blocage. Rien que l'idée de tous ces autres tomes !... J'ai besoin d'un changement.

— L'édition Macmillan est épuisée, mais je crois bien avoir un exemplaire d'occasion en parfait état et en un volume dans les Classiques Mondiaux. Et dans la traduction d'Aylmer Maude pour Tolstoï. Ce n'était pas seulement un traducteur ; il connaissait l'auteur et il était son ami.

Il posa sa plume avec un regard de regret pour son « *Je suis, Monsieur, votre...,* » La calligraphie n'était évidemment pas à la hauteur.

— C'est exactement la traduction que je cherche. Vous m'en mettez deux exemplaires, bien sûr.

— Et comment cela va-t-il pour vous, monsieur, si je puis me permettre cette question ?

— Mon fils est malade. La rougeole. Oh, rien de bien grave. Il n'y a pas de complications.

— Je suis très heureux de l'apprendre, monsieur Castle. De nos jours, une rougeole peut être ennuyeuse. Tout va bien aussi au bureau, j'espère ? Pas de crise internationale dans l'air ?

— Pas que l'on m'ait dit. Tout est très calme. Je songe sérieusement à la retraite.

— Désolé de cette nouvelle, monsieur. Nous avons besoin d'hommes qui connaissent le monde comme vous pour s'occuper de nos affaires étrangères. Vous aurez droit à une bonne retraite, je suis sûr ?

— J'en doute. Comment sont les affaires ?

— Calmes, monsieur, très calmes. La mode change. Je me souviens des années 40 et des queues quand les Classiques Mondiaux sortaient un nouveau livre. Aujourd'hui, il y a peu de demande pour les grands écrivains. Les vieux vieillissent, et les jeunes... ma foi, ils ont l'air de ne plus sortir de leur jeunesse, et leurs goûts sont différents des nôtres. Mon fils travaille mieux que moi, dans sa boutique, en face.

— Il doit voir défiler de drôles d'oiseaux.

— J'aime mieux ne pas m'étendre sur le sujet, monsieur Castle. Nos deux commerces restent distincts ; j'ai toujours insisté sur ce point. Ce n'est pas chez moi que l'on verra jamais entrer un agent de police pour venir toucher ce que j'appellerai, entre nous, un pot-de-vin. Non que les choses que vend mon garçon puissent faire grand mal à personne. Moi, je dis que c'est comme de prêcher à des convertis. On ne peut corrompre les corrompus, monsieur.

— Il faudra que je fasse la connaissance de votre fils, un de ces jours.

— Il traverse la rue tous les soirs pour m'aider dans mes comptes. Il a beaucoup plus la bosse des chiffres que moi. Nous parlons souvent de vous, monsieur. Ça l'intéresse de savoir ce que vous achetez. Je crois qu'il y a des jours où il m'envie ma clientèle, si petite soit-elle. Chez lui, c'est le genre honteux qui vient, monsieur. Pas du tout le genre à discuter d'un livre, comme vous et moi.

— Peut-être pourriez-vous lui dire que j'aimerais bien vendre une édition de *Monsieur Nicolas* que je possède. C'est assez éloigné de votre spécialité, je pense.

— Je ne suis pas très sûr que ce soit tout à fait la sienne non plus, monsieur. C'est une sorte de classique, il faut bien l'admettre... Le titre n'est pas assez suggestif pour son type de client ; et puis c'est cher. Les catalogues qualifieraient cet ouvrage d'*érotique* plutôt que de *curieux*. évidemment, il pourrait trouver un acheteur temporaire. Mon fils fonctionne un peu à la façon d'une bibliothèque de prêt, comprenez-vous ? Les gens achètent un livre un jour et l'échangent le lendemain. Ses livres ne sont pas faits pour être gardés comme une bonne collection des œuvres complètes de Sir Walter Scott autrefois.

— Vous n'oublierez pas de le lui dire ? *Monsieur Nicolas*.

— Oh, non, monsieur ! Restif de la Bretonne. Tirage limité. Publié chez Rodker. J'ai une mémoire encyclopédique pour ce qui est des vieux livres. Vous emportez votre *Guerre et Paix* ? Si vous le permettez, je descends le chercher à la cave ; j'en ai pour cinq minutes.

— Vous pouvez me l'envoyer par la poste, à Berkhamsted. Je n'aurai pas le temps de lire aujourd'hui. Mais souvenez-vous bien de dire à votre fils...

— Je n'ai encore jamais oublié un message, monsieur, que je sache.

En sortant de la boutique, Castle traversa la rue et s'efforça de regarder un instant à l'intérieur de l'autre établissement. Tout ce qu'il vit fut un jeune homme boutonneux qui examinait tristement un présentoir de *Men Only* et de *Penthouse*. Un rideau de reps vert pendait au fond de la boutique. Il voilait probablement des articles plus savants et plus coûteux, ainsi qu'une clientèle plus timide et peut-être aussi le jeune Halliday, que Castle n'avait encore jamais eu la bonne fortune de rencontrer – si bonne fortune était bien le terme approprié, songea-t-il.

II

Pour une fois, Davis était arrivé au bureau avant Castle, à qui il déclara, sur un ton d'excuse :

— Je suis venu tôt aujourd'hui. Je me suis dit que le nouvel éboueur rôdait peut-être encore dans les parages. Alors, j'ai pensé qu'un... semblant de zèle... Cela ne fait jamais de mal.

— Daintry ne se montrera jamais un lundi matin. Il est parti quelque part, en week-end de chasse. Toujours rien du Zaïre ?

— Rien du tout. Les Amerloques demandent un supplément d'information sur la mission chinoise au Zanzibar.

— Nous n'avons rien de neuf à leur donner. Ça regarde le MI5.

— Ils en font un tel potage que c'est à croire que Zanzibar est aussi proche d'eux que Cuba.

— Il ne s'en faut pas de beaucoup, à l'âge du jet.

Cynthia, la fille du général de brigade, entra, porteuse de deux tasses de café et d'un télégramme. Elle était vêtue d'un pantalon marron et d'un chandail à col roulé. Elle avait quelque chose de commun avec Davis : elle aussi jouait la comédie. Si Davis le fidèle avait l'air aussi peu digne de confiance qu'un bookmaker, Cynthia, avec son âme de grillon du foyer, affichait l'allure fringante d'un jeune soldat de commando. Dommage que son orthographe fût si mauvaise ; mais peut-être y avait-il là une coquetterie aussi élisabéthaine que celle de son prénom. Sans doute était-elle en quête de son Philip Sidney – et tout ce

qu'elle avait trouvé, jusqu'à maintenant, c'était un Davis.

— De Lourenço Marques, dit-elle en tendant le télégramme à Castle.

— C'est votre rayon, Davis.

— Passionnant, dit Davis. « *Votre 253 du 10 septembre tronqué. Prière répéter.* » Ça, c'est votre rayon à vous, Cynthia. Au galop et recodez-moi ça comme une gentille petite fille ; et pas de fautes d'orthographe, cette fois ; ça aide. Vous savez, Castle, quand je suis entré dans cette fine équipe, j'étais un romantique. Je rêvais de secrets atomiques. On m'a pris uniquement parce que je suis bon mathématicien, et pas trop mauvais physicien non plus.

— Les secrets atomiques relèvent du Département 8.

— J'espérais au moins apprendre à me servir de quelques gadgets intéressants : l'encre sympathique, par exemple. Je suis sûr que l'encre sympathique n'a pas de secret pour vous.

— C'était vrai autrefois. J'ai même su me servir de la fiente d'oiseau. J'ai suivi un cours sur le sujet avant d'être envoyé en mission à la fin de la guerre. On m'avait remis une fort jolie petite boîte en bois, pleine de fioles, comme les petits coffrets de chimie pour enfants. Et une bouilloire électrique, avec un fourniment d'aiguilles à tricoter en plastique.

— Et pour quoi faire, s'il vous plaît ?

— Pour ouvrir les lettres.

— Et ça vous est arrivé ? D'en ouvrir une, veux-je dire.

— Non, bien que j'aie essayé une fois, c'est vrai. On m'avait appris à ouvrir une enveloppe non pas au rabat, mais sur le côté ; après quoi, après l'avoir refermée, j'étais censé la recoller avec la même colle que l'originale. L'ennui est que je n'ai jamais trouvé la bonne ; ce qui fait que j'ai dû brûler la lettre après l'avoir lue. C'est d'ailleurs sans importance. Ce n'était qu'une lettre d'amour.

— Et un Lüger ? Vous aviez un Lüger, je suppose ? Ou un stylo explosif ?

— Non. On n'a jamais été très james-bondien dans la Boîte. Je n'avais pas de permis de port d'arme et, pour toute voiture, j'avais une Morris Minor d'occasion.

— On aurait tout de même pu nous donner au moins un Lüger pour nous deux. Nous vivons, à l'âge du terrorisme.

— Mais nous avons un brouilleur de communications, dit Castle dans l'espoir d'apaiser Davis.

Il connaissait bien la sorte de dialogue acerbe qui était toujours susceptible de naître tout à coup, quand Davis était mal luné. Un verre de porto de trop, une déception du côté de Cynthia...

— Vous êtes-vous jamais servi d'un micropoint, Castle ?

— Non, jamais.

— Pas même un vieux briscard comme vous ? Quelle a été l'information la plus secrète que vous ayez jamais eue en votre possession, Castle ?

— Une fois, j'ai connu la date approximative d'une invasion.

— Le débarquement de Normandie ?

— Non, non. Aux Açores seulement.

— Elles ont vraiment été envahies ? Je l'avais oublié... à moins que je ne l'aie jamais su. Bon, mon vieux, j'imagine qu'il n'y a plus qu'à serrer les dents et à faire l'inventaire de la valise du Zaïre. Pouvez-vous me dire pourquoi les Amerloques s'intéressent tant à nos prévisions quant à la production de cuivre ?

— Je suppose que cela a des conséquences budgétaires. Et que cela pourrait rejaillir sur les programmes d'aide. Peut-être le gouvernement du Zaïre pourrait-il être tenté de compléter ailleurs l'aide qu'il reçoit. Tenez, nous y voilà... Rapport 397... un type au nom plutôt slave a déjeuné le 24 avec le président.

— Même ça, nous devons le transmettre à la CIA ?

— Bien sûr.

— Et vous croyez qu'on nous fera cadeau d'un seul petit missile secret en échange ?

Davis était certainement dans un de ses plus mauvais jours. Il avait le blanc de l'œil jaune. Dieu seul savait quelle mixture il avait bue la veille, dans sa garçonnière de Davies Street.

Il reprit sombrement :

— Il y a longtemps que James Bond se serait envoyé Cynthia. Sur le sable d'une plage et sous un soleil brûlant. Passez-moi la fiche de Philip Dibba, voulez-vous ?

— Quel numéro ?

— 59800/3.

— Qu'est-ce qui lui est encore arrivé ?

— Le bruit court que son départ de la direction des postes à Kinshasa a été téléguidé. Il favorisait un peu trop les malfaçons dans les tirages de timbres pour le plus grand profit de sa collection personnelle. *Sic transit* notre très puissant agent au Zaïre.

Davis se prit la tête entre les mains et poussa un gémissement animal de profonde et vraie détresse. Castle dit :

— Je sais ce que vous ressentez, Davis. Moi aussi, parfois, je voudrais bien prendre ma retraite... ou changer de travail.

— Il est trop tard pour cela.

— Je me le demande. Sarah me dit toujours que je pourrais écrire un livre.

— Gare aux secrets d'État.

— Pas un livre sur la Boîte. Sur l'apartheid.

— Ce n'est pas ce qu'on appellerait un sujet de best-seller.

Davis cessa d'écrire sur la fiche de Dibba. Il dit :

— Plaisanterie à part, mon vieux, rangez cette idée dans un placard, je vous prie : je ne pourrais pas supporter ce poste sans vous. Je craquerais s'il n'y avait pas ici quelqu'un pour rire un peu avec moi de tout ça. J'ai peur de sourire avec les autres. Même avec Cynthia. Je l'aime, mais elle est d'un tel loyalisme qu'elle serait capable de me signaler comme un danger pour la sécurité. Au colonel Daintry. Tout à fait comme James Bond, qui tue la fille avec laquelle il a couché. Sauf qu'elle n'a même pas couché avec moi.

— Je n'étais pas vraiment sérieux, dit Castle. Comment diable pourrais-je partir ? Et pour aller où ? Il n'y a que la retraite. J'ai soixante-deux ans, Davis. J'ai passé l'âge officiel. Parfois je me dis qu'on m'a oublié... ou peut-être a-t-on perdu mon dossier.

— Tiens, ils demandent si on a trace d'un type du nom d'Agbo, employé à Radio-Zaïre...
59800 le propose comme sous-agent.

— À quel titre ?

— Il a un contact à Radio-Ghana.

— Cela ne m'a pas l'air très intéressant. D'ailleurs le Ghana ne relève pas de nous. Faites passer au 6-B et voyez s'ils peuvent en faire quelque chose.

— Pas tant de précipitation, Castle. Nous n'allons tout de même pas abandonner un trésor pareil. Qui sait ce qu'il pourrait donner, cet agent Agbo ? Du Ghana, nous pourrions même infiltrer Radio-Guinée. Et alors, enfoncé Penkovsky ! Quel triomphe ! La CIA n'aurait jamais réussi semblable infiltration au cœur le plus noir de l'Afrique.

Oui, Davis était bien dans un de ses plus mauvais jours.

— Peut-être ne voyons-nous que le côté le moins excitant des choses, au 6-A, dit Castle.

Cynthia revint avec une enveloppe pour Davis.

— Il faut signer ici et accuser réception.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Comment le saurais-je ? Cela vient de l'administration.

Elle ramassa l'unique feuille de papier déposée dans la corbeille des expéditions.

— C'est tout ?

— Nous ne sommes pas précisément écrasés de travail, en ce moment, Cynthia. Êtes-vous libre pour le déjeuner ?

— Non, je dois faire des courses pour le dîner de ce soir.

Elle referma la porte d'une main ferme.

— Oh, bon ! ce sera pour une autre fois. Comme toujours.

Davis ouvrit l'enveloppe et dit :

— Qu'est-ce qu'ils trouveront encore à inventer, la prochaine fois ?

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda Castle.

— Vous n'avez pas reçu le même truc ?

— Une convocation à un examen médical ? Oh, si ! bien sûr. Je ne sais combien de fois j'ai été convoqué, en mon temps. Cela a à voir avec les histoires d'assurance... ou de retraite. Avant que l'on m'envoie en Afrique, le docteur Percival – peut-être ne l'avez-vous encore jamais vu – s'était mis dans la tête de prouver que j'avais du diabète. On m'a dirigé sur un spécialiste qui a trouvé que je manquais de sucre, au lieu d'en avoir trop... Pauvre vieux Percival ! Il avait dû perdre la main en médecine générale, à force de se frotter à nous. La sécurité compte plus que l'exactitude du diagnostic, dans notre fine équipe.

— Ce billet doux est bien signé Percival. Emmanuel Percival. Quel nom ! Emmanuel, c'était le fameux porteur de bonnes nouvelles, si je ne me trompe ? Vous pensez que l'on pourrait m'expédier à l'étranger, à mon tour ?

— Cela vous plairait ?

— Depuis le temps que je rêve d'être détaché un jour à Lourenço Marques ! Notre homme là-bas est sur les listes de changements. Il devrait y avoir du fameux porto dans ce pays, non ?

Même les révolutionnaires boivent du porto, j'imagine. Si seulement je pouvais emmener Cynthia !...

— Et moi qui croyais que vous préféreriez la vie de célibataire.

— Ce n'est pas de mariage que je parlais. Bond n'a jamais besoin de se marier. J'aime bien la cuisine portugaise.

— C'est probablement de la cuisine africaine, à présent. Vous avez une idée de ce qu'est l'endroit, à part les télégrammes de 69300 ?

— J'ai rassemblé tout un dossier sur les boîtes de nuit et les restaurants d'avant leur foutue révolution. Peut-être tout ça est-il fermé aujourd'hui. C'est égal, je parierais que 69300 n'en sait pas moitié aussi long que moi sur ce qui se passe là-bas. D'abord, il n'a pas nos dossiers ; ensuite ce type est d'un sérieux ! Je suis sûr qu'il couche avec son travail. Pensez à ce qu'on pourrait aligner comme notes de frais tous les deux !

— Tous les deux ?

— Cynthia et moi.

— Quel rêveur vous faites, Davis ! Jamais elle ne voudra de vous. N'oubliez pas le père, le général de brigade.

— Qui est-ce qui ne rêve pas ? Vous-même, Castle ?...

— Oh, je suppose qu'il m'arrive de rêver sécurité. Pas la même que celle de Daintry, non. La retraite. Avec une bonne pension. De quoi vivre pour ma femme et moi...

— Et le petit corniaud ?

— Oui, et mon petit corniaud aussi, naturellement.

— On n'est pas très généreux pour ce qui est des pensions dans le secteur.

— Non. Je crains bien qu'aucun de nous ne réalise son rêve.

— Tout de même, il *doit* y avoir quelque chose derrière cette visite médicale, Castle. Quand je suis allé à Lisbonne, vous vous rappelez ?... notre type là-bas m'a emmené dans une sorte de grotte, passé Estoril, où on entend la mer déferler sous sa table. Jamais je n'ai mangé d'aussi bons homards. J'ai lu un quelque chose à propos d'un restaurant de Lourenço Marques... j'adore même leur vin vert, Castle. Je vous jure que c'est moi qui devrais être là-bas, pas 69300. Il ne sait pas ce que c'est que bien vivre. Vous connaissez le coin, je crois ?

— J'y ai passé deux nuits avec Sarah. Il y a sept ans. À l'hôtel Polana.

— Deux nuits, c'est tout ?

— J'avais quitté Pretoria un peu vite – vous savez de quoi je parle – c'était la course de vitesse avec le BOSS. Je ne me sentais pas en sûreté si près de la frontière. Je voulais mettre l'océan entre le BOSS et Sarah.

— Oui, c'est vrai, vous aviez Sarah. Heureux veinard ! À l'hôtel Polana. Avec l'océan Indien sous vos fenêtres.

Castle revit la garçonne de Davis : les verres sales, les numéros de *Penthouse* et de *Nature*.

— Si c'est vraiment sérieux, Davis, j'en toucherai deux mots à Watson. Je vous proposerai pour un échange de postes.

— Mais c'est vraiment sérieux, Castle. Je voudrais foutre le camp d'ici. Désespérément.

— C'en est à ce point ?

— Nous restons assis là, à rédiger des télégrammes qui ne veulent rien dire. Nous sommes pleins de notre petite importance, sous prétexte que nous en savons un peu plus que le premier venu sur les arachides ou sur ce qu'a raconté Mobutu en privé, au cours d'un dîner. Vous ai-je jamais dit que, en entrant dans cette baraque, c'était une vie excitante que je cherchais ? Une vie excitante, Castle ! Imbécile que je suis ! Je me demande comment vous pouvez supporter ça, depuis le temps.

— Peut-être que cela aide, d'être marié.

— Si jamais je me mariaais, pour rien au monde je ne voudrais vivre ici. Je suis las à en crever de ce foutu pays, Castle. Las des coupures de courant, des grèves, de l'inflation. Je me fiche du prix de la nourriture ; mais le prix du bon porto me sape le moral. Je suis entré dans cette équipe dans l'espoir de partir pour l'étranger ; j'ai même appris le portugais. Et tout ce que je fais, c'est de rester assis et de répondre à des télégrammes du Zaïre ou des histoires d'arachides.

— Et moi qui croyais que vous trouviez la vie drôle, Davis !

— Oh ! ça m'arrive, quand je bois un peu trop. Je suis amoureux de cette fille, Castle. Je ne peux pas me la sortir de la tête. Alors, je fais le clown pour l'amuser, et plus je fais le clown, moins elle m'aime. Peut-être que si je partais pour Lourenço Marques... Un jour, elle m'a avoué qu'elle aussi avait envie de partir pour l'étranger.

Le téléphone sonna.

— Allô ? C'est vous, Cynthia ?

Mais non, c'était Watson, le chef du Département 6.

— C'est vous, Castle ?

— Non, ici Davis.

— Passez-moi Castle.

— Allô, oui, dit Castle. C'est moi. Qu'y a-t-il ?

— « C » désirerait nous voir. Voulez-vous être assez gentil pour passer me prendre en descendant ?

III

C'était loin – tout en bas – car le bureau de « C » était installé à un étage en sous-sol, à la place de ce qui, dans les années 1890, avait été la cave à vin d'un millionnaire. La pièce voisine où Castle et Watson attendaient que le feu vert s'allumât au-dessus de la porte de « C » remplaçait l'ancienne cave à charbon et à bois. Quant au bureau de « C », il avait abrité naguère les meilleurs vins de Londres. À en croire la rumeur, quand le Département avait pris possession de l'immeuble, en 1946, et que l'architecte avait entrepris les aménagements, on avait découvert un faux mur dans la cave à vin, derrière lequel gisaient, telles des momies, les trésors secrets du millionnaire : des crus fabuleux. Selon la légende, un fonctionnaire imbécile des Travaux Publics avait vendu le tout au magasin « Army and Navy Stores », au prix de vins de table courants. L'histoire n'avait probablement rien de vrai ; cependant, chaque fois qu'un cru historique était mis aux enchères chez Christie, Davis disait d'un ton lugubre : « Encore un de nos millésimés !... »

Le rouge restait mis, interminablement. C'était comme l'attente au volant d'une voiture, pendant qu'on dégage la voie après un accident de la circulation.

— Vous avez une idée de ce qui se passe ? demanda Castle.

— Non. Il m'a seulement prié de lui présenter tous ceux du Département 6 qu'il ne connaît pas personnellement. Il a fait le tour du 6-B, et maintenant c'est à vous. Les présentations faites, je dois vous laisser avec lui. C'est la routine. Personnellement, cela me fait penser à un vestige du colonialisme.

— J'ai connu l'ancien « C ». Je l'ai vu une fois. Avant mon premier départ pour l'étranger. Il portait un monocle noir. C'était assez impressionnant, d'avoir cette espèce d'O noir braqué sur vous. Mais il s'est contenté de me serrer la main et de me souhaiter bonne chance. On ne songerait pas à me renvoyer à l'étranger, par hasard ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Rappelez-moi de vous dire un mot à propos de Davis.

Le vert s'alluma.

— Je regrette, j'aurais dû me raser de plus près, dit Castle.

Sir John Hargreaves, à la différence de l'ancien « C », n'avait absolument rien d'impressionnant. Une couple de faisans était posée sur son bureau et il était occupé au téléphone :

— Je les ai pris avec moi ce matin. Mary a pensé que cela vous ferait peut-être plaisir.

De la main, il montra deux fauteuils.

C'est donc là que le colonel Daintry a passé le week-end, songea Castle. À tirer le faisan ou bien à faire son rapport sur la sécurité ? Dûment, protocolairement, il choisit le plus petit et le plus dur des deux fauteuils.

— Elle va à merveille. Un peu de rhumatisme dans sa mauvaise jambe, c'est tout, dit Hargreaves.

Et, il raccrocha.

— Je vous présente Maurice Castle, monsieur, dit Watson. C'est lui qui est chargé du 6-A.

— Chargé, c'est beaucoup dire, intervint Castle. Nous ne sommes que deux.

— Les sources ultra-confidentielles sont de votre ressort, n'est-ce pas ? Donc, il y a vous... et Davis sous votre direction ?

— Et sous celle de Watson.

— Oui, cela va de soi. Mais Watson a la responsabilité de l'ensemble du 6. Sans doute déléguerez-vous une bonne part de vos fonctions, Watson ?

— Le fait est que le 6-C est le seul service qui réclame toute mon attention. Il n'y a pas longtemps que Wilkins est des nôtres. Il a besoin de se faire.

— Bien. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, Watson. Merci de m'avoir amené Castle.

Hargreaves caressa le plumage de l'un des oiseaux morts, puis reprit :

— Moi aussi, je dois me faire, comme Wilkins. Si je ne m'abuse, les choses ont un peu la même allure qu'au temps où j'étais jeune et en Afrique occidentale. Watson est une sorte de commissaire provincial, et vous, un peu un chef de cercle qui serait plus ou moins son maître

sur le territoire lui incombant. Vous connaissez aussi l'Afrique, bien entendu ?

— L'Afrique du Sud seulement, répondit Castle.

— C'est vrai, j'oubliais. J'ai toujours l'impression que l'Afrique du Sud n'est pas réellement l'Afrique. Celle du Nord non plus – c'est le rayon du 6-C, n'est-ce pas ? Daintry m'a expliqué pas mal de choses. Durant ce week-end.

— La chasse a-t-elle été bonne, monsieur ? s'enquit Castle.

— Comme ci, comme ça. Daintry n'était qu'à demi satisfait, je crois. Il faudra venir avec votre fusil, l'automne prochain.

— Je serais nul, monsieur. Je n'ai jamais tiré sur rien, de ma vie, même pas sur un être humain.

— Ah, ça, c'est la meilleure des cibles ! À dire vrai, moi aussi, le gibier à plume m'ennuie.

« C » consulta une feuille de papier sur son bureau.

— Vous aviez fait de l'excellent travail à Pretoria. On vous décrit comme un administrateur de premier ordre. Vous aviez réduit considérablement les dépenses du poste.

— Je relevais un homme très brillant dans le recrutement des agents, mais piètre financier. Je n'avais guère de mérite : j'avais travaillé quelque temps dans une banque, avant la guerre.

— Daintry a noté ici que vous avez eu des ennuis d'ordre privé, à Pretoria.

— Des ennuis n'est pas le terme exact. Je suis tombé amoureux.

— Oui. C'est bien ce que je vois. D'une jeune Africaine. Une Bantoue, comme disent indifféremment nos gens. Vous avez enfreint les lois raciales.

— Nous sommes mariés et en sûreté aujourd'hui. Mais il est vrai que nous avons connu des moments difficiles, là-bas.

— Oui. Et vous nous l'avez signalé. Dommage que tous nos gens n'aient pas une attitude aussi correcte, quand ils se trouvent plus ou moins dans l'ennui. Vous aviez peur que la police sud-africaine ne vous découvre et ne vous démolisse.

— Ce n'était pas bien de laisser la Boîte avec quelqu'un de vulnérable pour la représenter.

— Comme vous le voyez, j'ai étudié d'assez près votre dossier. Nous vous avons dit de quitter le pays immédiatement, sans songer une seconde que vous emmèneriez la jeune fille.

— Le QG avait examiné son cas à fond. Il n'y avait rien à lui reprocher. À votre point de vue, ai-je eu tort de la faire sortir aussi ? Elle m'avait servi de contact avec mes agents africains. J'étais censé employer mes loisirs à préparer une étude approfondie sur l'apartheid ; c'était ma couverture. Mais Sarah, elle, la police pouvait parfaitement lui briser les reins. C'est pourquoi je l'ai fait filer sur Lourenço Marques par le Swaziland.

— Oh ! vous avez eu parfaitement raison, Castle. Et maintenant, vous êtes marié et vous avez un enfant. Tout le monde va bien, j'espère ?

— Ma foi, pour le moment mon fils a la rougeole.

— Ah ! alors surveillez bien les yeux. La vue est le point faible. La vraie raison pour laquelle je désirais vous voir, Castle, est la visite que va nous faire, d'ici à quelques semaines, un certain monsieur Cornélius Muller, l'un des patrons du BOSS. Je crois bien que vous l'avez connu pendant votre séjour à Pretoria.

— Oui, c'est un fait.

— Nous allons lui ouvrir une partie des dossiers qui sont de votre ressort. Juste ce qu'il faut, cela va de soi, pour bien prouver notre esprit coopératif... en quelque sorte.

— Il en sait déjà sûrement plus que nous sur le Zaïre.

— C'est le Mozambique qui l'intéresse surtout.

— Dans ce cas, Davis est l'homme qu'il vous faut, monsieur. Il est beaucoup plus au courant que moi de ce secteur.

— Davis... Ah, oui, bien sûr. Il me reste à faire sa connaissance.

— Il y a autre chose, monsieur. Quand j'étais à Pretoria, j'ai eu de très mauvais rapports avec ce Muller. Si vous regardez un peu plus haut dans mon dossier, vous verrez qu'il a essayé de me faire un chantage au titre des lois raciales. C'est pourquoi votre prédécesseur m'avait donné l'ordre de quitter le pays aussi vite que possible. Je pense que cela ne saurait guère faciliter nos relations personnelles. Mieux vaudrait mettre Davis sur le coup.

— Il n'empêche que vous êtes le supérieur de Davis, et donc le fonctionnaire tout désigné pour recevoir cet homme. Ce ne sera pas commode, je n'en doute pas. Vous serez à couteaux tirés l'un et l'autre, mais c'est votre homme qui sera le plus surpris des deux. Et vous savez exactement ce qu'il ne faut pas lui montrer. Il est capital pour nous de couvrir nos agents, même si cela signifie camoufler certains documents importants. Il manque à Davis votre expérience personnelle du BOSS... et de son monsieur Muller.

— Pourquoi devons-nous lui montrer quoi que ce soit, monsieur ?

— Castle, vous êtes-vous jamais demandé ce que deviendrait l'Occident, si les mines d'or d'Afrique du Sud venaient à être fermées par suite d'une guerre raciale ? Et d'une guerre perdue d'avance, comme au Vietnam. Avant que les politiques aient eu le temps de se mettre d'accord sur ce qui remplacerait l'or. Et avec la Russie comme source principale de ce métal. Ce serait bien plus complexe que la crise du pétrole. Et les mines de diamant ! De Beers est plus important que General Motors. Les voitures vieillissent, pas les diamants. Sans compter d'autres aspects encore plus graves que ces histoires d'or et de pierres. L'uranium, par exemple. Je ne pense pas que l'on vous ait déjà mis au courant d'un document secret émanant de la Maison Blanche, sur une opération appelée « Oncle Remus ».

— Non. Des bruits ont couru...

— Bon gré mal gré, l'Afrique du Sud, les USA et nous, nous sommes tous associés dans « Oncle Remus ». Ce qui veut dire que nous devons faire risette à monsieur Muller, oui, même s'il vous a fait chanter autrefois.

— Et je devrai lui montrer ?...

— Les informations sur la guérilla, le forçement du blocus de la frontière rhodésienne, les nouveaux bonshommes au pouvoir au Mozambique, l'infiltration russe et cubaine, les renseignements économiques...

— Hormis quoi, il ne reste plus grand-chose, si je comprends bien ?

— Allez-y doucement sur les Chinois. Les Sud-Africains ont trop tendance à les fourrer dans le même sac que les Russes. Il se peut fort bien que nous ayons besoin un jour des Chinois. L'idée d'« Oncle Remus » ne m'enchant pas plus que vous. C'est ce que les politiques appellent « réalisme politique », et le réalisme n'a jamais mené très loin personne dans l'Afrique que j'ai connue autrefois. C'était une Afrique du cœur, que la mienne. J'étais vraiment amoureux d'elle, Castle. Ce qui n'est pas le cas des Chinois, non plus que des

Russes ni des Américains. Mais il nous faut marcher la main dans la main avec la Maison Blanche, « Oncle Remus » et M. Muller. Ah, c'était facile dans le bon vieux temps, quand on avait affaire à des chefs de tribu, des sorciers, des écoles d'initiation dans la brousse, des démons et des faiseurs de pluie. Mon Afrique ressemblait encore un peu à celle des romans de Rider Haggard. Ce n'était pas un si mauvais lieu. L'empereur Chaka valait cent fois mieux que le feld-maréchal Amin Dada. Allons, faites de votre mieux avec ce Muller. Il est le représentant personnel du grand BOSS en personne. Je vous suggère de le voir d'abord chez vous : ce serait un choc salutaire pour lui.

— J'ignore si ma femme sera d'accord.

— Dites-lui que c'est à ma demande. À elle de décider. Si c'est trop pénible...

Castle se retourna sur le seuil en se souvenant de sa promesse :

— Pourrais-je vous dire un mot à propos de Davis, monsieur ?

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— Il en a assez d'être derrière son bureau de Londres. Je crois que, à la première occasion, nous devrions l'envoyer à Lourenço Marques. Faire l'échange avec 69300 qui doit avoir besoin de respirer un autre air, depuis le temps.

— L'idée vient de Davis ?

— Pas exactement, mais j'ai l'impression qu'il serait très content de partir... pour n'importe où. Il a les nerfs en assez mauvais état, monsieur.

— Pour quelle raison ?

— Quelques ennuis à cause d'une fille, sans doute. Et la crampe du bureau.

— Ah ! la crampe du bureau, oui, je comprends cela. Nous verrons ce que l'on peut faire pour lui.

— Vraiment, il m'inquiète un peu.

— Je vous promets de le garder présent à l'esprit, Castle. Soit dit en passant, la visite de ce Muller est strictement secrète. Vous savez combien nous tenons à l'étanchéité de nos petits compartiments. Et celui-ci doit rester votre compartiment personnel. Je n'en ai même pas soufflé mot à Watson. De votre côté, Motus avec Davis.

CHAPITRE II

La seconde semaine d'octobre, Sam était toujours officiellement en quarantaine. Il n'y avait pas eu de complication ; cela faisait donc une menace de moins pour son avenir – cet avenir qui semblait toujours à Castle plein d'embûches imprévisibles. Un dimanche matin où il se promenait dans la Grand-Rue, il éprouva brusquement le désir d'offrir une sorte d'action de grâces, fût-ce à un mythe, parce que Sam était sauf, et, cédant à l'impulsion, il pénétra, pour quelques minutes, dans la pénombre de l'église paroissiale. L'office touchait presque à sa fin et l'assistance, hommes et femmes bien vêtus, d'âge mûr ou avancé, debout au garde-à-vous, chantait avec une sorte de défi, comme si elle avait douté intérieurement de la réalité des paroles : « Il est là-bas une verte colline par-delà les murs de la cité. » La simplicité précise des mots, avec leur unique tache de couleur, rappelait à Castle le genre de paysage local qui sert si souvent de fond aux tableaux des primitifs. Les murs évoquaient les ruines du donjon qui se dressaient de l'autre côté de la gare de Berkhamsted, et de même, tout en haut de la pente verte de la lande communale, au sommet du champ de tir abandonné, s'était érigé jadis un grand poteau qui autorisait des images de pendus. Un instant, il fut tout près de partager la foi insensée de ces gens – quel mal pouvait-il y avoir à marmonner une prière d'action de grâces au Dieu de son enfance, le Dieu de la lande et du château, parce que, jusqu'ici, toute traverse avait été épargnée à l'enfant de Sarah. Puis, un *bang* supersonique éparpilla les paroles du cantique, ébranla les vieux vitraux de la fenêtre ouest, fit grelotter le heaume de croisé accroché à un pilier et ramena Castle une fois de plus au monde des adultes. Il sortit vivement et acheta les journaux du dimanche. Barrant la une du *Sunday Express*, un grand titre annonçait : « *Le corps d'un enfant retrouvé dans un bois* ».

Dans l'après-midi, il emmena Sam et Buller en promenade sur la lande, laissant Sarah dormir. Il eût aimé ne pas prendre Buller avec lui ; mais les protestations furieuses du chien eussent réveillé Sarah ; il se consola donc en pensant que Buller avait peu de chances de tomber sur un chat errant dans les genêts. Une crainte l'habitait, depuis un été, trois années auparavant, où un hasard malencontreux l'avait fait tomber sur une bande de pique-niqueurs qui, installés sous les hêtres, avaient avec eux un chat de luxe, paré d'un collier bleu et d'une laisse de soie écarlate. Le chat, un siamois, n'avait même pas eu le temps de pousser le moindre miaulement de fureur ou de douleur, que Buller lui avait déjà brisé les reins ; après quoi, il avait lancé le cadavre par-dessus son épaule, tel un manœuvre qui charge un sac sur un camion. Puis, il s'était éloigné parmi les arbres, en trotinant attentivement et tournant la tête de côté et d'autre – là où il y avait eu un chat, il ne pouvait qu'y en avoir un second – et Castle avait dû affronter seul la colère et le Chagrin des pique-niqueurs.

Toutefois, octobre ne favorise pas les pique-niques. Cela n'empêcha pas Castle d'attendre que le soleil fût presque couché ni de garder Buller enchaîné tout le long de King's Road et même passé le commissariat de police, au coin de la Grand-Rue. Lorsqu'il eut derrière lui le canal, le pont du chemin de fer et les maisons neuves (elles étaient là depuis un quart de

siècle, mais tout ce qui n'existait pas dans son enfance lui paraissait neuf), il lâcha Buller et, aussitôt, en chien bien dressé, Buller arquait le dos et déposa sa crotte au bord du chemin, sans se presser. Ses yeux étaient braqués sur l'horizon, mais le regard était tout intérieur. Ce n'était qu'en ces circonstances hygiéniques qu'il avait l'air d'un chien intelligent. Castle ne l'aimait pas – il l'avait acheté à seule fin de rassurer Sarah, mais Buller s'était prouvé peu doué comme chien de garde, si bien qu'il n'était plus qu'une charge supplémentaire. Pourtant, avec ce manque de jugement propre aux chiens, Buller adorait Castle plus qu'aucun être humain.

Les grandes fougères viraient à l'or sombre des beaux automnes et il ne restait plus beaucoup de fleurs sur les genêts. Castle et Sam cherchèrent en vain les buttes du champ de tir qui se dressait jadis, falaise de glaise rouge, au-dessus du désert de la lande. Elles étaient maintenant enfouies sous une végétation fatiguée.

— Dis, est-ce qu'on fusillait les espions, ici ? demanda Sam.

— Non, non. Où as-tu pris cette idée ? C'était seulement pour s'entraîner au tir. Pendant la Première Guerre mondiale.

— Mais des espions, il y en a, dis ? Des vrais ?

— J'imagine que oui. Pourquoi demandes-tu cela ?

— Pour être sûr, c'est tout.

Castle se souvint de la façon dont, à cet âge, il demandait à son père s'il existait vraiment des fées. La réponse était moins sincère que la sienne aujourd'hui. Son père était un sentimental ; il avait envie de rassurer son petit garçon et de le persuader à tout prix que la vie vaut la peine d'être vécue. Il eût été injuste de l'accuser de malhonnêteté : une fée, eût-il pu soutenir à juste titre, est un symbole représentant quelque chose d'approximativement vrai, à tout le moins. Encore de nos jours, il y a bien des pères qui racontent à leurs enfants que Dieu existe, songea-t-il.

— Des espions comme 007 ? poursuivait Sam.

— Euh, non, pas exactement.

Castle essaya de changer de sujet :

— Quand j'étais petit, je croyais qu'un dragon vivait ici, dans un vieil abri creusé là-dessous, parmi ces tranchées.

— Où elles sont, les tranchées ?

— On ne peut pas les voir à présent à cause des fougères.

— C'est quoi, un dragon ?

— Tu sais bien... une créature bardée de fer comme un chevalier et qui crache le feu.

— Comme un char d'assaut ?

— Ma foi, oui, je pense, en un sens.

Il y avait un manque de rapport entre l'imagination de Sam et la sienne, qui décourageait Castle. Il reprit :

— Plutôt comme un lézard géant.

Puis il se rendit compte que l'enfant avait vu souvent des chars d'assaut, mais qu'il n'était pas encore né quand ils avaient quitté le pays des lézards.

— Tu en as déjà vu, des dragons ?

— Une fois, j’ai vu de la fumée sortir d’une tranchée et j’ai cru que c’en était un.

— Ça t’a fait peur ?

— Non. C’était d’un tout autre genre de choses que j’avais peur, en ce temps-là. Je détestais l’école et j’avais très peu d’amis.

— Pourquoi tu détestais l’école ? Tu crois que je la détesterai aussi ? Quand j’irai pour de bon, je veux dire.

— Tout le monde n’a pas les mêmes ennemis. Peut-être que, toi, tu n’auras pas besoin de l’aide d’un dragon ; tandis que moi, si, à l’époque. L’univers entier détestait mon dragon et voulait le tuer. Ils avaient tous peur de la fumée et des flammes qui lui sortaient par les naseaux, quand il était en colère. Et moi, la nuit, je me faufilais hors du dortoir pour lui apporter des boîtes de sardines que je gardais dans mon petit coffre à provisions. Il faisait cuire les sardines dans la boîte, rien qu’à la chaleur de son haleine. Il les aimait très chaudes.

— C’est vraiment arrivé, ça, dis ?

— Non, bien sûr. Mais, aujourd’hui, c’est presque comme si c’était arrivé. Une fois, je me souviens, j’étais couché dans mon lit, au dortoir, et je pleurais sous le drap parce que c’était la première semaine du trimestre et qu’il y en avait encore douze comme ça, à n’en plus finir, avant les vacances ; et j’avais peur... peur de tout ce qui m’entourait. C’était en hiver, et tout à coup j’ai vu que la vitre de mon box était couverte de buée. J’ai effacé la buée avec la paume et les doigts et j’ai regardé en bas, dehors. Le dragon était là, aplati dans la rue noire et mouillée ; on aurait dit un crocodile dans une rivière. Jamais encore il n’était sorti de la lande communale, parce qu’il avait tout le monde contre lui... exactement comme moi, à ce que je croyais. Les hommes de la police avaient même le droit de garder un fusil dans l’armoire, pour le tuer si jamais il se risquait en ville. Et pourtant, il était vautré là, immobile et soufflant ses gros nuages d’haleine chaude, qui montaient vers moi. C’est que, vois-tu, il avait entendu dire que l’école avait recommencé et il me savait tout seul et bien malheureux. Il était plus intelligent qu’un chien, cent fois plus intelligent que Buller.

— Tu me racontes des mensonges, dit Sam.

— Non, non, des souvenirs seulement.

— Et après ?

— Je lui ai fait un signal secret qui voulait dire : « Danger ! Sauve-toi ! » — parce que je ne savais pas s’il était au courant des fusils de la police dans les armoires.

— Et il s’est sauvé ?

— Oui, mais très lentement, en regardant par-dessus sa queue, comme s’il avait regretté de me laisser tout seul. Mais plus jamais je ne me suis senti seul, et plus jamais je n’ai eu peur. Plus aussi souvent, en tout cas. Je savais qu’il me suffisait de faire le signal pour qu’il sorte de son abri sur la lande et qu’il vienne à mon secours. Nous avions des tas de signaux entre nous, et de codes et de chiffres...

— Comme les espions, dit Sam.

— Oui, dit Castle, déçu. Sans doute. Comme les espions. Il se souvint d’avoir tracé autrefois la carte de la lande communale, en marquant bien toutes les tranchées et les sentiers cachés sous les fougères. Comme les espions aussi. Il dit :

— Il est temps de rentrer. Ta mère va s'inquiéter.

— Mais non, puisque je suis avec toi. Je veux voir la caverne du dragon.

— Il n'existait pas vraiment.

— N'empêche que tu n'en es pas si sûr que ça, hein ? Non sans peine, Castle retrouva l'ancienne tranchée. L'abri qu'avait hanté le dragon était gardé par un épais roncier. Comme Castle s'y ouvrait de force un passage, son pied heurta une boîte de conserve rouillée et l'envoya rouler dans un bruit de ferraille.

— Tu vois bien que tu lui apportais à manger, dit Sam. L'enfant se faufila en se tortillant dans l'abri. Mais il n'y avait ni dragon ni squelette.

— Peut-être que la police a fini par l'avoir, reprit-il.

Puis il ramassa la boîte de conserve.

— C'était du tabac, poursuivit-il. Pas des sardines.

Cette nuit-là, couché à côté de Sarah, Castle demanda :

— Sérieusement, tu crois qu'il ne serait pas trop tard ?

— Pour quoi faire ?

— Quitter ce métier.

— Bien sûr que non. Tu es loin d'être un vieillard.

— Peut-être faudrait-il déménager.

— Pour quelle raison ? Cette maison en vaut bien d'autres.

— Tu n'aimerais pas partir ? Cette maison, comme tu dis... ce n'est pas grand-chose, tu ne crois pas ? Peut-être que si je décrochais une situation à l'étranger...

— J'aimerais que Sam ait un endroit stable, un foyer, pour que, lorsqu'il prendra le large, il puisse toujours revenir. Revenir à des lieux connus dans son enfance. Comme toi. Revenir à quelque chose d'ancien. De sûr.

— Un ramassis de vieilles ruines au bord d'une voie ferrée ?

— Oui.

Il se souvint des voix bourgeoises, aussi rassises que ceux à qui elles appartenaient, dans leur beaux habits du dimanche, et qui s'élevaient sous les voûtes de silex, à la gloire de cet instant de foi hebdomadaire : « Il est là-bas une verte colline par-delà les murs de la cité... »

— Elles sont charmantes, ces ruines, dit Sarah.

— Oui, mais, dit Castle, toi jamais tu ne pourras revenir à ton enfance.

— C'est autre chose. J'ignorais la sécurité, moi... jusqu'au jour où je t'ai rencontré. Et il n'y avait pas de ruines chez moi, rien que des huttes.

— Muller va venir ici, Sarah.

— Cornélius Muller ?

— Oui. C'est un personnage important maintenant. Je devrai faire amiami avec lui... sur ordre.

— Ne t'inquiète pas. Il ne peut plus rien contre nous.

— Je sais, mais je ne voudrais pas que cela trouble ta tranquillité.

— Comment serait-ce possible ?

— « C » désire que je le reçoive ici.

— Eh bien reçois-le. Il verra comment toi, moi et... Sam...

— Tu es d'accord ?

— Mais naturellement ! Monsieur Cornélius Muller aura pour hôtesse une Noire. Avec un enfant noir.

Derrière leur rire, il y avait l'ombre de la peur.

CHAPITRE III

I

— Comment va le petit corniaud ? demanda Davis.

Chaque jour, depuis trois semaines, il posait la question.

— Oh ! c'est complètement fini. Il est tout à fait rétabli. L'autre jour, il insistait pour savoir quand vous viendriez nous voir. Il vous aime bien – pourquoi ? je n'en ai pas la moindre idée. Il parle souvent du fameux pique-nique de l'été dernier et de la partie de cache-cache. Il a l'air de penser que vous êtes le roi dans l'art de se cacher. Il vous prend pour un espion. Il parle des espions comme nous des fées dans mon enfance. C'est à peu près cela, non ?

— Croyez-vous qu'il me prêterait son père pour la soirée d'aujourd'hui ?

— Pourquoi ? À quel propos ?

— Le docteur Percival est passé, hier, en votre absence, et nous avons bavardé un peu. Vous savez, j'ai vraiment l'impression qu'on veut m'envoyer à l'étranger. Il m'a demandé si ça m'était égal de me soumettre encore à quelques examens et analyses : sang, urine, radio des reins, et tout et tout. Il m'a dit qu'on ne doit pas plaisanter avec les tropiques. Il m'a bien plu ; il fait très sportsman.

— Genre turfiste, vous voulez dire ?

— Non, sa seule passion, c'est la pêche, en réalité. Une sorte de sport assez solitaire. Nous avons un peu les mêmes goûts – celui du célibat, par exemple. Nous avons eu l'idée de nous retrouver ce soir et de sortir ensemble. Cela fait longtemps que je ne suis sorti. Mes gars du ministère de l'Environnement n'ont rien de petits marrants. Est-ce trop vous demander que de bien vouloir oublier que vous êtes marié, juste pour un soir ?

— Mon dernier train part d'Euston à 23 h 30.

— J'ai l'appartement pour moi seul, cette nuit. Mes types de l'Environnement sont tous les deux en inspection dans je ne sais quelle zone polluée. Il y a un lit pour vous. Pour une ou deux personnes, à votre guise.

— Pour une seule personne, s'il vous plaît. Je prends de l'âge, Davis. J'ignore ce que vous manigancez tous les deux...

— Je me disais que nous pourrions dîner au Café Grill et faire suivre cela d'un petit tour dans une boîte de strip-tease. Le Raymond's Revuebar. Il y a Rita Rolls à l'affiche.

— Vous croyez que Percival aimera ça ?

— Je l'ai sondé. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mon vieux : il n'a jamais mis les pieds dans une boîte de strip-tease ! Il m'a dit qu'il adorerait voir à quoi ça ressemble, du moment qu'il est accompagné de collègues de confiance. Vous savez ce que c'est qu'un métier

comme le nôtre. Pas le moindre sujet de conversation quand on va chez des gens, à cause de nos histoires de sécurité. Et pas question que le Chinois relève le bout du nez. La vie en morose, quoi – il n’y a pas d’autre mot. Mais s’il n’y a plus de Chinois, alors Dieu nous préserve ! Autant dire que c’est la mort. Évidemment, pour vous c’est différent : vous êtes marié. Vous avez toujours la ressource de faire la conversation à Sarah...

— Nous sommes censés nous taire, même avec notre femme.

— Avec ça, que vous vous privez de parler !

— Vous n’y êtes pas du tout, Davis. Et si vous avez dans l’idée de ramasser une paire de putains, ce soir, je la bouclerai aussi devant elles. Pas mal de ces filles sont au service du MI5... pardon, j’oublie tout le temps que nous avons changé de nom ; nous sommes tous du Département Renseignement, maintenant. D.R... Pourquoi, je me le demande ? Sans doute y a-t-il un Département Sémantique.

— Vous aussi, vous m’avez plutôt l’air d’en avoir marre.

— Oui. Peut-être qu’une soirée dehors me fera du bien. Je vais téléphoner à Sarah pour la prévenir... mais de quoi ?

— Dites-lui la vérité. Vous avez un dîner avec une de nos huiles. Capital pour votre avenir dans la boîte. Et je vous offre le coucher. Elle a confiance en moi. Elle sait parfaitement que je ne vous entraînerai pas hors du droit chemin.

— Oui, c’est probablement juste.

— Et fichtrement vrai par-dessus le marché, non ?

— Je l’appellerai de l’extérieur, quand j’irai déjeuner.

— Pourquoi pas d’ici ? Il n’y a pas de petites économies.

— J’aime que mes coups de téléphone restent privés.

— Vous croyez vraiment que l’on se donne la peine d’écouter ?

— Ce n’est pas ce que vous feriez, à leur place ?

— Si, probablement. Mais, bon sang, la table d’écoutes ne doit pas rigoler souvent en nous enregistrant !

II

La soirée ne fut qu’un demi-succès, malgré un assez bon début. À sa manière lente et peu stimulante, le Dr Percival était plutôt de bonne compagnie. Pas plus à Castle qu’à Davis il ne laissa sentir qu’il était leur supérieur. Lorsqu’il fut question du colonel Daintry dans la conversation, il choisit le ton gentiment badin :

— Il n’aime pas l’art abstrait, expliqua-t-il. Et il est sans indulgence pour moi. Je ne suis pas chasseur, comprenez-vous. Je ne vais qu’à la pêche.

Ils se trouvaient à ce moment-là au Raymond’s Revuebar, serrés les uns contre les autres autour d’une petite table juste assez grande pour supporter trois verres de whisky, cependant qu’une fort jolie créature se livrait à de curieuses singeries dans un hamac.

— Celle-là, dit Davis, je lui ferais bien avaler mon hameçon.

La fille buvait à même le goulot une bouteille de High & Dry pendant à une corde au-

dessus du hamac ; après chaque gorgée, elle ôtait quelque chose, avec des airs de pâmée au gin. Finalement, on vit ses fesses nues se profiler sous les mailles, comme un croupion de poulet quadrillé par le filet à provisions d'une ménagère de Soho. Un groupe d'hommes d'affaires de Birmingham applaudit non sans vigueur, et l'un d'entre eux alla jusqu'à brandir une carte du « Dîners Club » au-dessus de sa tête, peut-être pour afficher son standing financier.

— Vous pêchez quoi ? demanda Castle.

— Surtout la truite et l'ombre, répondit Percival.

— C'est très différent ?

— Mon cher ami, demandez donc à un chasseur de grands fauves s'il y a une différence entre le tigre et le lion.

— Vous avez bien une préférence ?

— Là n'est pas vraiment la question. Simplement, j'adore la pêche. N'importe laquelle, du moment que c'est à la mouche. L'ombre est moins intelligent que la truite, sans que cela signifie qu'il soit toujours facile. Il exige une tout autre technique. Et il se bat... oui, il se bat jusqu'à épuisement complet.

— Et la truite ?

— Ah, c'est la reine, sans conteste ! Elle prend peur pour un rien... des souliers cloutés, un bâton... au moindre bruit que vous faites, plus personne ! Et puis, dès le premier coup, il faut placer exactement la mouche. Sinon...

Percival fit un geste du bras, comme s'il avait lancé sa ligne dans la direction de la nouvelle nudité qui s'exhibait, zébrée de blanc et de noir par les projecteurs.

— Bon sang, quelle croupe ! s'exclama Davis avec une sorte de respect religieux.

Assis, son verre de whisky à Mi-chemin des lèvres, il regardait le postérieur pivoter sur son axe avec la précision d'un mécanisme de montre suisse – une montre à quartz.

— Gare à votre tension ! lui dit Percival.

— Ma tension ?

— Je vous ai dit qu'elle est trop élevée.

— Ah, ne m'ennuyez pas avec ça ce soir, répliqua Davis. C'est la grande Rita Rolls en personne. La seule, l'unique !

— Il va falloir qu'on vous fasse un check-up plus complet, si vous avez vraiment envie de partir pour l'étranger.

— Mais je me sens très bien, Percival. Jamais je ne me suis senti mieux.

— Là est le danger, justement.

— Vous finirez par me faire peur, à ce train, dit Davis. Avec vos gros souliers et votre canne. Je comprends pourquoi les truites...

Il but une gorgée de whisky, comme s'il s'était agi d'une potion peu agréable, puis reposa son verre. Le Dr Percival lui étreignit le bras et dit :

— Je plaisantais seulement, Davis. Vous faites plutôt penser à l'ombre.

— Vous voulez dire que je suis sans intérêt ?

— Vous auriez tort de sous-estimer l'ombre. Il a un système nerveux d'une extrême délicatesse. Et il est combatif.

— Dans ce cas je serais plus près de la morue, dit Davis.

— Ne parlez pas de morue. Je ne pratique pas ce genre de pêche.

La lumière revint en force. C'était la fin du spectacle. Rien ne pouvait soutenir la comparaison avec Rita Rolls, avait décidé la direction. Davis s'attarda un moment au bar, pour tenter sa chance à une machine à sous. Toute sa monnaie y passa, plus deux pièces qu'il emprunta à Castle.

— Je ne suis pas dans un bon soir, dit-il, l'humeur sombre reprenant le dessus.

Manifestement, Percival l'avait terriblement impressionné.

— Que diriez-vous d'un dernier verre chez moi ? proposa le médecin.

— Je croyais que vous me conseilliez de faire attention à la boisson.

— J'exagérais, mon bon. D'ailleurs, il n'y a pas moins nocif que le whisky.

— Tout de même, je commence à avoir envie de mon lit.

Dans Great Windmill Street, les prostituées montaient la garde dans l'encadrement des portes, sous les auvents rouges, et demandaient : « Vous venez, les chéris ? »

— Ça aussi, vous me direz que ça m'est défendu, j'imagine ? lança Davis.

— Ma foi, la bonne règle du mariage est plus sûre. C'est moins mauvais pour la tension.

Le concierge de nuit récurait les perrons d'Albany, quand le Dr Percival prit congé de ses compagnons. Ses « quartiers » d'Albany étaient désignés par une lettre et un chiffre – « D. 6 » – comme s'il s'était agi d'une annexe de la Boîte. Castle et Davis le regardèrent avancer précautionneusement pour éviter de mouiller ses chaussures – bizarre prudence pour un homme habitué à patauger jusqu'aux genoux dans l'eau glacée des torrents.

— Je regrette qu'il soit venu, dit Davis. Sans lui, nous aurions pu passer une excellente soirée.

— Je croyais que vous l'aimiez bien ?

— Oui, mais, ce soir, il m'a tapé sur les nerfs avec ses fichues histoires de pêche. Et tous ces discours sur ma tension ! En quoi est-ce qu'elle le regarde, ma tension ? Il est vraiment médecin ?

— J'ai l'impression qu'il y a des années qu'il n'exerce presque plus, répondit Castle. C'est lui qui sert de liaison à « C » avec les gens de la guerre bactériologique. J'imagine que ses diplômes de médecin font bien dans le tableau.

— Cet endroit – leur espèce de Porton – me fait froid dans le dos. On ne tarit pas sur la bombe atomique, mais on oublie complètement cette chère petite institution dans son cadre bucolique. Personne n'a jamais songé à organiser une marche de protestation contre leurs fichus microbes. Personne n'arbore de badge antibactérien ; et pourtant, si l'on venait à interdire l'arme nucléaire, resterait encore leur mort en éprouvette...

Ils tournèrent à l'angle près du Claridge. Une femme, grande, maigre, en robe longue, montait dans une Rolls, suivie d'un homme renfrogné, en habit et cravate blanche, qui consulta furtivement sa montre – on eût dit deux acteurs d'une pièce de la Belle Époque. Il était 2 heures du matin. L'escalier menant à l'appartement de Davis était recouvert d'un lino

jaune, où l'usure dessinait des trous comme ceux d'un fromage de Gruyère. Mais qu'étaient les petits détails de ce genre à côté du chic de l'adresse – « *W. 1* » – gravée sur le papier à lettres ? La porte de la cuisine était ouverte et Castle aperçut une pile d'assiettes sales dans l'évier. Davis ouvrit une armoire : les étagères étaient pleines de bouteilles presque vides – la protection de l'environnement était bonne pour le monde extérieur. Davis s'efforçait de trouver une bouteille contenant encore l'équivalent de deux verres de whisky.

— Bah, tant pis ! dit-il. Un peu de l'un, un peu de l'autre... de toute façon, ce sont déjà des mélanges, tous.

En additionnant un reste de White Horse et un fond de Johnny Walker, il obtint à peu près un quart de bouteille.

— Personne ne fait jamais la vaisselle, ici ? demanda Castle.

— Il y a une femme qui vient deux fois par semaine ; on met tout de côté pour elle.

Davis ouvrit une porte.

— Voici votre chambre. J'ai bien peur que le lit ne soit pas fait. La femme en question doit venir demain.

Il cueillit par terre un mouchoir sale et, par goût de l'ordre, le fourra dans un tiroir. Puis, prenant Castle par le bras, il le ramena au salon et, rafla les magazines qui encombraient le siège d'un fauteuil et les jeta sur le sol.

— Je songe à changer officiellement de nom, dit Davis.

— Ah, oui, et pour vous appeler comment ?

— Davis avec un *e*. Davies de Davies Street. Ça aurait de la classe, non ?

Il posa les pieds sur le canapé.

— Dites donc, reprit-il, il est fameux, mon mélange ! Je vais appeler ça un White Walker. Il y a peut-être une fortune à faire avec cette idée... je vois d'ici la publicité : l'étiquette avec, dessus, un fantôme... une femme, très belle. Que pensez-vous vraiment du docteur Percival ?

— Je l'ai trouvé plutôt gentil. Tout de même, malgré moi, il y a une question qui m'a un peu tracassé.

— Ah, oui, laquelle ?

— Pourquoi s'être donné la peine de passer la soirée avec nous ? Que voulait-il ?

— S'offrir une sortie en compagnie de gens avec qui il pouvait parler. Pourquoi aller chercher plus loin ? Vous-même, vous n'êtes pas fatigué de vous interdire d'ouvrir la bouche, dans une soirée un peu mélangée ?

— Il n'a pas beaucoup ouvert la sienne, de bouche. Même avec nous.

— Si. Avant votre arrivée.

— À quel propos ?

— À propos de notre fameuse institution de Porton. Apparemment, nous avons une énorme avance sur les Américains dans une catégorie bien définie de marchandise, et ils nous ont demandé de concentrer nos efforts sur un affreux petit personnage dont l'emploi est idéal à une certaine altitude et qui, en même temps, peut résister aux climats désertiques. Tous les détails, température et ainsi de suite, désignent la Chine. À moins que ce ne soit l'Afrique.

— Pourquoi vous a-t-il raconté tout cela ?

— Mais... nous sommes censés en savoir un petit bout sur les Chinois, grâce à nos contacts africains. Depuis le rapport de Zanzibar qui fit tant de bruit, notre cote a terriblement remonté.

— Il y a de cela deux ans, et rien n'est venu confirmer ce rapport.

— Il m'a dit qu'il ne fallait pas agir ouvertement. Pas de questionnaires à nos agents. La chose est bien trop secrète. Rester seulement en alerte et guetter le moindre signe indiquant que les Chinois s'intéressent à l'Antichambre de l'Enfer, et le prévenir aussitôt, lui, personnellement.

— Pourquoi vous en avoir parlé à vous, et pas à moi ?

— Oh ! sans doute y auriez-vous eu droit si vous n'aviez pas été en retard.

— J'ai été retenu par Daintry. Rien n'empêchait Percival de passer au bureau s'il avait envie de causer.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Je me demande simplement s'il vous a dit la vérité.

— Que diable voulez-vous... ?

— Et si c'était pour semer une fausse rumeur ?

— Ce n'est pas nous qu'il choisirait. Non, ni vous, ni moi, ni Watson, nous ne sommes ce que l'on appelle des bavards.

— Il a parlé à Watson ?

— Non... le fait est que... il m'a sorti le petit blabla habituel sur les compartiments, l'étanchéité... « Ultra-Confidentiel », m'a-t-il dit. Mais ça ne joue pas pour vous, je pense ?

— Tout de même, mieux vaut que l'on ignore que vous m'en avez parlé.

— Ma parole, mon vieux, vous avez attrapé la maladie de ce métier : la suspicionnite !

— Oui. C'est terriblement contagieux. C'est bien pour cela que je songe à en sortir.

— Pour aller cultiver vos poireaux ?

— Peu importe, pourvu qu'il s'agisse d'une activité qui n'ait rien de secret, qui ne tire pas à conséquence et qui soit inoffensive – plus ou moins. J'ai déjà failli entrer dans une agence de publicité.

— Attention. C'est un métier qui a aussi ses secrets, même s'ils ne sont que professionnels. En haut de l'escalier, le téléphone sonna.

— À pareille heure ! s'exclama plaintivement Davis. C'est antisocial. Qui cela peut-il être ? Il s'arracha péniblement au canapé.

— Rita Rolls, suggéra Castle.

— Versez-vous un autre White Walker.

Castle n'eut pas le temps de se servir – Davis lui cria :

— C'est Sarah !

Il était près de 2 heures et demie du matin ; l'aile de la peur frôla Castle. Même à ce stade tardif de la quarantaine, des complications pouvaient-elles encore se déclarer, dans une rougeole ?

— Allô, Sarah ? dit-il. Qu'y a-t-il ? C'est Sam ?

— Je te demande pardon, mon chéri. J'espère que je ne te réveille pas ?

— Non. Que se passe-t-il ?

— J'ai peur.

— À cause du petit ?

— Non, absolument pas. Mais il y a eu deux coups de téléphone depuis minuit, et personne au bout du fil !

— C'est une erreur d'appel, dit-il, soulagé. Cela arrive constamment.

— Non, on sait que tu n'es pas à la maison. J'ai vraiment peur, Maurice.

— Que veux-tu qu'il puisse arriver dans un endroit comme King's Road ? Voyons, il y a un commissariat de police à deux cents mètres de la maison ! Et Buller est là, non ?

— Il dort. Il ronfle comme un sonneur.

— Si je le pouvais, je sauterais dans un train, mais il n'y en a plus. Et pas un taxi ne voudrait me prendre à cette heure-ci.

— Je vous ramène en voiture, dit Davis.

— Non, non, jamais de la vie.

— Non quoi ? demanda Sarah.

— Je parlais à Davis. Il veut me ramener en voiture.

— Surtout pas, non. Cela va mieux, maintenant que je t'ai parlé. Je vais réveiller Buller.

— Et Sam, il va bien ?

— Tout à fait bien.

— Tu as le numéro d'appel de police-secours ; le car serait là en deux minutes.

— Dis-moi que je suis idiote. Tout bonnement idiote.

— Tu es une adorable idiote, oui.

— Fais mes excuses à Davis. Et bon whisky !

— Bonne nuit, ma chérie.

— Dors bien, Maurice.

Quand elle l'appelait par son prénom, c'était signe d'amour – s'ils étaient seuls, c'était une invite à l'acte. Les mots tendres – « mon chou », « ma chérie » – étaient monnaie courante en société ; le prénom était chose strictement privée, à ne jamais trahir devant les étrangers à la tribu. (Au sommet de l'amour, elle criait ce nom – « Maurice ! » – comme un appel tribal.) Il attendit qu'elle eût raccroché, puis resta encore un instant, le récepteur à l'oreille.

— Rien de vraiment sérieux ? s'enquit Davis.

— Pas du côté de Sarah, non.

De retour au salon, il se versa un whisky et dit :

— Je crains que votre téléphone ne soit sur la table d'écoute.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Je n'en sais rien. L'instinct, voilà tout. J'essaie de me rappeler ce qui m'a donné cette

idée.

— Nous ne sommes plus à l'âge de pierre, dit Davis. De nos jours, nul ne peut dire si un téléphone est sur la table.

— Sauf négligence de la part des services. Ou sauf si on a envie que vous le sachiez.

— Pourquoi voudriez-vous qu'on en ait envie ?

— Pour vous faire peur, peut-être. Allez savoir !

— Bon, mais pourquoi moi en particulier ?

— Question de sécurité. Ces gens ne font confiance à personne. Encore moins à ceux qui sont dans notre position. Nous sommes les plus dangereux : nous sommes censés connaître tous les fichus trucs « Ultra-Confidentiels ».

— Je ne me sens pas du tout dangereux.

— Mettez un disque, dit Castle.

Davis avait une collection de disques de musique pop qui était la seule chose vraiment rangée de l'appartement ; elle était répertoriée aussi méticuleusement que les livres de la bibliothèque du British Muséum, et les meilleurs millésimes de pop revenaient à la mémoire de Davis aussi facilement que, pour d'autres, le nom du gagnant du Derby de telle ou telle année.

— Vous préférez un classique, hein ? Quelque chose de bien démodé ? dit-il à Castle.

Et il mit *A Hard Day's Night*.

— Plus fort.

— C'est comme ça qu'on doit le jouer.

— Cela ne fait rien. Plus fort.

— C'est un massacre !

— Peut-être, j'ai l'impression de protéger notre intimité, répliqua Castle.

— Parce que vous pensez qu'on a pu installer des micros ?

— Je n'en serais pas surpris.

— Ça alors, vous êtes drôlement contaminé ! dit Davis.

— Cette conversation de Percival avec vous... elle me tracasse. Je ne peux pas arriver à y croire. C'est cousu de fil blanc. À mon avis, ils sont sur une fuite et ils font des vérifications, ou ils s'y efforcent.

— Personnellement, je n'y vois pas d'objection. Ils ne font que leur devoir, après tout. Mais avouez que ce n'est pas très malin, si la ficelle est visible à ce point.

— C'est vrai. Ce qui n'empêche pas l'histoire de Percival d'être peut-être vraie aussi. Vraie et déjà brûlée. Un agent, même flairant quelque chose, se sentirait forcé de transmettre le renseignement – en cas.

— Alors, vous, vous pensez qu'on se figure que, la fuite, c'est nous ?

— Oui. L'un de nous, ou peut-être nous deux.

— Bon, mais comme c'est faux, vous et moi, on s'en moque, non ? dit Davis. Il y a longtemps que nous devrions être couchés, Castle. S'il y a un micro sous l'oreiller, il n'entendra que mes ronflements... (Il arrêta le disque.) Pas plus vous que moi, nous n'avons

l'étoffe d'agents doubles.

Castle se déshabilla et éteignit. L'atmosphère était presque suffocante dans la petite chambre en désordre. Il voulut ouvrir la fenêtre à guillotine ; mais le cordon était cassé. Il contempla la rue, en bas, dans le petit matin. Pas un passant, même pas un agent de police. Rien qu'un taxi rangé à la station, un peu plus loin dans Davies Street, en allant vers le Claridges. De quelque part dans les environs de Bond Street, une sirène antivol hulula futillement, en même temps qu'il commençait à bruiner légèrement et que la chaussée luisait peu à peu de reflets noirs et mouillés, comme un ciré d'agent de police sous la pluie. Il ferma les rideaux et se glissa dans les draps, mais sans pouvoir dormir. Une question le retint très longtemps éveillé : cette station de taxis, si près de l'appartement de Davis, avait-elle toujours existé ? Une fois, n'avait-il pas dû marcher, plus loin que le Claridges, pour trouver une voiture ? Il en aurait juré. Avant de sombrer dans le sommeil, il tourna et retourna dans sa tête une autre question : et si l'on se servait de Davis pour le surveiller ? Ou si son collègue n'était là que pour lui faire innocemment le coup du billet de banque repéré ? Il ne croyait guère aux histoires du Dr Percival à propos de Porton. Pourtant, ainsi qu'il l'avait dit lui-même à Davis, il se pouvait que ce fût la vérité.

CHAPITRE IV

I

Castle finissait par se faire vraiment du mauvais sang pour Davis. Certes, Davis lui-même plaisantait ses humeurs sombres ; elles n'en étaient pas moins là. De plus, il ne taquinait plus Cynthia, et Castle y voyait un mauvais signe. Enfin, ses pensées, lorsqu'il les exprimait à voix haute, s'écartaient de plus en plus du travail du bureau. Un jour où Castle lui avait demandé : « Le 69300/4, qui est-ce ? – Un duplex donnant sur la mer à l'hôtel Polana », avait répondu Davis. Malgré tout, il était impossible que cela vînt d'une raison de santé – après tous les examens et analyses du Dr Percival !

— Comme d'habitude, le télégramme du Zaïre se fait attendre, dit soudain Davis. Je parie que 59800 se fiche bien de nous. Je vois cela : c'est le soir, il fait une de ces chaleurs ! et il est calé dans son fauteuil, à se taper des whiskies bien glacés en se foutant du monde entier.

— Il vaudrait mieux lui envoyer un rappel, dit Castle.

Il griffonna sur une feuille de papier : « *Notre 185 urgent vous répétiez ou répondiez* », et déposa le tout dans la corbeille où Cynthia le prendrait.

À voir la tenue de Davis, on aurait cru qu'il y avait des régates dans l'air. Un mouchoir de soie écarlate et semé de dés jaunes, tout neuf, pendait à sa poche de poitrine, tel un drapeau à son mât par un jour sans vent, et il portait une cravate vert bouteille, à motifs écarlates aussi. Même l'autre mouchoir, destiné à servir et dont le bleu paon bouillonnait au bout de la manche de sa veste, semblait neuf également. Manifestement, il avait hissé le grand pavais.

— Le week-end a été bon ? demanda Castle.

— Oui, oh, oui. En un sens. Tout ce qu'il y a de calme. Mes boy-scouts de la pollution s'étaient transportés à Gloucester, pour flairer des fumées d'usine. Une fabrique de Caoutchouc.

Une fille du nom de Patricia (qui avait toujours refusé de se laisser appeler « Pat ») – elle faisait partie du tout-venant des secrétaires – entra et ramassa l'unique télégramme de la corbeille. Comme Cynthia, c'était un produit de l'armée – la nièce du général de brigade Tomlinson. Employer des proches parents de personnes appartenant déjà au Service passait pour une garantie de sécurité – et peut-être cela facilitait-il le travail d'enquête, puisque cela supposait naturellement nombre de doubles contacts.

— C'est vraiment tout ? s'enquit la fille, sur le ton de quelqu'un accoutumé à travailler pour des départements plus importants que le 6-A.

— Je crains que nous ne puissions faire plus, Pat, dit Castle.

Elle sortit en claquant la porte.

— Vous n’auriez pas dû la fâcher, dit Davis. Elle est fichue d’en parler à Watson, et on nous gardera après la classe pour écrire des télégrammes.

— Cynthia n’est pas là ?

— C’est son jour de congé.

Davis se racla bruyamment la gorge – on eût dit le coup de pistolet du starter, aux régates – et tout son visage devint de la couleur d’un drapeau rouge.

— Justement, j’allais vous demander... Cela vous serait égal si je m’esquivais en douce sur le coup de 11 heures ? Je serai de retour à une heure, promis, sans faute. Si jamais on me demandait, vous n’auriez qu’à répondre que je suis chez le dentiste.

— Vous auriez dû mettre du noir, pour convaincre Daintry, dit Castle. Vous êtes sur votre trente et un et cela n’est guère de mise pour une visite chez le dentiste.

— C’est-à-dire... vous savez, je ne vais pas réellement chez le dentiste. La vérité vraie est que Cynthia a promis de me retrouver au Zoo, pour regarder les pandas géants. Vous croyez que c’est signe qu’elle faiblit ?

— Vous êtes amoureux pour de bon, dirait-on, Davis ?

— Mon plus cher désir serait d’avoir une aventure sérieuse, Castle. Et peu importerait la durée. Un mois, un an, dix ans... Je suis las des coucheries d’une nuit. Las de rentrer de King’s Road avec une gueule de bois du diable, à 4 heures du matin, après une soirée chez des gens. Et le lendemain, je suis là à me dire : « Tout de même, ce n’était pas si mal ; cette fille était formidable ; dommage que je n’aie pas été tout à fait à la hauteur ; voilà ce que c’est que de mélanger les alcools... » Et puis je songe à ce que ça aurait pu être avec Cynthia à Lourenço Marques... Avec Cynthia, il y a vraiment moyen de parler. Et le Chinois, ça l’aide, quand on peut parler un peu métier. Ces nanas de Chelsea, sitôt sorties de la bagatelle, ça n’a qu’une idée : vous pomper. Ce que vous faites. Où est votre bureau. Autrefois, je prétendais être encore à Aldermaston ; mais aujourd’hui plus personne n’ignore qu’on a fermé la foutue baraque. Que voulez-vous que je réponde ?

— Que vous travaillez à la City, par exemple.

— Ce n’est pas reluisant, et puis ces pépées se passent leurs informations.

Il commença à ranger son bureau. Il ferma à clé son fichier, saisit deux feuillets dactylographiés qui traînaient et les mit dans sa poche.

— Ah, ah, on sort des choses du bureau ? dit Castle. Attention à Daintry ! Il vous a déjà pincé une fois.

— Il en a fini avec notre département. C’est le 7 qui en bave, à présent. D’ailleurs, ce n’est rien, ce truc – le genre d’absurdité habituelle : « Réservé à votre information personnelle. Prière de détruire après avoir pris connaissance. » Foutaise, autant dire. Je le « mémoriserai » en attendant Cynthia. Elle sera sûrement en retard.

— Souvenez-vous de Dreyfus. Ne jetez pas ces papiers dans une poubelle, sinon une femme de ménage les trouvera.

— Je les brûlerai en offrande aux dieux, aux pieds de Cynthia.

Il sortit, mais ce fut pour rentrer presque aussitôt.

— J’aimerais que vous me souhaitiez bonne chance, Castle.

— Bien sûr ! De tout mon cœur.

La vieille phrase usée était venue spontanément aux lèvres de Castle, mais la chaleur qu'il y avait mise le surprit, comme si, pénétrant dans une grotte familière, au cours de vacances au bord de la mer, il avait soudain découvert, sur un coin de roche connu, la représentation primitive d'un visage humain, là où il n'avait jamais vu, jusqu'alors, qu'un motif dessiné par hasard par des lichens.

Une demi-heure plus tard, le téléphone sonna. Une voix féminine dit :

— J. W. désire parler à A. D.

— Désolé, répondit Castle. A. D. n'est pas en mesure de parler à J. W.

— Qui est au bout du fil ? demanda la voix, soupçonneuse.

— Un correspondant du nom de M. C.

— Une seconde, ne quittez pas, je vous prie.

Une série de sons, pareils aux jappements aigus d'un petit chien, s'échappa du récepteur. Puis la voix de Watson se détacha distinctement du fond sonore canin :

— Allô, c'est vous, Castle ?

— Oui.

— Il faut absolument que je parle à Davis.

— Il n'est pas ici.

— Où est-il ?

— Il sera de retour à 13 heures.

— C'est trop tard. Où se trouve-t-il en ce moment ?

— Chez son dentiste, répondit Castle à contrecœur.

Il n'aimait pas se trouver mêlé aux mensonges d'autrui : cela entraînait toujours des complications.

— Il vaudrait mieux mettre le brouilleur, dit Watson.

Suivit la confusion habituelle, l'un d'eux appuyant trop tôt sur le bon bouton, puis revenant à la communication normale, juste comme l'autre mettait le brouilleur. Quand le tri des voix fut enfin terminé, Watson dit :

— Pouvez-vous aller le chercher ? Sa présence est requise à une conférence.

— Je ne vois pas très bien comment je pourrais l'arracher à un fauteuil de dentiste. Et d'ailleurs j'ignore qui est son dentiste. Cela ne figure pas dans le dossier.

— Ah, bon ? fit Watson sur un ton désapprobateur. Alors, il aurait dû laisser un mot, avec l'adresse.

Watson avait tenté autrefois d'entrer au barreau, et échoué. Peut-être son intégrité trop voyante avait-elle offensé les juges ; le ton moralisateur doit rester l'apanage de la magistrature, estimaient apparemment la plupart de ces messieurs, et ne s'étendre sous aucun prétexte aux jeunes avocats. Cependant, dans un certain « département du Foreign Office », cette même qualité, qui l'avait si fort desservi au barreau, lui avait permis un avancement rapide. Il n'avait pas eu de mal à distancer des hommes tels que Castle, qui appartenaient à une génération plus ancienne.

— Il aurait dû me notifier qu'il s'absentait, dit Watson.

— Peut-être a-t-il eu une rage de dent subite.

— « C » tenait tout particulièrement à sa présence. À cause de je ne sais quel rapport qu'il voulait discuter avec lui, après. Il l'a bien reçu, j'espère ?

— Il a parlé d'un rapport, en effet. Il semblait penser que c'était le genre de truc habituel, du vent, sans autre importance.

— Du vent ? C'était « Ultra-Confidentiel ». Qu'en a-t-il fait ?

— J'imagine qu'il a dû le ranger dans le coffre.

— Auriez-vous la bonté de vérifier ?

— Je demanderai à sa secrétaire... Ah, désolé, impossible, c'est son jour de congé aujourd'hui. C'est si important que cela ?

— C'est ce qu'a l'air d'estimer « C ». Si Davis n'est pas là, je suppose qu'il vaut mieux que vous veniez à cette conférence. Mais c'était le rayon de Davis. Bureau 121, midi précis.

II

La conférence ne semblait présenter ni une telle urgence ni une telle importance. Un membre du MI5, que Castle n'avait encore jamais vu, y assistait, le principal point de l'ordre du jour étant d'établir une délimitation, plus nette que par le passé, entre les responsabilités respectives, du MI5 et du MI6. Avant la dernière guerre, le MI6 n'opérait jamais en territoire britannique, les problèmes de sécurité dans ce domaine étant laissés au MI5. Le système s'était effondré en Afrique, avec la débâcle française et la nécessité d'infiltrer les colonies vichyssoises avec des agents en provenance de territoires britanniques. La paix retrouvée, l'ancien système n'avait jamais été entièrement rétabli. La Tanzanie et le Zanzibar étaient officiellement réunis en un seul État, membre du Commonwealth ; mais il était difficile de considérer l'île de Zanzibar comme territoire britannique, avec ses camps d'entraînement chinois. La confusion était née du fait que le MI5 comme le MI6 avaient tous deux des représentants à Dar Es-Salaam, et que leurs relations n'avaient pas toujours été très étroites ni très amicales.

— L'émulation, dit « C » en ouvrant la conférence, est une chose salubre jusqu'à un certain degré. Mais il y a eu parfois manque de confiance. Nous n'avons pas toujours échangé nos dossiers sur nos agents. Il nous est arrivé de miser sur le même homme, à la fois pour l'espionnage et le contre-espionnage.

Il se renfonça dans son fauteuil pour permettre à l'homme du MI5 de parler à son tour.

Castle connaissait très peu des personnes présentes, à part Watson, dans la pièce. Il reconnut vaguement un homme gris et maigre, à la pomme d'Adam proéminente, qui passait pour être le plus ancien de la Boîte. Il s'appelait Chilton. Il datait de bien avant la guerre d'Hitler. Chose surprenante, il ne s'était pas fait d'ennemis. À présent, il s'occupait essentiellement de l'Éthiopie. Il était aussi la plus grande autorité du monde en matière de marques d'artisans du XVIII^e siècle, et Sotheby l'appelait souvent en consultation. Quant à Laker, autre visage plus ou moins familier, c'était un ancien officier de la garde, cheveux et moustache roux, qui surveillait les républiques arabes d'Afrique du Nord.

L'homme du MI5 acheva son petit discours sur les interférences de services. « C » dit :

— Eh bien, voilà ! Le pacte de la pièce 121. Je suis certain que nous comprendrons tous

infiniment mieux nos positions respectives, désormais. C'était très gentil à vous de nous avoir fait cette petite visite, Puller.

— Pullen, monsieur.

— Pardon. Pullen. Et maintenant, j'espère que vous ne trouverez pas trop inhospitalier que nous ayons quelques petites affaires intérieures à débattre...

Quand Pullen eut refermé la porte, « C » reprit :

— Je ne me sens jamais très à l'aise avec ces gaillards du MI5. Je ne sais pourquoi, ils ont toujours l'air de traîner sur eux une odeur de police. Rien de plus normal, évidemment, puisqu'ils s'occupent de contre-espionnage. Pour moi, l'espionnage est beaucoup plus le propre du gentleman ; mais, naturellement, je suis de la vieille école.

La voix de Percival s'éleva, d'un angle éloigné de la pièce. Castle n'avait même pas remarqué sa présence.

— Personnellement, j'ai toujours eu un faible pour le MI9.

— Et que fait-il, votre MI9 ? s'enquit Laker en retroussant sa moustache.

Il avait conscience d'être l'un des rares représentants authentiques de l'armée, parmi toute cette numération du Renseignement.

— Il y a beau temps que j'ai oublié, dit Percival. Mais ses gens ont toujours l'air tellement plus aimable.

Chilton poussa un bref aboiement – c'était sa façon de rire. Watson dit :

— Ce n'étaient pas eux qui s'occupaient des méthodes d'évasion pendant la guerre ? Ou était-ce le M-11 ? Je ne savais pas qu'ils existaient encore.

— Oh ! à vrai dire, cela fait belle lurette que je n'ai rencontré personne de chez eux, dit Percival, avec son air de bon docteur paternel (exactement comme il eût décrit les symptômes d'une grippe). Peut-être ont-ils mis la clé sous le paillason.

— À propos, demanda « C », Davis est-il là ? Il y avait un rapport dont je voulais discuter avec lui. Apparemment, je ne l'ai pas rencontré au cours de mes pérégrinations au Département 6.

— Il est chez le dentiste, dit Castle.

— Il ne m'en a jamais averti, monsieur, se plaignit Watson.

— Oh, bah ! ce n'est pas urgent. Comme tout ce qui concerne l'Afrique. Les changements s'y font lentement, et en général pour ne pas durer. Si seulement il en était de même en Europe !

Il rassembla ses papiers et s'éclipsa discrètement, tel un hôte qui sent que la fête se déroulera beaucoup mieux sans lui.

— Bizarre, dit Percival. Mais, quand j'ai vu Davis l'autre jour, ses mandibules m'ont paru en bon état. Il m'a dit qu'elles ne lui avaient jamais causé d'ennuis. Pas même le moindre signe de tartre. Soit dit en passant, Castle, vous pourriez peut-être me trouver le nom de son dentiste. Pour mon fichier médical, uniquement. Si Davis a des ennuis, nous préférons nos hommes à nous. On ne prend jamais trop de précautions.

Troisième partie

CHAPITRE I

I

Le Dr Percival avait invité John Hargreaves à un déjeuner en tête à tête à son club, le Reform. Ils s'étaient fait une habitude, tous les deux, de déjeuner alternativement, un samedi par mois – jour où presque tous les clubs se vident déjà au profit de la campagne – tantôt au Reform, tantôt au « Travellers ». Les hautes fenêtres encadraient la vue d'un Pall Mall du même gris d'acier qu'une gravure de la Belle Époque. L'été de la Saint-Martin touchait à sa fin ; on avait changé d'heure et l'on sentait l'approche de l'hiver dans « le fond de l'air » et le moindre souffle de vent.

Ils commencèrent par une truite fumée – ce qui incita Sir John Hargreaves à expliquer au Dr Percival qu'il en venait à envisager sérieusement d'aleviner, si possible, la petite rivière qui séparait son parc des terres cultivables.

— J'aurais besoin de vos conseils, Emmanuel, dit-il (quand ils se sentaient en sécurité entre eux, ils se donnaient du prénom).

Ils parlèrent – ou plus exactement le Dr Percival parla – longuement de la pêche à la truite – sujet qui semblait toujours fort limité à Hargreaves, bien qu'il sût Percival parfaitement capable d'en dissenter jusqu'au dîner. Toutefois, il se retrouva glissant de la truite à un autre dada favori, grâce au hasard d'une diversion qui souleva le nom de son club.

— Si j'avais un brin de conscience, dit le Dr Percival, je cesserais d'être membre de cet endroit. J'y reste à cause de la cuisine – et de la truite fumée, je vous en demande pardon, John – qui sont les meilleures de Londres.

— Je trouve la cuisine du « Travellers » tout aussi bonne, dit Hargreaves.

— Ah, mais que dire de notre pâté chaud de steak et de rognons ! Je sais, vous n'aimerez pas me l'entendre dire, et pourtant je le préfère à la timbale de votre femme. Une pâte tient la sauce à distance. Le pâté, lui, l'absorbe. Le pâté, pourrait-on dire, est coopératif.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien vous troubler la conscience, Emmanuel, à supposer que vous en ayez une – hypothèse des plus improbables ?

— Vous devez vous douter que, pour être admis ici, j'ai dû signer une déclaration en faveur de la loi de Réforme de 1832. Il est vrai que c'était une loi moins mauvaise que bien d'autres qui lui ont succédé, comme celle qui accorde le droit de vote à dix-huit ans ; tout de même, elle a ouvert les vannes à la doctrine néfaste du suffrage universel. Même les Russes y souscrivent, à des fins de propagande, tout en ayant du moins l'habileté de s'assurer que, chez eux, le droit de vote ne s'exerce jamais que pour des choses sans importance.

— Emmanuel, quel réactionnaire vous faites ! Cela dit, je crois réellement qu'il y a du vrai dans ce que vous dites du pâté par rapport à la pâte. Peut-être essaierons-nous le pâté, l'an

prochain... si la chasse ne devient pas un luxe inabordable.

— Si oui, ce sera la faute du suffrage universel. Franchement, John, avouez que cette idée imbécile a fait un beau gâchis de l'Afrique.

— La vraie démocratie ne peut fonctionner du jour au lendemain, j'imagine.

— Ce genre de démocratie-là ne pourra jamais fonctionner.

— Réellement, Emmanuel, ne me dites pas que vous voudriez revenir au système censitaire.

Hargreaves était toujours incapable de mesurer exactement le degré de sérieux du Dr Percival.

— Et pourquoi pas ? Le revenu requis pour bénéficier du droit de vote ferait normalement l'objet d'une indexation annuelle, cela va de soi, sur le taux de l'inflation. Pourquoi ne pas fixer à quatre mille livres par an le niveau idéal, par exemple, pour avoir le droit de vote ? À ce taux-là, les dockers et les mineurs pourraient voter, ce qui nous épargnerait bien des ennuis.

Après le café, ils descendirent, d'un commun accord, les degrés du formidable perron gladstonien pour marcher dans l'air frisquet de Pall Mall. La vieille bâtisse de brique de Saint James's Palace rougeoyait comme un feu mourant dans le jour gris, et la sentinelle faisait comme un brasillement rouge aussi – ultime flamme expirante. Ils traversèrent pour entrer dans le parc et le Dr Percival dit :

— Pour en revenir un instant aux truites...

Ils choisirent un banc d'où ils pussent regarder les canards voguer en rond, avec l'absence totale d'effort de jouets magnétiques, sur la surface de l'étang. Les deux hommes portaient tous deux le même manteau de gros tweed, du style qu'affectionnent les gens vivant à la campagne par élection. Un individu coiffé d'un melon passa devant eux ; il avait aussi un parapluie et fronça le sourcil à une pensée intime en poursuivant son chemin.

— Il s'appelle Browne, avec un e à la fin, dit le Dr Percival.

— Vous connaissez vraiment une foule de gens, Emmanuel.

— C'est l'un des conseillers économiques du Premier ministre. Je ne lui donnerais pas le droit de vote, quels que soient ses revenus.

— Bon, parlons un peu boutique, voulez-vous ? Nous sommes seuls, maintenant. Je présume que vous avez peur des micros, au Reform ?

— Et pourquoi pas ? Quand on est entouré d'une masse de fanatiques du suffrage universel ? Du moment qu'ils ont accordé le droit de vote à cette bande de cannibales...

— Ne médisez donc pas des cannibales, dit Hargreaves. Certains de mes meilleurs amis en étaient et maintenant que votre Browne avec un e à la fin n'est plus à portée d'oreille...

— J'ai tout examiné très sérieusement avec Daintry, John. Personnellement, je suis convaincu que Davis est notre homme.

— Daintry en est convaincu aussi ?

— Non. Il n'y a que des présomptions, comme de juste, et Daintry a le respect de la légalité dans le sang. Je ne prétendrai pas que je raffole de Daintry. Il n'a pas d'humour, mais il est d'un naturel fort consciencieux. J'ai passé une soirée avec Davis, il y a quelques semaines. Sans être un alcoolique avancé comme Burgess et Maclean, il boit beaucoup – et je crois qu'il boit encore plus depuis le début de notre enquête. Comme les deux autres et comme Philby, il

a les nerfs manifestement tendus à l'extrême. Un rien maniaque dépressif – et la manie dépressive va habituellement de pair avec le soupçon de schizophrénie essentiel à l'agent double. Il est impatient de partir pour l'étranger. Probablement parce qu'il sait qu'on le surveille et que les autres lui ont sans doute interdit de lever le pied. Évidemment, il échapperait à notre contrôle à Lourenço Marques, et ce dans un endroit très utile à ses amis.

— Mais que faites-vous des preuves ?

— Il y a encore des lacunes, mais pouvons-nous nous permettre d'attendre la perfection dans ce domaine, John ? Après tout, nous n'avons pas l'intention de le traduire devant les tribunaux. Nous avons le choix entre lui et Castle (vous êtes d'accord avec moi pour exclure Watson), et nous avons exploré le cas de Castle tout aussi à fond. Second mariage heureux, première femme tuée pendant le blitz, bons antécédents familiaux : père médecin – un de ces généralistes à l'ancienne mode, membre du parti libéral, mais non, remarquez-le bien, je vous prie, du Reform ; a passé toute sa vie à soigner ses patients en oubliant de réclamer des honoraires – mère toujours en vie ; elle était chef d'îlot pendant le blitz et a mérité la George Medal. Plutôt patriote, et suis les congrès conservateurs. Bonne race, dans l'ensemble, avouez-le. Pas trace d'excès de boisson du côté de Castle. Fait aussi très attention à l'argent. Davis dépense pas mal en porto, en whisky et avec sa Jaguar ; joue régulièrement au PMU – prétend être bon juge de la forme des chevaux et gagner assez souvent, excuse classique quand on dépense plus qu'on ne gagne. Daintry m'a raconté qu'on l'a pincé une fois à sortir un rapport de 59800. Il a prétendu qu'il avait l'intention de le lire en déjeunant. Et puis, rappelez-vous le jour où nous avons cette conférence avec le MI5 et où vous teniez à sa présence. Il a quitté le bureau pour aller chez son dentiste. Il n'y a jamais mis les pieds (ses dents sont en parfait état, j'ai pu le vérifier moi-même). À la suite de quoi, deux semaines plus tard, nous avons eu la preuve d'une nouvelle fuite.

— Savons-nous où il est allé, ce jour-là ?

— Daintry le faisait déjà filer par la Special Branch. Il s'est rendu au Zoo. Il a pris l'entrée des abonnés. Le type qui le suivait a dû faire la queue à l'entrée comme tout le monde et a perdu sa trace. Joli coup.

— Sait-on plus ou moins qui il a rencontré ?

— Oh ! il est malin. Il devait se douter qu'il était filé. Il s'avère qu'il a avoué à Castle n'être pas allé chez le dentiste. Il lui a raconté qu'il avait rendez-vous avec sa secrétaire (dont c'était le jour de congé) devant la cage des pandas. Mais il y a ce rapport dont vous vouliez justement lui parler : il n'a jamais été mis dans le coffre. Daintry l'a vérifié.

— Pas très important, ce rapport. Oui, tout cela est un peu louche, je le reconnais, mais il n'y a rien là que je qualifierais de preuve formelle, Emmanuel. L'a-t-il rencontrée, sa secrétaire ?

— Oh ! oui, parfaitement. Il est ressorti du Zoo avec elle. Mais que s'est-il passé entre-temps ?

— Avez-vous essayé la technique du truc repéré ?

— Je lui ai raconté sous le sceau du secret le plus strict une histoire bidon sur de prétendues recherches à Porton ; mais rien n'est ressorti depuis.

— Je ne vois pas comment nous pourrions agir à partir de ce que vous avez pour le moment.

— Supposez qu'il panique et qu'il essaie de filer ?

— Alors il faudrait agir sans perdre de temps. Avez-vous arrêté une méthode d'action ?

— Je figrole une très jolie petite idée, John. Les cacahuètes.

— Les cacahuètes ?

— Ces petits trucs salés qu'on sert avec les cocktails.

— Voyons, je sais parfaitement ce que c'est, Emmanuel. N'oubliez pas que j'ai été haut-commissaire en Afrique Occidentale.

— Eh bien ! voilà la réponse. Quand elles se gâtent, les cacahuètes donnent une sorte de moisissure, sous l'action de l'*aspergillus flavus* – vous n'avez pas besoin de retenir le nom. Là n'est pas l'essentiel et je sais que le latin n'a jamais été votre fort.

— Pour l'amour du ciel, continuez !

— Pour vous faciliter les choses, je ne parlerai que de la moisissure. Elle produit une catégorie de substances hautement toxiques, connues sous l'appellation générale d'aflatoxine. Et l'aflatoxine est la solution de notre petit problème.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

— Nous n'avons aucune certitude pour ce qui est des êtres humains. Mais aucun animal ne semble immunisé ; il est donc fortement improbable que nous le soyons. L'aflatoxine tue les cellules du foie. Il leur suffit d'être soumises à l'action de cette substance pendant trois heures environ. Chez les animaux, les symptômes sont la perte de l'appétit et une léthargie croissante. Chez les oiseaux, les ailes perdent toute force. L'autopsie montre une hémorragie et une nécrose du foie, ainsi qu'un engorgement des reins – si vous me pardonnez mon jargon médical. D'ordinaire, la mort survient dans la semaine.

— Enfer et damnation, Emmanuel ! Et moi qui ai toujours aimé les cacahuètes. Je ne pourrai jamais plus en manger.

— Oh ! pas besoin de vous en faire, John. Vos cacahuètes salées sont cueillies à la main – encore qu'un accident soit toujours possible, j'imagine. Mais au train où se vide en général une boîte, il y a peu de chances qu'elles s'abîment.

— Vous m'avez l'air de vous être vraiment délecté de vos recherches. Il y a des jours, Emmanuel, où vous me faites froid dans le dos.

— Vous devez le reconnaître, c'est une très jolie petite solution de notre problème. L'autopsie montrerait uniquement les dommages subis par le foie, et j'imagine que le procureur s'empresserait d'avertir solennellement le public des dangers qu'il y a à trop caresser la bouteille de porto.

— Je suppose que vous avez déjà trouvé le moyen de vous procurer cette aéro ?...

— *Aflatoxine*, John. Cela ne pose pas trop de difficultés. Il y a un type qui m'en prépare déjà à Porton. Il n'en faut qu'une très petite quantité : 0,0063 milligramme par kilo de poids d'homme. Naturellement, j'ai pesé Davis : 0,5 milligramme devrait faire l'affaire ; mais par mesure de sécurité, mettons 0,75. Cela dit, on pourrait d'abord essayer une dose encore plus faible. L'un des avantages subsidiaires de toute l'opération est que, bien entendu, elle devrait nous procurer des informations précieuses sur l'action de l'aflatoxine sur l'être humain.

— Vous ne vous prenez jamais à être un peu scandalisé par vous-même, Emmanuel ?

— Il n'y a rien de scandaleux dans tout cela, John. Songez à toutes les morts auxquelles

Davis pourrait succomber. Une vraie cirrhose serait infiniment plus lente. Avec une dose d'aflatoxine, à peine s'il souffrira. Léthargie croissante, peut-être quelques ennuis dans les jambes (puisqu'il n'a pas d'ailes) et, cela va de soi, pas mal de nausées en perspective. Mettre une seule semaine à mourir est un sort assez heureux, quand on pense à ce qu'endurent la plupart des gens.

— Vous parlez comme s'il était déjà condamné.

— Ma foi, John, je suis absolument convaincu que c'est lui notre homme. Je n'attends que votre feu vert.

— Si Daintry trouve suffisant ce que vous avez...

— Oh, Daintry, John ! On peut attendre longtemps, s'il faut le genre de preuve exigé par Daintry.

— Donnez-moi un élément de preuve *formelle*.

— Impossible pour le moment, mais mieux vaut ne pas attendre trop longtemps. Rappelez-vous vos paroles, le soir de la chasse : « Un mari complaisant est toujours à la merci de l'amant. » Nous ne pouvons nous offrir le luxe d'un nouveau scandale dans la Boîte, John.

Une autre silhouette en chapeau melon passa, col de pardessus remonté, dans le crépuscule d'octobre. Les lumières s'allumaient une à une dans le bâtiment du Foreign Office.

— Parlons donc encore un peu de notre rivière à truites, Emmanuel.

— Ah, la truite ! Laissons donc les autres se vanter de leurs saumons – ces gros machins huileux et stupides, avec ce besoin aveugle de remonter le courant pour la plus grande commodité des pêcheurs ! Tout ce qu'il faut pour les pêcher, c'est une paire de grandes bottes, de bons biceps et un aide habile. Mais la truite... ah ! la truite... c'est vraiment la reine des poissons.

II

Le colonel Daintry possédait un appartement de deux pièces dans Saint James's Street – il l'avait trouvé par l'agence d'un autre membre de la Boîte. Pendant la guerre, l'appartement avait servi au MI6 de lieu de réception et d'interrogatoire pour les recrues possibles. Il n'y avait que trois appartements dans l'immeuble confié aux soins d'un vieux gardien, lequel vivait dans une pièce quelque part à l'écart du monde, sous les toits. Daintry habitait le premier étage au-dessus d'un restaurant (l'écho des hilarités le tenait éveillé jusqu'aux petites heures du matin, quand le dernier taxi s'en allait dans un raclement de moteur). Au-dessus de lui, vivait un homme maintenant retiré des affaires et qui, autrefois, avait eu des liens avec les services rivaux du SOE pendant la guerre, et un général à la retraite qui avait combattu dans le désert. Le général était trop âgé maintenant pour qu'on le croisât souvent dans l'escalier ; mais l'homme d'affaires, qui souffrait de la goutte, poussait assez souvent jusqu'au Carlton Club, de l'autre côté de la rue. Daintry n'avait rien d'un cuisinier ; il économisait d'habitude un repas en achetant des chipolatas froides chez Fortnum. Il n'avait jamais aimé les clubs ; quand il avait vraiment faim – événement exceptionnel – il avait le restaurant Overton, juste en bas. Sa chambre à coucher et sa salle de bains donnaient sur une minuscule et antique cour, où l'on voyait un cadran solaire et la boutique d'un orfèvre. Rares étaient ceux qui, passant dans Saint James's Street, connaissaient l'existence de cette cour.

L'appartement était des plus discrets, et assez idéal pour un homme seul.

Pour la troisième fois, Daintry se passa son Remington sur les joues. Le scrupule de la propreté croît avec la solitude, comme les poils sur un cadavre. Il s'apprêtait à aller dîner avec sa fille, ce qui était fort peu fréquent. Il avait proposé de l'inviter chez Overton où on le connaissait ; mais elle avait répondu qu'elle avait envie de rosbif. Pourtant elle avait refusé d'aller chez Simpson, où Daintry était également connu, parce que, disait-elle, l'ambiance y était trop masculine. Elle avait insisté pour le retrouver chez Stone, dans Panton Street, où elle l'attendrait à 8 heures. Elle ne montait jamais jusqu'à son appartement – c'eût été faire montre de déloyauté envers sa mère, bien qu'elle sût qu'aucune femme n'y vivait. Peut-être le restaurant Overton lui-même était-il contaminé par la proximité de l'appartement.

Daintry éprouvait toujours de l'irritation à entrer chez Stone et à entendre un individu coiffé d'un haut-de-forme ridicule lui demander s'il avait réservé. L'ancien bistrot démodé qu'il avait connu dans sa jeunesse avait été détruit à l'époque du blitz, puis reconstruit et doté d'un décor pour bénéficiaires de notes de frais. Daintry ne pensait pas sans regret aux serveurs d'autrefois, en habit noir poussiéreux, et au sol couvert de sciure, à la bière forte, brassée tout spécialement à Burton-on-Trent. Maintenant, tout le long de l'escalier, on voyait au mur d'absurdes panneaux exhibant des cartes de jeu géantes qui eussent mieux convenu à un tripot. Et des statues de femmes nues et blanches se dressaient sous les cheveux d'eau d'une fontaine qui cascadaient derrière une glace, au fond du restaurant. L'automne en semblait encore plus froid que l'air du dehors.

La fille de Daintry attendait déjà.

— Je suis désolé d'être en retard, dit le colonel, alors qu'il savait être en avance de trois minutes.

— Cela n'a pas d'importance. Je me suis offert un verre.

— Je prendrai un xérès, moi aussi.

— J'ai une nouvelle à t'annoncer. Maman est seule au courant pour le moment.

— Comment va-t-elle ? demanda Daintry.

C'était pure politesse, tout comme c'était chaque fois sa première question – et un plaisir quand il s'en était acquitté.

— Très bien, vu les circonstances. Elle est à Brighton pour une semaine ou deux ; elle avait besoin de changer d'air.

Ils avaient l'air de parler d'une relation qu'il eût à peine connue. Étrange, de penser qu'il y avait eu une époque où sa femme et lui avaient été assez proches l'un de l'autre pour partager le spasme sexuel d'où était sortie cette jeune beauté, si élégamment assise en face de lui et en train de siroter son Tio Pepe. La tristesse qui rôdait toujours autour de Daintry à chaque rencontre avec sa fille, descendit en lui comme d'habitude – tel un sentiment de culpabilité. Pourquoi de culpabilité ? disputait-il en lui-même ; il avait toujours été un mari fidèle, comme on dit.

— J'espère qu'il fera beau, commenta-t-il.

Il avait été un éteignoir pour sa femme, il le savait ; mais en quoi cela pouvait-il constituer une source de remords ? Après tout, elle avait consenti à ce mariage en toute connaissance de cause ; elle était entrée de plein gré dans cet univers réfrigérant de silences interminables. Il enviait ceux qui étaient libres de rentrer chez eux et de raconter les potins d'une banale vie de

bureau.

— C’est toute la curiosité que t’inspire la nouvelle que j’ai à t’annoncer, papa ?

Par-dessus l’épaule de sa fille, il aperçut tout à coup Davis, assis tout seul à une table de deux couverts et qui attendait en tambourinant des doigts, le nez baissé vers sa serviette. Pourvu qu’il ne lève pas les yeux ! se dit Daintry.

— Une nouvelle ?

— Je te l’ai dit. Maman est seule au courant. À part l’autre personne, bien sûr, ajouta-t-elle avec un rire gêné.

Daintry jeta un regard sur les tables qui encadraient celle de Davis. Il s’attendait plus ou moins à voir à l’une d’elles l’homme chargé de la filature ; mais leurs occupants, deux couples de gens âgés, déjà très avancés dans leur repas, n’avaient certes rien d’inspecteurs de la Special Branch.

— Papa ! C’est à croire que cela ne t’intéresse pas du tout. Ton esprit est à cent lieues d’ici.

— Je te demande pardon. Je viens de voir quelqu’un que je connais. Alors, cette nouvelle secrète ?

— Je vais me marier.

— Te marier ? s’exclama Daintry. Ta mère le sait-elle ?

— Je t’ai déjà expliqué que je l’ai mise au courant.

— Je suis désolé.

— Pourquoi serais-tu désolé si je me marie ?

— Non, ce n’est pas cela. Je parlais de... Bien sûr que non, je ne suis pas désolé, du moment que le garçon que tu épouses est digne de toi. Tu es très jolie, Elisabeth.

— Je ne suis pas à vendre, papa. J’imagine que, de ton temps, de jolies jambes faisaient monter le prix ?

— Que fait-il dans la vie ?

— Il travaille dans une agence de publicité. C’est lui qui gère le budget du talc Jameson pour bébés.

— Pourquoi ? C’est bien ?

— Extra. Ces gens dépensent une fortune pour essayer de damer le pion au talc Johnson pour bébés. Colin a mis au point une formidable série de spots publicitaires pour la télévision. C’est même lui qui a écrit l’indicatif musical.

— Il te plaît vraiment beaucoup ? Tu es tout à fait sûre que ?...

Davis venait de commander un second whisky. Il consultait le menu – il devait le connaître par cœur, depuis le temps.

— Nous sommes parfaitement sûrs tous les deux, papa. Après tout, cela fait un an que nous vivons ensemble.

— Je suis désolé, répéta Daintry (cela tournait au festival d’excuses). J’ignorais tout de cela. Ta mère le savait, sans doute ?

— Elle a deviné, naturellement.

— Elle te voit plus souvent que moi.

Il avait l'impression de partir pour un long exil et, debout sur le pont du navire qui l'emportait, de se retourner vers la côte de la mère patrie dont le faible trait s'engloutissait peu à peu à l'horizon.

— Il voulait venir ce soir pour que je fasse les présentations ; mais je lui ai dit que, pour cette fois encore, j'avais envie d'être seule avec toi.

« Pour cette fois encore... » Cela sonnait comme un long adieu. Déjà, il ne voyait plus que l'horizon vide – la terre s'était évanouie.

— Et quand vous mariez-vous ?

— Le samedi 21. Devant le maire. Nous n'invitons personne – sauf maman, bien entendu. Et quelques amis communs. Colin n'a plus de parents.

Colin, se demanda-t-il, qui est Colin ? Mais l'homme qui travaillait pour Jameson, voyons !

— Tu serais le bienvenu... mais j'ai toujours l'impression que tu as peur de rencontrer maman.

Davis avait renoncé au peu d'espoir qui pouvait lui rester. Tout en payant ses whiskies, il leva les yeux de dessus la note et vit Daintry. On eût dit deux émigrants montés sur le pont dans la même intention : jeter un dernier regard sur la terre natale, et qui, s'apercevant mutuellement, se fussent demandé s'ils devaient se parler. Davis fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Daintry le suivit du regard avec un regret – mais, après tout, inutile de faire plus ample connaissance à ce stade : ils étaient embarqués ensemble pour un long voyage.

Il reposa son verre d'un coup sec en renversant un peu de xérès. Il éprouvait une irritation soudaine à l'égard de Percival. Ce type n'avait, contre Davis, aucune preuve susceptible de tenir debout devant un tribunal. Il se méfiait de Percival. Il se souvenait de lui à la chasse. Percival n'était jamais solitaire ; il avait le rire aussi facile que la parole, il connaissait la peinture ; il était à l'aise avec les étrangers ; il n'avait pas de fille vivant avec un inconnu dans un appartement qu'il n'avait jamais vu (lui, Daintry, n'en connaissait même pas l'adresse).

— Nous avons pensé à une réception ensuite, avec buffet froid et boissons, dans un hôtel ou peut-être à l'appartement de maman. Maman doit repartir ensuite pour Brighton. Si le cœur te dit de venir...

— Je ne crois pas que je pourrai. Je pars pour le week-end, dit-il en mentant.

— Eh bien ! tu as des rendez-vous longtemps à l'avance.

— Il le faut, hélas ! dit-il en mentant de nouveau piteusement. J'en ai tellement. Je suis un homme très occupé, Elisabeth. Si j'avais su...

— Je voulais te faire une surprise.

— Nous devrions commander, ne crois-tu pas ? Tu prends le rosbif plutôt que la selle de mouton ?

— Oui, le rosbif.

— Est-ce que tu t'offres une lune de miel ?

— Oh ! nous resterons simplement à la maison pour le week-end. Peut-être au printemps... Pour le moment, Colin a bien trop à faire avec le talc Jameson pour bébés.

— Il faut fêter cela, dit Daintry. Champagne ?

Il n'aimait pas le champagne, mais un père a des devoirs.

— Oh ! je préférerais simplement un verre de vin rouge.

— Et il faut penser au cadeau de mariage.

— Un chèque serait le mieux. Et c'est plus commode pour toi : tu ne vas pas courir les magasins. Maman nous fait cadeau d'un ravissant tapis.

— Je n'ai pas de chéquier sur moi. Je t'enverrai cela lundi.

Après le dîner, ils se quittèrent dans Panton Street ; – il s'était offert à la ramener en taxi, mais elle préférait marcher, avait-elle dit. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait l'appartement qu'elle partageait avec son Colin. La vie privée de sa fille était aussi bien gardée que la sienne, à cela près que, dans son cas à lui, il n'y avait jamais eu grand-chose à préserver. S'ils n'avaient pas le plaisir de dîner souvent ensemble, c'était parce qu'ils avaient très peu de chose à se dire ; mais, maintenant que Daintry se rendait compte qu'ils ne se verraient plus jamais en tête à tête, il en éprouvait un sentiment d'abandon.

— Peut-être pourrais-je remettre ce week-end, dit-il.

— Colin serait ravi de te rencontrer, Papa.

— Crois-tu que je pourrais amener quelqu'un ?

— Naturellement. Qui tu voudras. À qui penses-tu ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être quelqu'un du bureau.

— Ce serait très bien. Mais tu sais... tu n'as vraiment pas besoin d'avoir peur. Maman t'aime bien.

Il la suivit des yeux, tandis qu'elle s'éloignait en direction de Leicester Square – et pour aller où ? Il n'en avait pas la moindre idée – avant de prendre lui-même à l'ouest, vers Saint James's Street.

CHAPITRE II

I

L'été de la Saint-Martin était revenu pour une journée, et Castle donna son accord à un pique-nique – Sam avait la bougeotte après sa longue quarantaine, et Sarah s'était mis en tête que le dernier microbe qu'il traînait encore serait balayé par le vent d'automne, avec les feuilles des hêtres. Elle avait préparé un Thermos de soupe à l'oignon chaude, un demipoulet froid que l'on déchiquetterait avec les doigts, des gâteaux secs, un os de mouton pour Buller et une seconde bouteille Thermos de café. Castle y ajouta sa flasque de whisky. Il y avait également deux couvertures pour s'asseoir, et Sam lui-même avait consenti à prendre un manteau, au cas où le vent se lèverait.

— C'est de la folie de faire un pique-nique en octobre, dit Castle, tout content de la témérité du projet.

Le pique-nique permettait d'échapper aux prudences du bureau, aux précautions de langage, aux prévisions tactiques. Mais, juste à ce moment, bien entendu, le téléphone sonna, ébranlant le silence comme un signal d'alarme, alors qu'ils en étaient à fixer les sacs sur les bicyclettes.

— Ce sont encore les hommes masqués ! dit Sarah. Ils vont nous gâcher notre pique-nique. Je vais passer le temps à me demander ce qui peut bien arriver à la maison.

Castle répliqua sombrement, en couvrant le récepteur de la main :

— Non, non, ne t'inquiète pas, ce n'est que Davis.

— Que veut-il ?

— Il est à Boxmoor avec sa voiture. Il fait si beau qu'il a pensé qu'il pourrait passer me voir.

— Au diable Davis ! Juste quand tout est prêt ! Il n'y a rien d'autre à manger à la maison. Sauf notre dîner. Et quant au pique-nique, il n'y a sûrement pas assez pour quatre.

— Vas-y seule avec Sam, si tu veux. Je déjeunerai au Swan avec Davis.

— Sans toi, un pique-nique n'a plus rien d'amusant, dit Sarah.

Et Sam :

— Est-ce que c'est M. Davis ? Moi, je veux qu'il vienne. On pourra jouer à cache-cache. Sans lui, on ne sera pas assez.

— On pourrait l'emmener, je pense, dit Castle.

— Avec un demipoulet pour quatre ?

— Il y a assez de gâteaux secs pour tout un régiment.

— À moins d'être fou lui aussi, il n'appréciera guère un pique-nique en octobre.

Davis se révéla aussi fou qu'eux. Il expliqua qu'il adorait pique-niquer, même par les jours de canicule quand il y a des guêpes et des mouches, mais qu'il préférerait de beaucoup l'automne. Comme il n'y avait pas assez de place dans sa Jaguar, il les retrouva à un rendez-vous fixé sur la lande communale et, au déjeuner, il gagna au jeu de la fourchette du bréchet, grâce à un joli tour de poignet. Puis il les initia à un nouvel amusement : on devait deviner son vœu en lui posant des questions, et le vœu ne serait exaucé que si l'on ne parvenait pas à découvrir ce que c'était. Sarah devina dans un éclair d'intuition. Il avait souhaité de devenir un jour « pape du pop ».

— Bah ! de toute façon, j'avais peu de chance de voir se réaliser ce rêve : je suis incapable d'écrire une note.

Les derniers biscuits mangés, il était déjà tard : le soleil d'après-midi était bas au-dessus des buissons de genêts ; le vent se levait. Des feuilles cuivrées voltigeaient et venaient se déposer sur les fanes de l'année précédente.

— Un cache-cache ? suggéra Davis.

Et Castle lut dans le regard de Sam l'admiration qui va avec le culte des héros. On tira au sort pour décider qui se cacherait le premier. Ce fut Davis. Il disparut à longues enjambées parmi les arbres, le cou rentré dans son pardessus de poil de chameau, l'air d'un ours évadé d'un zoo. Après avoir compté jusqu'à soixante, les autres s'élancèrent à sa poursuite, Sam vers la lisière de la lande, Sarah en direction d'Ashridge, et Castle dans le bois où il avait vu s'enfoncer Davis. Buller suivit son maître, probablement dans l'espoir de trouver un chat. Un léger sifflement guida Castle jusqu'à la cachette de Davis : un creux entouré par de hautes fougères.

— Il fait diablement froid à rester caché à l'ombre, dit Davis.

— C'est vous qui avez proposé de jouer. Nous étions tout prêts à rentrer. Couché, Buller ! Couché, nom d'un chien !

— Je sais, mais visiblement le petit corniaud en mourait d'envie.

— Vous m'avez l'air de connaître les enfants mieux que moi. Je ferais mieux de les appeler tous les deux, nous allons attraper la mort...

— Non, attendez un peu. J'espérais vous voir arriver. Je voudrais vous dire un mot, seul à seul. C'est important.

— Cela ne peut pas attendre demain, au bureau ?

— Non. À cause de vous, le bureau m'est devenu suspect. Castle, je crois vraiment que je suis suivi.

— Je vous avais dit que, à mon avis, votre téléphone était sur la table d'écoute.

— Je ne vous avais pas cru. Mais depuis un certain soir... Jeudi, j'ai sorti Cynthia et je l'ai emmenée chez Scott. Il y avait un homme dans l'ascenseur, juste comme nous descendions de chez elle. Plus tard, je l'ai revu chez Scott, buvant un Black Velvet. Et aujourd'hui même, en venant en voiture à Berkhamsted, j'ai remarqué une voiture derrière moi à Marble Arch – un vrai coup de chance, et seulement parce que, un instant, j'ai cru reconnaître le type – mais non. N'empêche que je l'ai revu derrière moi à Boxmoor. Dans une Mercedes noire.

— Le même que chez Scott ?

— Non, bien sûr. Ils ne seraient pas aussi bêtes que cela. Ma Jaguar a de la ressource et il y

avait la circulation du dimanche sur la route. J'ai semé le type avant Berkhamsted.

— On ne nous fait pas confiance, Davis. À personne d'entre nous. Mais quelle importance, si nous sommes innocents ?

— Oui, oui, je sais tout cela. La vieille rengaine, hein ? Quelle importance ! « Je suis innocent. Quelle importance ? Si on me prend à l'improviste, je dirai que j'allais seulement acheter *Des pommes, des poires et des scoubidous...* » Ma parole, j'ai encore une chance de devenir le pape du pop !

— Vous êtes sûr de l'avoir semé avant Berkhamsted ?

— Oui. Pour autant que je sache. Mais à quoi tout cela rime-t-il, Castle ? Est-ce un simple contrôle de routine, comme celui de Daintry, apparemment ? Vous faites partie de ce fichu cirque depuis plus longtemps qu'aucun d'entre nous. Vous devriez savoir, vous.

— Je vous ai prévenu, le soir où nous étions avec Percival. À mon avis, il a dû y avoir une fuite quelconque, et ils subodorent l'agent double. D'où un contrôle de sécurité. Et ils se moquent pas mal qu'on le remarque : ils pensent que, si vous êtes coupable, vos nerfs lâcheront peut-être.

— Moi, agent double ? J'espère que vous n'y croyez pas, vous, Castle ?

— Non, bien sûr que non. Inutile de vous tourmenter. Un peu de patience, c'est tout. Laissez-les donc finir leur contrôle, et ils n'y croiront pas non plus. Je présume que je suis bon, moi aussi, et Watson également.

Au loin, Sarah criait :

— Pouce, on ne joue plus !

Une petite voix parvint de plus loin encore :

— Non, non, c'est pas vrai ! Restez caché, monsieur Davis ! S'il vous plaît, monsieur Davis !

...

Buller aboya ; Davis éternua.

— Les enfants sont sans pitié, dit-il.

Il y eut un froissement de fougères autour de leur cachette, et Sam surgit.

— Tu es pris ! dit-il. (Puis, apercevant son père :) Oh, mais vous trichez tous les deux !

— Non, dit Castle, je ne pouvais pas crier. Il me tenait au bout de son revolver.

— Où il est, le revolver ?

— Regarde dans sa poche de poitrine.

— Il n'y a qu'un stylo, dit Sam.

— C'est un stylo à gaz, dit Davis, camouflé en stylo à encre. Tu vois ce poussoir ? Ça fait gicler quelque chose qui ressemble à de l'encre, sauf que ce n'en est pas vraiment – c'est un gaz paralysant. On n'a jamais permis à James Bond d'avoir ça ; c'est bien trop secret. Haut les mains !

Sam leva les bras.

— Est-ce que tu es un vrai espion ? demanda-t-il.

— Je suis agent double et je travaille pour la Russie, répondit Davis, et si tu tiens à ta peau, il faut que tu me donnes cinquante mètres d'avance.

Il fonça parmi les genêts et se mit à courir maladroitement, dans son lourd pardessus, au milieu des hêtres. Sam grimpa une côte à sa poursuite et en dévala une autre. Davis atteignit le talus qui surplombe la route d'Ashridge, où il avait laissé sa Jaguar écarlate. Il braqua son stylo dans la direction de Sam et lui cria un message aussi mutilé que les télégrammes de Cynthia : « Pique-nique... amitiés... Sarah. » Et puis, soudain, il démarra dans une forte explosion de son tuyau d'échappement.

— Tu lui demanderas de revenir, supplia Sam. Je t'en prie, dis-lui de revenir encore !

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Au printemps prochain.

— C'est dans longtemps, le printemps, dit Sam. Je serai à l'école.

— Il y aura toujours les week-ends, répondit Castle, mais sans conviction.

Il ne se rappelait que trop la lenteur avec laquelle le temps boitille, quand on est enfant. Une voiture les dépassa, roulant vers Londres, une voiture noire – une Mercedes, peut-être, mais Castle ne s'y connaissait guère en voitures.

— J'aime beaucoup monsieur Davis, dit Sam.

— Oui, moi aussi.

— Personne ne joue aussi bien à cache-cache que lui. Même pas toi.

II

— J'ai l'impression de ne pas avancer beaucoup dans *Guerre et Paix*, monsieur Halliday.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu... Quel livre magnifique, si l'on fait preuve d'un peu de patience. En êtes-vous arrivé à la retraite de Russie ?

— Non.

— Quelle terrible chose !

— Infiniment moins terrible pour les gens de notre époque, vous ne trouvez pas ? Après tout, les Français étaient des soldats, et la neige vaut mieux que le napalm. On s'endort, paraît-il ; on n'est pas brûlé vif.

— Oui. Quand je pense à tous ces pauvres petits Vietnamiens ! J'ai eu très envie de me joindre à certaines marches de protestation qu'on a organisées ici ; mon fils m'en a toujours empêché. Il a peur de voir la police dans son espèce de petite boutique. Et pourtant, quel mal peuvent bien faire un ou deux livres un peu lestes, je vous le demande ? Comme je dis toujours : les hommes qui achètent ça, ma foi, on ne peut pas leur faire grand-chose, vous ne pensez pas ?

— Non, ils n'ont rien de commun avec ces jeunes Américains au cœur pur qui jugeaient de leur devoir de lâcher leurs bombes au napalm, dit Castle.

Parfois il lui était impossible de ne pas dévoiler une minuscule parcelle de ce dessous d'iceberg qu'était la partie cachée de sa vie.

— Et pourtant nous n'y pouvions rien, ni les uns ni les autres, dit Halliday. Les gens du gouvernement ont beau parler de démocratie, ont-ils seulement prêté la moindre attention à toutes nos banderoles, à tous nos slogans ? Sauf au moment des élections, ça, oui. C'est tout juste bon à les aider à choisir les promesses qu'ils ne tiendront pas ensuite, voilà tout. Le lendemain, on lisait dans le journal qu'un village innocent de plus avait été rayé de la carte

par erreur. Oh ! avant longtemps, ils feront de même en Afrique du Sud. D'abord les petits enfants jaunes – pas plus jaunes que vous et moi, d'ailleurs – et bientôt les petits Noirs...

— Si nous changions de sujet, dit Castle. Recommandez-moi quelque chose qui ne parle pas de guerre.

— Il y a toujours Trollope, dit M. Halliday. Mon fils est un passionné de Trollope. Pourtant, cela ne va pas vraiment avec le genre de marchandise qu'il vend, vous ne trouvez pas ?

— Je n'ai jamais rien lu de lui. Ce n'est pas un peu clérical ? N'importe, dites à votre fils que je m'en remets à son choix et qu'il m'envoie ça chez moi par la poste.

— Et votre ami, il n'a pas aimé non plus *Guerre et Paix* ?

— Non. En fait, il en a eu assez avant moi. Trop de guerre pour lui aussi, peut-être.

— Je peux facilement faire un saut de l'autre côté de la rue et en toucher un mot tout de suite à mon fils. Je sais qu'il préfère les romans politiques, ou sociologiques, comme il dit. Je l'ai entendu dire grand bien de *Ainsi vont nos Mœurs*. C'est un bon titre, monsieur. Toujours d'actualité. Voulez-vous l'emporter ce soir même ?

— Non, pas aujourd'hui.

— En deux exemplaires comme d'habitude, monsieur, j'imagine ? Je vous envie d'avoir un ami avec qui discuter de littérature. De nos jours, il y a bien peu de gens qui s'y intéressent encore, à la littérature.

En sortant de la boutique de M. Halliday, Castle alla à pied jusqu'à la station de métro de Piccadilly Circus et descendit jusqu'aux cabines téléphoniques. Il en choisit une, tout au bout de la rangée, et observa à travers la vitre son unique voisin : une grosse fille boutonneuse qui gloussait et mâchonnait un chewing-gum, tout en écoutant des discours qui visiblement l'enchantèrent. Une voix dit :

— Allô ?

— Désolé, dit Castle, je me suis encore trompé de numéro.

Puis il sortit de la cabine. La fille collait son chewing-gum en attente au dos d'un annuaire, tout en s'installant dans une conversation interminable et passionnante. Il attendit près d'un distributeur de billets, en la guettant un moment du coin de l'œil pour s'assurer qu'elle ne s'intéressait pas à lui.

III

— Que fais-tu ? demanda Sarah. Tu ne m'as pas entendue t'appeler ?

Elle regarda le livre posé sur le bureau et dit :

— *Guerre et Paix*... Je croyais que tu en avais assez de *Guerre et Paix* ?

Il saisit une feuille de papier, la plia et l'enfouit dans sa poche.

— J'essaie d'écrire un article.

— Montre.

— Non. Seulement si c'est réussi.

— Et tu l'enverras à qui ?

— Au *New Statesman*. Ou à *Encounter*. On verra.

- Cela fait bien longtemps que tu n’as rien écrit. Je suis heureuse que tu t’y remettes.
- Oui. On dirait que la fatalité veut que j’essaie éternellement de m’y remettre.

CHAPITRE III

I

Castle se servit un autre whisky. Cela faisait un bon moment que Sarah était au premier avec Sam, et qu'il était seul, attendant que la sonnette retentît, attendant indéfiniment...

Son esprit vagabondait, se souvenant de cette autre occasion où il avait patienté pendant trois quarts d'heure au moins dans le bureau de Cornélius Muller. On lui avait donné à lire un exemplaire du *Rand Daily Mail* – choix étrange car ce journal luttait contre la plupart des choses que le BOSS, l'organisation qui employait Muller, défendait. Il avait déjà lu l'édition du jour en prenant son petit déjeuner, mais il n'en relut pas moins chaque page, sans autre but que de passer tout simplement le temps. Chaque fois qu'il levait les yeux pour consulter la pendule, il rencontrait le regard de l'un ou l'autre des deux jeunes fonctionnaires assis, d'un air guindé, derrière leur bureau, et qui se relayaient peut-être pour le surveiller. S'attendaient-ils à le voir tirer de sa poche une lame de rasoir pour s'ouvrir les veines ? En tout cas, la torture, avait-il songé, demeurerait l'apanage de la Sécurité – du moins à ce qu'il croyait. Et lui-même, après tout, n'avait nulle crainte à avoir : aucune torture ne pouvait lui être infligée par aucun service – il était protégé par l'immunité diplomatique ; il faisait partie des « intorturables ». Cependant, l'immunité diplomatique ne pouvait s'étendre à Sarah ; pendant la dernière année de son séjour en Afrique du Sud, il avait appris cette leçon, vieille comme le monde : la peur et l'amour sont indissociables.

Castle termina son whisky et s'en versa encore un, petit cette fois. Il fallait faire attention.

Sarah l'appela d'en haut :

— Que fais-tu, chéri ?

— Oh, j'attends monsieur Muller en buvant un autre whisky, répondit-il.

— Modère-toi, chéri.

Ils avaient tous deux décidé qu'ils accueilleraient Muller seul, pour commencer. Ce dernier arriverait fort probablement de Londres dans une voiture de l'ambassade. Serait-ce une Mercedes noire semblable à celle que les huiles de l'administration utilisent en Afrique du Sud ? « C » lui avait recommandé : « Passez par-dessus la gêne du premier contact et, naturellement, gardez les affaires sérieuses pour le bureau. Étant chez vous, il est fort probable que vous pourrez récolter des indications utiles... Sur ce que nous avons déjà et qu'ils n'ont pas, veux-je dire. Mais, pour l'amour du ciel, Castle, du sang-froid ! » Et voilà qu'il était là, luttant contre lui-même pour rester calme à l'aide d'un troisième whisky, tout en guettant interminablement et de toutes ses oreilles un bruit de voiture, n'importe quelle voiture ; mais il y avait très peu de circulation dans King's Road à cette heure – tous les banlieusards étaient depuis longtemps rentrés tranquillement chez eux.

Si la peur et l'amour sont indissociables, la peur et la haine aussi. La haine répond automatiquement à la peur, car la peur est humiliation. Quand enfin, il avait eu la possibilité de laisser tomber le *Rand Daily Mail* – parce que l'on était venu l'interrompre alors qu'il relisait pour la quatrième fois le même article de tête (lequel, par pure routine, s'entêtait à dénoncer les mesquineries de l'apartheid) – il avait eu la certitude, tout au fond de lui-même, d'être un lâche. Trois années de séjour en Afrique et six mois d'amour avec Sarah avaient fait de lui, oui, il en avait conscience, un lâche.

Deux hommes l'attendaient dans l'autre bureau. M. Muller était installé derrière une vaste table du plus précieux des bois sud-africains, sur laquelle il n'y avait presque rien, hormis un tampon buvard vierge, un support à stylo reluisant et un unique dossier, significativement ouvert. Muller était un peu plus jeune que Castle – la cinquantaine toute proche, peut-être – et il avait le genre de visage que, en des circonstances ordinaires, Castle eût aisément oublié : visage de sédentaire, lisse pâle comme celui d'un employé de banque ou d'un jeune fonctionnaire, sans l'ombre de ces marques que laissent les tourments de la foi, tant humaine que religieuse ; visage prêt à recevoir des ordres et à y obéir promptement, sans question ; visage, bref, de conformiste. Ce n'était certainement pas un faciès de brute. En revanche, la définition s'appliquait parfaitement aux traits du second personnage, en uniforme et assis, les jambes insolemment passées par-dessus le bras d'un fauteuil, comme pour démontrer son sens absolu de l'égalité ; quant à son visage, on ne pouvait dire que *lui* n'eût pas connu le soleil : il était d'une sorte de rougeur infernale, comme s'il avait été surexposé à une chaleur infiniment trop intense pour le commun des mortels. Les lunettes de M. Muller avaient une monture en or – le pays entier était monté sur or.

— Asseyez-vous, avait dit Muller à Castle, avec juste ce qu'il fallait de politesse pour avoir l'air courtois.

Mais le seul siège disponible était étroit, dur, aussi peu fait pour le confort qu'une chaise d'église – eût-on demandé à Castle de s'agenouiller, il n'y avait pas le moindre coussin en vue sur le sol, où poser les genoux. Il s'assit en silence et les deux hommes, le blafard et le cramoisi, lui retournèrent son regard sans un mot. Castle se demanda combien de temps le silence se prolongerait. Cornélius avait sorti devant lui un feuillet du dossier ; au bout d'un moment, il commença à le tapoter du bout de son stylo-bille en or, toujours à la même place, comme pour y enfoncer une punaise. Les petits coups permettaient de mesurer le silence, tel le tic-tac d'une montre, le temps. Le deuxième individu se grattait la jambe au-dessus de la chaussette. Le temps passa, ponctué de tapotements et de grattements.

Finalement, Muller consentit à parler :

— Je suis heureux que vous ayez eu la possibilité de nous rendre visite, monsieur Castle.

— Oui, ce n'était pas très commode, mais enfin, me voici.

— Nous désirions éviter de créer un scandale inutile en écrivant à votre ambassadeur.

C'était maintenant le tour de Castle de demeurer silencieux, cependant qu'il essayait de comprendre ce qu'on entendait par « scandale ».

— Le capitaine Van Donck – ici présent – nous a rapporté l'affaire. Il a pensé que nous nous en occuperions beaucoup mieux que la Sûreté – en raison de la situation que vous occupez à l'ambassade de Grande-Bretagne. Vous êtes sous surveillance, monsieur Castle, depuis longtemps ; mais, dans votre cas, une arrestation, me semble-t-il, ne serait d'aucun intérêt pratique – votre ambassade ferait valoir l'immunité diplomatique. Naturellement,

nous pourrions toujours porter l'affaire devant la justice et l'on serait certainement obligé de vous renvoyer chez vous. Ce qui serait à coup sûr la fin de votre carrière, n'est-ce pas ?

Castle ne dit mot.

— Vous avez été très imprudent, stupide, même, dit Cornélius Muller. Mais, pour ma part, je ne considère pas que la bêtise doive être sanctionnée comme un crime. Le capitaine Van Donck et la Sûreté, hélas, ont un point de vue tout différent ; ils voient la chose sous l'angle légal... Il se peut qu'ils aient raison. Le capitaine préférerait la formule de l'arrestation et de la comparution devant un tribunal. Il a le sentiment que l'immunité diplomatique est un privilège souvent indûment étendu, du moins pour ce qui concerne les petits fonctionnaires d'ambassades. Il aimerait se battre, en l'occurrence pour le principe.

Le siège dur commençait à devenir douloureusement inconfortable ; Castle avait envie de changer d'assise, d'une cuisse sur l'autre, mais il songea que ce mouvement pourrait être pris pour un signe de faiblesse. Il essayait de toutes ses forces de deviner ce qu'on pouvait savoir en réalité. Combien de ses agents, se demandait-il, étaient incriminés ? Sa propre sécurité, comparativement, lui inspirait un sentiment de honte. En cas de vraie guerre, un officier a toujours la possibilité de mourir avec ses hommes et de conserver ainsi le respect de soi.

— Parlez, Castle, ordonna le capitaine Van Donck.

D'un coup de reins, il fit glisser ses jambes du bras du fauteuil, comme pour se lever – pure feinte, apparemment : sans doute bluffait-il. Il ouvrit et ferma le poing en examinant sa chevalière. Puis il entreprit de polir l'or de la bague, d'un doigt, comme s'il se fût agi d'une arme qu'il fallait entretenir bien graissée. Impossible d'échapper à l'or dans ce pays, il y en a dans la poussière des villes, les artistes l'utilisent en peinture ; quoi de plus naturel que la police s'en serve pour frapper au visage...

— Parler de quoi ? demanda Castle.

— Vous êtes comme la plupart des Anglais qui viennent dans cette république, dit Muller. Vous éprouvez une certaine sympathie spontanée pour les Africains noirs. Nous comprenons parfaitement ce sentiment. D'autant que nous sommes des Africains nous-mêmes. Cela fait trois cents ans que nous vivons ici. Les Bantous sont de nouveaux venus, tout comme vous et vos compatriotes. Mais il n'est pas nécessaire de vous donner une leçon d'histoire. Je l'ai dit, nous comprenons votre point de vue, même s'il dénote une grande ignorance. Cependant, lorsque cela conduit un homme à faire du sentiment, la situation devient dangereuse... et quand on en arrive à enfreindre la loi...

— Quelle loi ?

— Je crois que vous le savez parfaitement.

— Il est vrai que je projette de faire une étude sur l'apartheid. L'ambassade n'y voit aucune objection ; mais il s'agit d'une étude sociologique sérieuse – tout à fait objective – et ce n'est encore qu'un projet dans ma tête. Il serait difficile de vous octroyer le droit de la censurer à ce stade. De toute façon, mon travail, j'imagine, ne sera pas publié dans ce pays...

— Si vous voulez baiser une putain noire, l'interrompit impatiemment le capitaine Van Donck, pourquoi n'allez-vous pas dans un bordel au Lesotho ou au Swaziland ? Ces pays font toujours partie de votre Commonwealth, comme vous dites.

Ce fut alors que Castle comprit pour la première fois que c'était Sarah, et non pas lui, qui était en danger.

— Je suis trop vieux pour m'intéresser aux putains, répondit-il.

— Où étiez-vous les nuits des 4 et 7 février ? Et l'après-midi du 21 février ?

— De toute évidence, vous le savez ou vous croyez le savoir, dit Castle. Mon carnet de rendez-vous ne quitte pas mon bureau.

Cela faisait quarante-huit heures qu'il n'avait pas vu Sarah. Était-elle déjà aux mains d'hommes de l'espèce du capitaine Van Donck ? La peur et la haine grandissaient simultanément en lui. Il oublia que, théoriquement, il était un diplomate, même de second rang.

— De quoi diable parlez-vous ? Et vous ? ajouta-t-il à l'adresse de Cornélius Muller. Vous aussi que me voulez-vous ?

Le capitaine Van Donck était un homme brutal et simple, qui avait une manière de foi, si répugnante soit-elle — il était de ceux à qui l'on peut pardonner. Ce que Castle ne pourrait jamais se résoudre à accepter, c'était l'attitude de ce fonctionnaire, policé et bien élevé, du BOSS. Ce sont les hommes de cette sorte, assez instruits et éduqués pour savoir ce qu'ils font, qui organisent l'enfer — « et le Ciel est impuissant ». Il songea à ce que Carson, son ami communiste, lui avait si souvent dit : « Nos pires ennemis ne sont ni les simples ni les ignorants, si cruels soient-ils ; non, nos pires ennemis sont les intelligents et les corrompus. »

Muller dit :

— Vous n'êtes pas sans savoir parfaitement que vous avez enfreint la loi sur l'immoralité, avec votre petite amie bantoue.

Il parlait sur le ton du reproche raisonnable, comme un employé de banque qui fait remarquer à un client insignifiant un découvert inacceptable.

— Vous n'ignorez sûrement pas que, n'était l'immunité diplomatique, vous seriez déjà en prison.

— Où l'avez-vous cachée ? demanda le capitaine Van Donck.

À cette question, Castle ressentit un immense soulagement.

— Cachée ?

Le capitaine Van Donck se dressa en polissant sa bague en or. Il alla même jusqu'à cracher dessus.

— C'est bon, capitaine, intervint Muller. Je m'occuperai personnellement de M. Castle. J'ai assez abusé de votre temps, merci pour toute l'aide que vous avez apportée à nos services. Je désire parler seul à seul avec M. Castle.

La porte refermée, Castle se retrouva, comme eût dit Carson, face au véritable ennemi. Muller reprit :

— Ne vous souciez pas du capitaine Van Donck. Les hommes de son espèce ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Il est d'autres façons de régler cette affaire, et beaucoup plus raisonnablement que par des poursuites judiciaires qui seraient votre ruine, et ne nous serviraient à rien.

— J'entends une voiture !

Une voix de femme, jaillie du présent, y ramena soudain Castle. C'était Sarah, du haut de l'escalier. Il alla à la fenêtre. Une Mercedes noire avançait au ralenti dans King's Road,

longeant l'uniformité indistincte des pavillons de banlieue. D'évidence, le conducteur cherchait un numéro ; mais comme d'habitude, plusieurs lampadaires étaient en panne.

— C'est bien monsieur Muller ! cria en retour Castle.

En posant son whisky, il s'aperçut que sa main tremblait de s'être trop crispée autour du verre.

Au bruit de la sonnette d'entrée, Buller se mit à aboyer ; mais, dès que Castle eut ouvert la porte, le chien se répandit en amabilités pour l'étranger avec un manque total de discrimination et en laissant des traces de bave affectueuse sur le pantalon de Cornélius Muller.

— Bon chien, bon chien, dit prudemment Muller.

Les années avaient opéré un changement notable sur la personne de Muller : ses cheveux étaient presque blancs, maintenant, et son visage moins lisse. Il n'avait plus l'air du fonctionnaire qui ne connaît que la bonne réponse à tout. Depuis leur dernière entrevue, manifestement il lui était arrivé quelque chose : il semblait plus humain, peut-être parce que la promotion lui avait valu de plus grandes responsabilités et que, avec elles, étaient nées les incertitudes et les questions sans réponse.

— Bonjour, monsieur Castle. Désolé d'être si en retard. La circulation était mauvaise à Watford... Je crois que c'est ainsi que cela s'appelle ?

On aurait presque pu le prendre pour un timide, à présent, à moins que ce fût seulement parce qu'il se sentait perdu hors de son bureau familial, sans sa table de bois précieux, et sans la présence de deux collègues subalternes dans une antichambre. La Mercedes noire s'en fut comme une ombre – le chauffeur partait sans doute à la recherche d'un endroit où dîner. Muller était seul dans une ville inconnue, en pays étranger, où les boîtes aux lettres portent le chiffre d'une souveraine « E II », et où nulle place de marché n'arbore de statue de Kruger.

Castle servit deux verres de whisky.

— Cela fait bien longtemps que nous ne nous sommes vus, dit Muller.

— Sept ans ?

— C'est gentil à vous de me prier à dîner dans votre foyer.

— « C » a pensé que c'était le mieux. Pour rompre la glace. Apparemment, nous allons devoir travailler étroitement ensemble. Sur « Oncle Remus ».

Les yeux de Muller glissèrent vers le téléphone, la lampe sur la table, le vase de fleurs.

— Il n'y a pas de problème, ne vous inquiétez pas. S'il y a des micros ici, ce sont seulement les gens de mon service qui entendront, dit Castle. Et, de toute façon, je suis presque sûr que nous ne sommes pas sur les écoutes. (Il leva son verre.) À notre dernière rencontre ! Vous vous rappelez ? Vous aviez suggéré que je pourrais accepter de travailler pour vous, à l'époque ? Eh bien, voilà ! Nous travaillons ensemble. Ironie de l'Histoire ou prédestination ? Votre église hollandaise y croit.

— Bien évidemment, à ce moment-là, je n'avais pas la moindre idée de votre véritable situation, dit Muller. Si j'avais su, je ne vous aurais pas menacé à cause de cette malheureuse petite Bantoue. Aujourd'hui, je me rends compte qu'elle était un de vos agents, et c'est tout. Nous aurions même pu l'exploiter ensemble. Mais, voyez-vous, je vous avais pris pour l'un de ces beaux esprits qui font du sentiment anti-apartheid. Je n'en suis absolument pas revenu

quand votre chef m'a dit que c'était vous, l'homme que je devais voir pour « Oncle Remus ». J'espère que vous ne me gardez pas rancune. Après tout, nous sommes tous deux des professionnels, et nous travaillons du même côté, maintenant.

— Oui, j'imagine.

— Pourtant, il y a une chose que j'aimerais bien que vous me disiez – cela ne peut plus avoir d'importance, à présent, n'est-ce pas ? Comment avez-vous fait sortir cette fille du pays. Par le Swaziland, c'est cela ?

— Oui.

— Je croyais que nous tenions la frontière assez efficacement fermée... sauf pour les authentiques experts en guérilla. Pas une seconde, je ne vous avais imaginé comme un expert, bien que j'aie su que vous aviez quelques contacts communistes ; mais je croyais que c'était pour ce fameux livre sur l'apartheid qui n'a jamais été publié. Là, vous m'avez bien eu ! Sans parler de Van Donck. Vous vous rappelez le capitaine Van Donck ?

— Oh oui ! Comme s'il était là.

— J'ai dû demander à la Sûreté de lui enlever votre affaire. Il s'est comporté en gros maladroit. J'avais la certitude que, si nous avions tenu la fille bien à l'abri en prison, vous auriez consenti à travailler pour nous ; et il l'a laissée filer ! Voyez-vous – ne riez surtout pas – j'étais convaincu qu'il s'agissait d'une vraie histoire d'amour. J'ai connu je ne sais combien de Britanniques qui avaient d'abord en tête de démolir l'apartheid et qui finissaient en se faisant prendre au piège dans le lit d'une petite Bantoue ; l'idée romantique d'enfreindre une loi qu'ils taxent d'injuste les attire autant qu'une paire de fesses noires. Je n'aurais jamais imaginé que cette fille – Sarah Mankosi... c'était son nom, je crois ? – était depuis toujours un agent du MI6.

— Elle n'en savait rien elle-même. Elle aussi elle croyait à mon livre. Un autre whisky ?

— Merci, volontiers.

Castle emplît les verres en misant sur l'espoir qu'il serait le plus résistant.

— D'après tous les rapports, c'était une fille intelligente. Nous avons fouillé attentivement son passé. C'était un produit de l'Université africaine du Transvaal, où les professeurs du type « Oncle Tom » fabriquent toujours des étudiants dangereux. Mais, personnellement, j'ai toujours pensé que, plus un Africain est intelligent, plus on le retourne facilement – d'une façon ou d'une autre. Si nous avions pu garder cette fille en prison pendant un mois, je suis presque sûr que nous aurions réussi à la retourner. Ma foi, elle aurait pu nous être utile à tous les deux aujourd'hui pour notre opération « Oncle Remus ». Ou peut-être pas ? On oublie toujours le vieux démon qu'est le temps. À présent, elle doit être quelque peu décatie, je présume. Les femmes bantoues vieillissent terriblement vite. Elles sont généralement finies – du moins au goût des Blancs – bien avant d'avoir atteint la trentaine. Vous savez, Castle, je suis vraiment heureux que nous travaillions ensemble et que vous ne soyez pas ce que nous croyions au BOSS... un de ces idéalistes qui veulent changer la nature humaine. Nous connaissions les gens avec qui vous étiez en contact – ou la plupart d'entre eux – et nous savions d'avance le genre de stupidités qu'ils vous débiteraient. Mais vous avez été plus malin que nous, tout comme vous avez certainement donné le change à cette bande de Bantous et de communistes. J'imagine que, eux aussi, ils vous croyaient en train d'écrire un livre qui servirait leur cause. Notez bien que je ne suis pas anti-africain comme le capitaine Van Donck. Pour ce qui me concerne, je me considère comme un Africain cent pour cent.

Ce n'était certainement plus le Cornélius Muller du bureau de Pretoria qui parlait en ce moment : le fonctionnaire incolore s'acquittant de son travail conventionnel n'eût jamais discuté avec autant d'aisance et de confiance en soi. Mais la timidité et l'incertitude de tout à l'heure avaient disparu. Le whisky s'en était chargé. Muller était maintenant un haut fonctionnaire du BOSS, chargé de mission à l'étranger et qui n'acceptait d'ordres de personne au-dessous du grade de général. Il pouvait en prendre à son aise. Il pouvait même – idée fort désagréable – être lui-même et Castle trouvait qu'il commençait à ressembler de plus en plus, par la vulgarité et la brutalité du langage, à ce capitaine Van Donck qu'il méprisait.

— Je me suis offert de fort plaisants week-ends au Lesotho, reprit Muller. Je me suis frotté à mes frères noirs au casino de Holiday Inn. Pourquoi ne pas l'avouer ? J'ai même eu, euh, une fois, oui, une petite, heu, aventure. En un sens tout semblait différent là-bas. Et, bien sûr, ce n'était pas interdit par la loi. Je n'étais pas sur le territoire de la République.

Castle dit très fort :

— Sarah ! Tu veux bien descendre Sam, pour qu'il dise bonsoir à monsieur Muller ?

— Vous êtes marié ? s'enquit Muller.

— Oui.

— Je suis d'autant plus flatté d'être invité chez vous. J'ai apporté quelques petits souvenirs à votre femme. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Maintenant que nous travaillons ensemble – comme je l'aurais tant voulu autrefois, vous vous en souvenez ? – pourriez-vous me dire exactement comment vous avez fait sortir cette fille du pays ? Actuellement, cela ne peut plus causer de préjudice à aucun de vos anciens agents, ce n'est sûrement pas sans un certain rapport avec « Oncle Remus » et les problèmes que nous aurons à affronter ensemble. Votre pays et le mien – ainsi que les États-Unis, bien sûr – ont maintenant une frontière commune.

— Peut-être ma femme vous le dira-t-elle elle-même. Permettez-moi de vous la présenter, avec mon fils, Sam.

Tous deux descendaient ensemble l'escalier, dans l'instant où Cornélius Muller se retourna.

— Monsieur Muller demandait comment je t'ai fait passer au Swaziland, Sarah.

Il avait sous-estimé Muller. Il avait escompté la surprise – c'était complètement raté.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, madame Castle, dit Muller en prenant la main de Sarah.

— Nous nous sommes manqués de peu, il y a sept ans, répondit Sarah.

— Oui, sept années perdues. Votre femme est très belle, Castle.

— Merci, dit Sarah, Sam, dis bonjour à monsieur Muller.

— Voici mon fils, monsieur Muller, dit Castle.

Il était sûr de l'excellence de jugement de Muller en matière de nuances de couleur, et Sam était très noir.

— Bonjour, Sam. Tu vas déjà à l'école ?

— Il reprendra la classe dans une semaine ou deux. Et maintenant, file ; remonte vite te coucher, Sam.

— Est-ce que vous savez jouer à cache-cache ? demanda Sam.

— J’y ai joué, autrefois, mais je suis toujours prêt à apprendre de nouvelles règles du jeu.

— Est-ce que vous êtes un espion comme monsieur Davis ?

— Je t’ai dit d’aller au lit, Sam.

— Est-ce que vous avez un stylo empoisonné ?

— Sam ! Monte !

— Et maintenant, reprit Castle, en réponse à la question de monsieur Muller, Sarah, quand et comment as-tu passé la frontière du Swaziland ?

— Crois-tu vraiment que je devrais le dire ? Je me le demande.

— Oh, oublions donc le Swaziland ! dit Cornélius Muller, tout cela est de l’histoire ancienne qui s’est passée dans un autre pays.

Castle le regardait s’adapter, aussi naturellement qu’un caméléon, à la couleur du terrain. Sans doute avait-il exercé exactement de la même façon ses facultés de mimétisme lors de ses week-ends au Lesotho. Peut-être eût-il trouvé Muller plus aimable s’il avait été moins adaptable. Pendant tout le dîner, Muller soutint une conversation courtoise. Oui, songea Castle, sincèrement, j’aurais encore préféré le capitaine Van Donck. Van Donck eût quitté la maison immédiatement après avoir posé les yeux sur Sarah. Préjugé et idéal ont quelque chose de commun. Cornélius Muller, lui, était sans préjugé, et dépourvu d’idéal.

— Comment trouvez-vous le climat, ici, madame Castle, après l’Afrique du Sud ?

— Vous voulez parler du temps ?

— Oui, du temps.

— Il est moins extrême, dit Sarah.

— L’Afrique ne vous manque pas, parfois ? Je suis venu par Madrid et Athènes, si bien que je suis parti depuis quelques semaines déjà ; et savez-vous ce qui me manque le plus ? Les terrils autour de Johannesburg. Leur couleur, lorsque le soleil est presque couché. Et vous, que regrettez-vous ?

Jamais Castle n’avait accordé le moindre sens esthétique à Muller. Cela faisait-il partie des sujets d’intérêt plus vastes qui allaient de pair avec la promotion, ou, comme pour la courtoisie, était-ce l’adaptation à la circonstance et au pays ?

— Mes souvenirs sont différents, dit Sarah. Mon Afrique à moi est très peu semblable à la vôtre.

— Oh, allons ! Nous sommes tous deux des Africains. À propos, j’ai apporté quelques souvenirs pour mes amis ici. Ne sachant pas que vous étiez des nôtres, je vous ai amené un châle. Vous savez quels merveilleux tisseurs il y a au Lesotho – les Tisserands Royaux. Accepteriez-vous ce présent... d’un ancien ennemi ?

— Bien sûr, c’est gentil à vous.

— Croyez-vous que Lady Hargreaves trouverait à son goût un sac en peau d’autruche ?

— Je ne la connais pas, demandez cela à mon mari.

Cela paraissait assez éloigné des inévitables crocos de la dame, pensa Castle ; mais il dit :

— Sûrement... Venant de vous...

— J'ai pour les autruches une sorte d'intérêt qui tient de famille, voyez-vous, expliqua Muller. Mon grand-père était ce que l'on appelle de nos jours un milliardaire de l'autruche ; ses affaires ont brusquement sombré dans la guerre de 1914. Il avait une grande maison dans la province du Cap. C'était une splendide demeure, autrefois ; aujourd'hui, ce n'est qu'une ruine. Les plumes d'autruche n'ont jamais véritablement retrouvé leur vogue en Europe, et mon père a fait faillite. Mes frères élèvent encore quelques-uns de ces oiseaux, malgré tout.

Castle se souvint d'avoir visité l'une de ces grandes maisons, préservée comme un genre de musée, où campait en guise de conservateur, le directeur des derniers vestiges de l'élevage d'autruches. Ce directeur éprouvait un peu le besoin d'excuser la richesse et le mauvais goût des lieux. La salle de bains constituait le clou de la visite – il la montrait toujours en dernier. Il y trônait une baignoire semblable à un très grand lit de ménage et toute blanche, avec des robinets plaqués or. Au mur, une mauvaise copie d'un primitif italien ; les auréoles en vraies feuilles d'or des personnages commençaient à s'écailler...

À la fin du dîner, Sarah les laissa seuls et Muller accepta un verre de porto. La bouteille était demeurée intacte depuis le Noël dernier – c'était un cadeau de Davis.

— Sérieusement, dit Muller, j'aimerais tout de même que vous me donniez quelques détails sur l'itinéraire suivi par votre femme jusqu'au Swaziland. Inutile de mentionner des noms. Je sais que vous comptiez quelques amis communistes... et je me rends compte à présent que tout cela faisait partie de votre mission. Ils devaient vous prendre pour un compagnon de route sentimental – exactement comme nous. Carson, par exemple, a dû penser cela de vous. Pauvre Carson !

— Pourquoi « pauvre Carson » ?

— Il est allé trop loin. Il entretenait des contacts avec les guérilleros. C'était un brave type, à sa façon, et un excellent avocat. Il a donné bien du fil à retordre à la Sécurité avec les lois sur la libre circulation.

— Et il ne continue pas ?

— Non, fini. Il est mort en prison, il y a un an.

— Ce n'est pas venu jusqu'à moi.

Castle se dirigea vers la desserte et se versa encore un double whisky. Avec beaucoup d'eau gazeuse, le J. & B. n'avait pas l'air plus corsé qu'un whisky simple.

— Vous n'aimez pas ce porto, demanda Muller. Autrefois, nous en recevions d'admirables, de Lourenço Marques. Hélas, ces beaux jours sont finis.

— De quoi est mort Carson ?

— D'une pneumonie, précisa Muller. Enfin... cela lui a épargné un long procès, ajouta-t-il.

— Je l'aimais bien, dit Castle.

— Oui, c'est grand dommage que la couleur ait toujours été pour lui la marque d'identité de l'Africain. C'est un genre d'erreur courant parmi les hommes de la deuxième génération. Ils refusent d'admettre qu'un Blanc puisse être aussi bon africain qu'un Noir. Ma famille, par exemple, est arrivée en 1700. Nous fûmes parmi les premiers à débarquer.

Muller regarda sa montre :

— Mon Dieu, avec vous, j'oublierais d'aller me coucher. Mon chauffeur doit m'attendre depuis une heure. Vous voudrez bien m'excuser, il faut vraiment que je prenne congé.

— Nous devrions peut-être bavarder un peu tous les deux avant que vous n’abordiez cette histoire d’« Oncle Remus », dit Castle.

Sur le seuil, il se retourna et reprit :

— Je suis vraiment désolé à propos de Carson. Si je m’étais douté que vous ignoriez tout, je n’aurais pas parlé aussi brutalement.

Buller léchait affectueusement et sans une ombre de discernement le bas du pantalon du visiteur.

— Bon chien, dit Muller. Bon chien. La fidélité du chien est sans pareille.

II

À 1 heure du matin, Sarah rompit un long silence.

— Tu ne dors toujours pas. Ne fais pas semblant. C’était donc si pénible de revoir Muller ? Il a été très aimable.

— Oh, oui, très. En Angleterre, il adopte les manières anglaises. Il a vite fait de s’adapter.

— Veux-tu que j’aie te chercher un somnifère ?

— Non. Je ne vais pas tarder à dormir. Seulement... il faut que je te dise quelque chose. Carson est mort. En prison.

— Ils l’ont tué ?

— Muller prétend qu’il est mort d’une pneumonie.

Elle enfouit sa tête sous le bras de son mari, le visage dans l’oreiller. Il devina qu’elle pleurait et dit :

— Ce soir, je ne pouvais m’empêcher de me souvenir du dernier billet que j’ai reçu de lui. Je l’ai trouvé à l’ambassade en revenant de ma visite à Muller et à Van Donck : « *Ne t’inquiète pas pour Sarah. Prends le premier avion possible pour L.M. et attends-la au Polana. Elle est en mains sûres.* »

— Oui. Moi aussi, je me souviens de ce billet. J’étais avec lui quand il l’a écrit.

— Je n’ai jamais pu le remercier... autrement que par sept années de silence, et...

— Et ?

— Oh ! je ne sais plus ce que je voulais dire.

Puis il répéta ce qu’il avait dit à Muller :

— J’aimais bien Carson.

— Oui. J’avais confiance en lui. Beaucoup plus qu’en ses amis. Toute cette semaine où tu m’attendais à Lourenço Marques, nous avons eu le temps d’avoir beaucoup de discussions. Je lui disais souvent qu’il n’était pas un vrai communiste.

— Pourquoi ? Il était membre du Parti. L’un des plus anciens parmi ceux qui restaient au Transvaal.

— C’est vrai. Je le sais. Mais il y a membre et membre, non ? Je lui ai parlé de Sam avant même de t’en avoir rien dit.

— Il avait le don d’attirer les gens à lui, dit-il.

— La plupart des communistes que j'ai connus forçaient les gens, ils ne les attireraient pas.

— Tout de même, Sarah, c'était un pur, un vrai. Il a survécu à Staline comme les catholiques romains aux Borgia. Il m'a donné meilleure opinion du Parti.

— Mais il ne t'a jamais attiré jusqu'au bout, que je sache ?

— Oh ! il y a toujours eu quelque chose qui me restait en travers du gosier. Il aimait à dire qu'un moucheron me faisait peur alors que j'aurais avalé un chameau. Je n'ai jamais eu l'esprit religieux, tu le sais. J'ai oublié Dieu sur mon banc, à la chapelle de l'école, mais il m'est arrivé de rencontrer en Afrique des prêtres qui m'ont redonné la foi... pour un instant – le temps de prendre un verre. Si tous les prêtres avaient été de ce calibre et si j'en avais rencontré assez souvent, peut-être aurais-je avalé la Résurrection, l'immaculée Conception, Lazare et tout le bataclan. Je me souviens de l'un d'eux ; nous nous sommes vus deux fois – j'aurais voulu l'employer comme agent, de la même manière que toi ; mais il n'était pas de ceux dont on se sert. Il s'appelait Connolly... à moins que ce ne soit O'Connell. Il se dépensait dans les taudis de Soweto. Il m'a dit exactement la même chose que Carson : « Un moucheron vous fait peur, alors que vous avaleriez... » Un temps, j'ai cru à moitié à son Dieu, comme j'ai cru à moitié à celui de Carson. Peut-être suis-je né pour n'être qu'un demicroyant. Quand les gens parlent de Prague ou de Budapest et de l'impossibilité de trouver figure humaine au communisme, je me tais. Parce que, moi, je l'ai vu – une fois – ce visage humain. Je pense en moi-même que, sans Carson, Sam serait né en prison et que, toi aussi, tu y serais probablement morte. C'est une sorte de communisme – ou de communiste – qui vous a sauvés tous les deux. Je n'ai pas plus confiance en Marx ou en Lénine qu'en saint Paul, mais j'ai bien le droit d'être reconnaissant, non ?

— Pourquoi cela te tracasse-t-il tant ? Personne ne songerait à te reprocher ta gratitude. Moi aussi, je suis reconnaissante. La gratitude est une bonne chose si...

— Si quoi ?

— Je crois que j'allais dire : du moment qu'elle n'entraîne pas trop loin.

Il mit des heures avant de s'endormir. Il resta éveillé, à songer à Carson et à Cornélius Muller, à « Oncle Remus » et à Prague. Il se refusait au sommeil, dans l'attente d'être sûr, à la respiration de Sarah, qu'elle y aurait succombé la première. Alors seulement, il se permit de plonger, tel le héros de son enfance, Allan Quatermain, dans le contant souterrain qui, lentement, interminablement, l'entraînerait vers les profondeurs de ce continent obscur où il espérait trouver peut-être une patrie permanente dans une cité où on l'accepterait comme citoyen – citoyen libre de ne pas jurer sa foi. Et ce ne serait pas la Cité de Dieu ou de Marx, ce serait celle que l'on nomme Paix de l'Esprit.

CHAPITRE IV

I

Une fois par mois, pour son jour de congé, Castle avait coutume d’emmener Sarah et Sam en excursion parmi les sables et les conifères de la campagne du Sussex oriental, pour aller voir sa mère. Personne ne mettait jamais en doute le bien-fondé de cette visite ; pourtant Castle se demandait si même sa mère y prenait plaisir, quoiqu’il dût reconnaître qu’elle faisait tout son possible pour bien les recevoir – selon son idée très personnelle de la façon de leur être agréable. Invariablement, la même quantité de crème glacée à la vanille attendait Sam dans le congélateur – alors qu’il préférait le chocolat – et elle avait beau demeurer à huit cents mètres seulement de la gare, elle commandait un taxi pour les cueillir à l’arrivée. Castle, qui n’avait jamais voulu de voiture depuis son retour en Angleterre, avait l’impression qu’elle le considérait comme un raté impécunieux. Quant à Sarah elle avait déclaré une fois à son mari quel était son sentiment à elle : celui d’être une Noire, invitée à une petite fête chez des gens anti-apartheid et pour laquelle on était beaucoup trop aux petits soins pour qu’elle pût se sentir à l’aise.

Et Buller était une source supplémentaire de tension nerveuse. Castle avait depuis longtemps renoncé à soutenir qu’il fallait le laisser à la maison. Sarah était certaine que, privé de leur protection, il serait aussitôt assassiné par des hommes masqués, bien que Castle fût ressortir que c’était pour les défendre, eux, qu’ils avaient acheté Buller, et non le contraire. À la longue, il avait jugé que mieux valait céder, même si sa mère détestait profondément les chiens et avait une chatte birmane à l’égard de laquelle Buller faisait une fixation meurtrière. Avant leur arrivée, Mme Castle mère devait enfermer sa birmane dans sa chambre à coucher, et ce triste exil, qui lui interdisait toute compagnie humaine, donnait lieu à de fréquentes allusions de la part de sa maîtresse, durant toute l’interminable journée. Une fois, on avait trouvé Buller vautré, toutes pattes écartées, devant la porte de la chambre, guignant l’occasion et soufflant fort, comme les assassins des drames de Shakespeare. Par la suite, Mme Castle mère avait écrit une longue lettre de reproche à Sarah, à ce propos. Apparemment, les nerfs de la chatte s’étaient ressentis de l’épreuve pendant plus d’une semaine. Elle s’était refusée à absorber sa ration habituelle de Friskies et ne s’était nourrie que de lait – façon de grève de la faim.

Presque toujours, un sombre accablement s’emparait de la famille, dès que le taxi pénétrait dans l’ombre profonde de l’allée de lauriers menant à la villa. C’était une maison à haut pignon, du début du siècle, et que le père avait achetée en prévision de sa retraite, à cause de sa proximité d’un golf. (Peu après, frappé par une attaque, il n’avait même plus été capable de marcher jusqu’aux bâtiments du club.)

Invariablement aussi, Mme Castle les attendait en haut du perron, haute silhouette très droite dans sa jupe démodée, découvrant à leur avantage de fines et jolies chevilles, et dans

un corsage à col montant, comme en portait la reine Alexandra pour dissimuler les rides de l'âge sur le cou. Pour cacher son découragement, Castle débordait de joie excessive et serrait sa mère dans ses bras, avec une outrance qu'elle était loin de lui retourner. Car elle était convaincue que toute émotion ouvertement exprimée ne pouvait être que fausse. Elle eût mérité d'épouser un ambassadeur ou un gouverneur de colonie, plutôt qu'un médecin de campagne.

— Tu as l'air d'être dans une forme merveilleuse, maman, dit Castle.

— Je me sens fort bien pour mon âge.

Elle avait quatre-vingt-cinq ans. Elle tendit au baiser de Sarah une joue d'une blancheur immaculée et fleurant l'eau de lavande.

— J'espère que Sam est complètement rétabli.

— Oh, oui, jamais il n'a été aussi bien.

— Fini la quarantaine ?

— Bien sûr, voyons !

Rassurée, Mme Castle mère fit à l'enfant l'honneur d'un léger baiser.

— Tu vas entrer bientôt dans les classes préparatoires au lycée, si je comprends bien, n'est-ce pas ?

Sam fit oui de la tête.

— Tu seras ravi d'avoir de petits compagnons de jeu. Où est Buller ?

— Il est déjà en haut, à la recherche de Cloclo, dit Sam non sans satisfaction.

Après le déjeuner, Sarah emmena l'enfant au jardin avec Buller, de façon à laisser Castle seul avec sa mère un petit moment. Cela faisait partie de la routine mensuelle. L'intention était bonne, mais Castle avait l'impression que sa mère était bien heureuse de voir la fin de leur entretien privé. Chaque fois, un long silence s'installait entre eux, pendant que Mme Castle mère versait encore un peu de café, qu'ils boiraient tous deux sans plaisir ; ensuite, elle soulèverait un sujet de discussion, que Castle savait préparé de longue date, à seule fin de masquer la gêne précédente.

— Quel effroyable accident d'avion, la semaine dernière ! dit Mme Castle tout en sucrant les deux cafés (un seul morceau pour elle, deux pour son fils).

— Oui. C'est le mot. Effroyable.

Il tâchait de se rappeler le nom de la compagnie, le lieu... la TWA ? Calcutta ?...

— Malgré moi, je me demandais ce qu'il serait advenu de Sam, si tu avais été dedans avec Sarah.

La mémoire revint à Castle juste à temps et il dit :

— Mais c'est arrivé au Bangladesh, maman ! Comment diable voudrais-tu... ?

— Tu appartiens aux Affaires étrangères. On peut t'envoyer n'importe où.

— Ah, mais non ! Je suis enchaîné à mon bureau de Londres, maman. D'ailleurs, tu sais parfaitement que nous t'avons désignée comme tutrice, en cas.

— Une vieille femme comme moi, qui va sur ses quatre-vingt-dix ans !

— Quatre-vingt-cinq, maman, que je sache.

— Toutes les semaines, on parle dans le journal de vieilles femmes tuées dans des accidents d'autobus.

— Tu ne prends jamais le bus.

— Je ne vois pas de raison de me faire un *principe* de ne pas emprunter l'autobus.

— S'il t'arrivait n'importe quoi, sois tranquille, nous désignerions une personne de confiance.

— Il serait peut-être trop tard. Il faut se préparer aux accidents simultanés. Et dans le cas de Sam, il faut bien le dire, il se pose des problèmes très particuliers.

— Tu veux parler de la couleur de sa peau, je pense ?

— Tu ne peux faire de lui un pupille sous tutelle judiciaire. Beaucoup de ces juges – ton père le disait toujours – sont racistes. Et puis – cette idée t'a sûrement effleuré, mon chéri – si nous venions tous à mourir, peut-être y aurait-il des gens, là-bas, capables de le réclamer.

— Sarah n'a pas de famille.

— Ce que tu laisserais derrière toi, si peu que ce soit, pourrait passer pour une vraie fortune... aux yeux de quelqu'un de là-bas, veux-je dire. En cas de morts simultanées, la personne la plus âgée est légalement considérée comme la première décédée, du moins à ce qu'on me dit. Mon argent s'ajouterait donc au tien. Et Sarah doit bien avoir de vagues parents quelque part, qui réclameraient peut-être...

— Maman, ne serais-tu pas un peu raciste toi-même, en ce moment ?

— Non, mon chéri. Je ne suis nullement raciste, même si je suis peut-être démodée et patriote. Sam est anglais de naissance, personne ne peut lui retirer cela.

— J'y songerai, Maman.

Ce type de réponse terminait presque toujours la plupart de leurs discussions ; mais il était toujours bon de tenter aussi une diversion :

— Maman, je me demandais, ces derniers temps, si je n'allais pas prendre ma retraite.

— Les pensions ne sont pas fameuses, je le crains.

— J'ai mis un peu d'argent de côté. Nous vivons très modestement.

— Plus tu as épargné, plus il y a de raisons de prévoir un tuteur supplémentaire... simplement en cas. J'espère être aussi libérale que ton père, mais j'aurais horreur de voir Sam ramené de force en Afrique du Sud.

— Mais tu ne le verrais pas, Maman, puisque tu serais morte.

— Je ne suis jamais aussi sûre que toi de ce genre de chose, mon chéri. Je ne suis pas *athée*, moi.

C'était finalement une visite éprouvante entre toutes ; Castle ne dut son salut qu'à Buller, qui revint du jardin d'un pas lourd et résolu pour grimper de nouveau l'escalier à la recherche de Clochette, enfermée dans la chambre.

— J'espère du moins qu'il ne m'incombera jamais d'avoir la garde de Buller, dit Mme Castle.

— Cela, je peux te le promettre, Maman. En cas de catastrophe aérienne du Bangladesh, coïncidant avec un accident de car qui transporterait une délégation du syndicat des grand-mères du Sussex, j'ai laissé des instructions strictes pour que Buller soit supprimé, avec le

minimum de souffrance.

— Ce n'est pas le genre de chien que, personnellement, j'aurais choisi pour mon petit-fils. Les chiens de garde comme Buller réagissent toujours à la couleur de la peau. Et Sam est un enfant nerveux. Il me fait penser à toi à son âge... la couleur mise à part, bien entendu.

— J'étais si nerveux que cela ?

— Tu montrais toujours des sentiments outranciers de gratitude, à la moindre gentillesse. C'est une forme de sentiment d'insécurité ; et pourtant, pour quelle raison te serais-tu senti menacé, entre ton père et moi ? Une fois, tu as donné un excellent stylographe à un camarade d'école qui t'avait offert un petit pain au chocolat.

— Oh, écoute, Maman. Aujourd'hui, je m'arrange toujours au maximum pour en avoir pour mon argent.

— Je me le demande.

— Et j'ai renoncé totalement à la gratitude.

Mais, en prononçant ces mots, il se rappela Carson, mort en prison, et les paroles de Sarah. Il ajouta :

— En tout cas, je ne me laisse pas entraîner par elle. Un petit pain ne suffirait plus, à présent.

— Il y a en toi quelque chose que j'ai toujours trouvé étrange : du jour où tu as rencontré Sarah, tu n'as jamais plus parlé de Mary. J'aimais beaucoup Mary. J'aurais tant voulu que vous ayez un enfant tous les deux.

— J'essaie d'oublier les morts, dit-il.

Mais ce n'était pas vrai. Il avait appris, très tôt après avoir épousé Mary, qu'il était stérile. Il n'y avait donc pas eu d'enfant – ce qui ne les avait pas empêchés d'être heureux. C'était autant un enfant unique qu'une femme qu'il avait perdu, volatilisée par un V1 dans Oxford Street, alors qu'il était en sécurité à Lisbonne, occupé à établir un contact. Il n'avait pas réussi à la protéger, et il n'était pas mort avec elle. Voilà pourquoi il ne parlait jamais de Mary, même à Sarah.

II

— Ce qui me surprend toujours chez ta mère, dit Sarah, lorsqu'ils commencèrent à faire, au lit, le bilan de leur journée à la campagne, c'est l'extraordinaire facilité avec laquelle elle admet que Sam soit ton fils. Ne lui vient-il donc jamais à l'idée qu'il est très noir pour être né d'un père blanc ?

— Elle n'a pas l'air d'être sensible aux nuances.

— Monsieur Muller l'est certainement, lui.

Le téléphone sonna au rez-de-chaussée. Il était près de minuit.

— Au diable ! dit Castle. Qui peut bien appeler à une heure pareille ? Encore tes hommes masqués ?

— Tu ne veux pas aller répondre ?

La sonnerie s'arrêta.

— Si ce sont tes hommes masqués, dit Castle, nous aurons une chance de les pincer.

Le téléphone recommença à sonner. Castle regarda sa montre.

— Pour l'amour du ciel, va répondre.

— C'est sûrement un faux numéro.

— C'est moi qui y vais, si tu ne veux pas.

— Mets ta robe de chambre ; sinon tu prendras froid.

Mais à peine avait-elle posé le pied sur le sol que le téléphone se tut.

— Ça va certainement recommencer, dit Sarah. Tu ne te rappelles pas, le mois dernier : trois fois à 1 heure du matin ?

Cependant, le téléphone resta muet.

Un cri leur parvint de l'autre côté du couloir. Sarah s'exclama :

— Les chameaux ! Ils ont réveillé Sam. Qu'ils aillent au diable, tous tant qu'ils sont !

— Je vais aller le voir. Tu es toute frissonnante, remets-toi vite au lit.

— Est-ce que c'étaient les cambrioleurs ? demanda Sam. Pourquoi Buller n'a-t-il pas aboyé ?

— Mais non, Buller ne s'y est pas trompé : il n'y a pas de cambrioleurs, Sam. C'était simplement un de mes amis qui me téléphonait un peu tard.

— Qui c'était ? Monsieur Muller ?

— Non. Ce n'est pas un ami. Rendors-toi. Le téléphone ne sonnera plus.

— Comment tu le sais ?

— Je le sais, un point c'est tout.

— Ça a sonné plus d'une fois.

— Oui.

— Mais tu n'as pas répondu. Alors, comment tu sais que c'était un ami ?

— Tu poses trop de questions, Sam.

— Est-ce que c'était un signal secret ?

— Et toi, tu as des secrets, Sam ?

— Oui. Des tas.

— Dis-m'en un.

— Sûrement pas. Ce ne serait plus un secret, si je te le disais.

— Eh bien, moi aussi, j'ai mes secrets.

Sarah était toujours éveillée.

— Il est calmé, maintenant, dit Castle. Il a cru que c'étaient des cambrioleurs qui sonnaient.

— Peut-être était-ce le cas. Que lui as-tu dit ?

— Oh, que c'étaient des signaux secrets.

— Tu sais toujours le calmer. Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est étrange. Cela reste incompréhensible pour moi. Je voudrais tant qu'il soit vraiment ton fils.

— Moi, pas. Tu le sais bien.

— Je n'ai jamais très bien compris pourquoi.

— Je te l'ai dit maintes fois. Je me vois suffisamment chaque jour en me rasant.

— Tout ce que tu vois, c'est le visage d'un homme bon, chéri.

— Ce n'est pas exactement ainsi que je me dépeindrais.

— Un enfant de toi aurait été pour moi une raison de vivre, le jour où tu ne seras plus là. Tu ne vivras pas éternellement.

— Non, Dieu merci.

Il avait dit cela sans y penser. Il le regretta aussitôt. Chaque fois, la tendre compréhension qu'elle lui prouvait le poussait à se laisser entraîner trop loin ; il avait beau essayer de se durcir, il était tenté de tout lui dire. Parfois, cyniquement, il la comparait à un inquisiteur habile, usant de sympathie et tendant une cigarette au bon moment.

— Je sais que tu as des soucis, dit Sarah. J'aimerais que tu puisses m'en expliquer la raison, mais c'est impossible, je le sais aussi. Un jour, peut-être. Quand tu seras libre. Si jamais cela t'arrive, Maurice.

CHAPITRE V

I

Castle laissa sa bicyclette au contrôleur qui surveillait la sortie à la gare de Berkhamsted et gravit l'escalier menant au quai des trains pour Londres. Il connaissait de vue presque tous les abonnés de la ligne – il en était même au stade de l'échange de petits signes de tête, au moins avec quelques-uns d'entre eux. Une brume froide d'octobre rampait sur l'étang mangé d'herbe du château et s'égouttait des saules dans l'eau du canal, de l'autre côté de la voie ferrée. Il arpenta le quai de bout en bout et revint ; il avait cru reconnaître tous les visages, sauf celui d'une femme enveloppée dans un manteau de lapin miteux – les femmes étaient rares sur la ligne. Il regarda celle-ci se hisser dans un compartiment et choisit le même, de façon à la surveiller plus étroitement. Les hommes ouvrirent des journaux ; la femme, un roman broché de Denise Robins. Castle prit son *Guerre et Paix*, tome II, et commença à lire, lui aussi. C'était une infraction aux règles de la prudence et même un petit acte de défi, que de lire publiquement pour son plaisir. « *Franchie d'un pas la ligne frontière, qui ressemble à la ligne de partage entre les vivants et les morts, gisent le doute, la souffrance et la mort. Et que trouve-t-on là et qui ?... là-bas, au-delà de ce champ, de cet arbre...* » Il regarda à travers la vitre et eut l'impression de voir, avec les yeux du soldat de Tolstoï, la ligne parfaitement droite et horizontale du canal indiquant la direction de Boxmoor. « *... ce toit que frappe le soleil ? Nul ne le sait, et pourtant on voudrait bien le savoir. On a peur et en même temps, on meurt d'envie de franchir la ligne...* »

Quand le train s'arrêta à Watford, Castle fut le seul à quitter le compartiment. Debout à côté du panneau des départs, il regarda les passagers, jusqu'au dernier, franchir le portillon. La femme n'en était pas. Dehors, sur le trottoir, il hésita devant la queue qui attendait l'autobus, tout en repérant soigneusement les visages une fois de plus. Puis il consulta sa montre et, avec un geste d'impatience soigneusement calculé à l'intention de tout observateur qui se fût soucié de le remarquer, il reprit sa marche. Personne ne le suivait, il en était sûr. Tout de même, la pensée de la femme du train et du menu geste de défi aux règles qu'il avait eu le tourmentait un peu. La plus méticuleuse des prudences s'imposait. Au premier bureau de poste qui se présenta, il téléphona au bureau et demanda Cynthia – elle arrivait toujours au moins une demi-heure avant Watson ou Davis ou lui. Il lui dit :

— Voulez-vous avoir la gentillesse de prévenir Watson que je serai un peu en retard ? J'ai dû m'arrêter à Watford en chemin, pour voir un vétérinaire. Buller a une espèce de curieuse éruption. Prévenez aussi Davis.

Il réfléchit un instant à la nécessité de rendre vraiment visite au vétérinaire, pour fortifier son alibi, mais décida que prendre trop de précautions pouvait être parfois aussi dangereux que d'en prendre trop peu – rien ne vaut la simplicité, de même que la vérité paie chaque fois qu'elle est possible, car elle se mémorise beaucoup plus aisément que le mensonge. Il compta

deux cafés et entra dans le troisième, selon la liste qu'il avait en tête ; et, là, il attendit.

Derrière lui, était entré un homme qu'il ne reconnut pas : maigre, de haute taille, vêtu d'un pardessus qui avait vécu des jours meilleurs. L'homme s'arrêta devant sa table et lui dit :

— Je vous demande pardon, mais ne seriez-vous pas William Hatchard ?

— Non, je m'appelle Castle.

— Excusez-moi. La ressemblance est extraordinaire.

Castle but deux tasses de café en lisant le *Times*. Il goûtait fort l'air de respectabilité que ce journal semblait toujours conférer à ses lecteurs. Il vit l'homme rattacher son lacet à cinquante mètres de là, dans la rue, et éprouva un sentiment de sécurité analogue à celui qu'il avait ressenti autrefois, alors qu'on l'emmenait de sa chambre d'hôpital pour subir une grave opération – cette fois encore, il se retrouvait pareil à un objet sur un tapis roulant qui l'eût emporté vers une fin bien définie, soulagé de toute responsabilité envers qui ou quoi que ce fût, y compris même son propre corps. Quelqu'un d'autre veillerait sur tout, pour le meilleur ou pour le pire, quelqu'un doté des plus hautes qualifications professionnelles. Voilà comment devrait survenir la mort, au terme de tout, songea-t-il tout en emboîtant le pas à l'inconnu, sans hâte et le cœur léger. Il espérait toujours aller au-devant de la mort avec ce même sentiment d'être, avant longtemps, débarrassé à tout jamais de l'angoisse.

La rue qu'ils suivaient maintenant tous les deux, nota-t-il, s'appelait l'allée des Ormes, bien qu'il n'y eût pas un seul orme en vue, ni aucun autre arbre, d'ailleurs. Quant à la maison vers laquelle on le guidait, elle était aussi anonyme et sans intérêt que la sienne. Il y avait même des vitraux de couleur presque similaires à la porte d'entrée. Peut-être un dentiste avait-il exercé ici aussi. L'homme maigre, qui le précédait, s'arrêta un instant près d'une grille de fer ouvrant sur un jardin et à peu près de la taille d'une table de billard, puis poursuivit son chemin. La porte comptait trois sonnettes, dont une seule avec une indication de nom – le bristol avait souffert des intempéries et l'écriture illisible se terminait par les mots « *ition Limited* ». Castle sonna et s'aperçut que son guide avait traversé l'allée des Ormes et s'en retournait par l'autre trottoir. Parvenu en face de la maison, il tira de sa manche un mouchoir et se moucha. Sans doute était-ce le feu vert, car, presque aussitôt, Castle entendit un escalier grincer à l'intérieur, sous des pas qui descendaient. Il se demanda *s'ils* avaient pris leurs précautions afin de le protéger contre une filature possible, ou pour se protéger eux-mêmes contre une trahison éventuelle de sa part – à moins que ce ne fût pour les deux. Il s'en moquait ; il était sur le tapis roulant.

La porte s'ouvrit sur un visage familier, auquel il ne s'attendait pas : des yeux d'un bleu étonnant au-dessus d'un large sourire de bienvenue, une petite cicatrice à la joue gauche, provenant, il le savait, d'une blessure qu'il avait reçue, enfant, lors de la chute de Varsovie aux mains des nazis.

— Boris ! s'exclama Castle. Toi ! Jamais je n'aurais cru te revoir.

— Cela fait plaisir, Maurice.

Étrange, songea-t-il, que Sarah et Boris fussent les seules personnes au monde à jamais l'appeler par son prénom. Pour sa mère, il était simplement « mon chéri », aux moments d'affection, et, au bureau, il vivait parmi les patronymes ou des initiales. Il se sentit immédiatement chez lui dans cette bâtisse inconnue où il n'avait jamais mis les pieds : maison miteuse, à l'escalier couvert d'un tapis élimé. Bizarrement, il songea à son père. Enfant, peut-être l'avait-il accompagné dans ses tournées de médecin jusqu'à une demeure

analogue.

Parvenu au premier étage, il suivit Boris dans une petite pièce carrée, meublée d'un bureau, de deux sièges et d'une grande image montée sur enrouleurs, représentant une famille nombreuse en train de manger dans un jardin, devant une table chargée d'une variété insolite de mets. Il y avait un grand étalage de plats, comme si on les avait sortis tous à la fois : une tarte aux pommes était posée à côté d'une pièce de bœuf rôtie, et un saumon flanqué d'une assiette de pommes trônait à côté d'une soupière. Une cruche à eau voisinait avec une bouteille de vin et une cafetière. Sur une étagère courant contre un mur, étaient posés plusieurs dictionnaires. Et une longue baguette était appuyée à un tableau noir, où persistait un mot à demi effacé, dans une langue que Castle ne put identifier.

— Ils ont décidé de me renvoyer ici, après ton dernier rapport. Celui sur Muller. Je suis bien content, dit Boris. J'aime tellement mieux l'Angleterre que la France. Comment t'es-tu entendu avec Ivan ?

— Pas mal. Mais ce n'était pas la même chose.

Castle chercha dans sa poche un paquet de cigarettes, qu'il n'y trouva pas.

— Tu connais les Russes, reprit-il. J'avais l'impression qu'Ivan se méfiait de moi. Et il en voulait toujours plus que je n'en avais jamais promis à aucun de vous. Il voulait même que j'essaie de changer de département.

— Tu fumes des Marlboro, je crois ? dit Boris en tendant un paquet.

Castle prit une cigarette et dit :

— Boris, tout le temps que tu as été ici, tu savais déjà que Carson était mort ?

— Non, je l'ignorais. Je l'ai appris il y a quelques semaines seulement. Je ne connais même pas encore les détails.

— Il est mort en prison. D'une pneumonie... qu'ils disent. Ivan devait sûrement être au courant ; mais on a attendu que je le tiennne d'abord de la bouche de Cornélius Muller.

— Cela t'a secoué, étant donné les circonstances ? Une fois arrêté, tu sais, il n'y a jamais grand espoir.

— Je le sais. Et pourtant, je restais convaincu que je le reverrais un jour sain et sauf, quelque part, loin de l'Afrique du Sud... peut-être chez moi... et que, alors, je pourrais le remercier d'avoir sauvé Sarah. Maintenant, le voilà mort et parti sans une parole de remerciement de ma part.

— Tout ce que tu as fait pour nous était une façon de le remercier. Il l'aura sûrement compris. Tu n'as pas de regrets à avoir.

— Tu crois ? La raison n'étouffe pas les regrets. On devrait dire qu'on « tombe reconnaissant » comme on tombe amoureux.

Il songea, avec un sentiment de révolte : « Quelle situation invraisemblable ! Il n'y a personne au monde à qui je puisse parler de tout cela, sauf ce Boris dont le vrai nom lui-même m'est inconnu... » Impossible d'en parler à Davis – il lui cachait la moitié de sa vie – ni à Sarah, qui ne se doutait même pas de l'existence de Boris. Un jour, il avait même raconté à Boris sa nuit à l'hôtel Polana, où il avait appris la vérité sur Sam. Un « contrôle » est un peu ce que le prêtre doit être au catholique : un homme qui vous a entendu confesser n'importe quoi sans montrer d'émotions. Il dit :

— Quand mon contrôle a été changé et qu'Ivan t'a relevé, je me suis senti intolérablement seul. Avec Ivan, je ne pouvais parler que de boutique et de rien d'autre.

— Désolé, mais il fallait que je parte. J'ai discuté tant que j'ai pu. J'ai fait de mon mieux pour rester. Mais tu sais comment cela se passe chez vous. C'est la même chose de notre côté. Nous vivons chacun dans notre compartiment, et ce n'est même pas nous qui le choisissons.

Que de fois n'avait-il pas entendu cette comparaison dans son bureau ! D'un camp à l'autre, les clichés ne variaient pas.

Il dit :

— Il est temps de changer de livre.

— Oui. C'est tout ? Tu as fait le signal « urgent » au téléphone ? Rien de neuf sur Porton ?

— Non. Je ne suis pas sûr de croire à leur version de la chose.

Ils étaient assis sur des sièges inconfortables, de part et d'autre du bureau, comme élève et maître, à ce détail près que, en l'occurrence, l'élève était beaucoup plus âgé que le maître. « Bah ! pensa Castle. Au confessionnal aussi il doit arriver qu'un vieil homme avoue ses péchés à un prêtre assez jeune pour être son fils. » Lors de ses rares rencontres avec Ivan, le dialogue avait toujours été bref : transmission des renseignements, réception des questionnaires, rien qui ne s'en tînt pas à l'essentiel. Avant, avec Boris, il avait loisir de déborder.

— La France, c'était une promotion pour toi ? demanda-t-il en prenant une autre cigarette.

— Je l'ignore. Est-ce qu'on sait jamais, tu crois ? Mon retour ici en est peut-être une, après tout. Cela peut signifier qu'ils ont pris très au sérieux ton dernier rapport et jugé que je m'en occuperais mieux qu'Ivan. À moins qu'Ivan ne se soit trouvé compromis. Tu ne crois pas à l'histoire sur Porton, bon, mais as-tu la preuve formelle que de votre côté, on soupçonne une fuite ?

— Non. N'empêche... dans le genre de sport que nous pratiquons, on finit par se fier à l'instinct. Et un fait est certain : le département entier a droit à un contrôle de routine.

— *De routine*, tu dis bien.

— Oui, ce n'est peut-être que cela, et pour une part ils ne s'en cachent pas ; mais je suis convaincu que, derrière, il y a un peu plus que cela. À mon avis, le téléphone de Davis est sur la table d'écoute ; le mien aussi, peut-être, mais je n'en jurerais pas. N'importe comment, nous ferions mieux de laisser tomber le système de la sonnerie téléphonique chez moi comme signal. Tu as lu mon rapport sur la visite de Muller et l'opération Oncle Remus. S'il est vrai qu'il y a une fuite, fasse le Ciel que l'on ait acheminé cela par un autre canal, de votre côté. J'ai le sentiment qu'il se pourrait bien qu'on m'ait fait le coup du billet repéré.

— Tu n'as rien à craindre. Nous avons été d'une prudence extrême pour ce rapport. Cela dit, je doute que la mission de Muller corresponde à ce que tu appelles le coup du billet repéré. Porton, oui, peut-être ; pas Muller. Nous avons eu confirmation de Washington. Nous prenons « Oncle Remus » extrêmement au sérieux, et nous voulons que tu braques tout là-dessus. Pour nous, c'est une menace possible en Méditerranée et jusque dans le golfe Persique, l'océan Indien-même le Pacifique. À longue échéance...

— Il n'y a pas de longue échéance pour moi, Boris. J'ai passé l'âge de la retraite.

— Je le sais.

— Et je veux la prendre maintenant.

— On n'aimerait pas ça, chez nous. Pas du tout, même. Les deux années qui viennent seront peut-être très importantes.

— Pour moi aussi. J'aimerais les vivre à ma guise.

— C'est-à-dire ?

— M'occuper de Sarah et de Sam. Aller au cinéma. Vieillir en paix. Boris, il serait plus sûr pour tes amis de me laisser choir.

— Et pourquoi ?

— Muller s'est assis à ma table ; il a partagé notre repas et s'est montré poli à l'égard de Sarah. Mais quelle condescendance ! Faisant comme s'il n'existait pas de barrière raciale. Ah, je le déteste ! Comme toute la sale bande du BOSS. Et à un point ! Je hais ces hommes qui ont assassiné Carson et qui viennent parler aujourd'hui de pneumonie. Je les hais parce qu'ils ont voulu boucler Sarah, sachant que Sam naîtrait en prison. Vous feriez mieux d'employer un type sans haine, Boris. La haine pousse parfois à commettre des fautes. Elle est aussi dangereuse que l'amour. Dans vos services comme dans les nôtres, l'amour est une faute grave.

Il éprouvait un immense soulagement à s'exprimer sans aucune prudence devant un homme qui, croyait-il, le comprenait. Les yeux bleus semblaient lui garantir une amitié totale ; le sourire l'encourageait à déposer un moment le fardeau du secret.

— « Oncle Remus » est le bouquet ! dit-il. Penser que, dans la coulisse, nous sommes censés nous joindre aux États-Unis pour venir en aide à ces fumiers de l'apartheid ! Boris, vos pires crimes appartiennent tous au passé, et l'avenir n'est pas encore à nos portes. Je ne peux plus continuer à répéter comme un perroquet : « Souvenez-vous de Prague ! Souvenez-vous de Budapest ! » — c'est trop loin derrière nous. C'est au présent qu'il faut s'intéresser, et le présent, c'est « Oncle Remus ». Je me suis naturalisé noir en tombant amoureux de Sarah.

— Alors, pourquoi te juges-tu dangereux ?

— Parce que, sept années durant, j'ai gardé le sang-froid et que je le perds en ce moment. À cause de Cornélius Muller. Qui sait si ce n'est pas pour cette raison que « C » me l'a envoyé ? Qui sait s'il n'a pas envie de me voir filer d'ici ?

— Tout ce que l'on te demande, c'est de tenir encore un peu. Pas longtemps. À ce jeu, les premières années sont toujours les plus faciles, c'est bien normal, non ? Les contradictions sont moins apparentes ; la nécessité du secret n'a pas encore eu le temps de tourner à la névrose, ou à l'équivalent de la ménopause. Tâche de te tracasser un peu moins, Maurice. Prends deux tranquillisants au lieu d'un, en te couchant. Et viens me voir chaque fois que tu te sens déprimé et que tu as besoin de parler à quelqu'un. C'est un moindre risque.

— Tu ne trouves pas que j'en ai fait assez, non, maintenant, pour m'acquitter de ma dette envers Carson ?

— Si, bien sûr, mais te perdre serait très grave pour nous en ce moment, en raison d'« Oncle Remus ». Tu as raison : tu es naturalisé noir, à présent.

Castle avait la sensation de reprendre connaissance après une anesthésie et une opération parfaitement réussie.

— Excuse-moi, dit-il. C'était idiot de ma part.

Il était incapable de se rappeler exactement ce qu'il avait dit.

— Donne-moi un coup de whisky, Boris.

Boris ouvrit un tiroir du bureau et y prit une bouteille et un verre.

— Je n'ai pas oublié que tu aimes le J. & B., dit-il.

Il versa une dose généreuse et nota la rapidité avec laquelle Castle vidait le verre.

— Tu bois un peu trop, ces temps-ci, Maurice, tu ne crois pas ?

— Oui. Mais personne ne le sait. Sauf à la maison. Sarah l'a remarqué.

— Comment cela va-t-il chez toi ?

— Sarah s'inquiète des sonneries du téléphone. Elle a toujours dans la tête des histoires de cambrioleurs masqués. Et Sam fait de mauvais rêves, parce qu'il devra bientôt entrer en classe préparatoire au lycée, dans une école pour petits Blancs. Quant à moi, je me fais du souci en pensant à ce qu'il adviendrait d'eux si jamais quelque chose m'arrivait. Et il finit toujours par arriver quelque chose, tu ne penses pas ?

— Laisse-nous faire ; cela nous regarde. Promis juré. L'itinéraire de ton évasion a été très soigneusement préparé par nous. En cas d'extrême urgence...

— L'itinéraire de *mon* évasion ? Et que faites-vous de Sarah et de Sam ?

— Ils suivront. Tu peux nous faire confiance, Maurice. Nous veillerons sur eux. Nous aussi, nous savons manifester notre gratitude. Souviens-toi de Blake ; nous veillons sur les nôtres... (Il regarda par la fenêtre.) La voie est libre. Tu devrais aller au bureau. Mon premier élève sera là dans un quart d'heure.

— Quelle langue enseignes-tu ?

— L'anglais. Surtout ne te moque pas de moi.

— Ton anglais est presque parfait.

— Mon premier élève, ce matin, est polonais comme moi. Seulement, c'est *nous* qu'il a fuis, pas les Allemands. Je l'aime bien : c'est un ennemi féroce de Marx. Ah, tu souris ! C'est mieux. Promets-moi de ne plus jamais te monter la tête comme ça.

— C'est cette histoire de contrôle, au bureau. Davis lui-même a un coup de dépression – il a beau être innocent.

— Ne t'en fais pas. Je crois voir un moyen de leur donner le change.

— J'essaierai de ne pas m'en faire.

— À partir d'aujourd'hui, nous passons à la boîte aux lettres numéro trois, et si la situation se complique, fais-moi signe tout de suite. Je suis ici à seule fin de t'aider. Tu as confiance en moi, j'espère ?

— En toi, oui, naturellement, Boris. Si seulement les tiens se fiaient vraiment à *moi*. Ce code à base de livres, quel moyen de liaison terriblement lent et démodé ! Et dangereux, par-dessus le marché, tu le sais.

— Ce n'est pas de la méfiance à ton égard. C'est dans l'intérêt de ta propre sécurité. On peut perquisitionner chez toi n'importe quand, pour un contrôle de routine. Au début, on voulait t'équiper pour les micropoints ; je m'y suis opposé. Est-ce que cela répond à ta question ?

— J'ai un autre souhait à formuler.

— Vas-y.

— Je souhaite l'impossible. Je voudrais que l'on n'ait plus besoin de mentir. Et je voudrais que nous soyons du même bord.

— Nous qui ?

— Toi et moi.

— Nous ne le sommes pas ?

— Si, dans le cas présent. Pour l'instant. Sais-tu qu'Ivan a essayé de me faire chanter, une fois ?

— L'imbécile ! Je présume que c'est à cause de cela que l'on m'a renvoyé ici.

— Tout a toujours été très clair entre toi et moi. Je te fournis toute l'information que tu désires, dans le cadre de mon département. Je n'ai jamais prétendu partager ta foi. Je ne serai jamais un communiste.

— Cela va de soi. Nous avons toujours compris ton point de vue. Nous avons besoin de toi uniquement pour l'Afrique.

— Mais sur ce que je te passe, sûrement c'est à moi de juger. Je combattrai à vos côtés en Afrique, Boris. Pas en Europe.

— Tout ce que nous attendons de toi, c'est le maximum de détails que tu pourras obtenir sur « Oncle Remus ».

— Ivan était très exigeant. Il m'a menacé.

— Ivan n'est plus là. Oublie-le.

— Vous vous en tireriez beaucoup mieux sans moi.

— Non. Ce seraient Muller et ses amis qui en profiteraient, répliqua Boris.

Tel un maniaque dépressif, Castle avait eu sa crise ; l'éruption périodique s'était produite ; il éprouvait maintenant un soulagement qu'il n'avait jamais ressenti nulle part ailleurs.

II

C'était le tour du « Travellers » et, là, sir John Hargreaves, qui était du comité, se sentait parfaitement chez lui, à la différence de ce qu'il éprouvait au « Reform ». Il faisait beaucoup plus froid, ce jour-là, que lors du dernier déjeuner qu'ils avaient pris ensemble, et sir John ne voyait pas de raison de sortir dans le parc pour parler.

— Oh ! je sais ce que vous pensez, Emmanuel ; mais tout le monde ne vous connaît que trop, ici, dit-il au Dr Percival. On nous laissera totalement en paix devant notre café. Depuis le temps, on sait que votre unique sujet de conversation est le poisson. À propos, comment était la truite fumée ?

— Un peu sèche, répondit le Dr Percival, comparée à celles du « Reform ».

— Et le rôti de bœuf ?

— Peut-être légèrement trop cuit ?

— Vous êtes un homme impossible à satisfaire, Emmanuel. Cigare ?

— Si c'est un vrai havane.

— Cela va de soi.

— Je me demande si vous en trouverez à Washington ?

— Je doute que la détente englobe les cigares. De toute façon, la question des rayons laser passera en priorité. Quel jeu que tout cela, Emmanuel ! Il y a des jours où je regrette de ne pas me retrouver en Afrique.

— Ah ! Où est l'Afrique d'antan ?

— Oui. Vous avez raison. L'Afrique d'antan.

— Elle a disparu à jamais.

— Je n'en suis pas si sûr. Si nous détruisons le reste du monde, peut-être les routes seront-elles envahies par la végétation et tous les beaux hôtels de luxe crouleront-ils, et la forêt réapparaîtra-t-elle, avec les chefs de tribu et les sorciers. Il y a encore un faiseur de pluie dans le nord-est du Transvaal.

— Cela aussi, vous allez le dire à Washington ?

— Non. Mais je parlerai sans enthousiasme d'« Oncle Remus ».

— Vous êtes contre ?

— Les États-Unis, l'Afrique du Sud et nous : autant d'alliés incompatibles. Mais le plan suivra son chemin, parce que le Pentagone a envie de son petit *kriegspiel*, maintenant qu'il n'a plus de vraie guerre sur les bras. Bah ! Je laisse ici Castle pour faire joujou avec monsieur Muller. À propos, il est parti pour Bonn, celui-là. J'espère que l'Allemagne de l'Ouest n'est pas de la partie, elle aussi.

— Combien de temps resterez-vous absent ?

— Pas plus de dix jours, j'espère. Je n'aime pas le climat de Washington, dans toutes les acceptions du mot.

Avec un sourire de plaisir, il fit tomber de son cigare une assez jolie longueur de cendre.

— Les cigares du docteur Castro, dit-il, valent en tous points ceux du sergent Batista.

— Je préférerais que vous ne partiez pas juste en ce moment, John, juste quand nous croyons tenir le poisson au bout de l'hameçon.

— Je vous fais entière confiance pour le tirer de l'eau sans mon aide. Espérons seulement que ce ne sera pas une vieille chaussure.

— Je ne le crois pas. On finit par apprendre à reconnaître la vieille chaussure au poids.

— Je laisse cela en toute confiance entre vos mains, Emmanuel. Et entre celles de Daintry, naturellement.

— Et supposez que nous ne soyons pas d'accord, lui et moi ?

— Alors, ce sera à vous de prendre la décision. Vous êtes mon délégué dans cette affaire. Mais, pour l'amour de Dieu, Emmanuel, pas d'imprudence !

— Je ne suis imprudent qu'au volant de ma Jaguar, John. À la pêche, j'ai infiniment de patience.

CHAPITRE VI

I

Le train de Castle arriva avec quarante minutes de retard à Berkhamsted. Il y avait des réparations sur la voie, quelque part après Tring, et, lorsqu'il arriva au bureau, la pièce semblait vide – d'un vide insolite. Davis ne s'y trouvait pas, mais cela ne suffisait pas à expliquer la sensation de vide ; ce n'était pas la première fois, loin de là, que Castle était seul dans ces murs – pendant que Davis déjeunait, que Davis était aux toilettes, que Davis avait rendez-vous au Zoo avec Cynthia. Il mit une demi-heure avant que son regard tombât sur la note déposée par Cynthia dans la corbeille : « *Arthur n'est pas bien. Le colonel Daintry désire vous voir.* » Un instant, Castle se demanda qui diable était Arthur : il n'avait pas l'habitude de penser à Davis sous un autre nom. Il se demanda si, après tout ce temps, Cynthia ne commençait pas à céder enfin au siège. Était-ce pour cela qu'elle appelait maintenant Davis par son prénom ? Il l'appela au téléphone.

— Qu'a-t-il, ce pauvre Davis ?

— Je n'en sais rien. Un des types de l'Environnement a téléphoné de sa part. Il a vaguement parlé de crampes d'estomac.

— La gueule de bois, plutôt, non ?

— Il aurait appelé lui-même, si ce n'était que cela. Je ne savais que faire en votre absence. Alors, j'ai appelé le docteur Percival.

— Et qu'a-t-il dit ?

— La même chose que vous : la gueule de bois. Apparemment, ils ont passé la soirée d'hier ensemble, à boire trop de porto et de whisky. Il doit passer le soir à l'heure du déjeuner. Il est pris jusque-là.

— Rien de grave, à votre avis ?

— Non, je ne pense pas, mais je ne pense pas non plus que ce soit la gueule de bois. Si c'était grave, le docteur Percival y serait allé tout de suite, vous ne croyez pas ?

— Avec « C » à Washington, je doute qu'il lui reste beaucoup de temps pour la médecine, dit Castle. Bien, je vais voir Daintry. Quel bureau ?

Il ouvrit la porte marquée « 72 ». Il vit Daintry et le docteur Percival, et il eut le sentiment très net d'interrompre une dispute.

— Ah ! vous voilà, Castle, dit Daintry. J'ai absolument besoin de vous parler.

— Bon, eh bien, je vous laisse, dit le Dr Percival.

— Nous reprendrons cela plus tard, Percival. Je ne suis pas d'accord avec vous. Désolé, mais c'est un fait. Je ne peux pas être d'accord.

— Vous vous souvenez de ce que je disais des compartiments... et de Ben Nicholson ?

— Je ne suis pas peintre, répliqua Daintry, et je ne comprends rien à l'art abstrait. Mais, bon, à tout à l'heure, sans faute.

Daintry resta silencieux un instant, après que la porte se fut refermée. Puis il dit :

— Je n'aime pas les conclusions hâtives. Depuis toujours on m'a appris à ne faire confiance qu'aux preuves, et aux preuves solides.

— Quelque chose vous tracasse ?

— S'il était vraiment question de maladie, il demanderait une analyse du sang, des radios. Il ne se contenterait pas d'un diagnostic à *l'estime*.

— Qui ? Le docteur Percival ?

— Je ne sais par où commencer, dit Daintry. Je ne suis pas censé vous parler de cette histoire.

— Quelle histoire ?

Il y avait sur le bureau de Daintry la photographie d'une très belle jeune fille. Le regard de Daintry ne cessait d'y revenir. Il dit :

— Il ne vous arrive pas de vous sentir diablement seul, de temps en temps, dans cette baraque ?

Castle hésita, puis répondit :

— Oh ! vous savez, je m'entends bien avec Davis. Cela change beaucoup de choses.

— Davis ? Ah ! oui. Je voulais justement vous parler de lui.

Daintry se leva et alla à la fenêtre. Il donnait l'impression d'un prisonnier bouclé dans une cellule. Il contempla d'un air morose le ciel rébarbatif et n'en fut pas rassuré. Il reprit :

— Il fait gris. L'automne est vraiment là, cette fois.

— « Je ne vois autour de moi que changement et déclin », cita Castle.

— D'où tirez-vous cela ?

— D'un hymne que je chantais autrefois en classe.

Daintry revint à son bureau, face à la photographie.

— C'est ma fille, dit-il, comme s'il avait éprouvé le besoin de la présenter.

— Félicitations ; elle est ravissante.

— Elle se marie ce week-end-ci, mais je ne crois pas que j'irai.

— Le futur ne vous plaît pas ?

— Oh ! il est très bien, dirais-je. Je ne l'ai jamais rencontré. Mais de quoi parlerions-nous ? Du talc Jameson pour bébés ?

— De qui, dites-vous ?

— Jameson essaie de voler le marché à Johnson, à en croire ma fille.

Il s'assit et s'abîma dans un silence morose. Castle dit :

— Apparemment, Davis est malade. J'étais en retard, ce matin. Il a choisi le mauvais jour. Il faut que je m'occupe de la valise du Zaïre.

— Désolé. Dans ces conditions, je ferais mieux de ne pas vous retarder. Je ne savais pas que Davis était souffrant. Rien de grave ?

— Je ne le pense pas. Le docteur Percival passera le voir à l'heure du déjeuner.

— Percival ? dit Daintry. Il n'a donc pas de médecin personnel ?

— C'est-à-dire que, si c'est le docteur Percival qui le voit, la note est pour notre chère Boîte, si je ne me trompe ?

— Oui. C'est seulement que... à force de travailler pour nous... il ne doit plus être très au fait... médicalement, s'entend.

— Oh ! le diagnostic est probablement très simple.

Ce disant, Castle avait dans les oreilles l'écho d'une autre conversation.

— Castle, je voulais seulement vous voir pour vous demander, euh... êtes-vous vraiment entièrement satisfait de Davis ?

— Qu'entendez-vous par « satisfait » ? Nous travaillons très bien ensemble.

— Il m'arrive d'avoir à poser des questions assez idiotes... un peu simplettes... mais enfin, je m'occupe de sécurité. Ces questions n'ont pas forcément grand sens. Davis est joueur, n'est-ce pas ?

— Un peu. Il aime à parler de chevaux. Je doute qu'il gagne beaucoup. Ni qu'il perde beaucoup, d'ailleurs.

— Et la boisson ?

— Je ne pense pas qu'il boive plus que moi.

— Donc, vous avez vraiment entière confiance en lui ?

— Entière. Évidemment, tout le monde peut se tromper. Y a-t-il eu une plainte d'aucune sorte ? Je n'aimerais pas voir Davis muté, à moins que ce ne soit à L.M.

— Oubliez mes questions, dit Daintry. Je pose les mêmes sur tout le monde. Même sur vous. Connaissez-vous un peintre nommé Nicholson ?

— Non, il est des nôtres ?

— Non, non. Parfois, poursuit Daintry, je me sens dépassé. Je me demande si... mais non, je pense que, le soir, vous rentrez toujours auprès de votre famille ?

— Ma foi, oui, toujours.

— Si jamais, pour une raison ou une autre, vous étiez forcé de rester en ville, un soir, peut-être... pourrions-nous dîner ensemble ?

— Cela ne m'arrive pas souvent, dit Castle.

— Non, j' imagine.

— C'est que, voyez-vous, ma femme devient nerveuse quand elle reste seule.

— Naturellement. Je comprends. C'était une idée comme ça, en passant.

Il contemplait à nouveau la photographie.

— Nous avons coutume de dîner ensemble de temps à autre. Dieu fasse qu'elle soit heureuse. Nul ne peut rien à rien, n'est-ce pas ?

Le silence retomba comme les brouillards d'antan, les séparant l'un de l'autre : chacun de

leur côté, ils ne pouvaient voir la chaussée et ils devaient tâtonner, les mains tendues en avant. Castle dit :

— Mon fils n'est pas en âge de se marier. Je suis bien content de ne pas avoir encore ce souci.

— Vous venez au bureau le samedi, je crois ? Je suppose qu'il vous serait difficile de rester une ou deux heures de plus ? Je ne connaîtrai pas âme qui vive à ce mariage, à part ma fille... et sa mère, bien entendu. Elle a dit – ma fille, évidemment – que je pouvais amener quelqu'un du bureau, si je le désirais. Pour me tenir compagnie.

— Mais naturellement, je serai très heureux de... si vous pensez réellement que...

Il était rare qu'il pût résister à un appel de détresse, si codé fût-il.

II

Pour une fois, Castle se passa de déjeuner. Il ne souffrit pas de la faim – rien que de cette rupture de routine. Il se sentait mal à l'aise. Il avait envie de vérifier si tout allait bien du côté de Davis.

Comme il quittait l'immense bâtiment anonyme, à 13 heures, après avoir enfermé tous ses papiers en sûreté dans le coffre – y compris une note dénuée d'humour et signée Watson – il tomba sur Cynthia à la sortie.

— Je vais voir comment va Davis, lui dit-il. Vous venez ?

— Moi, pourquoi ? Non, j'ai des tas de courses à faire. Vous-même, pourquoi y allez-vous ? Ce n'est rien de grave, que je sache ?

— Non, simplement je pensais aller voir. Il est tout seul dans cette espèce d'appartement, à part ses types de l'Environnement. Et ceux-ci ne rentrent jamais avant le soir.

— Le docteur Percival a promis d'y passer.

— Oui, je le sais, mais il doit être reparti, maintenant. Je me disais que peut-être vous aimeriez m'accompagner... Comme ça.

— Oh ! bien. À condition de ne pas rester trop longtemps. Inutile d'apporter des fleurs, je pense ? Ce n'est pas l'hôpital.

Pas tendre, la fille.

Davis leur ouvrit la porte. Il était vêtu d'une robe de chambre. Castle remarqua comme son visage s'illuminait à la vue de Cynthia. Cela dura un instant – le temps de s'apercevoir qu'elle n'était pas seule. Et Davis commenta le fait sans enthousiasme :

— Oh, vous êtes venu, vous aussi ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, Davis ?

— Je ne sais pas. Rien de sérieux. Mon sacré foie qui me joue un tour.

— Il me semblait que votre ami avait parlé de crampes d'estomac, au téléphone, fit observer Cynthia.

— Oh ! le foie est situé dans les parages de l'estomac, non ? Ou bien est-ce que ce sont les reins ? Je ne suis pas très ferré sur ma géographie personnelle.

— Je vais arranger votre lit, Arthur, dit Cynthia, pendant que vous bavarderez tous les

deux.

— Non, je vous en prie, n'en faites rien. Il est tout juste un peu froissé. Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise. Un verre ?

— Vous pouvez boire avec Castle ; moi, je m'occupe du lit.

— Elle a une sacrée volonté, dit Davis. Que prenez-vous, Castle ? Whisky ?

— Un petit, merci.

Davis sortit deux verres. Castle reprit :

— Vous feriez mieux de vous abstenir, si vous avez mal au foie. Que vous a dit le docteur Percival, exactement ?

— Oh ! il a essayé de me faire peur. Comme tous les médecins, non ?

— Cela m'est égal de boire seul, vous savez.

— Il m'a déclaré que si je ne ralentissais pas un peu, je risquais la cirrhose. Il faut que j'aille me faire faire une radio, demain. Je lui ai répondu que je ne bois pas plus que n'importe qui ; mais il m'a dit qu'il y a des foies moins résistants que d'autres. Les médecins ont toujours le dernier mot.

— À votre place, je ne toucherais pas à ce whisky.

— Il m'a recommandé de « diminuer la dose » ; donc, je ne prends qu'un demiwhisky. En outre, je lui ai promis de renoncer au porto. Ce que je ferai pendant une semaine ou deux. Il n'y a pas plus complaisant que moi. Je suis heureux de votre visite, Castle. Savez-vous que le docteur Percival m'a vraiment fichu un peu la frousse ? J'avais l'impression qu'il me cachait une partie de ce qu'il savait. Ce serait affreux, non, si on avait décidé de m'envoyer à L.M. et puis que, *lui*, il ne veuille pas me laisser partir. Sans compter une autre crainte que j'ai. Vous a-t-on parlé de moi ?

— Non. Ah ! si. Daintry m'a demandé ce matin si j'étais satisfait de vous et j'ai répondu que oui, entièrement.

— Vous êtes un bon ami, Castle.

— Tout cela vient de cette imbécillité de contrôle. Vous vous rappelez, le jour où vous aviez rendez-vous avec Cynthia au Zoo ? J'ai eu beau leur expliquer que vous étiez chez le dentiste, n'empêche que...

— Oui. Je suis le genre de type qu'on pince à chaque coup. Et pourtant, je respecte presque toujours les règles. C'est ma façon d'être loyal, j'imagine. Vous, c'est différent. Si je sors un rapport une fois pour l'étudier en déjeunant, je me fais piquer. Mais vous, je vous ai vu en sortir je ne sais combien ! Vous prenez des risques, comme les prêtres, à ce qu'on dit. Si j'étais vraiment à l'origine d'une fuite – malgré moi, bien sûr – je viendrais me confesser à vous.

— Dans l'espoir de l'absolution ?

— Non. Mais d'un peu de justice.

— Alors, vous feriez complètement fausse route, Davis. Je n'ai pas l'ombre d'une idée de ce que signifie le mot « justice ».

— Vous me condamneriez à être fusillé à l'aube ?

— Oh ! non. J'absoudrai toujours les gens que j'aime bien.

— Eh ! mais, dans ce cas, c'est vous, le vrai danger pour la sécurité ! s'exclama Davis. Vous croyez que ce fichu contrôle va durer encore longtemps ?

— Jusqu'à ce qu'ils trouvent la fuite, j'imagine, ou qu'ils décident qu'il n'y en avait pas du tout, finalement. Peut-être un type du MI5 a-t-il mal interprété les preuves.

— À moins que cela ne vienne d'une femme, Castle. Pourquoi pas une femme, hein ? C'est peut-être une de nos secrétaires, si ce n'est ni vous, ni moi, ni Watson. Rien que d'y penser, j'en ai froid dans le dos. Cynthia m'avait promis de dîner avec moi, l'autre soir. Je l'attendais chez Stone ; et là, à la table à côté de la porte, était assise une jolie fille qui attendait quelqu'un, elle aussi. Nous avons failli nous sourire, tous les deux ; après tout, on nous avait posé à chacun un lapin. Compagnons de détresse, vous voyez ça ? Je lui aurais bien parlé – après tout, Cynthia m'avait laissé tomber – et puis l'idée m'est venue que, peut-être, on l'avait fourrée là pour me pincer. Qui sait si on ne m'avait pas entendu réserver ma table par téléphone, au bureau ? Qui sait si Cynthia ne s'était pas abstenue de venir sur ordre ? Là-dessus, je vous donne en mille qui est entré et a rejoint la jolie fille en question... Daintry !

— C'était probablement sa propre fille.

— On travaille en famille, dans la baraque, non ? Quelle fichue imbécillité que ce métier ! On ne peut se fier à personne. Maintenant, je ne fais même plus confiance à Cynthia. Elle est en train de retaper mon lit, et Dieu sait ce qu'elle espère y trouver ! Et pourtant, elle n'y découvrira que les miettes de pain de mon petit déjeuner. Mais peut-être les analysera-t-on. Une miette pourrait contenir un micropoint !

— Il va falloir que je parte. La valise du Zaïre est arrivée.

Davis posa son verre.

— Du diable si le whisky n'a pas changé de goût, depuis que Percival m'a flanqué ses idées dans la tête. Et *vous*, vous le croyez, que j'ai une cirrhose ?

— Non, mais allez-y doucement pendant quelque temps.

— Plus facile à dire qu'à faire. Quand je m'ennuie, je bois. Vous avez de la chance d'avoir Sarah. Comment va Sam ?

— Il vous réclame beaucoup. Il dit que vous n'avez pas votre pareil pour jouer à cache-cache.

— C'est un gentil corniaud, ce petit. Je voudrais bien avoir mon petit corniaud, moi aussi... à condition que ce soit avec Cynthia. Vous parlez d'un espoir !

— Le climat de Lourenço Marques n'est pas des meilleurs...

— Oh ! on dit qu'il est OK pour les enfants jusqu'à six ans.

— Eh bien, alors, peut-être Cynthia faiblira-t-elle. Après tout, elle est bel et bien en train de faire votre lit.

— Oui, elle serait une mère pour moi, j'imagine ; mais elle est de ces filles qui passent leur temps à chercher quelqu'un à admirer. Ce qu'elle aimerait, c'est un type sérieux... comme vous. L'ennui c'est que, moi, quand je suis sérieux, je suis incapable d'*agir* sérieusement. Cela m'embarrasse. Imagineriez-vous deux minutes qu'on puisse m'admirer ?

— Parfaitement. Vous avez un admirateur : Sam.

— Je doute que Cynthia aime à jouer à cache-cache.

Cynthia revient. Elle dit :

— Votre lit était un véritable champ de bataille. Depuis quand ne l’avait-on pas fait ?

— La femme de ménage vient le lundi et le vendredi, et c’est aujourd’hui jeudi.

— Vous ne pouvez pas vous en charger vous-même ?

— Oh ! je tire plus ou moins les draps autour de moi en me couchant.

— Et vos types de l’Environnement, qu’est-ce qu’ils font, eux ?

— Bah ! on les a dressés à ne remarquer la pollution que lorsqu’elle leur est officiellement signalée.

Davis les accompagna jusqu’à la porte.

— À demain, dit Cynthia.

Et elle commença à descendre l’escalier. Un peu plus bas, elle cria par-dessus son épaule qu’elle avait des tas de courses à faire.

— « *Elle n’aurait jamais dû me regarder,
Si elle ne voulait pas que je l’aime* »,

cita Davis.

Castle fut surpris. Il n’aurait jamais imaginé Davis lisant la poésie de Browning – sauf à l’école, évidemment.

— Allons ! dit-il. À moi la valise du Zaïre.

— Je suis navré, Castle. Je sais à quel point cette valise vous agace. Je ne tire pas au flanc, je vous jure. Et ce n’est pas la gueule de bois. C’est dans les jambes et dans les bras. Je suis en coton.

— Remettez-vous au lit.

— Je crois que c’est ce que je vais faire. Sam trouverait que je ne vaud rien à cache-cache en ce moment, ajouta Davis, penché par-dessus la rampe pour suivre des yeux Castle.

Comme celui-ci arrivait au bas de l’escalier, Davis appela encore : « Castle ! »

— Oui ! répondit Castle en levant la tête.

— Vous ne croyez pas que cela puisse me barrer le chemin, dites ?

— Le chemin ?

— Je deviendrai un autre homme si on me laisse aller à Lourenço Marques.

— J’ai fait de mon mieux. J’ai parlé à « C ».

— Vous êtes un chic type, Castle. Quoi qu’il arrive, merci.

— Retournez vous coucher et reposez-vous.

— Oui, vous avez raison.

Mais il resta là, penché au-dessus de la rampe, tandis que Castle poursuivait sa descente.

CHAPITRE VII

I

Castle et Daintry arrivèrent les derniers à la mairie et prirent place tout au fond de la salle peinte en marron sinistre. Quatre rangées de chaises vides les séparaient du reste des invités, au nombre d'une douzaine environ, partagés en clans rivaux comme dans les mariages à l'église, chaque clan dévisageant l'autre avec un intérêt critique et non sans dédain. Seul, le champagne aurait une chance de provoquer la trêve entre eux un peu plus tard.

— J'imagine que ce doit être ça, Colin, dit le colonel Daintry, en indiquant de la tête un jeune homme qui venait de rejoindre sa fille devant la table de l'officier d'état civil. Je ne connais même pas son nom de famille, ajouta-t-il.

— Qui est la femme au mouchoir ? Elle a l'air toute bouleversée.

— C'est ma femme, répondit le colonel Daintry. J'espère que nous pourrons nous éclipser avant qu'elle nous remarque.

— Vous ne pouvez pas faire cela. Votre fille ne saurait même pas que vous êtes venu.

L'officier d'état civil entamait un petit discours. Quelqu'un fit : « Chhhut ! » comme au théâtre quand le rideau se lève.

— Le nom de votre gendre est Clutters, chuchota Castle.

— Vous en êtes sûr ?

— Non, mais c'est ce que j'ai cru entendre.

L'officier d'état civil offrit la sorte de vœux de bonheur, brefs et laïcs, que l'on qualifie parfois de sermon de mairie, et quelques personnes s'éclipsèrent en regardant ostensiblement leur montre en guise d'excuse.

— Vous ne croyez pas que nous pourrions filer aussi ? demanda Daintry.

— Non.

Quoi qu'il en fût, personne ne parut les remarquer, lorsqu'ils se retrouvèrent debout sur le trottoir de Victoria Street. Les taxis fondaient sur le petit groupe comme des oiseaux de proie, et Daintry fit un dernier effort pour s'échapper.

— Ce serait injuste envers votre fille, objecta Castle.

— Je ne sais même pas où ils s'en vont, tous, dit Daintry. Quelque part à l'hôtel, probablement.

— Nous pouvons toujours suivre.

Ce qu'ils firent – jusqu'aux grands magasins Harrods et au-delà, dans une fine brume d'automne.

— Je me demande bien à quel hôtel... ? dit Daintry. J'ai peur que nous ne les ayons perdus.

Il se pencha en avant pour examiner la voiture qui les précédait.

— Pas de chance ! Je reconnais la nuque de ma femme.

— Ce n'est pas un indice très sûr.

— Tout de même ! Nous avons été mariés quinze ans ; et cela en fait sept que nous ne nous sommes plus adressé la parole, ajouta-t-il sombrement.

— Le champagne arrangera cela, dit Castle.

— Mais je n'aime pas le champagne ! C'est terriblement gentil à vous, Castle, de m'accompagner. Je n'aurais jamais été capable d'affronter cela tout seul.

— Le temps de prendre un verre, et nous filerons.

— Du diable si je sais où nous allons ! Voilà des années que je ne suis venu par ici. On dirait que presque tous les hôtels sont neufs.

Ils avançaient par à-coups dans Brompton Road.

— En général, on va chez la mariée, dit Castle, à défaut de l'hôtel.

— Elle n'a pas de chez-elle. Officiellement, elle partage un appartement avec une amie ; mais, apparemment, elle vit depuis un bon bout de temps avec ce Clutters. Clutters ! Quel nom !

— Il est possible que j'aie mal entendu. L'officier d'état civil ne parlait pas distinctement.

Les taxis commençaient à dégorger les autres invités, tels des paquets-cadeaux enrubannés, devant une petite maison trop charmante, dans une rue en demi-lune. C'était une chance que l'assemblée fût peu nombreuse : ici, les maisons n'avaient pas été construites en prévision de grandes réceptions. Deux douzaines de gens suffisaient à donner l'impression que les murs allaient ployer et les planchers céder.

— Je crois savoir où nous sommes, dit Daintry. C'est l'appartement de ma femme. J'ai appris qu'elle s'était acheté quelque chose à Kensington.

Ils se faufilèrent, par l'escalier surchargé, jusqu'à un salon. De chaque table, de chaque étagère de livres, du piano, du manteau de la cheminée, des chouettes en porcelaine lorgnaient les invités, de leurs yeux alertes et voraces au-dessus de la courbe cruelle du bec.

— Oui, c'est bien son appartement, dit Daintry. Elle a toujours eu une passion pour les chouettes ; mais la passion n'a fait que croître depuis mon époque.

Impossible d'apercevoir la mariée, dans la foule agglutinée autour du buffet. De temps à autre, la détonation d'un bouchon de champagne. Il y avait un gâteau de mariage et, jusqu'au sommet de l'échafaudage de sucre rose, on avait trouvé le moyen de percher une chouette. Un homme de haute taille, à la moustache coupée exactement comme celle de Daintry, s'approcha d'eux et dit :

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais servez-vous de champe, je vous prie.

À en juger par le mot d'argot, l'homme devait dater de la Grande Guerre de 14 ou presque. Il avait cet air absent des hôtes d'antan.

— Nous avons économisé sur le service, expliqua-t-il.

— Mon nom est Daintry.

— Daintry ?

— Il s'agit du mariage de ma fille, dit Daintry, d'une voix aussi sèche qu'un biscuit de soldat.

— Ah ! mais alors, vous êtes sans doute le mari de Sylvia ?

— Oui. Je n'ai pas saisi *votre* nom.

L'homme s'éloignait déjà en appelant : « Sylvia ! Sylvia ! »

— Sortons d'ici, dit Daintry désespérément.

— Il faut absolument que vous voyiez votre fille.

Une femme fendait impétueusement la foule qui cernait le buffet. Castle la reconnut : c'était elle qui avait pleuré à la mairie. Maintenant, elle n'avait plus du tout l'air encline à la tristesse. Elle dit :

— Chéri ! Edward m'a prévenue que tu étais là. Comme c'est gentil à toi d'être venu ! Je sais comme tu es toujours terriblement occupé.

— Oui, il faut vraiment que nous partions. Je te présente monsieur Castle. Un collègue du bureau.

— Ah ! toi et ton satané bureau ! Comment allez-vous, monsieur Castle ? Il faut que je trouve Elizabeth ! Et Colin !

— Ne les dérange pas. Nous sommes vraiment forcés de partir.

— Moi-même, je ne suis là que pour la journée. Je suis venue de Brighton. Edward m'a amenée en voiture.

— Qui est Edward ?

— Il nous a été d'une aide précieuse. Pour commander le champagne et tout. Les femmes ont vraiment besoin d'un homme, dans ces occasions-là. Tu n'as pas changé du tout, chéri. Cela fait combien d'années ?

— Six ou sept ?

— Comme le temps passe !

— Ta collection de chouettes s'est beaucoup enrichie.

— De chouettes ?... Colin, Elizabeth, par ici ! appela-t-elle.

Ils arrivèrent, main dans la main. Daintry n'associait guère sa fille à une idée de tendresse quasi infantine ; sans doute pensait-elle qu'il est de règle de se tenir par la main, à un mariage.

— Comme c'est adorable à toi d'avoir réussi à venir, papa, dit-elle. Je sais à quel point tu détestes ce genre de corvée.

— C'est ma première expérience du genre.

Daintry regardait le compagnon de sa fille, avec son œillet à la boutonnière et son costume à fines rayures, flambant neuf. Il avait des cheveux d'un noir de jais, parfaitement lissés autour des oreilles.

— Comment allez-vous, monsieur ? Elizabeth m'a beaucoup parlé de vous.

— Je ne puis en dire autant, répliqua Daintry. Ainsi donc, c'est vous Colin Clutters ?

— Pas Clutters, papa. Où as-tu pris cela ? Son nom est Clough. *Notre* nom, veux-je dire.

Une vague de retardataires, qui n'étaient pas venus à la mairie, avait séparé le colonel de Castle. Un homme arborant un gilet croisé déclara à celui-ci :

— Je ne connais pas un chat, ici, à part Colin, bien sûr. Il y eut un bruit de porcelaine brisée. La voix de Mme Daintry domina le tumulte :

— Pour l'amour du Ciel, Edward ! J'espère que ce n'est pas une de mes chouettes ?

— Non, non, ne vous inquiétez pas, ma chère. Ce n'est qu'un cendrier.

— Pas un chat, répéta l'homme au gilet croisé. À propos, mon nom est Joiner.

— Et le mien, Castle.

— Vous connaissez Colin ?

— Non. J'accompagne le colonel Daintry.

— Qui est-ce ?

— Le père de la mariée.

Quelque part, un téléphone sonnait. Personne n'y prêtait attention.

— Vous devriez bavarder un peu avec le jeune Colin. C'est un garçon intelligent. Brillant.

— Il a un curieux nom de famille, vous ne trouvez pas ?

— Ah ! oui, comment ça ?

— Clutters... c'est bien cela ?

— Son nom est Clough.

— Oh ! j'avais mal entendu.

Nouveau bruit de porcelaine brisée. Par-dessus le tintamarre, la voix d'Edward s'éleva, rassurante :

— Soyez tranquille, Sylvia ! Rien de sérieux. Toutes les chouettes sont intactes.

— Il a réellement révolutionné notre publicité.

— Vous travaillez ensemble ?

— Ma foi, le fait est que c'est moi le talc Jameson pour bébés, pour ainsi dire.

Le dénommé Edward saisit Castle par le bras :

— Vous vous appelez bien Castle ?

— Oui.

— On vous demande au téléphone.

— Comment ? Personne ne sait que je suis ici.

— C'est une femme. Elle semble bouleversée. Elle dit que c'est urgent.

Castle songea aussitôt à Sarah. Elle savait qu'il devait aller à ce mariage ; mais Daintry lui-même avait ignoré jusqu'à la dernière minute où cette histoire les mènerait. Sam avait-il une rechute ?

— Où se trouve le téléphone ? demanda-t-il.

— Suivez-moi.

Mais, lorsqu'ils parvinrent à l'appareil – un téléphone blanc, au chevet d'un grand lit blanc, gardé par une chouette blanche – quelqu'un avait raccroché.

— Navré, dit Edward. Je suppose qu'elle rappellera.

— Elle n'a pas donné de nom ?

— Impossible d'entendre, au milieu de tout ce bruit. Elle avait la voix de quelqu'un qui a pleuré, il m'a semblé. Venez prendre encore une coupe de champe.

— Si cela vous est égal, je préfère rester près du téléphone.

— Dans ce cas, excusez-moi de ne pas vous tenir compagnie. Vous comprenez, il faut que je veille sur les chouettes, et c'est qu'il y en a ! S'il arrivait malheur à l'une d'elles, Sylvia en aurait le cœur brisé. Je lui avais suggéré de les ranger à l'abri, mais elle en a plus d'une centaine ! Sans elles, l'appartement aurait eu l'air presque nu. Vous êtes un ami du colonel Daintry ?

— Nous travaillons au même endroit.

— « Chut ! Pas un mot à la reine-mère ! » — ce genre-là, hein ? C'est un peu embarrassant pour moi de le rencontrer ainsi. Sylvia pensait qu'il ne viendrait pas. Peut-être aurais-je dû m'abstenir, moi aussi. Affaire de tact. Bon, mais qui aurait veillé sur les chouettes ?

Castle s'assit sur le bord de l'immense lit blanc. La chouette blanche qui montait la garde à côté du téléphone blanc le considérait furieusement de ses yeux de porcelaine, comme si elle avait reconnu en lui un immigrant clandestin, venu se jucher sur le rivage de cet étrange continent polaire — même les murs étaient blancs et les pieds de Castle reposaient sur un tapis neigeux. Il avait peur — pour Sam, pour Sarah, pour lui-même. La peur semblait se répandre, tel un gaz invisible, par l'orifice du téléphone muet. Tout ce qu'il aimait au monde était menacé avec lui par le mystérieux appel. Le tapage des voix venant du salon semblait se réduire maintenant à une vague rumeur, un brouhaha de tribus au loin, par-delà ce désert de neige. Brusquement, le téléphone sonna. Il écarta la chouette blanche et saisit le récepteur.

À son grand soulagement, ce fut la voix de Cynthia :

— C'est vous, M. C. ?

— Oui. Comment avez-vous fait pour me trouver ?

— J'ai essayé la mairie, mais vous veniez de partir. Alors j'ai cherché madame Daintry dans l'annuaire.

— Qu'y a-t-il, Cynthia ? Vous avez une voix bizarre.

— M. C., il est arrivé quelque chose d'affreux. Arthur est mort.

Une fois de plus, il se demanda sur l'instant qui était Arthur.

— Davis ? Mort ? Mais il devait revenir au bureau la semaine prochaine !

— Je sais. La femme de ménage l'a trouvé quand elle est venue pour... pour faire le lit.

La voix se brisa au bout du fil.

— Je passe tout de suite au bureau, Cynthia. Avez-vous vu le docteur Percival ?

— C'est lui qui a téléphoné pour me prévenir.

— Il faut que j'aille annoncer la nouvelle au colonel Daintry.

— M. C.... je regrette de n'avoir pas été plus gentille avec lui. Je n'ai jamais eu un geste... sauf cette fois où j'ai fait son lit.

Il l'entendit lutter avec son souffle pour ne pas sangloter.

— J'arrive aussi vite que je peux.

Il raccrocha. Le salon était plus encombré que jamais et tout aussi bruyant. On avait découpé le gâteau et les gens cherchaient tous un coin tranquille pour y dévorer discrètement leur part. Daintry était debout, seul, une tranche de gâteau entre les doigts, derrière une table jonchée de chouettes. Il dit :

— Pour l'amour du ciel, filons, Castle. Je ne comprends rien à ce genre de séance.

— Daintry, je viens de recevoir un coup de téléphone du bureau. Davis est mort.

— Davis ?

— Oui, mort. Le docteur Percival...

— Percival ! s'exclama Daintry. Mon Dieu, cet homme !

Il repoussa sa tranche de gâteau parmi les chouettes et un gros oiseau gris bascula et s'écrasa par terre.

— Edward ! glapit une voix de femme. John a cassé la chouette grise !

Edward se fraya un chemin jusqu'à eux.

— Je ne peux pas être partout à la fois, Sylvia !

Mme Daintry surgit derrière lui et dit :

— John ! Espèce d'idiot et de vieil enquiquineur ! Jamais je ne te pardonnerai cela, non, jamais ! Et d'ailleurs, que diable fais-tu ici chez *moi* ?

— Venez, Castle, partons, dit Daintry. Je t'achèterai une autre chouette, Sylvia.

— Celle-ci est irremplaçable.

— Un homme vient de mourir, répliqua Daintry. Lui aussi est irremplaçable.

II

— Je ne m'y attendais pas, leur déclara le docteur Percival.

Castle trouva la formule étrangement neutre – aussi glacée que le pauvre corps qui gisait dans un pyjama froissé, allongé sur le lit. La veste était grande ouverte, exposant la poitrine nue, que, sans nul doute, on avait auscultée depuis longtemps en y cherchant en vain l'écho d'un dernier battement de cœur. Jusqu'alors, Castle avait toujours été frappé par l'extrême gentillesse qui semblait se dégager de Percival ; mais cette gentillesse s'était comme refroidie en présence du mort, et il y avait eu une nuance incongrue de gêne et d'excuse dans les étranges paroles qu'il avait prononcées.

Ce changement soudain avait porté un coup à Castle, lorsqu'il s'était retrouvé debout dans la chambre mal tenue, après avoir tout juste quitté le brouhaha des invités inconnus, le troupeau des chouettes de porcelaine et l'explosion des bouchons de champagne chez Mme Daintry. Le docteur Percival était devenu silencieux après son unique et malheureuse phrase, et personne d'autre ne parlait non plus. Il avait reculé loin du lit, un peu comme s'il avait voulu montrer un tableau à deux critiques désobligeants et qu'il eût attendu non sans appréhension leur jugement. Daintry ne disait mot. On eût dit qu'il lui suffisait d'observer le docteur Percival, comme s'il avait appartenu à celui-ci d'expliquer l'erreur évidente qu'il lui incombait de découvrir dans le tableau.

Castle éprouva le besoin de rompre ce silence interminable.

— Qui sont ces gens, au salon ? Que font-ils là ?

Le docteur Percival quitta le lit des yeux à contre cœur.

— Quels hommes ? Ah ! ceux-là. J'ai demandé à la Special Branch de venir jeter un coup d'œil.

— Pourquoi ? Vous croyez qu'on l'a tué ?

— Non, non. Bien sûr que non. Rien de la sorte. Il avait le foie dans un état abominable. On lui avait fait une radio il y a quelques jours.

— Alors pourquoi dire que vous ne vous y attendiez pas ?

— Je ne pensais pas que les choses évolueraient si vite.

— Il y aura autopsie, j'imagine ?

— Naturellement, naturellement.

Les « naturellement » voletèrent comme des mouches autour du corps.

Castle retourna au salon. Il y avait une bouteille de whisky, un verre sale et un numéro de *Playboy* sur la table basse.

— Je lui avais dit de s'arrêter absolument de boire, dit la voix du docteur Percival à l'adresse de Castle. Il n'a pas voulu m'écouter.

Il y avait deux hommes dans le salon. L'un d'eux prit le numéro de *Playboy*, le feuilleta rapidement et le secoua en l'air. L'autre explorait les tiroirs du bureau. Il dit à son compagnon :

— Voilà le carnet d'adresses. Tu ferais mieux de vérifier les noms. Contrôle les numéros de téléphone au cas où ils ne correspondraient pas.

— Je ne comprends toujours pas ce qu'ils peuvent bien chercher, dit Castle.

— Simple contrôle de sécurité, expliqua le docteur Percival. Daintry, j'ai essayé de vous joindre, car, au fond, c'est votre rayon à vous ; mais, apparemment, vous assistiez à je ne sais quel mariage.

— Oui.

— Il semble qu'il y ait eu un peu de négligence, récemment, au bureau. « C » est absent, mais il aurait sûrement tenu à ce que nous vérifiions que ce pauvre garçon n'a rien laissé traîner derrière lui.

— Par exemple, des numéros de téléphone ne correspondant pas aux noms de son carnet ? demanda Castle. Je ne qualifierais pas cela de négligence, à proprement parler.

— Ces gens-là observent toujours une certaine routine. N'est-ce pas, Daintry ?

Daintry ne répondit pas. Debout sur le seuil de la chambre à coucher, il contemplait le corps.

L'un des hommes dit :

— Jette un œil là-dessus, Taylor.

Il tendait à l'autre une feuille de papier. L'homme lut à voix haute : « *Bonne chance, Kalamazoo, Veuve Twanky* ».

— Bizarre, non ?

Taylor dit :

— « Bonne chance », c'est le français pour « good luck », Piper. Quant à Kalamazoo, ça sonne comme un nom de ville africaine.

— L'Afrique, hein ? C'est peut-être important.

— Vous feriez mieux de jeter votre œil sur l'*Evening News*, dit Castle. Vous découvririez probablement que ce sont les noms de trois chevaux. Il jouait régulièrement au PMU pendant le week-end.

— Ah ! fit Piper, un léger découragement dans la voix.

— Je crois que nous devrions laisser nos amis de la Special Branch achever leur travail en paix, dit le docteur Percival.

— Et la famille de Davis ? s'enquit Castle.

— Le bureau a fait le nécessaire. Il semble qu'il n'y ait d'autre parent qu'un cousin, à Droitwich. Dentiste.

— Tenez, monsieur, voilà quelque chose qui ne m'a pas l'air très orthodoxe, dit Piper.

Il tendait un livre au docteur Percival. Castle intercepta l'objet. C'était un petit choix de poèmes de Robert Browning. À l'intérieur, on pouvait voir un *ex-libris* armorié et portant le nom d'une école, le collège secondaire royal de Droitwich. Apparemment, il s'agissait d'un livre de prix, décerné en 1910 à un élève du nom de William Davis, pour la composition anglaise ; et ledit William Davis avait écrit à l'encre noire, d'une petite écriture méticuleuse : « *Transmis à mon fils Arthur par son père, pour sa place de premier à l'examen de physique, le 29 juin 1953.* » Browning, la physique et un adolescent de seize ans – voilà qui semblait bien former une association quelque peu étrange ; mais sans doute n'était-ce pas ce que Piper entendait par « peu orthodoxe ».

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le docteur Percival.

— Les poèmes de Browning. Je ne vois pas ce que cela a de peu orthodoxe.

Tout de même, Castle devait bien admettre que le petit livre n'allait guère de pair avec l'institut de recherches atomiques d'Aldermaston, le PMU et *Playboy*, pas plus qu'avec la triste routine du bureau et la valise du Zaïre. Découvre-t-on toujours des indices de complexité jusque dans l'existence la plus simple, à condition de la passer suffisamment au crible après que la mort a fait son œuvre ? Certes, Davis avait peut-être gardé ce livre par piété filiale ; mais il était également évident qu'il l'avait lu. N'avait-il pas cité Browning, la dernière fois que Castle l'avait vu en vie ?

— À bien y regarder de près, monsieur, il y a des passages qui sont marqués, dit Piper au docteur Percival. Vous vous y connaissez mieux en codes que moi. J'ai cru bon d'attirer votre attention.

— Qu'en pensez-vous, Castle ?

— Oui, c'est un fait : il y a des marques... (Castle feuilleta le livre.) Le recueil appartenait à son père, et il se peut que les marques soient de la main de celui-ci. À cela près que l'encre semble trop fraîche : il y a des c dans la marge.

— C'est significatif ?

Castle n'avait jamais pris Davis au sérieux, tant pour sa façon de boire que de jouer, ou même que pour son amour sans espoir pour Cynthia. Mais on ne se débarrasse pas aussi

facilement du cadavre d'un homme. Pour la première fois, il éprouvait une réelle curiosité de Davis. La mort lui conférait de l'importance. Elle lui donnait un genre de stature. Les morts sont peut-être plus avisés que nous. Il tourna les pages du petit ouvrage, tel un membre de la Société des Amis de Browning s'appliquant à interpréter un texte.

Daintry s'arracha au seuil de la chambre à coucher et dit :

— Il n'y a rien, n'est-ce pas, dans ces marques ?

— Rien de quoi ?

— De significatif, dit le colonel en reprenant la question de Percival.

— De significatif ? Il se pourrait que si, j'imagine. Cela pourrait dénoter tout un état d'esprit.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Percival. Croyez-vous vraiment que... ?

Sa voix était pleine d'espoir, comme s'il avait réellement souhaité que ce mort, dans la chambre voisine, ait pu représenter un danger pour la sûreté de l'État – et, ma foi, il n'avait pas tort, en un sens, songea Castle. L'amour et la haine sont également dangereux, il en avait lui-même averti Boris. Une scène lui revint en mémoire : une chambre à coucher à Lourenço Marques, le ronron du climatiseur, la voix de Sarah au téléphone : « C'est moi », puis ce sentiment soudain de joie immense. Son amour pour Sarah l'avait conduit à Carson, et Carson finalement à Boris. Un homme amoureux traverse le monde comme un anarchiste porteur d'une bombe à retardement.

— Vous voulez vraiment dire qu'il y a là un début de preuve ? poursuivit le docteur Percival. On vous a appris à vous servir d'un code ; moi, je n'y connais rien.

— Écoutez donc ce passage. Il est marqué d'un trait vertical et de la lettre c :

*Mais ne dirai jamais que paroles d'ami,
À peine peut-être avivées ;
Votre main ne tiendrait que comme il est admis...*

— Avez-vous une idée de ce que signifie ce c ? demanda Percival (et une fois de plus il y eut dans sa voix cette note d'espoir qui agaçait tant Castle). Cela pourrait signifier « code » non ? Afin de se souvenir qu'il avait déjà utilisé ce passage ? Quand on code à partir d'un livre je suppose que l'on doit faire très attention à ne pas se servir deux fois du même texte ?

— C'est assez juste. Tenez, voilà encore un passage marqué :

*O cent fois méritant, ces yeux de gris profond,
Ces cheveux tant chéris,
Que pour eux l'on touchât de souffrance le fond,
Goûtant ici l'enfer et pis...*

— Cela m'a tout l'air d'être de la poésie, monsieur, dit Piper.

— Encore un trait vertical et un c, docteur Percival.

— Donc, vous pensez vraiment que... ?

— Davis m'a dit un jour : « Quand je suis sérieux, je ne peux pas agir sérieusement. » Je

suppose donc qu'il devait recourir à Browning pour s'exprimer.

— Et le *c* ?

— C'est seulement l'initiale d'un nom de jeune fille, docteur Percival. Cynthia. Sa secrétaire. La fille dont il était amoureux. Elle est des nôtres. Rien qui intéresse la Special Branch.

Jusqu'alors, Daintry avait été là comme une présence silencieuse, sombre et agitée : celle d'un homme enfermé dans ses propres pensées. Il dit soudain, sur un ton nettement accusateur :

— Il *faut* qu'il y ait autopsie.

— Naturellement, dit le docteur Percival. Si son médecin le requiert. Je ne suis pas son médecin. Je ne suis que son collègue... bien qu'il m'ait en effet consulté, et que les radios soient en notre possession.

— Son médecin devrait déjà être ici.

— Je le ferai appeler dès que ces hommes en auront terminé. Plus que tout autre, colonel Daintry, vous mesurerez l'importance exacte de tout cela. Sécurité d'abord.

— Je me demande ce que révélera l'autopsie, docteur Percival.

— Je crois pouvoir vous le dire. Un foie presque complètement détruit.

— Détruit ?

— Par la boisson, bien entendu, colonel. Et quoi d'autre ? Sûrement, vous m'avez entendu en parler à Castle ?

Castle les laissa à leur duel à mots couverts. Il était temps pour lui d'aller regarder Davis une dernière fois avant qu'on le livrât aux pathologistes. Il fut heureux de voir que le visage ne portait aucune trace de souffrance. Il referma le pyjama sur la poitrine creuse. Il manquait un bouton. Recoudre les boutons ne fait pas partie du travail des femmes de ménage. Le téléphone, au chevet du lit, amorça un petit grelottement préliminaire qui n'aboutit à rien. Peut-être, quelque part, très loin, était-on en train de débrancher un microphone et un enregistreur. Davis ne serait plus sous surveillance. Il s'était évadé.

CHAPITRE VIII

I

Castle était penché sur ce qui, dans son esprit, ne pouvait être que son ultime rapport. Après la mort de Davis, aucune information ne devait plus provenir du Département Afrique – c'était l'évidence. Si les fuites continuaient, nul doute ne subsisterait sur le responsable ; si elles cessaient, la culpabilité retomberait inévitablement sur le mort. Davis avait quitté cette vallée de larmes ; on refermerait son dossier personnel ; on l'expédierait à un vague centre d'archives, où plus personne ne se soucierait de le consulter. Il recelait une histoire de trahison ? Et puis ? Comme n'importe quel secret d'État, il resterait bien gardé sous clé une trentaine d'années. En un triste sens, cette mort avait été providentielle.

Castle entendait la voix de Sarah, qui faisait la lecture à Sam avant de le border dans son lit. L'enfant était en retard d'une demi-heure sur sa nuit habituelle ; mais, ce soir-là, il avait eu besoin d'un supplément de consolation et de dorloterie : la première semaine d'école s'était assez mal passée.

Quelle lente et interminable affaire c'était, de transcrire un rapport en code à l'aide d'un livre ! Jamais il ne verrait le bout de *Guerre et Paix*. Demain il brûlerait son exemplaire, par mesure de sûreté, au milieu d'un grand feu de feuilles mortes, sans attendre l'arrivée du Trollope. Il était à la fois soulagé et plein de regrets – soulagé d'avoir payé autant qu'il l'aurait pu sa dette de gratitude envers Carson, et plein de regrets parce qu'il ne serait jamais en mesure de refermer le dossier d'« Oncle Remus » et d'achever de se venger de Cornélius Muller.

Son rapport terminé, il descendit au rez-de-chaussée pour attendre Sarah. Le lendemain était dimanche. Il lui faudrait déposer le rapport dans la boîte aux lettres – cette troisième boîte aux lettres qui ne servirait plus jamais. Il avait signalé que le rapport y serait, d'une cabine publique de Piccadilly Circus, avant de prendre son train à Euston. C'était un processus d'une lenteur excessive, que cette façon d'envoyer son dernier message ; mais la voie plus rapide et plus dangereuse était réservée, en toute dernière limite, à une extrême urgence. Il se versa un triple J. & B. et le murmure des voix, en haut, finit par lui donner un sentiment de paix momentané. Une porte se referma doucement ; des pas glissèrent dans le couloir au-dessus de lui. Les marches de l'escalier craquaient toujours quand on descendait. Il songea qu'il y avait des gens pour qui tout cela eût semblé une routine morne, ménagère, voire intolérable. Pour lui, cela représentait une sécurité qu'il avait craint de perdre à chaque heure des jours. Il savait exactement ce que dirait Sarah en entrant au salon, et il connaissait sa propre réponse. Le côté familial de l'existence était une protection contre les ténèbres de King's Road, dehors, et la lanterne du poste de police à l'angle de la rue. Il avait toujours eu devant les yeux l'image de l'agent en uniforme, qu'il connaîtrait probablement très bien de vue et qui accompagnerait l'homme de la Special Branch, à l'heure fatidique.

— Tu as pris ton whisky ?

— Et toi, je t'en prépare un ?

— Un petit, chéri.

— Ça va, Sam ?

— Je n'avais pas fini de le border, qu'il dormait déjà.

Comme dans un télégramme parfaitement transmis, chaque élément était le bon.

Il lui tendit un verre ; jusqu'à cet instant, il n'avait pas pu lui parler de l'événement.

— Comment était ce mariage, chéri ?

— Assez atroce. J'avais de la peine pour le pauvre Daintry.

— Pourquoi, pauvre ?

— Il y perd une fille, et je doute fort qu'il ait beaucoup d'amis.

— C'est fou le nombre de gens seuls qu'il semble y avoir à ton bureau.

— Oui. Tous ceux qui ne se mettent pas en ménage pour avoir de la compagnie. Allons, bois, Sarah.

— Nous ne sommes pas pressés ?

— Je voudrais nous servir un autre verre.

— Pourquoi ?

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Je ne pouvais rien dire devant Sam. Il s'agit de Davis. Il est mort.

— Mort ! Davis ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Le foie, d'après le docteur Percival.

— Mais un foie ne vous lâche pas comme ça, du jour au lendemain !

— C'est ce que prétend le docteur Percival.

— Tu ne le crois pas ?

— Non. Pas entièrement. Daintry non plus, d'ailleurs.

Elle se resservit deux doigts de whisky – il ne l'avait encore jamais vue faire cela.

— Pauvre, pauvre Davis ! dit-elle.

— Daintry veut une autopsie en dehors de la Boîte. Percival y est tout à fait prêt. Maintenant, il est certain que son diagnostic sera confirmé.

— S'il en est si sûr, c'est que ce doit être vrai ?

— Je n'en sais rien. Vraiment. On est capable de truquer tant de choses, dans la baraque ! Même une autopsie, peut-être.

— Qu'allons-nous dire à Sam ?

— La vérité. Il ne sert à rien de cacher la mort aux enfants. Il y a toujours quelqu'un qui meurt.

— Mais il adorait Davis ! Chéri, permets-moi de ne rien dire pendant une semaine ou deux.

Jusqu'à ce qu'il retombe sur ses pieds à l'école.

— Tu sais mieux que moi ce qui convient.

— Dieu fasse que tu puisses quitter un jour ces gens-là !

— Sûrement. Dans quelques années.

— Non, je veux dire : maintenant. À la minute même... On tirerait Sam du lit et on partirait pour l'étranger. N'importe où, avec le premier avion qui décollerait.

— Attends que j'aie ma retraite.

— Je pourrais travailler, Maurice. Nous pourrions vivre en France. La vie serait plus facile, là-bas. Les gens ont l'habitude de ma couleur.

— C'est impossible, Sarah. Pas tout de suite.

— Pourquoi ? Donne-moi une bonne raison, une seule.

Il s'efforça de plaisanter :

— Voyons, tu sais bien qu'on doit prévenir.

— Et *eux*, tu crois qu'ils se soucient de donner des préavis ?

Il fut effrayé par la rapidité de son intuition, lorsqu'elle ajouta :

— Et Davis ? Tu crois qu'il a eu droit à un préavis ?

— Si c'est le foie..., dit-il.

— Tu n'y crois pas un instant, n'est-ce pas ? N'oublie pas que j'ai travaillé autrefois pour toi, pour *eux*. J'ai été ton agent. Ne crois pas que je n'aie pas remarqué à quel point tu pouvais être anxieux, tout ce mois-ci... même à cause du releveur compteur. Il y a eu fuite, n'est-ce pas ? Dans ton service ?

— Je crois que c'est ce qu'ils pensent.

— Et on a mis cela sur le dos de Davis. Mais toi, tu crois qu'il était coupable ?

— Il se peut que la fuite ait été involontaire. Davis était très négligent.

— Tu crois qu'on a pu le supprimer pour sa négligence ?

— J'imagine que, dans notre baraque, il existe une chose qui s'appelle négligence criminelle.

— Cela aurait pu être toi qu'on soupçonnait, au lieu de Davis. Et c'est toi qui serais mort. D'avoir bu trop de J. & B.

— Oh ! j'ai toujours été très prudent... sauf le jour où je suis tombé amoureux de toi, ajouta-t-il sur un ton de plaisanterie sans joie.

— Où vas-tu ?

— Prendre un peu l'air, j'en ai besoin. Buller aussi.

II

De l'autre côté de la longue allée qui traversait la lande communale, et qui portait pour une raison mystérieuse le nom de « la Glacière », le bois de hêtres commençait et descendait en pente douce vers la route d'Ashridge. Castle s'assit sur un talus, pendant que Buller fourrageait parmi les feuilles mortes de l'année précédente. Il savait qu'il n'avait aucun motif

de traîner là. La curiosité n'est pas une excuse. Il aurait dû déposer son enveloppe et s'en aller. Une voiture arriva doucement sur la route, venant de Berkhamsted ; Castle regarda sa montre. Il y avait quatre heures qu'il avait lancé son signal de la cabine téléphonique de Piccadilly Circus. Il put tout juste deviner le numéro minéralogique de la voiture ; mais, comme il aurait pu s'y attendre, ce numéro lui était aussi inconnu que la voiture elle-même, une petite Toyota rouge. Près de la maison du garde, à l'entrée du parc d'Ashridge, la voiture s'arrêta. Il n'y en avait pas d'autre en vue, non plus que de piétons. Le conducteur éteignit ses phares, puis, comme s'il s'était ravisé, les ralluma. Un bruit derrière Castle lui affola le cœur – ce n'était que Buller qui batifolait dans les fougères.

Castle s'éloigna, grimpant parmi les grands arbres dont l'écorce vert olive noircissait à l'approche de la nuit. Il y avait plus de cinquante ans qu'il avait découvert ce creux dans l'un des troncs – le sixième en comptant à partir de la route. À l'époque, il était forcé de s'étirer de presque toute sa taille pour atteindre le creux ; mais le cœur lui battait déjà de la même façon folle qu'en ce moment. À dix ans, il y déposait déjà des messages d'amour : la destinataire n'avait que sept ans. Il lui avait montré la cachette à l'occasion d'un pique-nique où ils étaient ensemble, et il lui avait dit qu'il y laisserait quelque chose d'important pour elle, la prochaine fois qu'il y reviendrait.

Cette seconde fois, il avait laissé un gros bonbon glacé à la menthe, enveloppé dans du papier sulfurisé. Lorsqu'il y était revenu voir, le tout avait disparu. Ensuite, il avait déposé un mot où il déclarait son amour – en lettres majuscules, parce que l'aimée commençait juste à apprendre à lire. Mais, lors de sa troisième visite, le mot était toujours là, défiguré par un dessin grossier. Un inconnu, avait-il pensé, avait sans doute découvert la cachette ; il s'était refusé à croire que ce fût elle la responsable, jusqu'au jour où elle lui avait tiré la langue en passant, de l'autre trottoir de la Grand-Rue, et où il avait compris qu'elle avait été déçue de ne pas trouver un autre bonbon glacé. Cela avait été son premier chagrin d'amour et il n'était jamais revenu au pied de cet arbre, jusqu'à ce que, près de cinquante ans plus tard, dans le grand salon du Regent Palace, un homme, qu'il n'avait jamais revu, lui eût demandé de suggérer une autre boîte aux lettres sûre.

Il mit Buller en laisse et guetta, de sa cachette dans les fougères. L'homme à la voiture dut utiliser une lampe électrique pour trouver le creux. Castle vit la moitié inférieure du corps se silhouetter un instant, cependant que le faisceau lumineux descendait le long du tronc d'arbre. Il distingua une petite bedaine, une braguette ouverte. Habile précaution – sans doute l'homme avait-il emmagasiné une quantité raisonnable d'urine. Quand le faisceau fit demi-tour pour éclairer le trajet du retour vers la route d'Ashroad, Castle reprit lui aussi le chemin de sa villa. Il se répétait : « C'est mon dernier rapport », et ses pensées revenaient à la fillette de sept ans. Elle lui avait paru toute perdue au pique-nique de leur première rencontre ; elle était timide, laide ; peut-être était-ce cela, en elle, qui l'avait attiré.

« Pourquoi, se demanda-t-il, certains d'entre nous sont-ils incapables de tomber amoureux de la réussite ainsi que de la puissance ou de la beauté ? Parce que nous nous en sentons indignes, tandis que nous sommes plus à notre aise avec l'insuccès ? » Non, il ne croyait pas que ce fût la bonne raison. Peut-être était-ce par souci de justice, comme le Christ, cette figure légendaire en laquelle il eût voulu croire. « Venez moi, vous qui êtes dans l'affliction et qui ployez sous le faix. » Si jeune qu'elle fût, la petite fille de ce pique-nique d'août, elle ployait sous la timidité et la honte. Peut-être avait-il seulement voulu lui donner l'illusion d'être aimée et, par voie de conséquence, s'était-il pris lui-même à l'aimer. Rien de commun avec la pitié – pas plus que lorsqu'il était tombé amoureux de Sarah, enceinte des œuvres

d'un autre. On l'avait mis sur cette terre pour rétablir l'équilibre, un point c'était tout.

— Tu es resté longtemps dehors, fit observer Sarah.

— Tu sais, j'avais vraiment besoin de marcher. Comment va Sam ?

— Que crois-tu ? Il dort à poings fermés. Je te sers un autre whisky ?

— Oui. Un petit, comme tout à l'heure.

— Un petit ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Uniquement histoire de prouver que je suis capable de mettre un peu les freins, peut-être. À moins que ce ne soit parce que je me sens plus heureux. Ne me demande pas pourquoi, Sarah. Quand on parle du bonheur, il s'envole.

Apparemment, l'excuse leur suffit à tous deux. Au cours de la dernière année de leur séjour en Afrique du Sud, Sarah avait appris à ne pas poser trop de questions ; mais, cette nuit-là, au lit, Castle resta longtemps éveillé, n'en finissant plus de se répéter les derniers mots du rapport fabriqué à l'aide de *Guerre et Paix*. Il avait ouvert le livre au hasard plusieurs fois, en quête de *sortes Virgilianae*, avant de choisir les phrases sur lesquelles serait fondé le code. « *Vous dites : Je ne suis pas libre. Mais j'ai levé la main et l'ai laissée retomber.* » C'était comme si, en choisissant ce passage, il avait envoyé un signal de défi aux deux services secrets. Le dernier mot du message, lorsque Boris ou un autre le décoderait, donnerait : « *adieu* ».

Quatrième partie

CHAPITRE I

I

Les nuits qui suivirent la mort de Davis furent peuplées de rêves pour Castle. Rêves formés de fragments incohérents d'un passé qui le poursuivait jusqu'aux premières heures du jour. Davis n'y tenait aucun rôle – peut-être parce que son souvenir, dans leur sous-département désormais restreint et attristé, emplissait suffisamment les heures de veille. Le fantôme de Davis rôdait autour de la valise du Zaïre et les télégrammes chiffrés par Cynthia étaient maintenant encore plus mutilés que jamais.

Donc, la nuit, Castle rêvait d'une Afrique du Sud reconstituée avec haine, même si parfois les pièces et les morceaux de souvenirs se mélangeaient avec ceux d'une Afrique qu'il ne se souvenait plus d'avoir tant aimée. Dans un de ces rêves, il rencontrait soudain Sarah dans un parc de Johannesburg jonché de détritiques ; elle était assise sur un banc réservé aux Noirs, et il se détournait pour s'asseoir sur un autre. Carson le quittait à la porte de toilettes publiques et choisissait l'entrée réservée aux Noirs, le laissant dehors, honteux de son manque de courage. À la suite de quoi, un rêve totalement différent se présenta à lui, la troisième nuit. En se réveillant, il dit à Sarah :

— C'est drôle, j'ai rêvé de Rougemont. Il y a des années que je n'avais pensé à lui.

— Rougemont ?

— J'oubliais. Tu ne l'as jamais connu.

— Qui était-ce ?

— Un fermier de l'État libre d'Orange. En un sens, je l'aimais autant que Carson.

— Il était communiste ? Non, sûrement pas, puisque c'était un homme de la terre.

— Non. Il était de ceux qui n'auront plus qu'à mourir quand les tiens auront pris le pouvoir.

— Les miens ?

— Les nôtres, voulais-je dire évidemment, se reprit-il vivement et tristement, comme s'il avait été sur le point de faillir à sa parole.

Rougemont vivait à la lisière d'un demi-désert, non loin d'un ancien champ de bataille de la guerre des Boers. Ses ancêtres huguenots avaient fui la France à l'époque des persécutions ; mais il ne parlait pas un mot de français, rien que l'afrikaans et l'anglais. Avant même sa naissance, il était pénétré du mode de vie hollandais – exception faite de l'apartheid. Il s'en tenait à l'écart : il refusait de voter nationaliste, méprisait le *United Party* et on ne savait quel vague sentiment de loyauté envers ses ancêtres l'empêchait de voter pour la petite bande des progressistes. Ce n'était pas par héroïsme ; mais peut-être à ses yeux, comme à

ceux de son grand-père, l'héroïsme s'arrêtait-t-il là où commence la politique. Il traitait ses ouvriers agricoles avec bonté et compréhension, sans une ombre de condescendance. Castle l'avait entendu un jour discuter avec son contremaître noir de l'état des moissons : la discussion se déroulait entre égaux. La famille de Rougemont et la tribu du contremaître étaient arrivées en Afrique du Sud presque en même temps. Le grand-père de Rougemont n'avait jamais été un milliardaire de l'autruche, venu du Cap, comme celui de Cornélius Muller : à soixante ans, le grand-père Rougemont avait chevauché avec la troupe de De Wet contre l'envahisseur anglais, et il avait été blessé sur le *kopje* de sa petite patrie, qui semblait couvrir la ferme comme les nuages en hiver, et où les Bushmen, des centaines d'années auparavant, avaient gravé dans le roc des formes animales.

— Imaginez ce que c'était, d'escalader ce truc sous le feu de l'ennemi, sac au dos, avait fait remarquer Rougemont à Castle.

Il admirait le courage et l'endurance de ces soldats britanniques, loin de leur patrie, comme s'il s'était agi de brigands légendaires sortis tout droit d'un livre d'histoire, tels les Vikings qui venaient razzier jadis les rivages saxons. Il n'éprouvait aucun ressentiment contre ceux de ces « Vikings » qui étaient demeurés sur cette terre, à part peut-être une certaine pitié pour ces déracinés, transplantés dans ce vieux sol las et beau où sa famille s'était installée trois siècles plus tôt. Il avait dit à Castle un jour, devant un verre de whisky : « Vous me racontez que vous êtes en train d'écrire une étude sur l'apartheid, mais vous ne comprendrez jamais rien à nos complications. Je déteste l'apartheid autant que vous ; pourtant vous êtes pour moi encore plus un étranger qu'aucun de mes ouvriers agricoles. Nous sommes d'ici ; vous, non, tout comme les touristes qui vont, viennent et passent. » Castle avait la certitude que, quand sonnerait l'heure de la décision, Rougemont décrocherait le fusil qui pendait au mur de sa salle de séjour, pour défendre cette difficile zone de culture à l'orée du désert. Il ne mourrait pas en luttant pour l'apartheid ou pour la race blanche, mais pour tant de *morgen* qu'il revendiquait comme siens et qui étaient sujets à la sécheresse, aux inondations, aux tremblements de terre, aux épizooties et aux serpents (qu'il tenait comme un moindre fléau, ni plus ni moins que les moustiques).

— Rougemont était un de tes agents ? demanda Sarah.

— Non, mais, assez curieusement, c'est par lui que j'ai fait la connaissance de Carson.

Il aurait pu ajouter : « Et par Carson que j'ai rejoint les rangs des ennemis de Rougemont. » Rougemont avait engagé Carson pour défendre un de ses ouvriers agricoles, accusé par la police locale d'un délit de violence dont il était innocent.

— Il y a des jours où je voudrais encore être ton agent, dit Sarah. Tu m'en dis tellement moins qu'alors.

— Je ne t'ai jamais raconté grand-chose. Peut-être croyais-tu le contraire, mais je t'en disais le moins possible, pour ta propre sécurité ; et encore, c'étaient souvent des mensonges ! Comme cette histoire de livre que j'avais l'intention d'écrire sur l'apartheid.

— Et moi qui pensais que les choses seraient différentes en Angleterre, dit Sarah. Je me figurais qu'il n'y aurait plus de secrets.

Elle respira profondément et sombra immédiatement de nouveau dans le sommeil. Mais Castle demeura longtemps éveillé. En de pareils moments, il avait la tentation immense de lui faire confiance, de tout lui révéler, tout à fait comme un homme qui a eu une aventure, éphémère et maintenant terminée, avec « une autre », et qui ressent le besoin soudain

d'avouer à sa femme toute cette triste histoire – de lui expliquer une fois pour toutes les silences sans raison apparente, les petites déceptions, les soucis qu'ils n'étaient plus en mesure de partager tous les deux – et il aboutissait à la même conclusion que cet homme : « À quoi bon la tourmenter, puisque tout cela est du passé ? » Car il était vraiment convaincu, ne fût-ce que pour un temps, que c'était bien fini.

II

Castle éprouvait une impression de grande étrangeté à être assis dans ce même bureau qu'il avait partagé pendant tant d'années avec le seul Davis, et de voir, en face de lui, de l'autre côté de la table, le dénommé Cornélius Muller – un Muller curieusement transformé, un Muller qui lui disait : « J'ai été très frappé d'apprendre la nouvelle, à mon retour de Bonn... Je n'avais pas rencontré votre collègue, certes... mais, pour vous, cela a dû être un coup terrible... » – un Muller qui commençait à ressembler à un être humain comme tant d'autres, qui était non plus un fonctionnaire du BOSS, mais un homme qu'il aurait pu rencontrer par hasard dans le train l'amenant à Euston. Il était étonné de la note de sympathie dans la voix de Muller – elle sonnait bizarrement sincère. En Angleterre, songeait-il, nous sommes devenus de plus en plus cyniques devant toutes les morts qui ne nous touchent pas de très près ; même dans le cas contraire, la politesse est de s'empressement d'afficher le masque de l'indifférence, en présence d'un inconnu. La mort et les affaires ne vont pas ensemble. Mais dans l'Église réformée de Hollande, à laquelle appartenait Muller, un deuil, se rappelait Castle, restait l'événement le plus important de la vie familiale. Il se souvenait d'avoir assisté une fois à un enterrement au Transvaal et, ce qu'il se rappelait, c'était non pas le chagrin, mais la dignité, voire le cérémonial de la circonstance. La mort gardait pour Muller son importance sociale, tout fonctionnaire du BOSS qu'il était.

— Oui, dit Castle, c'était certainement inattendu... J'ai prié ma secrétaire d'apporter les dossiers du Zaïre et du Mozambique, reprit-il aussitôt. Pour le Malawi, nous sommes forcés de nous en remettre au MI5, et je n'ai pas le droit de vous montrer leurs dossiers sans leur autorisation.

— Je les verrai quand nous en aurons fini tous les deux, dit Muller. Vous n'imaginez pas comme j'ai été ravi de ma soirée chez vous, ajouta-t-il. Et de faire la connaissance de votre femme (Il eut une légère hésitation avant de poursuivre)... ainsi que de votre fils.

Castle espérait que ces remarques préliminaires n'étaient qu'un prélude de politesse avant que Muller reprît son enquête sur l'itinéraire emprunté par Sarah pour passer au Swaziland. Un ennemi doit rester fidèle à sa caricature, si l'on veut le tenir à distance sûre ; un ennemi ne devrait jamais devenir présence vivante. Les généraux ont raison : on ne doit pas communier dans la joie de Noël entre tranchées adverses.

— Mais nous avons été très heureux de vous voir, nous aussi, dit-il.

Il pressa la sonnette posée sur son bureau.

— Excusez-moi. On met un temps fou pour nous apporter ces dossiers. La mort de Davis a un peu bouleversé nos routines.

Une jeune fille qu'il ne connaissait pas répondit au coup de sonnette.

— J'ai téléphoné il y a déjà cinq minutes pour réclamer des dossiers, dit-il. Où est Cynthia ?

— Elle est absente.

— Et pourquoi n'est-elle pas là ?

La jeune fille le regarda avec des yeux de pierre.

— Elle a pris un jour de congé.

— Elle est malade ?

— Pas exactement.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Pénélope.

— Bien, voulez-vous me dire, Pénélope, ce que vous entendez exactement par « pas exactement » ?

— Elle en est encore malade. C'est normal, non ? Aujourd'hui, c'est l'enterrement. L'enterrement d'Arthur.

— Aujourd'hui ? Pardon. J'avais oublié... Tout de même, ajouta-t-il, j'aimerais bien que vous nous apportiez ces dossiers, Pénélope.

Quand elle fut sortie, il dit à Muller :

— Je vous prie d'excuser ce léger désordre. Cela doit vous donner une étrange idée de nos façons de procéder. J'avais vraiment oublié... on enterre Davis aujourd'hui... il y a un office à 11 heures. Tout a été retardé à cause de l'autopsie. Elle s'en souvenait, moi pas.

— Je suis navré, dit Muller. Si j'avais su, j'aurais changé la date de notre rendez-vous.

— Vous n'y êtes pour rien. Le fait est que... j'ai deux agendas, l'un officiel, l'autre privé. Sur celui-ci, voyez-vous, j'avais marqué jeudi, 10 heures. Quant à l'agenda privé, je le garde chez moi, et c'est là que j'ai dû noter l'enterrement. Chaque fois, j'oublie de les confronter.

— Tout de même... oublier cet enterrement... n'est-ce pas un peu étrange ?

— Oui, Freud aurait dit que je voulais l'oublier.

— Fixez-moi un autre rendez-vous, et je vous laisse. Demain ? Après-demain ?

— Non, non. Quel est le plus important, de toute façon ? « Oncle Remus », ou écouter les prières que l'on dira pour ce pauvre Davis ? À propos, où Carson a-t-il été enterré ?

— Chez lui. Une petite ville près de Kimberley. Je suppose que je vous surprendrai si je vous dis que j'y étais ?

— Non, je pense que vous aviez mission d'observer l'identité des assistants.

— Quelqu'un – c'est vrai – quelqu'un se devait de le faire. Mais j'y suis allé de mon plein gré.

— Et pas le capitaine Van Donck ?

— Non. On l'eût trop facilement reconnu.

— Je me demande ce qu'ils peuvent bien faire avec ces dossiers.

— Ce Davis... sans doute ne signifiait-il pas grand-chose pour vous ? demanda Muller.

— C'est vrai : moins que Carson. Que les vôtres ont tué. Mais mon fils l'aimait énormément.

— Carson est mort d'une pneumonie.

— Oui. Bien sûr. C'est ce que vous m'avez dit. Cela aussi, je l'avais oublié.

Quand enfin on apporta les dossiers, Castle les parcourut, cherchant les réponses aux questions de Muller ; mais son esprit n'y était qu'à demi.

— Nous n'avons pas encore de renseignements sérieux sur ce point, se prit-il à répéter pour la troisième fois.

Il s'agissait bien évidemment d'un mensonge délibéré (il protégeait ainsi une source contre Muller), car tous deux naviguaient dans des eaux presque dangereuses et travaillaient ensemble jusqu'à un degré de non-coopération qui restait encore à déterminer dans l'esprit de chacun d'eux.

Il demanda à Muller :

— « Oncle Remus » est-il un plan vraiment réalisable ? J'ai du mal à croire que les Américains puissent jamais recommencer à s'engager... à envoyer des troupes, veux-je dire, sur un continent inconnu d'eux. Ils sont aussi peu ferrés sur l'Afrique qu'ils l'étaient sur l'Asie, sauf ce qu'ils en connaissent par les romans d'Hemingway, bien entendu. Celui-là ! Il s'embarquait pour un safari d'un mois, organisé par une agence de voyage, et il pondait un livre sur les chasseurs blancs et la chasse au lion... les misérables bêtes à demi mortes de faim réservées aux touristes.

— L'idéal, selon l'esprit d'« Oncle Remus », dit Muller, est de rendre pratiquement inutile l'emploi de troupes. Du moins en grand nombre. Une poignée de techniciens, oui ; mais ceux-là sont déjà sur place. L'Amérique entretient déjà dans notre république une station de détection de missiles téléguidés et une autre de détection spatiale ; de plus, elle a le droit de survoler notre territoire pour approvisionner ces stations. Tout cela, vous le savez sûrement. Il n'y a pas eu de protestations, pas de grands défilés. Ni de révoltes des étudiants à Berkeley, pas plus que de questions au Congrès. Jusqu'à présent, notre sécurité extérieure s'est révélée excellente. Nos lois raciales se justifient, en un sens, voyez-vous : à l'expérience, elles constituent une excellente couverture. Nous n'avons besoin d'accuser personne d'espionnage : cela ne ferait qu'attirer l'attention. Votre ami Carson était dangereux ; il l'eût été beaucoup plus encore si nous avions dû le juger pour espionnage. Il se passe des tas de choses, actuellement, dans les stations de détection – voilà pourquoi nous avons besoin de coopérer étroitement avec vos services. Vous n'avez qu'à nous signaler le moindre danger ; nous nous en occuperons discrètement. À certains égards, vous êtes infiniment mieux placés que nous pour infiltrer les milieux libéraux, voire les nationalistes noirs. Prenons un exemple. Je vous suis reconnaissant de ce que vous m'avez fourni sur Mark Ngambo... il va de soi que nous étions déjà au courant. Mais, à présent, nous pouvons être sûrs de n'avoir rien laissé passer d'important. Il n'y a pas de danger sous cet angle-là, du moins pour le moment. Les cinq années qui viennent, voyez-vous, seront d'une importance vitale... pour ce qui est de notre survie, s'entend.

— Mais, Muller, la question est : Pouvez-vous survivre ?

Vous avez une longue frontière sans défenses naturelles. Trop longue pour qu'on puisse l'interdire par des champs de mines.

— Comme autrefois, oui, dit Muller. Il vaut mieux pour nous que la bombe H ait réduit la bombe A au simple état d'arme tactique. Tactique ! Quel mot rassurant ! Qui déclencherait une guerre nucléaire sous prétexte qu'on aurait employé une arme tactique dans un pays quasi désertique, presque au bout du monde ?

— Que faites-vous des radiations ?

— Nous sommes privilégiés par la nature, quant aux vents dominants et aux déserts. D'ailleurs, la bombe tactique est raisonnablement propre. Plus que celle de Hiroshima, et nous savons à quoi nous en tenir sur les effets limités de celle-ci. Dans les zones qui pourraient rester radioactives quelques années, on trouve très peu d'Africains blancs. Nous projetons de canaliser toutes les bavures qui pourraient exister.

— Je commence à y voir clair, dit Castle.

Il revit Sam, tel qu'il l'avait vu en regardant la photographie de la sécheresse dans un journal : un petit corps, les membres en croix, avec le vautour tout près – mais le vautour lui-même aurait succombé aux radiations.

— C'est la raison de ma présence ici, dit Muller. Vous indiquer les grandes lignes. Inutile d'entrer dans les détails. En sorte que vous puissiez apprécier à sa juste valeur tous les renseignements que vous recueillez. En ce moment, les stations de détection sont le point sensible.

— Parce que comme les lois raciales, elles peuvent servir de couverture à une foule de péchés ?

— Exactement. Il ne nous sert à rien de continuer à jouer la comédie tous les deux. Vous avez instruction de me cacher certaines choses, je le sais, et je le comprends parfaitement. J'ai reçu les mêmes ordres que vous, exactement. Une seule chose compte : il faut que nous ayons tous les deux sous les yeux le même tableau, absolument, de la situation ; puisque nous combattons dans le même camp, il faut que le tableau soit entièrement identique.

— Le fait est que nous sommes dans le même compartiment, non ? dit Castle, s'offrant le luxe d'une petite plaisanterie personnelle à leurs dépens à tous : du BOSS à son propre service, en passant même par Boris.

— Compartiment, dites-vous ? Oui, j'imagine que c'est une façon de présenter la chose.

Il regarda sa montre.

— Il me semble que vous avez parlé de onze heures pour l'enterrement ? Il est actuellement onze heures moins dix. Vous feriez mieux de vous mettre en chemin.

— L'enterrement peut se passer de moi. S'il existe une vie future, Davis comprendra. Et sinon...

— Personnellement, je suis *sûr* de l'existence d'une vie future, dit Cornélius Muller.

— Vraiment ? L'idée ne vous effraie pas un peu ?

— Pourquoi me ferait-elle peur ? J'ai toujours tâché de remplir mon devoir.

— Mais, et vos espèces de petites armes atomiques ? Songez au nombre de Noirs qui périront avant vous et qui vous attendront là-haut.

— Tous des terroristes, dit Muller. J'espère ne plus les revoir.

— Je ne parlais pas des guérilleros ; je pensais à toutes les familles de la zone infestée : les enfants, les jeunes filles, les grand-mères...

— J'imagine qu'ils auront droit à leur propre paradis.

— L'apartheid jusqu'au paradis ?

— Oh ! vous pouvez vous moquer de moi. Cela m'étonnerait que notre paradis soit à leur goût – pas vous ? D'ailleurs, tout cela regarde les théologiens. Et les enfants de Hambourg,

vos bombes ne les ont guère épargnés, que je sache ?

— Dieu merci, je n’y étais pour rien. Pas comme maintenant.

— Si vous n’allez pas à cet enterrement, Castle, je pense que nous devrions avancer avec notre affaire.

— Pardon. D’accord.

De fait, il était désolé ; même il avait peur, comme autrefois dans les bureaux du BOSS, un certain matin à Pretoria. Sept années durant, il avait parcouru avec une prudence inlassable les champs de mines ; et maintenant, avec Cornélius Muller, il venait de commettre son premier faux pas. Se pouvait-il qu’il fût tombé dans un piège tendu par un homme qui comprît son tempérament ?

— Je sais parfaitement, dit Muller, que, vous autres Anglais, vous aimez la discussion pour la discussion. Même votre « C » m’a fait marcher à propos de l’apartheid. Mais quand il s’agit d’« Oncle Remus », non, vous et moi, nous devons être sérieux.

— Oui, nous ferions mieux de revenir à « Oncle Remus ».

— On m’a autorisé à vous dire – dans les grandes lignes bien évidemment – comment s’est passée ma visite à Bonn.

— Vous avez eu des problèmes ?

— Rien de grave. Les Allemands – à la différence d’autres anciennes puissances coloniales – nourrissent secrètement une grande sympathie pour nous. On pourrait dire que cela remonte aussi loin que le télégramme du Kaiser au président Kruger. Ils sont préoccupés par l’Afrique Sud-Occidentale ; ils aimeraient beaucoup mieux nous voir la contrôler que de laisser s’y installer le vide. Après tout, ils ont régné sur cette partie de l’Afrique avec plus de brutalité que nous n’en avons jamais montrée, et l’Occident a besoin de notre uranium.

— Vous rapportez un accord ?

— On ne devrait pas utiliser ce mot. Nous ne sommes plus au temps des traités secrets. J’ai seulement été en rapport avec mon homologue... non pas avec le ministre des Affaires étrangères ou le chancelier. Exactement comme votre « C » a eu des entretiens avec la CIA à Washington. Mon espoir est que nous sommes parvenus tous trois à une compréhension plus claire.

— À une entente secrète au lieu d’un traité secret ?

— Précisément.

— Et les Français ?

— Pas d’ennuis de ce côté-là. Si nous sommes des calvinistes, eux sont des cartésiens. Descartes se moquait bien des persécutions religieuses de son époque. Les Français ont beaucoup d’influence au Sénégal, en Côte-d’Ivoire ; ils ont même assez l’oreille de Mobutu, à Kinshasa. L’Angola ne représentera aucun danger pendant pas mal d’années. L’apocalypse n’est plus au goût du jour pour personne. Les Russes eux-mêmes rêvent de mourir dans leur lit, pas dans un *bunker*. Au pire, grâce à quelques bombes A – des petites, des tactiques, bien entendu – nous gagnerons cinq années de paix, si l’on nous attaque.

— Et ensuite ?

— C’est là précisément le fond de notre entente avec l’Allemagne. Nous avons besoin d’une révolution technique et du matériel minier le plus moderne, bien que nous ayons progressé

de notre côté, infiniment plus qu'on ne l'imagine. En cinq années, nous pouvons diminuer de moitié, au minimum, la main-d'œuvre dans nos mines, plus que doubler les salaires des ouvriers spécialisés et commencer à créer de la sorte une classe moyenne noire, comme aux États-Unis.

— Et les chômeurs ?

— Ils n'auront qu'à retourner au pays natal. C'est à ça que cela sert, une patrie. Castle, je suis un optimiste.

— Et rien de changé à l'apartheid ?

— Il y aura toujours un certain apartheid, comme chez vous : entre riches et pauvres.

Cornélius Muller ôta ses lunettes et en frotta la monture jusqu'à ce que l'or brillât. Puis il dit :

— J'espère que votre femme a aimé son châle. Vous savez, vous serez toujours le bienvenu chez nous, si vous voulez revenir, maintenant que nous pouvons mesurer exactement votre position. Et avec votre famille, naturellement. Vous pouvez être assuré que tous deux seront traités comme des Blancs d'honneur.

Castle fut sur le point de répliquer : « Mais moi je suis un Noir d'honneur. » Pourtant, cette fois-là, il fit preuve d'un peu de prudence.

— Merci, dit-il.

Muller ouvrit son attaché-case et y prit une feuille de papier.

— J'ai noté ici quelques notes à votre intention sur mes entretiens de Bonn.

Il sortit un stylo à bille – en or, naturellement.

— Peut-être auriez-vous certains renseignements utiles sur ces différents points, lors de notre prochaine rencontre. Lundi vous conviendrait-il ? Même heure ?... Je vous en prie, ajouta-t-il, détruisez cela après lecture. Le BOSS n'aimerait pas du tout que cela finît par tomber dans un de vos dossiers, même ultra-secret.

— Cela va de soi. À votre guise.

Muller sorti, Castle enfouit le feuillet dans sa poche.

CHAPITRE II

I

Il y avait très peu de monde à l'église Saint George de Hanover Square, quand le Dr Percival y arriva en compagnie de Sir John Hargreaves, tout frais rentré de Washington, la veille.

Un homme, brassard noir à la manche, était debout, seul, près de l'allée centrale, au premier rang – sans doute le dentiste de Droitwich, pensa le Dr Percival. L'homme refusa de laisser passer quiconque dans sa rangée – on eût dit qu'il sauvegardait son droit au premier rang tout entier, en qualité de plus proche parent vivant. Le Dr Percival et « C » s'assirent près du fond. La secrétaire de Davis, Cynthia, était à deux rangées derrière eux. Le colonel Daintry avait pris place à côté de Watson, de l'autre côté de l'allée, et l'on pouvait voir un certain nombre de visages à demi connus seulement du Dr Percival. Il les avait aperçus une fois peut-être dans un couloir ou à une conférence avec les gens du MI5. Peut-être même s'agissait-il d'intrus ; les funérailles attirent les inconnus au même titre que les mariages. Deux hommes mal coiffés, au dernier rang, devaient être à peu près certainement les fonctionnaires de l'Environnement, colocataires de Davis. Quelqu'un commença à jouer doucement de l'orgue. Le Dr Percival chuchota à Hargreaves :

— Vous avez fait bon voyage ?

— Trois heures de retard à Heathrow, répondit Hargreaves. La nourriture était immangeable.

Il soupira ; peut-être se rappelait-il non sans regret la timbale de steak et de rognons de sa femme, ou la truite fumée de son club. L'orgue soupira une dernière note puis se tut. Des gens s'agenouillèrent, d'autres se levèrent. Personne ne savait très bien que faire ensuite.

Le prêtre, sans doute un inconnu pour tout le monde, même pour le mort dans son cercueil, entonna : « Détourne de moi ton courroux ; le seul poids de ta main suffit à m'écraser. »

— À quel courroux Davis a-t-il succombé, Emmanuel ?

— Ne vous inquiétez pas, John. L'autopsie était parfaitement en ordre.

Le Dr Percival, qui n'avait pas assisté à un enterrement depuis de nombreuses années, trouvait le service plein d'allusions hors de propos. Le prêtre commençait la lecture de la leçon tirée de la première épître aux Corinthiens : « Toutes les chairs ne sont pas les mêmes ; mais autre est la chair des hommes, autre la chair du bétail, autre la chair des oiseaux, autre celle des poissons... » Déclaration d'une indéniable vérité, songea le Dr Percival. Le cercueil ne contenait pas de poisson ; lui-même y eût porté infiniment plus d'intérêt, s'il avait contenu un animal aquatique – une énorme truite, par exemple. Il jeta un rapide coup d'œil

autour de lui. Une larme restait accrochée aux cils de la jeune fille. Le colonel Daintry arborait une expression de colère ou peut-être de morosité qui pouvait être de mauvais augure. Watson aussi était manifestement tracassé par quelque chose – probablement se demandait-il à qui donner de l'avancement en remplacement de Davis.

— Il faut que je vous dise un mot après le service, murmura Hargreaves.

Voilà qui promettait également d'être sans doute fastidieux.

« Voyez, car je vous montre un mystère », lisait le prêtre. Quel mystère ? Celui de savoir si j'ai donné la mort à l'homme qu'il fallait ? se demanda le Dr Percival. Mais ce mystère-là resterait à jamais sans solution, sauf si les fuites continuaient – ce qui donnerait certainement à penser qu'il aurait commis une faute malencontreuse. « C » en serait tout bouleversé ; Daintry aussi. Dommage que l'on ne puisse rejeter un homme à la rivière de la vie comme on le fait pour un poisson. La voix du prêtre, qui venait de se hausser pour saluer un passage familier de la littérature anglaise : « O mort, où est ton aiguillon ? » ainsi qu'un mauvais acteur éprouve le besoin de sortir du contexte le fameux monologue d'Hamlet, retombait dans le ronron morne et académique de la conclusion : « L'aiguillon de la mort est le péché, et la force du péché, la loi. » Cela ressemblait à un théorème d'Euclide.

— Qu'avez-vous dit ? chuchota « C ».

— C.Q.F.D., répondit le Dr Percival.

II

— Qu'entendiez-vous exactement par C.Q.F.D. ? demanda Sir John Hargreaves, lorsqu'ils furent parvenus à sortir.

— Cela me semblait constituer une réponse plus adéquate à ce que disait le prêtre que son « Amen ».

Après quoi, ils marchèrent dans un silence presque complet jusqu'au Travellers Club. Par une sorte de consentement tacite entre eux, le « Travellers » leur paraissait un endroit plus approprié pour déjeuner ce jour-là que le « Reform » – Davis méritait bien la qualité de membre honoraire du « Travellers » en raison du grand voyage qu'il entamait vers des régions inexplorées, et il avait certainement perdu tout droit à se réclamer du suffrage universel.

— Je ne me rappelle pas très bien quand j'ai assisté à un enterrement pour la dernière fois, dit le Dr Percival. C'était à celui d'une grand-tante, je crois, il y a plus de quinze ans. Ce genre de cérémonie a quelque chose de rigide et de guindé, vous ne trouvez pas ?

— Autrefois, en Afrique, j'aimais beaucoup les enterrements. C'était plein de musique, même si les gens n'avaient en guise d'instruments que des marmites, des casseroles et des boîtes de sardines vides. À les entendre en jouer, on aurait pu croire que la mort est très amusante, après tout. Qui était la fille que j'ai vue pleurer ?

— La secrétaire de Davis. Elle s'appelle Cynthia. Apparemment, il était amoureux d'elle.

— Le cas doit être assez fréquent. C'est inévitable dans une baraque comme la nôtre. Daintry a fait son enquête sur elle, j'imagine ?

— Oh ! oui, oui. En fait – très inconsciemment – elle nous a fourni certaines informations précieuses. Vous vous rappelez cette histoire du Zoo ?

— Du Zoo ?

— Quand Davis...

— Ah ! oui, je me souviens maintenant.

Comme d'habitude à la veille du week-end, le club était presque vide. Ils auraient commencé leur déjeuner – tant c'était un réflexe quasi automatique – par une truite fumée, mais il n'y en avait pas. À contrecœur, le Dr Percival se résigna à du saumon fumé, à la place.

— Je regrette de ne pas avoir mieux connu Davis, dit-il. Je crois que j'aurais peut-être fini par l'aimer beaucoup.

— Et pourtant, vous persistez à croire que la fuite venait de lui ?

— Il jouait très habilement les hommes un peu simples. J'admire cette intelligence, comme aussi son courage, d'ailleurs. Car il a dû lui falloir beaucoup de courage.

— Au service d'une mauvaise cause.

— John, John ! Ni vous ni moi, nous ne sommes vraiment en mesure de juger une cause. Nous ne sommes pas des croisés. Nous nous sommes trompés de siècle. Il y a belle lurette que Saladin a été chassé de Jérusalem. Non que Jérusalem ait gagné grand-chose au change.

— Tout de même, Emmanuel... il m'est impossible d'admirer la trahison.

— Il y a une trentaine d'années, quand j'étais étudiant, je me voyais assez comme une sorte de communiste. Aujourd'hui... ? Qui est le traître, de Davis ou de moi ? Je croyais réellement à l'internationalisme, et maintenant je lutte secrètement pour le nationalisme.

— Vous avez mûri, Emmanuel, voilà tout. Que voulez-vous boire : Bordeaux, Bourgogne ?

— Bordeaux, si cela vous est égal.

Sir John Hargreaves se tassa sur son siège pour s'absorber profondément dans l'examen de la carte des vins. Il avait l'air malheureux, uniquement peut-être parce qu'il ne parvenait pas à décider entre un Saint-Emilion et un Médoc. Finalement, il fit son choix et passa commande.

— Je me demande parfois pourquoi vous êtes des nôtres, Emmanuel.

— Vous venez de le dire : j'ai mûri. Je ne crois pas que, sur la distance, le communisme puisse faire mieux que le christianisme, et je n'ai rien d'un croisé. Capitalisme ou communisme ? Qui sait si Dieu lui-même n'est pas un capitaliste. J'ai envie d'être du côté qui a le plus de chance de gagner de mon vivant. Ne faites pas cette tête scandalisée, John. Vous me prenez pour un cynique, alors que, simplement, je n'ai aucune envie de gâcher mon temps. Le camp qui gagnera sera à même de bâtir de meilleurs hôpitaux, de donner plus d'argent pour la lutte contre le cancer – le jour où l'on renoncera à toutes ces billevesées atomiques. En attendant, je m'amuse beaucoup à ce petit jeu auquel nous jouons, tous tant que nous sommes. Je m'amuse, oui, sans plus. Je ne prétends pas être un enthousiaste de Dieu ni de Marx. Gare aux gens qui ont la foi ! Il faut se méfier d'eux, à ce jeu-là. N'empêche, on finit par aimer bien les bons joueurs, même dans le camp d'en face : cela corse le plaisir.

— Même s'il s'agit d'un traître ?

— Oh ! traître... c'est un mot bien démodé, John. Le joueur est aussi important que le jeu lui-même. Celui-ci ne m'amuserait pas si j'avais un mauvais joueur en face de moi.

— Mais enfin, c'est bien vous qui avez tué Davis ? Oui ou non ?

— Il est mort du foie, John. Lisez le rapport d'autopsie.

— Heureuse coïncidence ?

— La carte marquée – c'était votre idée – est sortie, voyez-vous. Le plus vieux de tous les trucs ! Lui et moi, nous étions les seuls au courant de ma petite histoire sur Porton.

— Vous auriez dû attendre mon retour. Aviez-vous discuté la chose avec Daintry ?

— Vous m'aviez donné carte blanche, John. Quand on sent que l'on a ferré le poisson, on ne reste pas planté sur la berge à attendre que l'on vous dise que faire.

— Ce Château Talbot vous semble-t-il tout à fait à la hauteur ?

— Il est excellent.

— Alors, c'est que l'on a dû me gâter le palais à Washington... à force de Martini dry.

Il goûta de nouveau le vin.

— À moins que ce ne soit votre faute. Rien ne vous tourmente donc jamais, Emmanuel ?

— Ma foi, si, je suis un peu tracassé par ce service funèbre – il y avait même de l'orgue, vous l'aurez remarqué – sans compter l'enterrement. Tout cela doit coûter très cher et je ne pense pas que Davis ait laissé beaucoup de sous. Croyez-vous que c'est ce pauvre diable de dentiste qui aura tout payé, ou serait-ce nos amis de l'Est ? Tout cela ne me semble pas très net.

— Soyez sans inquiétude, Emmanuel. La Boîte paiera. Nous n'avons pas à rendre compte des fonds spéciaux.

Hargreaves écarta son verre, puis reprit :

— Ce Talbot ne m'a pas l'air d'être du 71.

— Moi-même, John, j'ai été stupéfait de la rapidité de la réaction de Davis. J'avais calculé exactement son poids, et je lui ai administré une dose que je ne croyais pas tout à fait mortelle. Vous comprenez, jamais encore on n'avait essayé l'aflatoxine sur un être humain, et je voulais être sûr, en cas d'urgence soudaine, que la dose que nous administrerions serait la bonne. Peut-être avait-il déjà le foie en mauvais état.

— Comment vous y êtes-vous pris ?

— Je suis venu boire un verre chez lui. Il m'a offert un abominable whisky, un White Walker, comme il appelait cela. Le goût, à lui seul, suffisait à masquer celui de l'aflatoxine.

— Dieu fasse que vous ayez pris le bon poisson ! soupira sir John Hargreaves.

III

Daintry tourna sombrement dans Saint James's Street et, en passant devant le White Club, sur le chemin de son appartement, il entendit une voix le héler du perron. Il releva les yeux, laissant au caniveau la boue que remuaient ses pensées. Il reconnut le visage, tout en étant incapable de mettre un nom dessus immédiatement, ni même de se rappeler dans quelles circonstances il l'avait déjà vu. Boffin ? Le mot lui traversa l'esprit. Ou Buffer ?

— Pas de Maltais aujourd'hui, mon vieux ?

Sur quoi le décor de leur rencontre revint au colonel, en même temps qu'un sentiment de gêne.

— Que d’riez-vous de manger un morceau, colonel ?

Buffy ! Tel était bien le nom, dans son absurdité. Très évidemment, le personnage devait en posséder un autre, mais Daintry ne l’avait jamais su.

— Désolé, dit-il. Mon déjeuner m’attend à la maison.

Ce n’était pas précisément un mensonge. Il avait sorti une boîte de sardines avant d’aller à Hanover Square, et il lui restait un peu de pain et de fromage de son déjeuner de la veille.

— Venez prendre un verre, alors. Un repas à la maison, ça peut toujours attendre, dit Buffy, sans que Daintry ait pu songé à une excuse pour ne pas se joindre à lui.

Comme il était encore tôt, il n’y avait que deux clients au bar, qui semblaient connaître Buffy un tantinet trop bien, car ils l’accueillirent sans enthousiasme. Buffy ne parut pas s’en affecter. Il fit un large salut de la main, qui englobait le barman.

— Je vous présente le colonel.

Les deux hommes émirent un grognement de politesse lasse à l’adresse de Daintry.

— Jamais pu saisir votre nom à cette fameuse chasse, dit Buffy.

— Moi non plus le vôtre.

— Nous nous sommes rencontrés, expliqua Buffy, chez Hargreaves. Le colonel fait partie de l’équipe mystère et boule de gomme. James Bond et compagnie.

L’un des deux hommes dit :

— Je n’ai jamais pu lire un seul livre de ce Fleming.

— Trop de sexe pour moi, dit l’autre. Y a de l’exagération. J’aime bien tirer un bon coup comme n’importe qui, mais y a pas que ça qui compte, quoi ? Notamment les détails techniques, quoi ?

— Qu’est-ce que vous prendrez ? demanda Buffy.

— Un Martini dry, répondit le colonel Daintry. Très sec, précisa-t-il, au souvenir de sa rencontre avec le Dr Percival.

— Un grand dry très sec, Jo, et un grand rose. Mais un vrai grand, hein, vieux. Ne sois pas radin.

Un lourd silence tomba sur le petit bar, comme si chacun s’était mis à nourrir des pensées différentes : roman d’Ian Fleming, partie de chasse, enterrement. Puis Buffy dit :

— On a un goût en commun, le colonel et moi : les Maltais.

L’un des deux hommes s’arracha à ses pensées intimes pour dire :

— Les Maltais ? Moi, je préfère les Smarties.

— C’est quoi, tes Smarties, Dicky ?

— Des petits trucs en chocolat, de toutes les couleurs. Ils ont presque tous le même goût, mais, personnellement, je ne sais pas pourquoi, je préfère les rouges et les jaunes. J’aime pas les mauves.

— Je vous ai vu arriver dans la rue, mon colonel, dit Buffy. Vous m’aviez l’air de discuter drôlement ferme, tout seul, si vous me permettez cette remarque. Chut, secrets d’État ? Où alliez-vous, comme ça ?

— Chez moi, c’est tout, répondit Daintry. J’habite tout près.

— Ça n'avait pas l'air d'être la joie, hein ? Je me suis même dit que le pays devait être dans un fichu pétrin. C'est qu'on en connaît un bout, dans la Maison mystère et boule de gomme !

— Je sors d'un enterrement.

— Pas un proche, j'espère ?

— Non. Quelqu'un du bureau.

— Ah, bah ! à mon sens, un enterrement, c'est toujours mieux qu'un mariage. Personnellement, je ne supporte pas les mariages. Un enterrement, c'est le point final. Le mariage, ça n'est jamais qu'un pas malheureux vers l'inconnu. J'aimerais encore mieux célébrer un divorce – mais faut dire que c'est souvent une étape aussi, juste avant de se remarier. Ça devient une habitude pour les gens.

— Ça va, Buffy, dit Dicky (celui qui aimait les Smarties). Toi aussi, tu y as pensé, un moment. Si tu crois qu'on ne le sait pas, que tu t'es adressé à une agence matrimoniale. Tu as eu sacrément de la chance d'y couper. Joe, un autre Martini pour le colonel !

Daintry, avec l'impression d'être perdu parmi des inconnus, vida son premier verre. Puis, comme quelqu'un qui débite une phrase tirée d'un manuel de conversation dans une langue étrangère, il dit :

— J'étais également à un mariage. Il n'y a pas longtemps.

— Top secret aussi ? Enfin... c'était quelqu'un de chez vous, je veux dire ?

— Non. Ma fille. Elle s'est mariée.

— Bon Dieu ! s'exclama Buffy. Je n'aurais jamais cru que vous en étiez... que vous êtes marié, quoi.

— Ça ne coule pas forcément de source, dit Dicky.

Le troisième, qui avait à peine parlé jusqu'alors, dit :

— Inutile de nous écraser de ta supériorité, Buffy. Moi aussi, je l'ai été, bien que j'aie l'impression qu'y a sacrément longtemps de ça. En fait, c'est ma femme qui a initié Dicky aux Smarties. Tu te souviens de cet après-midi-là, Dicky ? On avait déjeuné assez tristement parce qu'on savait tous plus ou moins que le ménage était en train de capoter. Et puis elle a dit : « Des Smarties ? » – comme ça, tout bêtement : « Des Smarties ? » Je ne sais pas pourquoi. Sans doute qu'elle croyait qu'il fallait bien parler de quelque chose. Elle était champion pour faire comme si de rien n'était.

— Je ne peux pas dire que je m'en souviens, Willie. Les Smarties, moi, il me semble que j'ai toujours connu ça. Je pensais les avoir découverts tout seul. Joe, encore un dry pour le colonel !

— Non, merci, si cela vous est égal. Il faut vraiment que je rentre.

— C'est ma tournée, dit celui que l'on appelait Dicky. Et remplis bien le verre, Joe. Il revient d'un enterrement. Il a besoin de se changer les idées.

— J'ai commencé très tôt à m'habituer aux enterrements, dit Daintry, à sa propre surprise, après avoir bu une rasade de son troisième Martini dry.

Il se rendait compte qu'il parlait plus librement que d'ordinaire avec des inconnus – et le monde entier, ou presque, n'était composé pour lui que d'inconnus. Il eût aimé offrir lui-même une tournée, mais ces gens étaient ici chez eux, dans leur club. Il se sentait plein d'amitié pour eux ; pourtant, à leurs yeux, il demeurerait – il en était sûr – un étranger. Il

aurait voulu éveiller leur intérêt, mais trop de sujets lui étaient interdits.

— Comment ça ? Il y a eu tant de morts que ça dans votre famille ? s'enquit Dicky, avec la curiosité qu'allume l'alcool.

— Non, ce n'est pas tout à fait cela, dit Daintry, sa réserve fondant au troisième Martini.

Pour une raison mystérieuse, il se souvenait d'une petite gare de campagne où il était arrivé avec sa section, plus de trente ans auparavant – tous les panneaux portant les noms de lieux avaient été enlevés après Dunkerque, en prévision d'une invasion allemande possible. Et c'était soudain comme si, cette fois encore, il s'était soulagé d'un lourd paquetage, qu'il laissait tomber bruyamment sur le sol de ce bar.

— Voyez-vous, reprit-il, mon père était pasteur, si bien que j'ai assisté à un tas d'enterrements quand j'étais enfant.

— Ça, alors, je ne l'aurais jamais deviné, dit Buffy. Je pensais que vous veniez d'une famille de soldats : fils de général, le bon vieux régiment et autres foutaises. Joe, mon verre pleure pour qu'on le remplisse. Faut bien dire que si on y pense, un père pasteur, ça explique des tas de choses.

— Ça explique quoi ? demanda Dicky.

Sans que l'on sût pourquoi, il semblait agacé et d'humeur à tout remettre en question.

— Ça explique les Maltais ? reprit Dicky.

— Non, non. Les Maltais, c'est une autre histoire. Je ne peux pas vous la raconter maintenant ; ce serait trop long. Ce que je voulais dire, c'est que le colonel est de la Maison mystère et boule de gomme, et qu'un pasteur, c'est un peu du pareil au même, quand on y pense. Vous savez bien, quoi, le secret du confessionnal et tout et tout. Ça aussi, c'est mystère et boule de gomme.

— Mon père n'était pas catholique romain. Il n'appartenait même pas à la Haute Église d'Angleterre. Il était aumônier de la marine. Pendant la première guerre.

— La première guerre, dit l'homme morose nommé Willie (qui avait été marié), c'était celle entre Caïn et Abel.

Il avait fait cette déclaration d'une voix catégorique, comme pour clore une conversation inutile.

— Le père de Willie était pasteur aussi, expliqua Buffy. C'était une huile. Évêque contre aumônier de la marine. Atout maître.

— Mon père était à la bataille du Jutland, expliqua Daintry.

Il ne voulait défier personne, ni opposer le Jutland à un évêché. Ce n'était qu'un souvenir revenu parmi d'autres.

— Oui, mais comme non-combattant, dit Buffy. Ça compte pour du beurre, non ? Comparé à Caïn et Abel.

— Vous n'avez pas l'air si vieux, pourtant, dit Dicky, d'un air soupçonneux et en tétant son verre.

— Mon père n'était pas encore marié. Il a épousé ma mère après la guerre. Dans les années 20.

Daintry se rendait compte que la conversation tournait à l'absurde. Le gin agissait comme

un sérum de vérité. Il était conscient de parler trop.

— Il a épousé votre mère ? demanda brusquement Dicky, sur un ton d'inquisition.

— Évidemment, il l'a épousée ! Dans les années 20.

— Elle est toujours en vie ?

— Cela fait longtemps qu'ils sont morts tous les deux. Il faut vraiment que je rentre. Mon déjeuner sera immangeable, ajouta Daintry, songeant aux sardines qui se desséchaient sur une assiette.

Le sentiment d'être parmi d'aimables inconnus l'abandonnait. La conversation menaçait de tourner à l'aigre.

— Et qu'est-ce que tout ça a à voir avec un enterrement ? Et l'enterrement de qui, d'abord ?

— Ne faites pas attention à Dicky, dit Buffy. Il aime poser des questions. Il était au MI5 pendant la guerre. Remets-nous des gins, Joe. Il l'a déjà dit, Dicky. Celui d'un pauvre bougre de son bureau.

— Et vous l'avez vu mettre en terre ?

— Non, non. J'ai juste assisté au service. À Hanover Square.

— Hanover Square ? C'était donc à Saint George, dit le fils de l'évêque.

Il tendit son verre à Joe comme s'il s'était agi d'un calice.

Il fallut un certain temps à Daintry pour se décoller du bar de White. Buffy le reconduisit même jusqu'au perron. Un taxi passait.

— Vous voyez ce que je veux dire ? marmonna Buffy. Les bus dans Saint James's ! Plus personne n'est en sécurité dans cette ville.

Daintry n'avait pas la moindre idée de ce que l'autre entendait par là. Tout en descendant la rue en direction du palais Saint James, il eut conscience d'avoir bu comme cela ne lui était pas arrivé depuis des années, à cette heure de la journée. Ces gens avaient beau être bien braves, on doit toujours se méfier, et il avait beaucoup trop parlé. De son père, de sa mère. Il passa devant la chapellerie Lock, devant le restaurant Overton et s'arrêta net à l'angle de Pall Mall. Il avait dépassé le but – il s'en était aperçu à temps. Il fit demi-tour et revint sur ses pas jusqu'à la porte de l'appartement, où l'attendait son déjeuner.

Tout était bien là : fromage, pain, sardines (baignant encore hermétiquement dans leur huile, après tout). Il n'était pas très habile de ses mains et la mince feuille de fer blanc se rompit avant de s'ouvrir jusqu'au tiers. Malgré tout, il parvint à extraire la moitié des sardines, par bribes et morceaux. Il n'avait pas faim ; cela lui suffisait. Il hésita, ne sachant s'il devait boire encore, même une goutte, après ses Martini dry, puis prit tout de même une bouteille de Tuborg.

Son déjeuner dura moins de quatre minutes, mais le temps lui sembla très long, en raison des pensées qui le hantaient. Son esprit vacillait autour des idées, comme ivre. Il commença par évoquer l'image du Dr Percival et de sir John Hargreaves, sortant tous deux dans la rue devant lui, une fois le service achevé, tête basse comme des conspirateurs. Ensuite il pensa à Davis. Non qu'il eût aucune attirance, personnellement, pour Davis ; mais sa mort le préoccupait. Il dit tout haut au seul témoin qu'il eût – une queue de sardine en équilibre sur sa fourchette :

— Aucun tribunal ne condamnerait jamais sur ce genre de preuve.

Condamner ? Il n'avait pas la moindre preuve que Davis n'eût pas succombé, ainsi que le démontrait l'autopsie, à une mort naturelle, étant censée entraîner une cirrhose ce que l'on est convenu d'appeler une mort naturelle. Il tenta de se souvenir de ce que le Dr Percival lui avait dit, pendant la soirée qui avait suivi la chasse. Ce soir-là, tout comme ce matin, il avait trop bu, parce qu'il s'était senti mal à l'aise en compagnie de gens qu'il ne comprenait pas ; Percival était venu dans sa chambre sans y être invité et avait mentionné un artiste du nom de Nicholson.

Daintry ne toucha pas au fromage ; il le rapporta, sur son assiette huileuse, à la cuisine – la kitchenette, comme on dit de nos jours (deux personnes n'y tenaient pas ensemble). Il se souvint des vastes espaces de la cuisine en sous-sol, dans la cure du Suffolk où son père avait été relégué après la bataille du Jutland, en même temps que lui revenaient les propos inconsiderés de Buffy sur le confessionnal. Son père n'avait jamais approuvé la confession, pas plus que le confessionnal installé par un pasteur célibataire de la Haute Église d'Angleterre dans la paroisse voisine. Les confessions qui parvenaient jusqu'au révérend Daintry père étaient de seconde main, car les gens venaient souvent déballer leur âme devant sa femme, très aimée dans le village ; et Daintry lui-même l'avait entendue décanter ces aveux à l'intention de son père, après en avoir supprimé toute grossièreté, malice ou cruauté : « Je crois qu'il serait bon que tu saches ce que Mme Baines m'a dit hier... »

Daintry parlait tout seul et tout haut – pas de doute, l'habitude lui en venait. Il s'adressait à l'évier de la cuisine :

— Non, il n'y avait *pas* de vraies preuves contre Davis.

Il se sentait coupable d'une faillite – celle d'un homme d'âge plus que mûr et proche de la retraite. Avec celle-ci, que quitterait-il ? Il échangerait une solitude contre une autre. Il eut envie de se retrouver dans la cure du Suffolk. Envie de remonter la longue allée envahie de mauvaises herbes et bordée de lauriers qui ne fleurissaient jamais, puis d'entrer par la grande porte. Le vestibule de la maison était plus grand à lui seul que son appartement actuel tout entier. Sur la gauche, plusieurs chapeaux pendaient à un porte-manteau et, sur la droite, une douille d'obus en cuivre servait de porte-parapluies. Il traversait la pièce et, ouvrant très doucement la porte en face de lui, il surprenait ses parents, assis sur le canapé recouvert de chintz, main dans la main parce qu'ils se croyaient seuls. « Dois-je donner ma démission, leur demandait-il, ou faut-il que j'attende la limite d'âge ? » D'avance il savait qu'ils lui répondraient « non » tous les deux : son père, parce que, aux yeux de celui-ci, le commandant de son croiseur, au Jutland, avait plus ou moins part au droit divin des rois (impossible que son fils connût mieux que ses supérieurs la bonne initiative à prendre) ; et quant à sa mère... elle disait toujours aux filles du village, lorsqu'elles avaient des ennuis avec leur employeur : « Pas de précipitation ! Il n'est pas si facile de retrouver une situation. » Oui, son père, l'ex-aumônier de la marine qui avait foi en son commandant et en son Dieu, lui eût apporté ce qu'il considérerait comme la réponse du chrétien, et sa mère, celle de ce bas monde et de la raison pratique. Pourquoi eût-il eu plus de chances de trouver un autre travail, en démissionnant maintenant, qu'une femme à la journée dans le petit village où il avait vécu avec ses parents ?

Le colonel Daintry revint dans son salon, en oubliant qu'il tenait à la main une fourchette pleine d'huile. Pour la première fois depuis quelques années, il était en possession du numéro de téléphone de sa fille – elle le lui avait envoyé après son mariage, imprimé sur bristol. C'était son seul lien avec la vie quotidienne de la jeune femme. Peut-être, songea-t-il,

pourrait-il s'inviter à dîner ; il n'irait pas jusqu'à le suggérer, mais si elle le lui proposait...

Il ne reconnut pas la voix dans le récepteur. Il dit :

— C'est bien le 637.10.75 ?

— Oui. Qui demandez-vous ?

C'était une voix d'homme, inconnue. Sa mémoire des noms s'envola avec son courage. Il répliqua :

— Madame Clutters.

— C'est une erreur.

— Désolé.

Il raccrocha. Évidemment, il aurait dû corriger : « Pardon. Madame *Clough*, voulais-je dire. » Trop tard. L'inconnu, supposa-t-il, devait être son gendre.

IV

— Tu ne m'en veux pas, de n'avoir pu y aller ? demanda Sarah.

— Bien sûr que non. Moi-même, je n'ai pas pu. J'avais rendez-vous avec Muller.

— J'avais peur de ne pas être à la maison quand Sam rentrerait de l'école. Il m'aurait demandé d'où je revenais.

— Tout de même, il faudra bien le mettre au courant un jour ou l'autre.

— Oui, mais il a tout le temps. Il y avait beaucoup de monde ?

— Pas tellement, d'après Cynthia. Watson, bien sûr, en tant que chef du département. Le Dr Percival. « C ». C'était chic, de la part de « C » : Davis n'était tout de même pas quelqu'un de très important dans la Boîte. Il y avait aussi son cousin, du moins à ce qu'imagine Cynthia – il portait un brassard noir.

— Et après le service, qu'est-il arrivé ?

— Je n'en sais rien.

— Au corps, je veux dire.

— Oh ! Je crois qu'on l'a transporté à Golders Green, pour y être incinéré. Cela regarde la famille.

— Le cousin ?

— Oui.

— En Afrique, nos enterrements étaient mieux que ça, dit Sarah.

— Bah ! tu sais, autres pays, autres mœurs.

— Votre civilisation est censée être plus ancienne.

— Oui, mais les vieilles civilisations ne sont pas toujours célèbres pour la profondeur des sentiments devant la mort. Nous ne sommes pas pires que les Romains.

Castle acheva de boire son whisky, puis dit :

— Je monte faire un peu la lecture à Sam, cinq minutes. Sinon, il serait capable de se figurer que quelque chose ne va pas.

— Jure-moi de ne rien lui dire.

— Tu ne me fais donc pas confiance ? demanda-t-il.

— Bien sûr que si, mais...

Ce « mais » le poursuivit jusque dans l'escalier. Cela faisait longtemps qu'il vivait avec des « mais » – nous vous faisons confiance, *mais*... Daintry explorant son attaché-case, l'inconnu de Watford chargé de s'assurer qu'il était bien venu seul au rendez-vous avec Boris. Et même Boris. Il pensa : « Y a-t-il une chance pour que, un jour, la vie ait la simplicité de l'enfance, que j'en aie fini avec les *mais*, que tout le monde ait confiance en moi naturellement, comme Sarah... et Sam ? »

Sam l'attendait, petit visage tout noir sur fond d'oreiller candide. On avait dû changer les draps ce jour-là, ce qui rendait le contraste plus saisissant qu'une publicité de whisky Black & White.

— Comment ça va ? demanda-t-il, faute de trouver autre chose.

Mais Sam ne répondit rien – lui aussi, il avait ses secrets.

— L'école, ça a marché ?

— Oui, pas mal.

— Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ?

— De l'arithmétique.

— Et ça a collé ?

— Oui, pas mal.

— Quoi d'autre ?

— Compo d'anglais.

— On dit composition. Comment ç'a été ?

— Pas mal.

Castle savait que le moment était proche où son fils s'éloignerait de lui pour toujours. Chaque « pas mal » sonnait à ses oreilles comme le bruit d'une explosion lointaine, marquant la destruction d'un pont entre eux. S'il s'était avisé de demander à Sam : « Tu n'as donc pas confiance en moi ? » peut-être l'enfant eût-il répondu : « Si, *mais*... »

— Tu veux que je te fasse la lecture ?

— Oui, s'il te plaît.

— Que veux-tu que je te lise ?

— Le livre qui parle d'un jardin, tu sais.

Un instant, Castle resta désorienté. Il parcourut du regard l'unique étagère de volumes dépenaillés, maintenus en place par deux chiens de porcelaine qui ressemblaient un peu à Buller. Certains de ces livres provenaient de sa chambre d'enfant, autrefois ; il avait choisi lui-même presque tous les autres, car Sarah était venue tard à la lecture, et ses livres à elle étaient tous pour adultes. Il prit un recueil de poésie qu'il avait gardé de son enfance. Il n'y avait aucun lien du sang entre Sam et lui, nulle garantie qu'ils pussent avoir le moindre goût en commun ; mais il ne désespérait pas : même un livre peut jeter un pont. Il ouvrit celui-ci au hasard – du moins le croyait-il, mais un livre est comme un sentier sablonneux qui garde

l’empreinte des pas. Il avait lu des pages de celui-ci à Sam à plusieurs reprises, durant ces deux dernières années ; mais l’empreinte de son enfance s’était gravée plus profondément encore, et les feuillets s’ouvrirent sur un poème qu’il n’avait encore jamais lu à voix haute. Au bout d’un ou deux vers, il se rendit compte qu’il le connaissait presque par cœur. Il y a des vers, songea-t-il, qui modèlent une vie d’enfant mieux qu’aucune parole des Écritures.

*Enfreignant les frontières, péché malin,
Brisant les branches et par-dessous rampant,
Passé la brèche dans le mur du jardin
Au bord de l’eau nous voici dévalant.*

— C’est quoi, des frontières ?

— C’est l’endroit où un pays finit et où un autre commence.

Définition bien difficile, lui semblait-il dès qu’il eut prononcé les mots. Mais Sam l’accepta.

— Et un péché sans pardon ? C’est des espions ?

— Non, non, pas du tout. On a défendu au petit garçon de l’histoire de sortir du jardin, et...

— Qui c’est qui le lui a défendu ?

— Son père, probablement, ou sa mère.

— Et c’est un péché, ça ?

— C’est une chose qui a été écrite il y a longtemps. Les gens étaient beaucoup plus sévères, en ce temps-là, et puis ce n’est pas dit sérieusement.

— Je croyais que c’était un péché, de tuer quelqu’un.

— Oui, c’est vrai : c’est mal, de tuer.

— Comme de sortir du jardin ?

Castle commençait à regretter d’être tombé par hasard sur ce poème, et de marcher de nouveau dans ses propres empreintes, sur la longue route qu’il avait parcourue.

— Tu ne veux pas que je continue à lire ?

Il parcourut des yeux les vers qui venaient : ils lui semblaient assez inoffensifs.

— Non, pas ce poème. Je ne le comprends pas, celui-là.

— Bon, alors lequel ?

— Celui sur un homme...

— L’allumeur de réverbères ?

— Non pas celui-là.

— Qu’est-ce qu’il fait, ton bonhomme ?

— Je ne sais plus. Il est dans le noir.

— Ça n’est pas très clair...

Castle revint en arrière dans le recueil en quête d’un homme perdu dans le noir.

— Il est à cheval.

— C’est celui-ci ?

Castle lut :

*Quand la lune et les étoiles dans la nuit
S'éteignent soufflées par le vent haut,
Alors, au long du noir et de la pluie...*

— Oui, oui, c'est ça !

*Un cavalier court monts et vaux
Pourquoi faut-il que, morts partout les feux,
Tard donne et résonne son galop furieux ?*

— Continue. Pourquoi tu t'arrêtes ?

*Quand l'arbre désolé proteste à grands cris
Et que les flots rudoient la nef,
Sur la grand-route monte et grandit le bruit
Et passe, mais bientôt derechef
Revient puis meurt puis renaît puis s ? éteint
Pour renaître encore son galop sans fin.*

— C'est bien ça. C'est celui que je préfère, de tous !

— Il est un peu effrayant, non ? dit Castle.

— C'est pour ça que je l'aime. Est-ce qu'il a mis un bas sur sa figure ?

— On ne dit pas si c'est un voleur, Sam.

— Alors pourquoi il va et il vient devant la maison ? Est-ce qu'il a le visage tout blanc, comme monsieur Muller et comme toi ?

— L'histoire ne le dit pas non plus.

— Moi, je crois qu'il est noir, noir comme la nuit, noir comme un parapluie.

— Pourquoi ?

— Parce que je crois que tous les Blancs ont peur de lui et s'enferment chez eux, au cas où il viendrait avec un grand couteau pour leur trancher la gorge. Très, très lentement, ajouta-t-il avec délice.

Jamais Sam n'avait paru plus noir, songea Castle. Il l'entoura de son bras, d'un geste protecteur ; mais il ne pouvait pas le protéger contre la violence et l'esprit de vengeance qui commençaient à faire leur œuvre dans le cœur de l'enfant.

Il descendit dans son bureau, ouvrit un tiroir dont il gardait la clé et y prit le feuillet des notes de Muller. En haut, c'était titré : « *Solution Finale* ». Apparemment, Muller n'avait pas hésité une seconde à prononcer ces deux mots à l'intention d'oreilles allemandes, et la solution, de toute évidence, n'avait pas été rejetée – la discussion restait ouverte. La même image revint hanter l'esprit de Castle : l'enfant mourant et le vautour, tout près.

Il s'assit et recopia soigneusement les notes de Cornélius. Il ne se donna même pas la

peine de les taper à la machine. L'anonymat de la machine à écrire (l'affaire Hiss l'avait suffisamment montré) était plus que sujet à caution. D'ailleurs, il n'avait aucun désir de prendre des précautions, même banales. Quant au livre code, il en avait fini avec cela dans son dernier message, celui qui se terminait par : « *Adieu* ». Tout en écrivant « *Solution Finale* » et en recopiant scrupuleusement les mots qui suivaient, pour la première fois il s'identifiait véritablement à Carson. Au même stade, Carson eût couru l'ultime risque. Comme l'avait dit un jour Sarah : il « allait trop loin ».

V

À 2 heures du matin, Castle, qui ne dormait toujours pas, tressaillit en entendant Sarah crier : « Non ! Non ! »

— Qu'y a-t-il ?

Comme elle ne répondait pas, il alluma et vit qu'elle avait les yeux élargis par la peur.

— Tu as encore fait un cauchemar, voilà tout.

— C'était affreux, dit-elle.

— Raconte. Un rêve ne revient jamais, si on se dépêche de le raconter avant de l'avoir oublié.

Il la sentait toute tremblante contre lui et cette peur commençait à le gagner.

— Ce n'est qu'un rêve, Sarah. Raconte ; cela suffira pour t'en débarrasser.

Elle raconta :

— J'étais dans le train. Il partait. Tu restais sur le quai. Je me retrouvais seule. C'était toi qui avais les billets, et Sam était avec toi. Il avait l'air de s'en moquer. Je ne savais même pas où nous étions censés aller, et j'entendais la voix du contrôleur dans le compartiment voisin. Je savais que j'étais dans le mauvais wagon, celui réservé aux Blancs.

— Maintenant que tu l'as sorti de toi, ce rêve ne se répétera plus.

— Je savais qu'il me dirait : Sortez d'ici. Vous n'avez rien à y faire. C'est un wagon pour Blancs.

— Ce n'est qu'un cauchemar, Sarah.

— Oui, je sais. Pardon de t'avoir réveillé. Tu as tant besoin de ton sommeil.

— Cela ressemble un peu aux mauvais rêves que faisait Sam. Tu te souviens ?

— Sam et moi, nous avons le même complexe à cause de notre couleur, n'est-ce pas ? Cela nous obsède jusque dans le sommeil. Parfois je me demande si tu ne m'aimes pas uniquement à cause de ma couleur. Si tu étais noir, tu n'aimerais pas une blanche seulement à cause de la couleur de sa peau, dis ?

— Non. Je n'ai rien d'un Sud-Africain qui va passer ses week-ends au Swaziland. J'ai mis près d'un an avant de tomber amoureux de toi. C'est venu lentement, pendant tous ces mois où nous travaillions secrètement ensemble. Pendant que j'étais bien à l'abri sous mon petit bouclier de pseudo-diplomate, toi, tu courais tous les risques. Je n'avais pas de cauchemars ; mais, souvent, je ne dormais pas, en me demandant si tu viendrais à notre prochain rendez-vous, ou si tu n'aurais pas disparu sans aucun espoir pour moi de jamais connaître ton sort. Au plus, un message peut-être, de l'un des autres, pour me prévenir que le circuit était coupé.

— Ainsi, c'était le circuit qui te tracassait ?

— Non. C'était ce qui pouvait t'arriver. Cela faisait des mois que je t'aimais. Je savais que ma vie s'arrêterait, si tu disparaissais. Aujourd'hui, nous sommes tous les deux à l'abri.

— Tu en es sûr ?

— Bien entendu, voyons ! Ne te l'ai-je pas prouvé, depuis sept ans ?

— Je ne parle pas de ton amour. Es-tu si sûr que nous soyons en sécurité, voilà ce que je veux dire.

C'était une question à laquelle il n'était pas facile de répondre. Le dernier rapport codé, avec son dernier mot, « *adieu* », était prématuré. Et le passage du livre qu'il avait choisi, « *j'ai levé la main puis l'ai laissée retomber* », n'était pas un signe de liberté dans l'univers d'« Oncle Remus ».

Cinquième partie

CHAPITRE I

I

La nuit était déjà tombée avec la brume et la bruine de novembre, lorsqu'il sortit de la cabine téléphonique. Il n'y avait pas eu la moindre réponse à aucun de ses signaux. Dans Old Compton Street, le rouge brouillé de l'enseigne « Livres », indiquant l'endroit où Halliday jeune tenait son commerce louche, se reflétait sur le trottoir avec moins d'effronterie que d'habitude. Dans la boutique d'en face, Halliday père était courbé comme d'ordinaire sous la lueur d'une seule lampe à globe, par économie d'énergie. À l'entrée de Castle, le vieil homme tourna un commutateur, sans relever la tête, de façon à éclairer de part et d'autre les étagères bourrées de classiques démodés.

— Vous ne gaspillez pas l'électricité, dit Castle.

— Ah ! c'est vous, monsieur. Non, j'apporte ma petite quote-part d'aide au gouvernement ; d'ailleurs, les vrais clients ne viennent plus guère, passé 5 heures. À part deux ou trois timides qui passent pour me proposer des ouvrages rarement en assez bon état, et que je dois renvoyer à leur déception. Ces gens-là pensent qu'il suffit de cent ans d'âge pour donner de la valeur à un livre... Je suis navré, monsieur, du retard de votre Trollope, si c'est lui que vous venez chercher. Nous avons eu du mal à nous procurer le second exemplaire. Il y a eu un feuillet à la télévision, voilà l'ennui ; même l'édition de poche est épuisée.

— Cela presse moins, maintenant. Un seul exemplaire suffira. C'était pour vous en prévenir que j'ai fait un saut. Mon ami est parti pour l'étranger, pour y vivre.

— Ah ! monsieur, vos petites soirées littéraires vont vous manquer. Pas plus tard que l'autre jour, je disais à mon fils...

— C'est curieux, monsieur Halliday, mais je n'ai jamais fait la connaissance de votre fils. Est-il là ? Je pensais que je pourrais lui parler de certains livres dont je me déferais à l'occasion. Le goût des... « curiosités » m'a un peu passé. C'est l'âge, j'imagine. Pensez-vous que je le trouverais dans sa boutique ?

— Non, monsieur, pas maintenant. À dire vrai, il s'est attiré quelques petits ennuis. Il avait trop de succès. Le mois dernier, il a ouvert une autre boutique à Newington Butts, et la police de là-bas est bien moins compréhensive que celle d'ici, ou plus coûteuse, si l'on veut, pour parler cyniquement. Il a dû passer tout l'après-midi au tribunal, à cause de ses idioties de magazines, et il n'est pas encore rentré.

— J'espère que ses ennuis ne vous en attireront pas à vous, monsieur Halliday.

— Oh ! pour cela, n'ayez crainte. La police est très compatissante. Je crois vraiment que ces messieurs sont navrés pour moi, de voir que j'ai un fils dans ce genre de commerce. Moi, je leur dis : « Si j'étais jeune, qui sait si je n'en ferais pas autant ? » Cela les fait rire.

Castle avait toujours trouvé bizarre que les Autres eussent choisi un intermédiaire aussi équivoque que le jeune Halliday, dont la boutique pouvait être l'objet, à tout instant, d'une perquisition. Peut-être, pensait-il, était-ce une façon de double bluff. La brigade des mœurs avait peu de chances d'être rompue aux subtilités des services secrets. Il se pouvait même que Halliday jeune fût aussi peu conscient que son père de l'usage auquel il servait. C'était cela que Castle désirait vivement savoir, car c'était en somme sa vie qu'il allait confier à ce jeune homme.

Il contempla l'enseigne écarlate, de l'autre côté de la rue, avec les magazines de nus dans la vitrine, et s'étonna de l'étrange sentiment qui le poussait à prendre un risque aussi évident. Boris l'eût désapprouvé ; mais, maintenant qu'il avait envoyé aux Autres son dernier rapport, avec sa démission, il éprouvait le désir irrésistible de communiquer directement et de vive voix, sans l'intervention de boîtes aux lettres sûres, de livres, de codes ni de signaux compliqués à partir de cabines publiques.

— Quand rentrera-t-il ? Vous n'en avez pas la moindre idée ? demanda-t-il à M. Halliday.

— Pas la moindre, monsieur. Pourrais-je vous être de quelque utilité, de mon côté ?

— Non, non, je ne veux pas vous déranger.

Il n'avait pas de signal téléphonique convenu pour attirer l'attention de Halliday jeune. On les avait tenus si scrupuleusement à l'écart l'un de l'autre qu'il lui arrivait de se demander si leur rencontre ne serait pas unique, et n'était pas programmée en fonction du dénouement final. Il demanda encore :

— Votre fils n'aurait-il pas une Toyota rouge, par hasard ?

— Non. Mais, parfois, il prend la mienne, à la campagne... pour aller faire les ventes, monsieur. Il m'aide là-bas de temps en temps. Je ne peux plus me déplacer autant qu'auparavant. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il me semblait en avoir vu une devant sa boutique, un jour.

— Ce ne peut pas être la nôtre. Pas en ville, non. Avec tous ces encombrements dans les rues, ce ne serait pas économique. Quand le gouvernement demande des économies, c'est un devoir d'obéir de son mieux.

— Bon. Eh bien ! espérons que le tribunal n'aura pas été trop sévère pour lui.

— Voilà une bonne pensée, monsieur. Je lui ferai part de votre visite.

— Il se trouve que j'ai là, sur moi, un mot que vous pourriez peut-être lui remettre. C'est confidentiel, je vous préviens. Je n'aimerais pas que l'on se doute du genre de livres que je collectionnais dans ma jeunesse.

— Fiez-vous à moi, monsieur. Je ne vous ai jamais déçu jusqu'ici. Et le Trollope ?

— Oh ! oubliez cela.

À la gare Euston, il prit un billet pour Watford – il ne voulait pas exhiber sa carte d'abonnement Berkhamsted-Londres et retour. Les contrôleurs ont la mémoire des abonnés. Dans le train, il lut, pour s'occuper l'esprit, un journal du matin abandonné sur le siège voisin. Il y avait une interview d'une vedette de cinéma qu'il n'avait jamais vue sur l'écran (le cinéma de Berkhamsted avait été transformé en salle de Bingo). Apparemment, l'acteur en question venait de se marier pour la seconde fois. À moins que ce ne fût pour la troisième ? Au cours d'une autre interview, vieille de plusieurs années, il avait déclaré au reporter qu'il

disait définitivement adieu au mariage. « Bref, vous avez changé d'avis ? » lui demandait-on impudemment à présent.

Castle lut l'interview de bout en bout. Ainsi donc, un homme comme cet acteur pouvait parler à un journaliste des aspects les plus intimes de sa vie : « *J'étais très pauvre, quand j'ai épousé ma première femme. Elle ne comprenait pas... Sexuellement, très vite ça n'a pas collé. Avec Noémie, c'est différent. Noémie sait très bien que, lorsque je rentre complètement vidé du studio... Chaque fois que nous le pouvons, nous prenons une semaine de vacances, rien que nous deux, dans un petit coin tranquille, Saint-Tropez par exemple, et fini les problèmes !* » Pourquoi lui reprocher cela ? « Tu n'es qu'un hypocrite, se dit Castle. Si je le peux, je vais parler à Boris ; vient un moment où il faut absolument que l'on parle... »

À Watford, il observa soigneusement sa routine de l'autre fois, hésita à l'arrêt de l'autobus, poursuivit finalement son chemin, attendit à l'angle de la rue suivante, en cas de filature. Il parvint au café, mais, au lieu d'entrer, continua encore. La dernière fois, l'homme au lacet défait l'avait guidé. Là, il était seul. Avait-il tourné à gauche ou à droite ? Dans cette partie de Watford, toutes les rues se ressemblaient. C'étaient autant d'alignements de maisons à pignon, identiques et avec le même jardinet, devant, planté de rosiers ruisselants d'humidité, et le même garage à une place faisant le joint entre elles.

Il s'aventura à deux reprises au jugé, risqua une troisième tentative. Partout c'étaient les mêmes constructions, formant ici rue, la demi-lune, et les noms – allée des Lauriers, la Chênaie, les Buissons – semblaient se moquer de lui par leur analogie avec celui qu'il cherchait : l'allée des Ormes. À un moment, un agent de police, le voyant dans l'embarras, offrit ses services. L'original des notes de Muller sembla soudain peser aussi lourd qu'un revolver dans la poche de Castle. Il répondit : « Non, merci », et expliqua qu'il regardait seulement s'il n'y avait pas de pancartes d'appartements à louer dans les parages. L'agent lui déclara qu'il y en avait deux, et qu'il les trouverait en prenant à gauche trois ou quatre fois de suite. Par pure coïncidence, au troisième tournant il déboucha dans l'allée des Ormes. Il avait oublié le numéro, mais un lampadaire fit luire le vitrail d'une porte, et il reconnut ce détail. Pas une fenêtre n'était éclairée, et ce fut sans grand espoir que, le nez sur le bristol, il déchiffra l'indication mutilée « *ition Limited* » et pressa le bouton de la sonnette. Il était improbable que Boris fût là à cette heure ; en fait, peut-être n'était-il même plus en Angleterre. Puisque Castle avait coupé le contact avec eux, pourquoi les autres auraient-ils gardé ouvert un chenal dangereux ? Il appuya sur le bouton une seconde fois. Rien. Même une tentative de chantage d'Ivan eût été bienvenue, à cet instant. Il n'avait plus personne – absolument personne – à qui parler.

En venant, il avait dépassé une cabine téléphonique ; il rebroussa chemin dans cette direction. Dans une maison, de l'autre côté de la rue, il pouvait voir, à travers la fenêtre sans rideaux, une famille prendre un thé tardif et copieux, ou dîner de bonne heure : le père, deux adolescents, garçon et fille, qui s'asseyaient, la mère qui entraînait avec un plat ; puis, le père dit apparemment la prière avant le repas, car les enfants courbèrent la tête. Castle se souvenait de cette coutume, tout en étant persuadé que, depuis son enfance, il y avait belle lurette qu'elle était morte – peut-être ces gens étaient-ils des catholiques romains, ce qui eût expliqué la ténacité plus grande du rituel. Il entreprit de composer le seul numéro de téléphone qu'il lui restât encore à essayer – numéro à n'utiliser qu'en tout dernier et pressant recours. Il raccrocha à des intervalles qu'il mesurait sur sa montre. Après avoir formé le numéro cinq fois en vain, il sortit de la cabine. C'était comme s'il avait appelé très fort au secours dans la rue déserte, en ignorant si l'on avait entendu ses cris. Et si, après son ultime

rapport, on avait coupé toutes les lignes de communication, pour toujours ?

Il regarda de nouveau la fenêtre, en face. Le père venait de faire une plaisanterie ; la mère souriait d'un air approbateur ; la fille adressa un clin d'œil à son frère, comme pour dire : « Ça y est, voilà le vieux reparti ! » Castle prit le chemin de la gare – personne ne le suivait, personne ne l'observa à travers une vitre à son passage, personne ne le croisa. Il avait la sensation d'être invisible, posé là dans un monde étrange, sans un seul être humain pour reconnaître en lui un représentant de l'espèce.

À l'extrémité de la rue dite des Buissons, il s'arrêta tout près d'une église affreuse, si neuve qu'on aurait pu la croire construite de la veille avec les briques luisantes et vernissées d'un *kit* du parfait maçon amateur. Les lumières brûlaient à l'intérieur, et le même sentiment de solitude qui l'avait poussé vers la boutique de Halliday l'incita à entrer dans cette église. Aux fastes de clinquant et aux chamarrures de l'autel, ainsi qu'aux statues sentimentales, il sut que c'était un sanctuaire catholique romain. Pas de vigoureuse et bourgeoise assistance de fidèles se serrant les coudes pour chanter la verte colline au loin. Près de l'autel, un vieil homme somnolait, le menton sur la poignée de son parapluie, et deux femmes – deux sœurs peut-être, à en juger par la similitude de leur sombre accoutrement – attendaient à proximité de ce qu'il devina être un confessionnal. Une femme en imperméable écarta un rideau et sortit ; une autre, sans imperméable, souleva le rideau et entra. On eût dit un de ces baromètres aux bonshommes qui montrent ou rentrent le nez selon la pluie ou le beau temps. Castle s'assit à quelque distance. Il sentait la fatigue – il y avait longtemps que l'heure de son triple J. & B. avait sonné ; Sarah allait s'inquiéter. Mais, plus il écoutait le murmure confus des voix venant du confessionnal, plus croissait son désir de parler ouvertement et sans réserve, après ces sept années de silence. « Boris a été complètement retiré du circuit, songeait-il. Plus jamais je ne pourrai parler – sauf, naturellement, si je finis sur le banc des accusés ; là, oui, je pourrai faire ce qu'ils appellent une « confession » – à huis clos, évidemment (car le procès se déroulerait à huis clos). »

La seconde femme sortit ; une troisième entra. Les deux précédentes s'étaient délestées assez prestement de leurs secrets – à huis clos. Agenouillées séparément devant leurs autels respectifs, elles montraient la satisfaction guindée du devoir accompli. Quand la troisième femme eut fini, il se retrouva le seul à attendre. Le vieil homme s'était réveillé pour sortir en compagnie d'une des femmes. Par une fente du rideau qui dissimulait le prêtre, il entrevit une seconde un long visage blanc, tandis qu'un gosier s'éclaircissait pour chasser l'humidité de novembre. « J'ai envie de parler ; qu'est-ce que j'attends ? se demandait Castle. Ce genre de prêtre est forcé de garder mon secret. » Boris lui avait dit : « Viens me voir, chaque fois que te prendra une envie violente de parler ; c'est un moindre risque. » Mais il était convaincu que Boris était parti pour toujours. Parler est un acte de thérapeutique. Lentement, il s'approcha du confessionnal, tel le patient qui se rend pour la première fois chez le psychiatre et qui tremble d'émotion.

Le patient qui ne connaît pas les ficelles... Il referma le rideau derrière lui et resta là, debout, hésitant, dans l'étroite cabine. Par quel bout commencer ? Une des femmes avait dû laisser derrière elle cette faible odeur d'eau de Cologne. Un guichet s'ouvrit d'un claquement sec, et il vit un profil aigu, pareil à celui d'un détective de théâtre. Le profil toussota et marmonna quelque chose. Castle dit :

— Je voudrais vous parler.

— Pourquoi restez-vous piqué comme cela ? demanda le profil. Vous ne savez plus vous

servir de vos genoux ?

— J'ai seulement envie de vous parler, dit Castle.

— Vous n'êtes pas là pour me parler, répliqua le profil.

Il y eut une sorte de cliquettement. L'homme tenait un rosaire dans son giron ; il semblait s'en servir comme les musulmans de leur chapelet d'ambre, pour user l'impatience.

— C'est à Dieu que vous devez parler, reprit la voix.

— Non, vous n'y êtes pas. Je suis venu pour parler seulement.

La tête du prêtre se tourna à contrecœur vers lui. Castle vit les yeux injectés de sang. Il eut l'impression d'être tombé, par un sombre jeu du sort, sur une victime, comme lui, de la solitude et du silence.

— Qu'attendez-vous pour vous agenouiller ? Vous m'avez l'air d'un drôle de catholique !

— Je ne suis pas catholique.

— Alors, que venez-vous faire ici ?

— Parler, c'est tout.

— Si ce sont des renseignements que vous voulez, laissez vos nom et adresse au presbytère.

— Ce n'est pas cela non plus que je cherche.

— Vous me faites perdre mon temps, dit le prêtre.

— Est-ce que le secret de la confession ne s'applique pas aussi aux non-catholiques ?

— Allez voir un prêtre de votre Église.

— Je n'ai pas d'Église.

— Bien, dans ce cas je crois que c'est d'un médecin que vous avez besoin.

Le prêtre referma brusquement son guichet ; Castle sortit du confessionnal. Point final aussi absurde que l'avait été l'initiative, pensa-t-il. Comment avait-il pu se figurer que cet homme le comprendrait, même s'il l'avait laissé parler ? Son histoire était bien trop longue à raconter, depuis tant d'années qu'elle avait commencé là-bas, dans cet étrange pays !

II

Sarah vint au devant de lui, alors qu'il pendait son manteau dans l'entrée.

— Il n'est rien arrivé ? demanda-t-elle.

— Non.

— D'habitude, tu téléphones quand tu rentres si tard.

— Oh ! j'ai dû galoper de tous côtés pour essayer de voir des gens. Impossible d'en trouver un seul. Je suppose qu'ils prennent tous de l'avance sur le week-end.

— Tu veux boire ton whisky, ou dîner tout de suite ?

— Whisky, oui. Un grand.

— Plus grand que d'ordinaire ?

— Oui, et sec.

— Tu vois bien qu'il s'est passé quelque chose.

— Rien d'important. Mais il fait presque aussi froid et humide qu'en hiver. Sam dort ?

— Oui.

— Où est Buller ?

— Il chasse le chat dans le jardin.

Castle s'assit dans le même fauteuil que tous les soirs, et le même silence tomba entre eux. Normalement, c'était un silence aussi chaud qu'un châle dont on lui eût enveloppé les épaules. Le silence, c'était la détente, le signe que les choses allaient sans dire, entre eux – leur amour était trop fort pour avoir besoin de se rassurer : il était protégé par une police d'assurance-vie. Mais ce soir-là, où il pouvait palper l'original des notes de Muller dans sa poche et où il songeait que le jeune Halliday devait en posséder la copie, à cette heure, le silence lui semblait pareil à une cloche à plongeur privée d'air ; le silence était un manque de tout, même de confiance, un avant-goût de la tombe.

— Sarah, dit-il, encore un whisky.

— Tu bois vraiment trop. Souviens-toi du pauvre Davis.

— Ce n'est pas de cela qu'il est mort.

— Je croyais pourtant...

— La même chose que tous les autres, oui. Mais tu te trompes. Si ça t'ennuie à ce point de me donner ce whisky, tu n'as qu'à le dire, je me servirai moi-même.

— Je t'ai seulement dit de te souvenir de Davis.

— Je n'ai pas besoin qu'on veille sur moi, Sarah. Tu es la mère de Sam, pas la mienne.

— Eh bien ! oui, je suis sa mère ; mais toi, tu n'es même pas son père !

Ils se regardèrent, stupéfaits, consternés. Sarah reprit :

— Je ne voulais pas...

— Tu n'y es pour rien, ne t'excuse pas.

— Pardonne-moi.

Il dit :

— Voilà ce qui nous attend dans l'avenir, s'il nous est impossible de parler. Tu me demandais ce que j'ai fait. Toute la soirée, j'ai cherché quelqu'un à qui parler, mais il n'y avait personne, nulle part.

— Parler de quoi ?

La question le rendit muet.

— Et moi ? dit-elle. Qu'est-ce qui t'empêche de me parler ? Ce sont encore *Eux* qui te l'interdisent ? Avec leur loi sur les secrets d'État et autres stupidités !

— Ils n'y sont pour rien.

— Alors, qui ?

— À notre retour en Angleterre, Carson m'a adressé quelqu'un, Sarah. Il vous avait sauvés, Sam et toi. Il ne demandait qu'un petit coup de main, en échange. Par gratitude, j'ai accepté.

— Et où est le mal ?

— Ma mère dit que, dans mon enfance, je rendais toujours trop en retour. Seulement, pour

celui qui t'avait arraché au BOSS, ce n'était pas *trop*. Bref, le fait est... Sarah, je suis devenu ce que l'on appelle un agent double. Ça vaut la prison à vie.

Depuis toujours, il savait que l'heure viendrait où il leur faudrait jouer entre eux cette scène ; mais jamais il n'était parvenu à imaginer le genre de dialogue qui en résulterait.

— Passe-moi ton verre, dit-elle.

Il lui tendit le verre ; elle y but un doigt de whisky, puis demanda :

— Est-ce que tu cours un danger ? Dans l'immédiat, c'est-à-dire ? Ce soir même ?

— Depuis que nous vivons ensemble, je n'ai pas cessé d'être en danger.

— Mais c'est pire à présent ?

— Oui. À mon avis, on a découvert qu'il y a une fuite et pensé que c'était Davis. Ma conviction est que Davis n'est pas mort de mort naturelle. Le docteur Percival a eu une phrase...

— Tu crois qu'on l'a assassiné ?

— Oui.

— Autrement dit : pourquoi pas toi à sa place ?

— Oui.

— Et tu continues ?

— J'ai rédigé ce que je considérais comme mon dernier rapport. J'avais dit adieu à toute cette histoire. Et puis... il s'est passé une chose. Avec Muller. J'étais forcé de donner le renseignement aux autres. J'espère que c'est chose faite. Je n'en suis pas sûr.

— Comment a-t-on découvert la fuite, au bureau ?

— Sans doute y a-t-il chez les autres une faille quelque part. Probablement quelqu'un en place, qui a accès à mes rapports et les refile à Londres.

— Mais... et s'il refile celui-ci ?

— Oh ! je sais trop ce que tu vas dire : Davis est mort ; au bureau, je suis le seul à avoir affaire à Muller.

— Maurice, pourquoi avoir continué ? C'est un suicide !

— Peut-être cela sauvera-t-il beaucoup de vies... chez les tiens.

— Ne me parle pas des miens. Je n'ai plus de peuple, plus de famille. Tu es tout « mon peuple ».

Elle a sûrement pris cela dans la Bible, songea-t-il. Ces mots ont un écho familier. Elle a été dans une école méthodiste, c'est vrai.

Elle le prit par la taille et lui tendit son verre de whisky, puis soupira :

— Quel dommage que tu aies attendu si longtemps pour me dire ça !

— J'avais peur, Sarah.

L'autre nom biblique lui revint à la mémoire en même temps qu'il prononçait celui-ci. C'était la femme appelée Ruth qui avait employé les mêmes mots que Sarah – ou presque les mêmes.

— Peur de moi et pas des *Autres* ?

— Peur pour toi. Tu n’imagines pas comme cela m’a semblé long, de t’attendre à l’hôtel Polana. Je croyais que tu n’arriverais jamais. Pendant la journée, j’observais à la jumelle les plaques des voitures. Les numéros pairs signifiaient que Muller te tenait ; les impairs que tu étais en chemin. Cette fois, il n’y aura plus d’hôtel Polana, plus de Carson. Les choses ne se répètent jamais.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Le mieux pour toi serait d’aller chez ma mère avec Sam. De te séparer de moi. De faire comme si nous nous étions affreusement disputés, au point que tu demandes le divorce. Si tout va bien, je resterai ici et nous pourrons recommencer à vivre tranquillement.

— Et qu’est-ce que je ferai en attendant ? Je guetterai les numéros des voitures ? Fais-moi rêver encore.

— Si les *Autres* ont encore une pensée pour moi – ce que j’ignore – il y a la filière d’évasion sûre qu’ils m’ont promise. Mais je devrai partir seul. Donc, de toute façon, tu dois aller chez ma mère avec Sam. Nous ne pourrons plus communiquer, ce sera la seule différence. Tu ne sauras pas comment cela se sera passé – peut-être pas avant longtemps. J’aimerais mieux voir arriver la police. Au moins, nous serions certains de nous revoir dans la salle du tribunal.

— Mais Davis n’a même jamais vu de tribunal, lui ? Non, si l’on te recherche, pars, Maurice. Comme cela, je te saurai en sécurité.

— Tu n’as pas eu une parole de blâme ni de reproche, Sarah.

— Tu en attends une ?

— Tu sais, je suis ce que l’on appelle en général un traître.

— Qui cela intéresse-t-il ? dit-elle.

Elle lui prit la main et la serra : c’était un geste bien plus intime qu’un baiser – on peut embrasser un inconnu.

— Nous avons notre pays à nous, reprit-elle. Toi, Sam, moi. Et celui-là, tu ne l’as jamais trahi, Maurice.

— Assez de souci pour ce soir, dit-il. Le feu n’est pas à la maison ; il faut dormir.

Mais, une fois couchés, ils firent aussitôt l’amour, sans réfléchir, sans un mot, comme s’il s’était agi d’une chose convenue entre eux depuis une heure et que toute leur discussion n’eût servi qu’à la différer. Il y avait des mois qu’ils n’avaient pas joui en même temps de cette façon. Maintenant que Castle avait parlé et que le secret était sorti, l’amour se libérait.

CHAPITRE II

Il s'endormit presque aussitôt après s'être retiré de Sarah. Ses dernières pensées furent : « Le feu n'est pas à la maison ; des jours, des semaines peut-être passeront avant que la moindre fuite soit signalée en retour. C'est demain samedi ; nous avons tout le week-end devant nous pour prendre une décision. »

À la campagne, assis dans son bureau, sir John Hargreaves lisait un livre de Trollope. Tout était réuni pour faire de ce moment un répit prolongé, d'une paix presque parfaite : le calme du week-end, que seul le fonctionnaire de garde au bureau avait le droit de rompre, en cas de message urgent (et l'urgence des messages était vraiment l'exception dans les services secrets) ; l'heure du thé, durant laquelle lady Hargreaves respectait l'absence de son mari – elle savait qu'une tasse de Earl Gray, l'après-midi, lui gâchait son whisky (Cutty Sark) de 6 heures. Sir John, pendant son temps de service en Afrique occidentale, avait fini par se prendre de goût pour l'œuvre de Trollope, bien que le roman ne fût pas sa lecture favorite. À ses moments d'agacement, il avait trouvé que *Le Pasteur* et *Les Tours de Barchester* étaient des livres rassurants ; ils revigoraient la patience qu'exige l'Afrique. Le pasteur Slope le faisait penser à tel chef de cercle importun et confit dans sa gourme, et Mme Proudie à la femme du gouverneur. Or, voilà qu'il était troublé par une œuvre de fiction qui aurait dû l'apaiser en Angleterre comme Trollope l'apaisait toujours en Afrique. Ce roman avait pour titre : *Ainsi vont les mœurs d'aujourd'hui* – quelqu'un (impossible pour lui de se rappeler qui) lui avait dit que l'on en avait tiré un bon feuilleton télévisé. Il n'aimait pas la télévision ; pourtant, ce Trollope lui eût plu, il n'en avait pas douté.

Bref, tout l'après-midi, il avait commencé par ressentir le même plaisir sans ride que lui procurait toujours cet auteur – le sentiment d'un monde calme et bourgeois, d'une Belle Époque où le bien était le bien, le mal, le mal, et où la frontière entre les deux était nette et tranchée. Il n'avait pas d'enfant pour lui enseigner peut-être le contraire – pas plus que sa femme, il n'en avait voulu : ils étaient parfaitement d'accord sur ce point, pour différentes que fussent leurs raisons respectives. Sir John s'était refusé à ajouter, à ses responsabilités publiques, des charges privées (des enfants eussent été une source constante d'anxiété, en Afrique) ; et quant à lady Hargreaves... ma foi (se disait-il affectueusement), elle tenait à garder sa ligne et son indépendance. Leur indifférence mutuelle pour les enfants avait fortifié leur amour réciproque. Pendant qu'il lisait son Trollope, un whisky à portée, elle buvait son thé dans sa chambre, avec un contentement égal. C'était un week-end de tranquillité pour eux : pas de chasse ni d'invités, novembre et la nuit descendant tôt sur le parc. Sir John en venait même à se croire en Afrique, dans un campement de brousse, au cours d'une de ces longues randonnées qui l'enchantaient chaque fois, loin du quartier-général. Il voyait la scène : le cuisinier plumant un poulet derrière le bâtiment, les chiens à demi sauvages accourant dans l'espoir d'attraper une bribe... Les lumières qui scintillaient au loin, vers l'autoroute, auraient fort bien pu être celles d'un village indigène où les jeunes filles

s'affairaient à s'épouiller entre elles.

Il en était au personnage du vieux Melmotte – « l'escroc », selon le jugement de ses collègues au Parlement. Melmotte prenait place à la buvette de la Chambre des Communes – *« Il était impossible de le chasser, presque autant que de s'asseoir à côté de lui. Même les garçons n'avaient pas envie de le servir ; mais, à force de patience et d'endurance, il finit par obtenir à dîner. »*

Malgré lui, Hargreaves se sentait attiré vers Melmotte et sa solitude ; il se souvenait à regret de ce qu'il avait dit à Percival, quand celui-ci avait exprimé de la sympathie pour Davis. Il avait employé le mot de « traître », tout comme les collègues de Melmotte celui d'« escroc ». Il poursuivit sa lecture : *« Ceux qui le regardaient déclaraient entre eux qu'il était heureux sans son audace ; pourtant, en vérité, il était probablement, à cet instant, l'homme le plus malheureux de Londres. »* Sir John n'avait jamais eu l'occasion de connaître Davis – sans doute n'eût-il pas su « qui c'était », s'il l'avait croisé dans un couloir du bureau. Il pensa : « Peut-être ai-je parlé un peu vite, réagi sottement ; mais c'est Percival qui l'a supprimé – non, je n'aurais pas dû laisser à Percival la charge de ce cas »... Il revint à sa page : *« Et cependant, même lui, abandonné du monde entier qu'il était, sans autre avenir devant lui que le fin fond de misère où vous précipite l'indignation des lois offensées, même lui, oui, était capable d'employer ses derniers moments de liberté à se tailler une réputation, en tout cas, d'audace. »* Pauvre diable, songea sir John ; on ne peut lui dénier le courage. Davis avait-il deviné le genre de mixture que Percival mettait peut-être dans son whisky, en profitant de sa brève absence de la pièce ?

Sur ce, le téléphone sonna. Il entendit le déclic d'interception de la communication par sa femme, dans sa chambre. Elle tentait de protéger sa tranquillité, mieux que Trollope n'y avait réussi. Tout de même, à cause d'une certaine insistance à l'autre bout de la ligne, elle fut obligée de basculer l'appel. À contrecœur, sir John décrocha. Une voix qu'il ne reconnut pas dit :

— Ici, Muller.

Sir John était encore plongé dans l'univers de Melmotte. Il répéta :

— Muller ?

— Cornélius Muller.

Il y eut un silence contraint, puis la voix expliqua :

— De Pretoria.

Une seconde, sir John Hargreaves pensa que l'inconnu devait téléphoner de cette lointaine cité ; mais la mémoire lui revint soudain :

— Ah ! oui, oui. Naturellement. Que puis-je pour vous ? J'espère que Castle... ? ajouta-t-il.

— Sir John, j'aimerais vous parler de Castle, précisément.

— Je serai au bureau lundi. Si vous voulez bien téléphoner à ma secrétaire... elle est sûrement encore là-bas, dit-il après avoir consulté sa montre.

— Demain, vous n'y serez pas ?

— Non. Je prends ce week-end à la maison.

— Pourrais-je venir vous voir, sir John ?

— Est-ce vraiment si urgent ?

— Je le crains. J'ai le sentiment très vif d'avoir commis une grave erreur. J'ai vraiment le plus grand besoin de vous parler, sir John.

« Adieu Trollope ! se dit Hargreaves. Et pauvre Mary ! J'ai beau essayer de nous épargner le bureau quand nous sommes ici, il faut tout le temps qu'il nous importune. » Il se souvint de la soirée, après la chasse, où Daintry s'était montré si difficile... Il demanda :

— Vous avez une voiture ?

— Oui. Bien sûr.

Sir John calcula : j'ai encore une chance de garder mon samedi libre, en témoignant d'une hospitalité raisonnable ce soir.

— C'est à moins de deux heures en voiture. Si le cœur vous dit de venir dîner.

— Certainement. Vous êtes très bon, sir John. Je ne vous aurais pas dérangé si je n'avais jugé la chose importante. Je...

— Peut-être devrez-vous vous contenter d'une omelette, Muller. Ce sera à la fortune du pot.

Il raccrocha, tout en se souvenant de la fable apocryphe que l'on racontait sur lui, il le savait, et qui le mettait en scène avec des cannibales. Il alla à la fenêtre et regarda dehors. L'Afrique recula, s'évanouit : les lumières n'étaient que celles de l'autoroute menant à Londres et au bureau. Il sentait venir le suicide de Melmotte : c'était la seule solution. Il passa au salon. À la main la théière en argent achetée par elle à une vente de Christie, Mary se versait une tasse d'Earl Gray. Il lui dit :

— Désolée, ma chère, nous avons un invité à dîner.

— Je le craignais. Quand il a insisté pour vous parler... Qui est-ce ?

— Ce personnage que le BOSS nous envoie de Pretoria.

— Il ne pouvait pas attendre jusqu'à lundi ?

— Il prétend que c'est trop urgent.

— Je n'aime pas ces bougres de l'apartheid.

Les vulgarités courantes de la langue prenaient toujours une résonance étrange, avec l'accent de cette voix américaine.

— Moi non plus, dit sir John. Mais nous sommes forcés de travailler avec eux. J'imagine que nous lui trouverons bien un morceau à manger.

— Il y a du rôti de bœuf froid.

— C'est mieux que l'omelette que je lui ai promise.

Ce fut un repas guindé (impossible de parler affaires), malgré tous les efforts de lady Hargreaves pour trouver des sujets possibles de conversation, et malgré les secours du Beaujolais. L'hôtesse avoua son ignorance totale de l'art et de la littérature afrikaners ; mais Muller en était au même point qu'elle, apparemment. Il admit qu'il y avait bien quelques poètes et romanciers et fit allusion au prix Herzog de littérature mais ajouta qu'il n'avait lu aucun des auteurs qu'il avait mentionnés.

— Ils sont suspects, déclara-t-il. Presque tous.

— Suspects ?

— Ils se mêlent de politique. Il y a actuellement un poète en prison, pour aide aux terroristes.

Hargreaves eut beau tenter de changer de sujet, il ne trouva que l'or et les diamants qui présentassent un rapport avec l'Afrique du Sud – et ils étaient aussi mêlés à la politique que les écrivains. Le mot « diamants » évoqua la Namibie, et il se rappela que le millionnaire Oppenheimer soutenait le parti progressiste. L'Afrique de sir John avait été celle de la misère de la brousse ; sur le Sud pesait la politique, comme la montagne de détritiques d'une mine. Il fut heureux de se retrouver seul avec Muller, deux grands fauteuils et une bouteille de whisky. Il est plus facile de parler de choses ardues dans un fauteuil moelleux : on a beaucoup de mal, avait-il noté d'expérience, à s'y mettre en colère.

— Vous voudrez bien m'excuser, dit-il, de n'avoir pu vous accueillir moi-même à Londres. J'ai dû faire un voyage à Washington. Une de ces visites de routine qu'on ne peut éviter. J'espère que mes gens se sont décemment occupés de vous.

— Moi-même, j'ai dû m'absenter, répondit Muller, et faire un saut à Bonn.

— Mais qui n'était pas une simple visite de routine, sans doute, à proprement parler ? Concorde a si fichtrement diminué la distance, de Londres à Washington, que c'est tout juste si l'on ne s'attend pas, là-bas, à vous voir faire un saut pour déjeuner. J'espère que tout s'est bien passé à Bonn... dans les limites du raisonnable, s'entend. Mais vous avez sûrement parlé de tout cela avec l'ami Castle, je pense.

— Il est, je le crains, plus votre ami que le mien.

— Oui, oui. Je sais qu'il y a eu quelques petits problèmes entre vous deux, autrefois. Mais c'est de l'histoire ancienne, n'est-ce pas ?

— Croyez-vous vraiment que l'histoire ancienne soit une réalité, monsieur ? Demandez-le aux Irlandais. Et ce que vous-mêmes, ici, vous appelez guerre des Boers reste aujourd'hui encore, pour la plus grande part, *notre* guerre, à cela près que nous l'avons baptisée guerre d'indépendance. Castle m'inquiète. C'est pourquoi je suis venu vous importuner ce soir. J'ai commis une indiscretion. Je lui ai passé des notes que j'avais prises sur ma visite à Bonn. Rien de très confidentiel, cela va de soi ; mais tout de même, pour qui sait lire entre les lignes...

— Mon cher, vous pouvez avoir toute confiance en Castle. Je ne lui aurais pas demandé de vous mettre au courant, s'il n'était pas le meilleur de...

— Je suis allé dîner chez lui. À ma surprise, j'ai découvert qu'il avait épousé une Noire. Celle-là même qui avait été la cause de nos petits problèmes, comme vous disiez. Apparemment, il a même un enfant, d'elle.

— Muller, nos lois ne s'occupent pas de la couleur de la peau. Et cette femme a fait l'objet d'un contrôle sévère, je puis vous l'assurer.

— Il n'empêche que ce sont les communistes qui ont organisé sa fuite. Et Castle était un grand ami de Carson. Vous le savez, j'imagine ?

— Nous n'ignorons rien de Carson... ni de cette évasion. La mission de Castle comprenait des contacts avec les communistes. Ce Carson vous crée-t-il encore des ennuis ?

— Non. Il est mort en prison. D'une pneumonie. J'ai pu mesurer combien la nouvelle a remué Castle.

— Rien d'étonnant, puisqu'ils étaient amis.

Hargreaves jeta un regard de regret sur son Trollope, qui gisait abandonné de l'autre côté de la bouteille de Cutty Sark. Brusquement, Muller se leva, fit quelques pas dans la pièce, se planta devant la photographie d'un Noir, coiffé d'un feutre sombre comme en portent les missionnaires. Un lupus défigurait un côté du visage et l'homme souriait à celui qui avait tenu l'appareil, mais ce sourire ne relevait qu'un coin de la bouche.

— Pauvre bougre, dit Hargreaves. Il était mourant quand j'ai pris cette photo. Et il le savait. C'était un brave, comme tous les Krous. Je tenais à garder un souvenir de lui.

Muller dit :

— Monsieur, ma confession est incomplète. Le hasard a fait que je me suis trompé : les notes que j'ai remises à Castle ne sont pas les bonnes. J'en avais deux moutures, l'une pour lui, l'autre où je comptais puiser pour mon rapport, et j'ai interverti. Tout cela ne contient rien de très confidentiel, c'est vrai – je ne m'amuserais pas à mettre des secrets sur le papier dans les conditions présentes – mais il y avait certaines phrases indiscretes...

— Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter, Muller, je vous assure.

— C'est plus fort que moi, monsieur. Vous vivez dans une atmosphère tellement différente, ici. Vous avez si peu à craindre, par comparaison avec nous. Ce Noir, sur cette photo, vous l'aimiez bien ?

— C'était un ami. Un ami très cher.

— Il n'y a pas un Noir dont je puisse en dire autant, répliqua Muller.

Il pivota sur les talons. De l'autre côté de la pièce, pendait au mur un masque africain. Il reprit :

— Je me méfie de Castle. Je n'ai aucune preuve. C'est une intuition. Je regrette que vous n'ayez pas désigné quelqu'un d'autre pour me mettre au courant.

— Ils n'étaient que deux à connaître les dossiers qui vous intéressent. Davis et Castle.

— Davis ? Celui qui est mort ?

— Oui.

— C'est fou comme vous prenez les choses à la légère, ici ! Parfois je vous envie, tous. Même une chose comme un enfant noir ! Voyez-vous, monsieur, nous tenons d'expérience qu'il n'est pas d'homme plus vulnérable qu'un fonctionnaire des services de renseignement. Il y a de cela quelques années, nous avons eu une fuite, au BOSS – dans la section qui s'occupe des communistes. L'un de nos garçons les plus intelligents. Lui aussi, il cultivait les amitiés. Et ce sont elles qui ont pris le dessus. On retrouvait encore Carson dans l'affaire. Et il y a eu un autre cas. Un de nos hommes, brillant joueur d'échecs. Le renseignement était devenu pour lui une sorte de jeu d'échecs. Il ne s'y intéressait que face à un adversaire de toute première classe. À la fin, cela ne lui suffisait plus : le jeu était trop facile. Alors, il a joué contre lui-même. Je crois qu'il a été le plus heureux des hommes tant que cela a duré.

— Et ensuite ?

— Il est mort, depuis.

Une fois de plus, Hargreaves songea à Melmotte. On parle du courage comme d'une vertu primordiale. Que dire de celui d'un escroc et failli connu qui vient s'asseoir à sa table coutumière, à la buvette de la Chambre des Communes ? Le courage est-il une justification ? Et une vertu – quelle que soit la cause qu'il défende ?

— Nous avons la certitude, dit-il, que Davis était la fuite que nous devons colmater.

— Mort opportune ?

— Cirrhose du foie.

— Je vous l'ai dit : Carson est mort d'une pneumonie.

— Castle ne joue pas aux échecs, il se trouve que je le sais.

— Les mobiles ne manquent pas. L'amour de l'argent, par exemple.

— Cela ne s'applique sûrement pas à Castle.

— Il adore sa femme, dit Muller. Et son fils.

— Et après ?

— Ils sont noirs tous les deux, répliqua Muller avec simplicité, tout en regardant la photographie du chef krou accrochée au mur, de l'autre côté de la pièce.

« À croire, songea Hargreaves en l'observant, que, moi-même, je ne suis pas exempt de soupçon » – tant il sentait sur lui la méfiance de Muller, pareille au pinceau lumineux d'un phare du Cap balayant la mer inamicale, en quête de vaisseaux ennemis.

— Dieu fasse que vous ayez raison et que ç'ait été vraiment Davis, dit Muller. Personnellement, je n'en crois rien.

Hargreaves suivit des yeux la Mercedes noire qui s'éloignait dans le parc. Les lumières de la voiture ralentirent, puis s'arrêtèrent : Muller avait dû atteindre la loge d'entrée, où, depuis les attentats à la bombe de l'IRA, un homme de la Special Branch montait la garde. Le parc n'avait plus rien d'un prolongement de la brousse africaine ; il redevenait une infime parcelle des *Home Counties*, ces comtés avoisinant Londres et lui servant de berceau, mais qui, pour sir John, n'avait jamais été le bercail. Il était près de minuit. Il monta au premier étage, pénétra dans la garde-robe attenante à sa chambre, mais n'ôta que sa chemise, puis se noua autour du cou une serviette de toilette et entreprit de se raser.

Il s'était déjà rasé avant le dîner, et l'acte n'avait rien d'une obligation, mais le rasoir lui éclaircissait les pensées. Il tâcha de se rappeler exactement les raisons avancées par Muller pour soupçonner Castle. Les rapports de celui-ci avec Carson ? Non, idiot. La femme et l'enfant noirs ? Hargreaves se souvint, avec tristesse et deuil, de la maîtresse noire qu'il avait eue bien des années avant son mariage : elle était morte d'hématurie, et il avait eu le sentiment, alors, qu'une grande part de son amour pour l'Afrique avait suivi cette femme dans la tombe. Muller avait parlé d'intuition – « Je n'ai aucune preuve. C'est une intuition... » Hargreaves était le dernier à rire de l'intuition. En Afrique, sa vie avait été faite de cela. Il avait accoutumé de se fier à son intuition pour choisir ses boys – et non pas aux carnets crasseux et pleins de références illisibles qu'ils traînaient sur eux. Une fois, même, cela l'avait sauvé de la mort.

Il se sécha le visage et se dit : Je vais téléphoner à Emmanuel. Le Dr Percival était, au fond, son seul ami véritable dans toute la Boîte. Il entrouvrit la porte de la chambre à coucher et passa la tête. La pièce était plongée dans l'obscurité et il crut sa femme endormie. Mais elle demanda dans le noir :

— Pourquoi tardez-vous, cher ami ?

— Je ne serai plus long. Juste le temps d'un coup de téléphone à Emmanuel.

— Ce Muller est-il parti ?

- Oui.
- Je n'aime pas cet homme.
- Moi non plus.

CHAPITRE III

I

Castle se réveilla et regarda sa montre (bien qu'il fût persuadé d'avoir une horloge dans la tête). Il savait qu'il serait 8 heures moins quelques minutes, ce qui lui laisserait juste le temps de passer dans son bureau, pour écouter les nouvelles à la radio sans déranger le sommeil de Sarah. À son étonnement, le cadran marquait 8 h 5 – c'était la première fois que l'horloge intérieure le trahissait et il mit en doute sa montre. Mais, lorsqu'il arriva dans son bureau, l'essentiel des nouvelles était dit ; ne restaient que les brouilles d'intérêt local qui servaient de bouche-trou au commentateur – un accident mortel sur l'autoroute 4, une brève interview de Mme Whitehouse applaudissant à une nouvelle campagne de plus contre les livres pornographiques, et, peut-être pour illustrer le discours de la dame, un obscur fait divers : la comparution, devant un magistrat de Newington Butts, d'un vague libraire du nom de Holliday – « non, pardon, Halliday » – pour vente d'un film pornographique à un jeune garçon de quatorze ans. Inculpé et renvoyé devant la cour criminelle principale de Londres, il avait été libéré sous caution de deux cents livres sterling.

Ainsi donc, le jeune Halliday était en liberté, songea Castle, et se promenait avec la copie des notes de Muller en poche, et ce, sous la surveillance probable de la police. Peut-être avait-il peur de les transmettre à la boîte aux lettres que lui avaient probablement indiquée les autres – peur, même, de détruire ces notes. Ce qu'il choisirait le plus vraisemblablement de faire serait de les garder comme moyen de marchandage avec la police – « Je suis du plus gros gibier que vous ne le croyez. Arrangeons cette vétille, et j'aurai bien autre chose à vous montrer... qu'on me laisse seulement parler à quelqu'un de la Special Branch. » Castle n'avait pas de mal à imaginer le genre de conversation qui avait une chance de se dérouler à cet instant : le scepticisme de la police locale, et Halliday exhibant la première page des notes de Muller, pour appâter.

Il ouvrit la porte de la chambre à coucher : Sarah dormait toujours. Il se dit que, cette fois, l'heure qu'il attendait depuis si longtemps était venue – l'heure d'avoir l'esprit clair et l'acte décisif. Espérer était tout aussi déplacé que désespérer. Ce sont là deux sentiments qui plongent la pensée dans la confusion. Il devait supposer Boris parti, la ligne coupée, l'action réduite à sa propre initiative.

Il descendit au salon, où Sarah ne pouvait l'entendre manipuler le téléphone, et il composa, pour la seconde fois, le numéro qu'on lui avait recommandé de n'utiliser qu'à la toute dernière extrémité. Où retentissait la sonnerie ? Il n'en avait pas la moindre idée – quelque part dans Kensington, à en juger par le secteur. Il composa trois fois le numéro, à dix secondes d'intervalle chaque fois, avec l'impression que son S.O.S. résonnait dans une pièce vide – mais comment le savoir ? C'était le seul appel à l'aide qu'il pût lancer encore. Il ne lui restait plus maintenant qu'à faire place nette. Assis près du téléphone, il dressa son plan, ou

plutôt le repassa comme une leçon, pour se le confirmer, car il y avait longtemps qu'il l'avait établi. Il ne demeurerait rien d'important à détruire, il en était à peu près sûr. Pas de livre qui lui eût servi à coder, à un moment donné. Il était convaincu de ne plus avoir de papiers en attente d'être brûlés. Il pouvait quitter la maison, l'esprit tranquille, fermer à clé sans rien laisser... *Le chien* ! Évidemment, on ne peut brûler un chien. Que faire de Buller ? Quelle absurdité, dans pareil instant, d'avoir à se soucier d'un chien, et qu'il n'avait jamais aimé – mais pour rien au monde sa mère ne permettrait à Sarah de lui imposer Buller, dans sa villa du Sussex, comme locataire permanent. Oui, il y avait la possibilité d'un chenil, mais où diable ?... C'était le seul problème qu'il n'eût jamais étudié ni résolu. Il se dit que ce n'était pas capital, tout en remontant pour réveiller Sarah.

Pourquoi dormait-elle si profondément, ce matin-là en particulier ? Il se rappela, en la regardant avec la tendresse que l'on ressent même devant le sommeil d'un ennemi, comme il avait sombré dans le néant le plus total qu'il eût connu depuis des mois, après avoir fait l'amour, et ce, simplement parce qu'ils avaient parlé franchement et cessé d'avoir des secrets. Il l'embrassa ; elle ouvrit les yeux et il sut qu'elle avait compris aussitôt qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; d'habitude, elle s'éveillait lentement, s'étirait, disait : « J'étais en train de rêver... » Cette fois, non impossible.

Il lui dit :

— Tu vas téléphoner tout de suite à ma mère. À supposer que nous nous soyons disputés, cela semblera d'autant plus naturel si c'est toi qui appelles. Demande si elle peut te recevoir quelques jours, avec Sam. Ne te gêne pas pour mentir un peu. Tant mieux si elle croit que tu ne dis pas toute la vérité. Comme cela, quand tu seras là, il te sera plus facile de lui lâcher lentement les détails. Tu peux raconter que j'ai fait je ne sais quoi d'impardonnable... Nous avons parlé de cela toute la nuit.

— Mais tu disais que nous avions le temps...

— Je me trompais.

— Il y a du nouveau ?

— Oui. Il faut que tu files immédiatement avec Sam.

— Et toi ? Tu restes ici ?

— Ou les *Autres* m'aideront à m'en sortir, ou la police viendra me chercher. Auquel cas, tu ne dois pas être ici.

— Alors, c'est la fin pour nous ?

— Jamais de la vie ! Tant que nous serons vivants, nous nous retrouverons. N'importe comment. N'importe où.

Ils échangèrent à peine quelques paroles en s'habillant rapidement, pareils à deux personnes étrangères l'une à l'autre et qui se sont vues contraintes de partager la même cabine de wagon-lit. Elle était déjà sur le seuil de la chambre et s'apprêtait à aller réveiller Sam, lorsqu'elle demanda :

— Et l'école ? Tout le monde s'en fichera, je pense.

— Tu auras tout le temps de t'inquiéter de ce détail. Téléphone lundi et raconte que le petit est malade. Je veux que vous soyez hors d'ici le plus tôt possible. Au cas où la police viendrait.

Elle revint cinq minutes plus tard et dit :

— J’ai parlé à ta mère. On ne peut pas dire qu’elle débordait d’enthousiasme. Elle a quelqu’un à déjeuner. Et Buller ?

— Je trouverai une solution.

À 9 heures moins dix, elle était prête à partir avec Sam. Un taxi attendait. Castle éprouvait un terrible sentiment d’irréalité. Il dit :

— Si rien n’arrive, tu pourras revenir. Nous nous serons raccommodés.

Sam, du moins, était heureux. Castle le regarda rire avec le chauffeur de taxi.

— Et si... ?

— Tu es bien venue au Polona, dit-il.

— Oui, mais tu m’as expliqué un jour que les choses ne se répètent jamais exactement.

Sur le trottoir, ils oublièrent même de s’embrasser, puis se rattrapèrent gauchement. Ce fut un baiser insignifiant, vide de tout, à part le sentiment que ce départ ne pouvait être vrai, qu’ils rêvaient tous les deux. Ils avaient toujours confronté leurs rêves – ces codes personnels plus impénétrables que la Grande Énigme.

— Est-ce que je pourrai téléphoner ?

— Il vaut mieux pas. Si tout va bien, c’est moi qui appellerai dans quelques jours, d’une cabine publique.

Le taxi s’éloigna et il n’eut même pas droit à une dernière image d’elle : la glace arrière était teintée. Il rentra et se mit à préparer un petit sac de voyage, le minimum nécessaire pour la prison ou la fuite. Pyjama, objets et petite serviette de toilette. Après une hésitation, il y ajouta son passeport. Puis il s’assit et commença son attente. Il entendit démarrer la voiture d’un voisin ; puis le silence du samedi tomba. Il avait l’impression d’être la seule personne encore en vie dans King’s Road, hormis la police à l’angle de la rue. La porte s’ouvrit sous une poussée et Buller entra en se dandinant, s’installa sur les hanches et fixa Castle de ses gros yeux hypnotiques.

— Buller, chuchota Castle. Buller, quel gros emmerdeur tu es depuis toujours, Buller !

Mais Buller continua à le regarder fixement – c’était le bon moyen d’obtenir la promenade.

Un quart d’heure plus tard, ils en étaient au même point tous les deux, quand le téléphone sonna. Castle ne bougea pas. La sonnerie persista, s’entêta, comme un enfant qui pleure. Ce ne pouvait être le signal qu’il espérait – aucun appel de contrôle n’eût immobilisé la ligne aussi longtemps. Probablement une amie de Sarah, pensa Castle. En tout cas, ce ne pouvait être pour lui : il n’avait pas d’amis.

II

Le Dr Percival attendait, assis dans le salon d’entrée du « Reform », près du grand escalier – si large qu’il avait l’air d’avoir été construit pour pouvoir supporter le poids des vieux hommes d’État du parti libéral, ces personnages à favoris ou à barbe, d’une intégrité qui défiait le temps. Un seul autre membre du club était en vue, lorsque Hargreaves entra, et c’était un petit homme insignifiant et myope – il avait grand mal à déchiffrer les dépêches du télex. Hargreaves dit :

— C’est mon tour, Emmanuel, je le sais, mais le Travellers est fermé. J’espère que vous ne

m'en voudrez pas d'avoir prié Daintry de se joindre à nous.

— Ma foi, il est loin d'être un gai compagnon, dit le Dr Percival. Il y a des problèmes du côté de la sécurité ?

— Oui.

— Et moi qui comptais que vous auriez un peu la paix, à votre retour de Washington !

— On ne peut espérer avoir la paix longtemps dans ce métier. D'ailleurs, si je l'avais, cela ne m'amuserait sans doute pas ; sinon, pourquoi est-ce que je ne me retire pas ?

— John, ne parlez pas de retraite. Dieu sait quel zozo des Affaires étrangères on nous collerait sur le dos ! Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Attendons que j'aie pris un verre.

Ils gravirent l'escalier, prirent place à une table sur le palier, hors de la salle de restaurant. Hargreaves but son Cutty Sark sec, puis dit :

— Emmanuel, supposez que l'homme que vous avez supprimé n'ait pas été le bon.

Les yeux de Percival ne trahirent nulle surprise. Il mira soigneusement à la lumière son Martini dry, le huma, ôta du bout de l'ongle le mince zeste de citron. Il avait l'air de préparer une potion qu'il se fût lui-même prescrite.

— Je suis absolument certain du contraire, répondit-il enfin.

— Muller ne partage pas votre certitude.

— Bah, Muller ! Qu'en sait-il, votre Muller ?

— Rien. Mais il a une intuition.

— C'est tout ?

— Vous ne connaissez pas l'Afrique, Emmanuel. On finit par se fier à l'intuition, là-bas.

— Daintry s'attendra à bien autre chose qu'à une simple intuition. Il n'était même pas convaincu des faits concernant Davis.

— Quels faits ?

— Voyons, l'histoire du Zoo et du dentiste... pour ne prendre que celui-ci. Et Porton. Décisif, Porton. Qu'allez-vous dire à Daintry ?

— Ma secrétaire a essayé d'avoir Castle au téléphone, tôt ce matin. Pas la moindre réponse.

— Il est probablement parti pour le week-end avec sa famille.

— Soit. Mais j'ai fait ouvrir son coffre : les notes de Muller n'y sont pas. Je sais ce que vous allez dire. La négligence n'est le monopole de personne. Mais j'ai pensé que si Daintry faisait un saut à Berkhamsted... Disons que, s'il n'y trouve personne, ce sera l'occasion de faire une petite inspection discrète des lieux ; et si Castle est là... la surprise sera pour lui, à la vue de Daintry ; et s'il est coupable... il aura les nerfs un peu à cran...

— Vous avez prévenu le MI5 ?

— Oui. J'en ai parlé à Philips. On remet le téléphone de Castle sur la table d'écoute. Dieu fasse qu'il ne sorte rien de tout cela. Sinon, cela signifierait que Davis était innocent.

— Vous avez tort de vous tourmenter à ce point à propos de Davis. Sa mort n'est pas une perte pour la Boîte, John. Jamais on n'aurait dû le recruter. Il était incompetent, imprudent, ivrogne. De toute façon, tôt ou tard, il eût posé un problème. Cela dit, si jamais Muller a

raison, Castle sera un sérieux casse-tête. Impossible d'employer l'aflatoxine. Il est connu pour ne pas être gros buveur. Ce sera nécessairement le tribunal, John, si nous ne trouvons rien d'autre. Avocat, témoignages à huis clos – tout ce que détestent les journalistes. D'où grands titres à la une. Daintry sera probablement le seul à se réjouir. Il n'a pas son pareil pour être à cheval sur la légalité.

— Ah ! le voici enfin, dit sir John Hargreaves.

À son tour, Daintry gravissait lentement le majestueux escalier. Peut-être désirait-il tâter la solidité de chaque marche, comme s'il s'était agi d'autant de preuves sans présomption.

— Par quel bout commencer, je me le demande, soupira sir John.

— Pourquoi ne pas y aller comme pour moi... un peu brutalement ?

— Ah ! c'est qu'il a la peau moins dure que vous, Emmanuel.

III

Le temps semblait long. Castle essaya de lire ; mais aucun livre ne parvenait à soulager la tension de ses nerfs. Entre deux paragraphes, il était hanté par la crainte d'avoir laissé traîner dans la maison un motif d'accusation. Il avait exploré toutes ses étagères de livres : plus un seul ouvrage qui lui eût servi à coder un message à un moment quelconque. *Guerre et Paix* avait été détruit, et bien. Il avait ramassé dans son bureau toutes les feuilles de papier carbone offrant trace d'utilisation – si innocente fût-elle – pour les brûler. Sur sa table de travail, la liste de numéros de téléphone présentait un ordre de secret qui s'arrêtait au médecin et au dentiste. Et pourtant, il avait la sensation d'un indice certain oublié quelque part. Il revoyait les deux hommes de la Special Branch fouillant l'appartement de Davis ; il se rappelait les vers marqués d'un *c* par son collègue mort, dans le recueil de Browning légué par M. D'avis père. Il n'y aurait pas trace d'amour dans la maison de King's Road. Sarah et lui ne s'étaient jamais adressés de lettres enflammées : en Afrique du Sud, elles eussent prouvé un crime.

Jamais il n'avait passé de journée si longue et si solitaire. Il n'avait pas faim, bien que Sam fût le seul à avoir pris un petit déjeuner ; mais il se disait qu'on ne pouvait prévoir les événements possibles avant la nuit, ni le lieu où on lui servirait son prochain repas. Il s'assit à la cuisine devant une assiette de jambon. À peine avait-il avalé un morceau qu'il se rappela : 13 heures, journal parlé. Il écouta jusqu'au bout – y compris la moindre nouvelle sportive. On n'est jamais sûr – il pouvait très bien y avoir une nouvelle de dernière minute.

Naturellement, il n'y avait rien qui le concernât le moins du monde. Même pas une allusion au jeune Halliday. Le contraire eût été étonnant. Désormais, Castle vivait entièrement à huis clos. Pour quelqu'un qui, pendant tant d'années, s'était occupé de renseignement secret, comme on dit, il se sentait bizarrement hors du coup. La tentation était de lancer de nouveau le S.O.S. d'urgence ; mais il avait déjà commis une imprudence, surtout la seconde fois, en utilisant le signal de chez lui. Il ignorait complètement où résonnait la sonnerie ; en revanche, ceux qui surveillaient sa ligne étaient parfaitement capables de remonter à la source. La conviction qu'il avait eue, la veille, d'être abandonné, toute communication coupée, grandissait d'heure en heure.

Il donna le reste de jambon à Buller, qui l'en remercia en déposant une traînée de bave sur son pantalon. Il aurait dû sortir le chien depuis longtemps ; mais il répugnait à quitter les

quatre murs de sa maison, même pour descendre au jardin. Si la police venait, il voulait être arrêté chez lui, et non dehors, avec les ménagères du voisinage qui épieraient derrière les fenêtres. En haut, dans un tiroir à côté du lit, il gardait un revolver. Il n'avait jamais avoué à Davis la possession de cette arme, qui était parfaitement légale et datait de son séjour en Afrique du Sud. Tous les Blancs, ou presque, étaient armés, là-bas. À l'époque où il l'avait acheté, il n'avait chargé qu'une seule chambre, la seconde, pour éviter de tirer à la première impulsion, et la cartouche n'avait pas bougé de là depuis sept ans. Il songea : « Je pourrai toujours m'en servir contre moi-même, si jamais la police vient à faire irruption. » Mais il savait parfaitement que le suicide était pour lui hors de question. Il avait promis à Sarah que, un jour, ils seraient de nouveau ensemble.

Il prit un livre, alluma la télévision, reprit le livre. Une idée folle lui vint : sauter dans un train pour Londres, aller aux nouvelles chez le père du jeune Halliday. Mais, peut-être, déjà surveillait-on la maison et la gare.

À 4 heures et demie, entre chien et loup, comme le soir rassemblait sa grisaille, le téléphone sonna pour la seconde fois et, contre toute logique, il répondit. Il espérait à demi que ce serait la voix de Boris, tout en sachant suffisamment que Boris ne courrait jamais le risque de lui téléphoner chez lui.

La voix sévère de sa mère résonna à son oreille, comme si elle avait été dans la pièce.

— C'est toi, Maurice !

— Oui.

— Je suis bien contente de te trouver là. Sarah semblait croire que tu serais peut-être parti en voyage.

— Non, je n'ai pas bougé.

— Que signifie cette histoire stupide entre vous ?

— Ce n'est pas une histoire stupide, maman.

— J'ai dit à Sarah qu'elle devrait me laisser Sam et retourner immédiatement auprès de toi.

— Elle ne vient pas, j'espère ? demanda-t-il, saisi de peur.

L'idée d'une seconde séparation lui semblait absolument insupportable.

— Non, elle refuse. Elle prétend que tu ne la laisserais pas entrer. Ce qui est absurde, naturellement.

— Ce n'est pas du tout absurde. Dans la minute où elle vient, je pars.

— Que s'est-il donc passé entre vous ?

— Tu le sauras un jour.

— Songerais-tu au divorce ? Ce serait un désastre pour Sam.

— Pour l'instant, il n'est question que d'une séparation. Laissons aux choses le temps de se décanter un peu, maman, c'est tout.

— Je ne comprends pas. J'ai horreur de tout ce que je ne comprends pas. Sam veut savoir si tu as donné à manger à Buller.

— Réponds-lui que oui.

Elle raccrocha. Il se demanda si, quelque part, un enregistreur déroulait à nouveau leur conversation. Il avait besoin d'un whisky – la bouteille était vide. Il descendit à ce qui avait

été jadis un cave à charbon, et qui était devenu sa réserve pour le vin et les alcools. La glissière servant aux livraisons de charbon avait été transformée en une sorte de soupirail à tabatière. Levant les yeux, il vit sur le macadam la flaque de lumière d'un réverbère et les jambes d'un homme qui semblait s'être posté au pied de celui-ci.

Ces jambes n'étaient pas revêtues d'un pantalon d'uniforme ; mais rien ne les empêchait d'appartenir peut-être à un officier en bourgeois de la Special Branch. L'homme, quel qu'il fût, s'était placé tout bonnement juste devant la porte ; cela dit, le but d'une telle surveillance pouvait fort bien être d'effrayer Castle, pour le pousser à commettre une imprudence. Buller l'avait suivi en bas de l'escalier ; lui aussi, il avait remarqué cette paire de jambes là-haut, et il se mit à aboyer. Il avait l'air redoutable, assis sur l'arrière-train, le museau levé ; pourtant, si les jambes avaient été à portée de ses crocs, loin de les mordre, il les eût couvertes de bave.

Tandis qu'ils la contemplaient tous deux, la paire de jambes s'éloigna et disparut, et Buller grogna de déception : il avait perdu l'occasion de se faire un nouvel ami. Castle trouva une bouteille de J. & B. (il lui vint à l'esprit que la teinte du whisky n'avait plus la moindre importance) et il remonta en songeant : « Si je ne m'étais pas débarrassé de *Guerre et Paix*, peut-être aurais-je maintenant le temps d'en lire quelques chapitres pour le plaisir. »

La bougeotte le reprit et le conduisit à la chambre à coucher où il se mit à fourrager parmi les affaires de Sarah, à la recherche de vieilles lettres, bien qu'il ne pût s'imaginer en avoir jamais écrit une seule susceptible de l'incriminer. Mais, entre les mains des gens de la Special Branch, même l'allusion la plus innocente risquait d'être retournée contre Sarah comme une preuve de complicité coupable. Il leur faisait confiance pour avoir cette idée – il faut toujours compter en pareil cas avec la laideur méchante d'un désir de vengeance. Il ne trouva rien : quand on s'aime et que l'on est réuni, les vieilles lettres ont plutôt tendance à perdre toute valeur. On sonna à la porte d'entrée. Immobile, l'oreille tendue, il écouta. On sonna une deuxième, puis une troisième fois. Il se dit que ce n'était pas le genre de visiteur à se laisser arrêter par le silence et qu'il était idiot de ne pas lui ouvrir la porte. Si, après tout, la ligne n'était pas coupée, il se pouvait que ce fût un message, ou des instructions... Sans savoir pourquoi, il prit, dans le tiroir de sa table de chevet, le revolver chargé de son unique balle et le fourra dans la poche de sa veste.

Dans le vestibule, il hésita encore. Le vitrail au-dessus de la porte projetait des losanges jaunes, verts, bleus sur le sol. L'idée lui vint que, s'il ouvrait la porte, le revolver à la main, la police aurait le droit de l'abattre en excipant de la légitime défense. Solution de facilité par excellence : jamais on ne brandirait publiquement des preuves contre un homme mort. Puis il se gourmanda, en se disant qu'aucun de ses actes ne devait être dicté par le désespoir, non plus que par l'espoir. Il laissa l'arme dans sa poche et ouvrit.

— Daintry ! s'exclama-t-il.

Il ne s'était pas attendu à un visage connu.

— Puis-je entrer ? demanda Daintry, d'une voix empreinte de timidité.

— Mais bien sûr.

Buller surgit soudain de sa retraite.

— Il n'est pas méchant, dit Castle en voyant Daintry reculer.

Il saisit Buller par le collier, et le chien répandit sa bave entre eux, tel un jeune marié maladroit qui lâche l'alliance.

— Que faites-vous ici, Daintry ?

— Oh ! comme je passais par là en voiture, j'ai pensé que je pourrais venir vous dire un petit bonjour.

Le prétexte était si manifestement faux que Castle en eut pitié pour Daintry. Le colonel n'avait rien de ces inquisiteurs suaves, pleins d'une amabilité meurtrière, comme en engendre le MI5. Il n'était qu'un simple fonctionnaire de la Sécurité, à qui l'on pouvait se fier pour veiller à la stricte observance du règlement et à la fouille des attachés-cases.

— Vous prendrez bien un verre ?

— Avec plaisir.

La voix de Daintry était rauque. Il reprit — comme s'il s'était senti contraint de trouver une excuse à tout :

— Il fait horriblement froid et humide, ce soir.

— Je n'ai pas mis le nez dehors de toute la journée.

— Vraiment ?

Castle songea : « Aïe, c'est la gaffe ! Si le coup de téléphone de ce matin venait du bureau... » Il ajouta :

— Sauf pour sortir le chien dans le jardin.

Daintry prit le verre de whisky et le contempla longuement ; puis son regard parcourut le salon, à petits coups brefs qui faisaient penser à la manière d'opérer d'un photographe de presse. Tout juste si l'on n'entendait pas cliqueter les paupières.

— J'espère vraiment que je ne vous dérange pas, dit-il. Votre femme...

— Elle n'est pas là. Je suis tout seul. À part Buller, bien entendu.

— Buller ?

— Le chien.

Le silence profond de la maison était décuplé par les deux voix. Elles le rompaient alternativement, à coups de banalités.

— Je n'ai pas trop noyé votre whisky, j'espère ? dit Castle. (Daintry n'avait encore rien bu.) Je pensais à autre chose.

— Mais non, mais non. Il est juste comme je l'aime.

Le silence retomba, comme le pesant rideau de fer d'un théâtre. Castle ouvrit le feu avec une confiance :

— Le fait, est que je suis un peu dans l'ennui.

Le moment semblait propice pour bien établir l'innocence de Sarah.

— Dans l'ennui ?

— Ma femme m'a quitté. Avec mon fils. Elle est partie chez ma mère.

— Vous voulez dire que vous vous êtes disputés ?

— Oui.

— Vous m'en voyez très désolé, dit Daintry. C'est un genre de chose toujours pénible quand il vous arrive.

Il avait l'air de décrire une situation aussi inéluctable que la mort. Il poursuivit :

— Vous savez, la dernière fois que nous nous sommes vus... au mariage de ma fille... c'était rudement gentil à vous de m'accompagner à la réception chez ma femme, ensuite. J'étais très heureux de vous avoir avec moi. Dire qu'il a fallu que je lui casse une de ses chouettes !

— Oui. Je m'en souviens.

— Je crains de ne vous avoir même pas remercié comme je l'aurais dû. Et par-dessus le marché c'était un samedi ! Comme aujourd'hui. Elle était folle furieuse de cette histoire de chouette... ma femme, veux-je dire.

— Nous avons dû partir brusquement, à cause de Davis.

— Oui. Pauvre diable !

Cette fois encore, le rideau de fer descendit comme sur une fin de scène d'une pièce démodée. Le dernier acte ne tarderait pas à commencer. Il était temps d'aller au bar. Ils burent tous deux en même temps.

— Que pensez-vous de cette mort ? demanda Castle.

— Je ne sais qu'en penser. À dire vrai, je m'efforce de ne pas penser.

— Ils sont convaincus que c'était lui le responsable d'une fuite dans mon département, n'est-ce pas ?

— Ils sont avares de confidences avec un fonctionnaire de la Sécurité. D'où vous vient cette idée ?

— Il n'est pas dans les routines normales de recourir aux hommes de la Special Branch pour perquisitionner, quand l'un d'entre nous vient à mourir.

— Non, sans doute pas.

— Cette mort vous a paru bizarre à vous aussi ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

« Aurions-nous renversé les rôles ? songea Castle. Serait-ce *moi* qui l'interroge, *lui*, Daintry ? »

— Vous venez juste de dire que vous vous efforciez de ne pas penser à la mort de Davis.

— Vraiment ? J'ignore ce que j'entendais par là. C'est peut-être votre whisky. On ne peut pas prétendre que vous l'ayez noyé, vous savez.

— Davis n'a jamais rien divulgué à personne, dit Castle.

Il avait l'impression que le regard de Daintry était rivé à l'endroit où sa poche, sous le poids du revolver, s'avachissait sur le coussin du fauteuil.

— Vous le croyez vraiment ?

— Je le *sais*.

Il aurait difficilement pu trouver rien qui l'enfonçât davantage. Peut-être, après tout, Daintry n'était-il pas si mauvais inquisiteur. Cette timidité, cette gaucherie, cette façon de se livrer dont il avait fait montre pouvaient parfaitement participer d'une nouvelle méthode indiquant une formation technique d'un niveau plus élevé que celui du MI5.

— Vous le savez ?

— Oui.

Il se demandait ce qu'allait faire Daintry, à présent. Le colonel n'avait pas pouvoir de l'arrêter : il lui fallait trouver un téléphone, consulter le bureau. Le téléphone le plus proche était au commissariat de police, au bout de King's Road – sûrement, il n'avait pas le front de demander à Castle la permission de se servir du sien. Et la bosse de la poche, l'avait-il identifiée ? Avait-il peur ? « Après son départ, j'aurais encore le temps de filer à toute vitesse, songea Castle. S'il y a un endroit où filer... » Mais fuir sans destination, à seule fin de retarder le moment de la capture, est un acte de panique. Il préférait attendre là où il était – du moins cela ne manquerait-il pas d'une certaine dignité.

— À dire vrai, reprit Daintry, j'ai toujours eu un doute.

— Donc, ils vous avaient mis dans la confidence ?

— Uniquement pour les contrôles de sécurité. C'est à moi de les organiser.

— Quelle sale journée pour vous, non ? D'abord, cette chouette pulvérisée ; ensuite, le spectacle de Davis mort sur son lit.

— Je n'ai pas aimé les paroles du docteur Percival.

— Lesquelles ?

— Lorsqu'il a dit : « Je ne m'y attendais pas. »

— Oui, je m'en souviens, maintenant.

— Cela m'a ouvert les yeux, dit Daintry. J'ai vu clair dans leurs manigances.

— Ils ont tiré leurs conclusions un peu trop vite, sans avoir examiné à fond les autres possibilités.

— C'est à vous que vous pensez ?

Castle se dit : « Je ne vais tout de même pas leur faciliter la tâche à ce point. Pas question de leur servir des aveux sur un plateau, si efficace que soit leur nouvelle technique. »

— Ou à Watson, répliqua-t-il.

— Très juste ; j'oubliais Watson.

— Tout passe par ses mains dans notre département. Et puis, évidemment, il y a 69300 à Lourenço Marques. Il est difficile de vérifier à proprement parler ses comptes. Allez savoir s'il n'a pas de l'argent planqué dans une banque de Rhodésie ou d'Afrique du Sud ?

— Il y a du vrai là-dedans, dit Daintry.

— Et nos secrétaires ? Sans compter que cela n'englobe pas seulement nos secrétaires particulières, peut-être. Elles sont toutes regroupées dans une même salle. Ne me dites pas qu'il n'arrive jamais à une de ces filles d'aller aux W.C. sans oublier de mettre sous clé le télégramme qu'elle est en train de décoder ou le rapport qu'elle tape à la machine.

— J'y ai pensé. J'ai contrôlé personnellement l'ensemble du secrétariat. Il y a toujours eu pas mal de négligence.

— La négligence peut venir également d'en haut. La mort de Davis peut fort bien être un exemple de négligence criminelle.

— S'il n'était pas coupable, c'est de l'assassinat, dit Daintry. Il n'a pas eu la moindre chance de se défendre, de recourir à un conseil juridique. Ils avaient peur des réactions possibles des Américains à un procès. Le docteur Percival m'a parlé de compartimentage où nous sommes enfermés chacun comme dans une boîte...

— Oui, oui, dit Castle. Je connais le refrain. On m'en a assez rebattu les oreilles. Pour ce qui est d'être enfermé dans une boîte, Davis y est bien, à présent.

Castle avait conscience du regard de Daintry arrêté sur la bosse de sa poche. Le colonel feignait-il d'être d'accord avec lui, de manière à pouvoir regagner sans danger sa voiture ?

— Nous commettons la même erreur, tous les deux : nous jugeons trop vite. Davis était peut-être coupable. D'où tirez-vous votre certitude qu'il ne l'était pas ?

— Il suffit d'explorer les mobiles, répondit Castle.

Il avait hésité, puis reculé, mais il avait éprouvé la tentation violente de répliquer : « Parce que l'origine de la fuite, c'est moi. » Il était sûr désormais que la ligne était coupée, qu'il ne pouvait plus compter sur aucun secours – alors, à quoi bon gagner du temps ? Il aimait bien Daintry ; il s'était pris de sympathie pour lui depuis le jour du mariage de sa fille. Il avait brusquement découvert en lui l'homme, devant la chouette brisée et la solitude où le laissait son mariage, brisé aussi. Si quelqu'un devait recueillir des lauriers pour avoir reçu ses aveux, l'idée que ce fût Daintry lui plaisait. Alors, pourquoi ne pas se livrer sans faire de vagues, comme la police aime à dire ? Il se demanda s'il ne prolongeait pas le jeu simplement par amour de la compagnie, pour éviter la solitude de sa maison et de la prison.

— Dans le cas de Davis, j'imagine que le mobile aurait pu être l'argent, dit Daintry.

— L'argent lui était assez égal. Du moment qu'il avait de quoi jouer un peu aux courses et s'offrir du bon porto, il n'en demandait pas plus. Non, il faut examiner les choses de beaucoup plus près.

— C'est-à-dire ?

— Si c'est notre département que l'on suspecte, les fuites ne peuvent concerner que l'Afrique.

— Pourquoi cela ?

— Il y a une foule d'autres renseignements qui passent par mon département – avant d'être transmis par nous – et qui doivent être d'un intérêt bien plus grand pour les Russes ; mais si la fuite était là, il est évident, voyons, que les autres départements devraient être également suspects, non ? Bref, la fuite ne peut affecter que notre secteur africain en particulier.

— Oui, convint Daintry. Je vois.

— Ce qui semblerait indiquer, sans aller exactement jusqu'à parler de fins idéologiques – inutile de chercher forcément le communiste – du moins un profond attachement pour l'Afrique... ou les Africains. Or, je doute que Davis en ait jamais connu un seul.

Il marqua un temps, puis ajouta, délibérément et non sans éprouver une certaine joie à ce jeu dangereux :

— Sauf, bien entendu, ma femme et mon fils.

S'il mettait les points sur les *i*, il n'allait tout de même pas barrer tous les *t* par-dessus le marché. Il poursuivit :

— Voilà longtemps que 69300 est à L.M. Nul ne sait quelles amitiés il a pu y nouer. Il a ses agents africains, dont beaucoup sont communistes.

Après tant d'années de dissimulation, il commençait à savourer ce jeu de feintes et d'esquives.

— Exactement comme moi quand j'étais à Pretoria. Même « C », continua-t-il en souriant, a un certain amour pour l'Afrique, vous savez.

— Ah ! là, vous plaisantez, dit Daintry.

— Bien sûr, je plaisante. C'est justement pour démontrer combien faibles étaient les preuves contre Davis, comparé à d'autres comme moi ou 69300, sans compter les secrétaires, dont nous ignorons tout.

— Elles ont toutes été soigneusement passées au crible.

— Je n'en doute pas. Et naturellement, nous avons les noms de tous leurs amants sur nos fiches – du moins ceux de l'année. Mais il y a des filles qui changent d'amant avec les saisons.

Daintry dit :

— Vous avez cité une foule de suspects ; en revanche, vous êtes extraordinairement sûr de Davis. Vous avez beaucoup de chance de ne pas être un fonctionnaire de la Sécurité, ajouta-t-il sur un ton malheureux. J'ai été à deux doigts de donner ma démission, après l'enterrement de Davis. Je regrette de ne pas l'avoir fait.

— Qu'est-ce qui vous en a empêché ?

— Après, comment tuer le temps ?

— Vous auriez pu jouer à noter les numéros minéralogiques des voitures. J'ai fait cela, autrefois.

— Pourquoi vous êtes-vous disputé avec votre femme ? demanda Daintry. Pardonnez-moi ; cela ne me regarde absolument pas.

— Elle n'était plus d'accord sur mes activités.

— Dans le cadre de la Boîte, vous voulez dire ?

— Pas exactement.

Castle voyait bien que la partie touchait presque à sa fin – subrepticement, Daintry venait de jeter un coup l'œil sur sa montre-bracelet. Il se demanda s'il s'agissait d'une vraie montre ou d'un microphone camouflé. Peut-être, pensa-t-il, la bande magnétique était-elle à bout de course. Le colonel allait-il lui demander où étaient les cabinets, pour pouvoir la changer ?

— Encore un verre ?

— Non, il vaut mieux pas. Il faut que je conduise la voiture pour rentrer.

Castle l'accompagna jusqu'au vestibule ; Buller aussi. Buller était désolé de voir partir ce nouvel ami.

— Merci pour le whisky, dit Daintry.

— Merci à vous de cette occasion de parler de tout un tas de choses.

— Ne sortez pas. Il fait un temps abominable, ce soir.

Mais Castle le suivit sous la bruine froide. Il remarqua les feux arrière d'une voiture, à une cinquantaine de mètres plus bas, en face du commissariat de police.

— C'est votre voiture ?

— Non. La mienne est un peu plus haut. J'ai dû faire un bout de chemin à pied, faute de pouvoir distinguer les numéros, avec cette pluie.

— Bonne nuit, donc.

— Bonsoir. J'espère que tout ira bien... avec votre femme, veux-je dire.

Castle attendit, debout sous la pluie lente et froide, le temps de saluer Daintry au passage. La voiture ne s'arrêta pas, nota-t-il, au commissariat ; elle prit à droite, par la route de Londres. Évidemment, le colonel pouvait toujours descendre au « King's Arms » ou au « Swan » pour téléphoner ; mais, même dans ce cas, Castle doutait qu'il pût fournir un rapport suffisamment clair. Sans doute voudrait-on écouter la bande magnétique, avant de prendre une décision – Castle était sûr, à présent, que la montre dissimulait un microphone. Bien entendu, la gare avait déjà des chances d'être surveillée, comme les services d'immigration d'être avertis, dans les aéroports. Un fait ressortait à coup sûr de la visite de Daintry : le jeune Halliday avait dû commencer à se mettre à table, sinon jamais on n'eût envoyé le colonel en visite.

Sur le seuil de sa demeure, il jeta un coup d'œil à droite et à gauche sur la route. Pas de surveillance apparente ; mais les feux de la voiture garée en face du commissariat brillaient toujours sous la pluie. On n'eût pas dit une voiture de police. La police – même la Special Branch, probablement – devait se contenter de marques britanniques, alors que celle-ci... sans qu'il pût en jurer, oui, celle-ci ressemblait à une Toyota. Il se souvint de la Toyota de la route d'Ashridge. Il s'efforça de distinguer la couleur, mais la pluie brouillait tout. Impossible de discerner le rouge du noir à travers cette bruine qui commençait à tourner au grésil. Il rentra et, pour la première fois, il osa espérer.

Il emporta les verres à la cuisine, les lava soigneusement, un peu comme s'il avait effacé les empreintes digitales de son désespoir. Puis il prit deux autres verres, les apporta au salon et permit enfin à son espoir de grandir. C'était une tendre pousse, qui avait besoin de beaucoup d'encouragement ; mais il se dit que la voiture en question était certainement une Toyota. Il s'interdisait de réfléchir au nombre de Toyota qu'il pouvait y avoir dans les parages ; il se contenta d'attendre patiemment que la sonnette retentît. Il se demandait qui succéderait sur le seuil à Daintry. Pas Boris – il en était sûr – ni le jeune Halliday, qui n'était qu'en liberté provisoire et se trouvait sans doute, à l'heure actuelle, très occupé avec les gens de la Special Branch.

Il retourna à la cuisine et donna à Buller une assiettée de biscuits – peut-être le chien devrait-il attendre longtemps le prochain repas. La pendule de la cuisine avait le tic-tac bruyant, et le temps semblait en passer d'autant plus lentement. Si la Toyota appartenait vraiment à un ami, il mettait une éternité à se montrer.

IV

Le colonel Daintry s'arrêta dans la cour du « King's Arms ». Il n'y avait qu'une autre voiture rangée là, et il resta assis un moment derrière le volant, à se demander s'il devait téléphoner tout de suite et, si oui, que dire. Il avait été secoué par une colère secrète durant son déjeuner au « Reform » avec « C » et le Dr Percival. À certains instants, il avait bien failli repousser son assiette de truite fumée pour leur dire : « Je démissionne. Je ne veux plus rien avoir à faire avec votre saloperie de Boîte. » Il était mortellement las de ces mystères continuels et de toutes ces erreurs qu'il fallait couvrir et ne jamais admettre. Un homme traversa la cour du « King's Arms », venant des W.C. extérieurs ; il sifflotait faux un petit air tout en reboutonnant sa braguette sous la protection de l'obscurité, et il rentra au bar. Daintry songea : « Ils ont tué mon mariage avec leur manie du mystère. » Pendant la guerre,

on s'était battu pour une cause toute simple – beaucoup plus simple que celle pour laquelle son père avait lutté. Le Kaiser n'avait rien d'un Hitler ; mais, avec cette guerre froide que l'on menait maintenant, il devenait possible, comme du temps du Kaiser, de rouvrir la discussion sur bons et méchants. En tout cas, la cause n'était pas assez évidente pour justifier le meurtre par méprise. Une fois de plus, il se revit dans la sinistre demeure de son enfance, traversant le vestibule, pénétrant dans la pièce où son père et sa mère étaient assis, main dans la main. « Dieu seul est juge », disait son père, se ressouvenant du Jutland et de l'amiral Jellicoe. Et sa mère : « Mon chéri, à ton âge, il est si difficile de retrouver une situation ! » Il éteignit ses feux et, sous l'averse lente et lourde, gagna le bar. « Ma femme est suffisamment nantie ; ma fille est mariée et, moi, je pourrais me débrouiller pour vivre de ma retraite », se dit-il.

Par cette nuit froide et mouillée, il n'y avait au bar qu'un autre client, qui buvait une pinte de bière amère et qui dit :

— Bonsoir, monsieur.

On eût pu croire qu'ils étaient de vieilles connaissances.

— Bonsoir. Un double whisky, demanda Daintry.

— Façon de parler ! lança l'homme, pendant que le barman se détournait pour placer un verre sous le goulot de la bouteille de Johnnie Walker.

— Qu'est-ce qui est façon de parler ?

— Dire que c'est un bon soir, monsieur. Bien que ce soit du temps de saison, j'imagine, pour un mois de novembre.

— Puis-je utiliser votre téléphone ? s'enquit Daintry auprès du barman.

Ce dernier fit glisser le verre de whisky sur le comptoir, d'un air dégoûté. Du menton, il indiqua une cabine. C'était manifestement un homme peu disert : il était là pour écouter ce que les clients avaient envie de raconter, et non pour être plus communicatif que ne l'exigeait le strict nécessaire, en attendant l'heure où – sans nul doute avec joie – il prononcerait la phrase fatidique : « C'est l'heure, messieurs, on ferme. »

Daintry composa le numéro du Dr Percival et, tout en écoutant la sonnerie « pas libre », il s'efforça de se réciter ce qu'il allait dire : « Je viens de voir Castle... Il est tout seul chez lui... Il s'est disputé avec sa femme... À part cela, rien à signaler... » Après quoi, il raccrocherait d'un coup sec, comme maintenant. Il retourna au bar, à son whisky et à l'homme qui tenait à lui faire la conversation. « Heu, faisait le barman. Heu. » Une seule fois il ajouta : « Pas d'erreur. »

Le client se tourna vers Daintry et le prit à témoin de son monologue :

— On n'apprend même plus aux gosses l'arithmétique de base, à présent. L'autre jour, je dis à mon neveu, qui a neuf ans : « Combien ça fait, quatre fois sept ? » Vous croyez qu'il a su me répondre ?

Daintry buvait son whisky, un œil sur la cabine du téléphone, l'esprit toujours occupé par le choix des termes qu'il emploierait.

— Je vois bien que vous êtes d'accord avec moi, dit l'homme à Daintry. Et vous ? reprit-il à l'adresse du barman. Il n'irait pas loin, votre commerce, hein ? si vous n'étiez pas capable de répondre combien font quatre fois sept ?

Le barman épongea un peu de bière renversée sur le comptoir et fit : « Heu. »

— Tenez, vous, monsieur, je n'ai aucun mal à deviner le genre de profession que vous exercez. Ne me demandez pas comment. C'est un don que j'ai. Ça m'est venu à force d'étudier les têtes des gens sans doute, et la nature humaine. C'est comme ça que j'en suis arrivé à parler arithmétique, pendant que vous étiez au téléphone. Ça, j'ai dit à monsieur Barker, c'est un sujet sur lequel ce monsieur a sûrement des opinions bien arrêtées. C'est pas ça que j'ai dit, exactement ?

— Heu, fit M. Barker.

— Je prendrais bien une autre pinte, avec votre permission.

M. Barker remplit le verre.

— Les amis me demandent parfois de leur faire la démonstration. Même, y en a qui s'amuse à parier un peu, de temps à autre. « Celui-là, c'est un maître d'école, je dis par exemple, d'un type dans le métro. » Ou bien : « C'est un pharmacien. » Ensuite, je demande poliment aux gens – jamais ils ne s'offensent, vu que je leur explique – et neuf fois sur dix j'ai deviné juste. Monsieur Barker m'a vu à l'œuvre ici même, pas vrai, monsieur Barker ?

— Heu.

— Tenez, vous, monsieur, si vous me permettez de jouer à mon petit jeu, histoire de distraire un peu monsieur Barker ici présent, par cette froide soirée mouillée – vous, je dirais que vous êtes fonctionnaire de l'État. J'ai tort ou raison, monsieur ?

— Raison, répondit Daintry.

Il vida son verre, le reposa sur le comptoir. Il était temps d'essayer de nouveau de téléphoner.

— Alors comme ça je brûle, hein ? dit le client, le scrutant de ses petits yeux perçants. Un genre de poste confidentiel, que je dirais. Même que vous en savez un long bout de plus que nous.

— J'ai un coup de téléphone à donner, répliqua Daintry.

— Une petite seconde, monsieur. Juste histoire de montrer à monsieur Barker.

Il tira un mouchoir de sa poche, essuya un peu de bière au coin de sa bouche et avança vivement la tête, regardant Daintry sous le nez.

— Vous êtes dans les chiffres, reprit-il. Dans les contributions.

Daintry se dirigea vers la cabine téléphonique.

— Vous voyez ? poursuivit le client. Susceptible comme pas un. Ces gars-là, ils aiment pas qu'on les repère. Inspecteur, il doit être, celui-ci.

Cette fois, Daintry eut la bonne tonalité ; il ne tarda pas à entendre la voix du Dr Percival, suave, rassurante – cette voix qu'il semblait avoir gardée de ses visites au chevet des malades, bien qu'il y eût longtemps qu'il eût cessé de tâter les pouls.

— Allô, oui ? Ici, le docteur Percival. Qui est à l'appareil ?

— Daintry.

— Cher ami, bonsoir. Quelle nouvelles ? Où êtes-vous ?

— À Berkhamsted. J'ai vu Castle.

— Oui ? Et quelle impression ?

La colère arracha au colonel les paroles qu'il aurait voulu prononcer et les déchira en petits morceaux, telle une lettre que l'on décide de ne pas envoyer.

— Quelle impression ? Vous avez assassiné celui qu'il ne fallait pas, voilà mon impression.

— Assassiné ? Non, dit la voix douce du Dr Percival. Simple erreur de prescription. Jamais encore on n'avait essayé le remède sur un humain. Mais où prenez-vous que Castle... ?

— Il est trop convaincu de l'innocence de Davis.

— C'est ce qu'il vous a dit ? Expressément ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il mijote ?

— Il attend.

— Ah, oui ? Et quoi ?

— La suite des événements. Sa femme est partie avec l'enfant. Il prétend qu'ils se sont disputés.

— Nous avons pris les devants, dit le Dr Percival. La police des aéroports est alertée. Celle des ports de mer aussi, évidemment. S'il cherche à filer, nous disposerons d'un commencement de preuve... en attendant des éléments plus solides.

— Vous avez été moins patient avec Davis.

— « C » y tient, cette fois. Que faites-vous pour l'instant ?

— Je rentre chez moi.

— Vous l'avez questionné sur les notes de Muller ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ce n'était pas nécessaire.

— Excellent travail, Daintry. Mais dites-moi : à votre avis, qu'est-ce qui l'a poussé à s'ouvrir ainsi à vous ?

Daintry raccrocha sans un mot et sortit de la cabine.

— N'est-ce pas que j'avais raison ? lui dit le client. N'est-ce pas que vous êtes inspecteur des contributions ?

— Oui.

— Quand je vous disais, monsieur Barker ! Quinze pour moi une fois de plus !

Le colonel Daintry regagna lentement sa voiture. Un moment, moteur tournant, il resta immobile, les mains sur le volant, à regarder les gouttes de pluie se pourchasser sur le pare-brise. Puis il sortit de la cour et prit la direction de Boxmoor, de Londres et de l'appartement de Saint-Jame's Street, où l'attendait son camembert de la veille. Il conduisait sans se presser. La bruine de novembre s'était changée en véritable averse, avec menace de grêle. Il pensait : « Bon. J'ai rempli mon devoir, comme ils diraient. » Mais, bien qu'il fît route vers la maison et la table à laquelle il s'assiérait pour écrire sa lettre, à côté de l'assiette au camembert, il n'avait aucune hâte d'arriver. À ses yeux, l'acte de sa démission était déjà un fait accompli. Il se disait qu'il était un homme libre, délivré de tout devoir, de toute obligation. En même temps, jamais il n'avait éprouvé un sentiment de solitude aussi absolue.

On sonna. Il y avait longtemps que Castle attendait cela ; pourtant, il hésita à aller jusqu'à la porte ; il avait soudain l'impression d'avoir cédé à un optimisme absurde. Depuis le temps, le jeune Halliday avait dû sûrement parler ; la Toyota n'était qu'une entre mille ; la Special Branch avait probablement différé son intervention jusqu'à ce qu'il fût seul, et il était conscient de son imprudence insensée dans le dialogue avec Daintry. Il y eut un second coup de sonnette, puis un troisième : pas de question, il fallait aller ouvrir. Il se dirigea vers la porte, la main sur le revolver dans sa poche ; mais l'arme n'avait guère plus de valeur qu'une patte de lapin : impossible de s'échapper d'une île en tiraillant. Buller lui vint ridiculement en aide en grondant furieusement. Il ne le savait que trop : la porte ouverte, le chien se répandrait en marques d'amitié pour le visiteur, quel qu'il fût. On ne voyait rien à travers le vitrail ruisselant de pluie. Même après avoir ouvert, il ne distingua pas grand-chose – rien qu'une silhouette voûtée.

— Quelle nuit abominable !

Il reconnut la voix qui se plaignait ainsi à lui dans le noir.

— Monsieur Halliday !... Je ne vous attendais pas.

Et il songea : « Il vient me demander d'aider son fils, mais que puis-je faire ? »

— Gentil, gentil, dit à Buller, d'une voix peu rassurée, le visiteur presque invisible.

— Entrez, l'encouragea Castle. Il est tout à fait inoffensif.

— C'est un très beau chien, je vois cela.

M. Halliday entra prudemment en rasant presque le mur, tandis que Buller remuait ce qu'il lui restait de queue et bavait.

— Comme vous pouvez le voir, il est l'ami du monde entier. Ôtez votre manteau, monsieur Halliday, et venez prendre un whisky.

— Je ne suis pas grand buveur, mais ce ne sera pas de refus.

— J'ai été désolé d'apprendre par la radio ce qui est arrivé à votre fils. Vous devez être terriblement inquiet.

M. Halliday suivit Castle au salon, puis dit :

— Cela lui pendait au nez, monsieur ; peut-être celui lui servira-t-il de leçon. La police a embarqué un plein chargement de choses, de sa boutique. L'inspecteur m'en a montré une ou deux – c'était vraiment dégoûtant. Mais, comme j'ai dit à ce monsieur, je ne pense même pas que mon fils les ait lues.

— J'espère que la police ne vous a pas fait d'ennuis ?

— Oh ! non. Comme je vous l'ai expliqué, monsieur, j'ai l'impression que ces messieurs sont désolés pour moi. Ils savent bien que mon commerce est d'un tout autre ordre.

— Avez-vous trouvé l'occasion de remettre ma lettre à votre fils ?

— Ah ! là, non, monsieur ; j'ai trouvé plus sage de m'abstenir. Vu les circonstances. Mais ne vous inquiétez pas. J'ai transmis le message à qui de droit.

Il saisit le livre que Castle avait essayé de lire, un peu plus tôt, et en examina le titre.

— Que diable voulez-vous dire ? demanda Castle.

— Ma foi, monsieur, je crains que vous ne vous soyez toujours un peu mépris. Mon fils ne s'est jamais occupé du genre d'affaires qui est le vôtre. Mais les *Autres* jugeaient préférable — en cas d'ennuis — que vous fussiez convaincu du contraire.

Il se pencha en avant pour se réchauffer les mains au radiateur à gaz et leva des yeux pleins d'un amusement rusé.

— En tout cas, monsieur, les choses étant ce qu'elles sont, il faut que nous vous sortions d'ici sans trop perdre de temps.

Castle pouvait mesurer à quel point ceux-là même qui avaient le plus de raisons de lui faire confiance s'étaient défiés de lui. Pour lui, c'était un coup.

— Si vous me permettez cette question, monsieur : où sont exactement votre femme et l'enfant ? J'ai des ordres...

— Ce matin, en apprenant ce qui était arrivé à votre fils, je les ai expédiés loin d'ici. Chez ma mère. Qui est convaincue que nous nous sommes disputés.

— Ah ! voilà une difficulté de moins.

Le vieux M. Halliday, après s'être suffisamment réchauffé les mains, entreprit de faire le tour de la pièce en inspectant du regard les rayons de livres. Il dit :

— Je vous ferai pour le tout un aussi bon prix que n'importe quel autre libraire. Vingt-cinq livres comptant — c'est tout ce que vous avez le droit de sortir de ce pays. J'ai l'argent sur moi. Vos livres conviennent parfaitement à ma clientèle. Rien que des Classiques Mondiaux et des Everyman's, ou peu s'en faut. On ne les réimprime pas comme il faudrait, et quand cela arrive, ils sont hors de prix.

— Je pensais, dit Castle, que nous étions plutôt pressés.

— S'il est une chose que m'ont enseignée ces cinquante dernières années, dit M. Halliday, c'est qu'il ne sert à rien de s'énerver. Dès que l'on commence à se précipiter, on est sûr de faire des bêtises. Si l'on a une demi-heure devant soi, il faut toujours agir comme si l'on avait trois heures à perdre. Il me semble que vous aviez parlé d'un whisky, monsieur ?

— Si nous avons le temps...

Castle remplit deux verres.

— Nous l'avons, monsieur. J'imagine que vous avez préparé un sac, avec tout le nécessaire ?

— Oui.

— Qu'allez-vous faire du chien ?

— Le laisser ici, je suppose. Je n'y avais pas pensé... Peut-être pourriez-vous le conduire chez un vétérinaire.

— Ce ne serait pas sage, monsieur. Un lien entre nous deux... non, cela ne va pas. Supposez que l'on recherche l'animal ? Tout de même, il va falloir le faire tenir tranquille pendant les quelques heures qui viennent. Est-ce qu'il aboie quand on le laisse seul ?

— Je ne sais pas. Il n'a pas l'habitude d'être seul.

— Ce qui me préoccupe, c'est que les voisins puissent se plaindre. Imaginez que l'un d'eux téléphone à la police — rien de plus simple. Nous n'avons pas besoin que l'on trouve la maison vide.

— De toute façon, cela ne tardera plus.

— Aucune importance une fois que vous serez en sûreté à l'étranger. Dommage que votre femme n'ait pas emmené cette bête.

— C'était impossible. Ma mère a un chat et, dès qu'il en voit un, Buller le tue.

— Oui, c'est vrai que les boxers ne sont pas très gentils pour les chats. Moi aussi, j'ai un chat.

M. Halliday tira les oreilles de Buller, qui se pâma.

— C'est bien ce que je disais. À se presser trop, on oublie toujours quelque chose. Le chien, par exemple. Vous avez une cave ?

— Oui, mais pas insonorisée, si votre idée est de l'y enfermer.

— Sauf erreur, monsieur, dans votre poche droite il y a un revolver, ce me semble ?

— J'ai pensé que si la police venait... Il n'y a qu'une seule balle dedans.

— Le coup du désespoir, monsieur ?

— Je n'étais pas encore sûr de m'en servir.

— Je préférerais que vous me le remettiez, monsieur. Si l'on nous arrêtait en chemin, moi, du moins, j'ai un permis de port d'arme, avec tous ces magasins que l'on pille de nos jours. Comment s'appelle-t-il, monsieur ? Le chien, c'est-à-dire.

— Buller.

— Viens ici, Buller, viens. Ça, c'est un bon chien.

Buller posa le museau sur le genou de M. Halliday.

— Bon chien, Buller, bon chien. Tu ne voudrais faire d'ennuis à personne, n'est-ce pas, surtout à un bon maître comme le tien ?

Buller remua son bout de queue.

— Ils croient savoir quand on les aime, fit observer M. Halliday.

Il gratta Buller derrière les oreilles et le boxer manifesta son contentement.

— Maintenant, monsieur, si vous ne voyez pas d'inconvénient à me donner ce revolver... Alors, comme ça, on tue les chats, hein ? Voyez-moi ce gros méchant.

— On entendra la détonation, dit Castle.

— Nous allons faire un petit tour à la cave... Un seul coup de feu n'attire jamais l'attention. On croit que c'est un pot d'échappement.

— Il ne vous suivra pas.

— Nous allons voir cela. Viens, Buller, mon garçon. Viens te promener. Promener, Buller.

— Vous voyez bien qu'il ne viendra pas.

— Il est temps de partir, monsieur. Vous feriez mieux de descendre avec moi. Je voulais vous épargner cela.

— Inutile de me ménager.

Castle ouvrit le chemin dans l'escalier de la cave. Buller suivait ; M. Halliday fermait la marche.

— À votre place, je n'allumerais pas, monsieur. Un coup de feu, une lumière qui s'éteint —

il n'en faut pas plus pour éveiller la curiosité.

Castle ferma l'orifice de l'ancienne glissière à charbon.

— À présent, monsieur, si vous voulez bien me passer cette arme...

— Non, je m'en charge.

Il tendit le bras, pointa le canon sur Buller. Le chien, prenant probablement le revolver pour un os en caoutchouc, referma les mâchoires sur le métal et s'apprêta à jouer. Castle pressa deux fois sur la détente, à cause de la chambre vide. Il avait la nausée.

— Je me servirai un autre whisky avant de partir, dit-il.

— Vous l'avez bien mérité, monsieur. Étrange, comme on peut s'attacher à des bêtes sans âme. Mon chat...

— Je n'aimais pas du tout Buller. Seulement... voyez-vous, je n'avais encore jamais rien tué.

VI

— C'est difficile, de conduire par cette pluie, dit M. Halliday.

Il rompait un très long silence ; la mort de Buller leur avait lié la langue.

— Où allons-nous ? À Heathrow ? La police de l'aéroport sera alertée, quand nous arriverons.

— Je vous conduis à un hôtel. Si vous ouvrez la boîte à gants, vous y trouverez une clé, monsieur. Chambre 423. Vous n'aurez qu'à prendre directement l'ascenseur. Inutile de passer par la réception. Attendez dans la chambre que l'on vienne vous chercher.

— Et si une femme de chambre... ?

— Accrochez à la porte la pancarte : « Prière de ne pas déranger. »

— Et ensuite ?

— Je ne sais rien, monsieur. Ce sont toutes les instructions que j'ai.

Castle se demanda quelle serait la réaction de Sam à la mort de Buller. Il savait que l'enfant ne lui pardonnerait jamais cela. Il demanda :

— Comment vous trouvez-vous mêlé à ces histoires ?

— Mêlé n'est pas le mot, monsieur. Je suis membre du Parti, membre clandestin pour ainsi dire, depuis mon adolescence. J'étais dans l'armée à dix-sept ans... engagé volontaire. J'avais triché sur mon âge. Je pensais être envoyé en France ; c'est à Arkhangelsk que l'on m'a expédié. J'ai été quatre ans prisonnier. C'est fou ce que j'ai pu voir et apprendre de choses pendant ces quatre années.

— Comment étiez-vous traité ?

— C'était dur, mais à cet âge-là, on a énormément d'endurance et il y avait toujours quelqu'un de gentil. J'ai appris un peu de russe, assez pour servir d'interprète, et l'on m'a donné des livres à lire, faute de pouvoir me donner à manger.

— De la littérature communiste ?

— Naturellement, monsieur. Les missionnaires distribuent la Bible, eux, que je sache ?

— Ainsi, vous faites partie de ceux qui ont la foi.

— J'ai mené une vie très solitaire, je dois l'admettre. Voyez-vous, je ne pouvais jamais aller aux meetings ni défiler avec les autres. Même mon garçon ignore tout de cela. On m'emploie quand on le peut, pour de petites choses... comme votre cas, monsieur. J'ai souvent relevé votre boîte aux lettres. Ah ! quel beau jour, que celui où vous êtes entré dans ma boutique ! Je me suis senti moins seul.

— Vous n'avez jamais eu un instant de doute, Halliday ? Tout de même... Staline, la Hongrie, la Tchécoslovaquie ?

— J'en ai assez vu en Russie quand j'étais jeune – et en Angleterre aussi, pendant la crise des années 30, à mon retour – pour être vacciné contre les petits accidents de ce genre.

— Petits ?

— Excusez-moi de vous dire cela, monsieur, mais vous avez la conscience plutôt sélective. Je pourrais vous répondre : Hambourg, Dresde, Hiroshima. Est-ce que ces accidents-là n'ont pas un peu ébranlé votre foi dans la démocratie, comme vous dites ? Sans doute que si, ou alors vous ne seriez pas ici avec moi en ce moment.

— C'était la guerre.

— Les miens sont en guerre depuis 1917.

Castle se pencha pour essayer de percer du regard la nuit, entre le va-et-vient des essuie-glaces.

— Mais si, c'est à Heathrow que vous me conduisez !

— Pas tout à fait, dit M. Halliday en posant sur le genou de Castle une main aussi légère qu'une feuille d'automne dans les bois d'Ashridge. Ne vous inquiétez pas, monsieur. *On* veille sur vous. Personnellement, je vous envie. Vous verriez bientôt Moscou, que cela ne m'étonnerait pas.

— Vous n'êtes jamais allé là-bas ?

— Jamais. Le plus près que je m'en sois approché, c'était dans mon camp de prisonniers près d'Arkhangelsk. Avez-vous jamais vu la pièce *Les Trois Sœurs* ? Moi, oui, à une seule occasion, mais je n'ai jamais oublié ce que dit à un moment une des sœurs et je me le répète chaque fois que je ne trouve pas le sommeil, la nuit : « Vendre cette maison, en finir avec tout ce qui est ici, et partir pour Moscou !... »

— Vous trouveriez un Moscou assez différent de celui de Tchékhov.

— Il y a encore autre chose que dit une de ces sœurs : « Les gens heureux ne remarquent jamais si c'est l'hiver ou l'été. Si je vivais à Moscou, je me moquerais bien du temps qu'il fait. » Eh bien, moi, quand je me sens déprimé, je me dis que Marx non plus n'a jamais vu Moscou, et je n'ai qu'à regarder du côté de Old Compton Street en pensant que Londres est resté tel que l'a connu Marx. Notre Soho n'a pas changé depuis le sien. C'est là que le *Manifeste communiste* a été imprimé pour la première fois.

Un camion surgit brusquement de la pluie, embarda, les manquant de peu, et poursuivit sa route indifférente dans la nuit.

— Scandaleux, les chauffards qu'on peut voir ! dit M. Halliday. Ils se savent à l'abri, eux, dans leurs mastodontes. On devrait aggraver les peines pour conduite dangereuse. Vous savez, monsieur, c'est ça qui n'allait pas, en Hongrie et en Tchécoslovaquie – c'était de la

conduite dangereuse. Dubcek n'était qu'un chauffard – c'est aussi bête que ça.

— C'est beaucoup moins simple pour moi. Je n'ai jamais eu envie de finir à Moscou.

— J'imagine que cela vous paraîtra un peu étrange, parce que vous n'êtes pas des nôtres ; mais ne vous en faites pas. J'ignore quel service vous nous avez rendu, mais il doit être gros, et on veillera sur vous, soyez-en sûr. Ma parole, je ne serais pas surpris qu'on vous décore de l'Ordre de Lénine ou qu'on sorte un timbre à votre effigie, comme pour Sorge.

— Sorge était communiste, lui.

— Je suis tout fier de penser que vous voilà parti pour Moscou dans mon vieux tacot.

— Même si nous roulions ensemble tout un siècle, Halliday, vous n'arriveriez pas à me convertir.

— Je me le demande. Après tout, vous avez fait beaucoup pour nous aider.

— En Afrique, oui, mais c'est tout.

— Précisément, monsieur. Vous êtes sur la bonne voie. L'Afrique, c'est la thèse, comme eût dit Hegel. Vous, vous faites partie de l'antithèse – mais partie active – et vous êtes un de ceux qui participeront un jour à la synthèse.

— Tout cela est du jargon pour moi. Je n'ai rien d'un philosophe.

— Un militant n'a pas besoin de cela, et vous êtes un militant.

— Pas un militant communiste, non. Pour l'instant, je ne suis qu'une victime.

— On vous guérira à Moscou.

— Dans un hôpital psychiatrique ?

Cette réplique réduisit au silence M. Halliday. Venait-il de découvrir une petite faille dans la dialectique hégélienne, ou bien était-ce le silence de la peine et du doute ? Castle ne le saurait jamais, car l'hôtel se profilait devant eux, avec ses lumières délayées par la pluie.

— Descendez là, dit M. Halliday. Mieux vaut qu'on ne me voie pas.

D'autres voitures les dépassèrent après qu'ils se furent arrêtés ; elles formaient une longue chaîne lumineuse, les phares de l'une allumant les feux arrière de l'autre. Dans le ciel, un Boeing 707 amorçait bruyamment sa descente vers l'aéroport de Londres. M. Halliday farfouilla à l'arrière de la voiture.

— J'oubliais quelque chose, dit-il en sortant un sac en plastique qui avait peut-être contenu un jour des marchandises hors taxe. Retirez vos affaires de votre valise et mettez-les là-dedans, reprit-il. On pourrait vous remarquer à la réception, si vous alliez jusqu'aux ascenseurs une valise à la main.

— Il n'y aura pas assez de place pour tout.

— Alors, laissez ce qui n'entre pas.

Castle obéit. Même après tant d'années de secret, il se rendait compte que, face à une situation critique, le jeune « bleu » d'Arkhangelsk était le véritable expert. À contrecœur, il abandonna son pyjama (tout en se disant qu'on lui en fournirait un en prison) et son chandail : « Si je vais si loin que ça, il faudra bien qu'on me donne des vêtements chauds. »

— J'ai un petit cadeau pour vous, dit M. Halliday. Un exemplaire de ce Trollope que vous m'aviez demandé. Un seul vous suffira maintenant. C'est long à lire, mais l'attente sera longue aussi. Comme dans toutes les guerres. Cela s'intitule : *Ainsi vont nos mœurs*.

— Il s'agit du livre que recommandait votre fils ?

— Ah ! là, je vous ai un peu menti. C'est moi qui lis Trollope, pas lui. Son auteur favori est un certain Robbins. Il faut me pardonner ce petit mensonge : je voulais que vous ayez meilleure opinion de lui, en dépit de sa boutique. Ce n'est pas un mauvais garçon.

Castle lui serra la main et dit :

— J'en suis sûr. J'espère que tout se passera bien pour lui.

— N'oubliez pas : montez tout droit à la chambre 423 et là, attendez.

Castle partit à pied dans la direction des lumières de l'hôtel, son sac de plastique à la main. Il avait l'impression d'avoir déjà perdu contact avec tout ce qu'il connaissait en Angleterre — Sarah et Sam étaient hors d'atteinte dans la maison de sa mère où il n'avait jamais été chez lui. Il songea : « Je me sentais plus chez moi à Pretoria. Là-bas, j'avais quelque chose à faire. Aujourd'hui, il n'y a plus rien que je puisse faire. » À travers la pluie, une voix lui cria :

— Bonne chance, monsieur ! Toute la chance du monde !

Puis, il entendit la voiture démarrer.

VII

Il était tout désorienté : franchie la porte de l'hôtel, il était entré de plain-pied aux Caraïbes. Il ne pleuvait plus. Il y avait des palmiers autour d'une piscine et un ciel où scintillaient d'innombrables étoiles, grosses comme des têtes d'épingle. Il retrouvait l'odeur d'air chaud, humide et suffocant que son souvenir avait gardé de vacances lointaines, peu après la guerre : il était entouré — chose inévitable aux Caraïbes — de voix américaines. Il n'y avait aucun risque qu'on le remarquât, du long comptoir de la réception : les employés étaient bien trop occupés par une vague de voyageurs d'Amérique, qui déferlaient à l'instant même d'un aéroport — lequel ? Kingston ? Bridgetown ? Un serveur noir passa, portant sur un plateau deux punches destinés à un jeune couple installé près de la piscine. L'ascenseur était là, à deux pas de lui, l'attendant toutes portes ouvertes ; pourtant il s'attardait, ahuri... Sous les étoiles, le jeune couple commença à siroter ses punches avec des pailles. Comme il tendait la main pour se convaincre qu'il ne pleuvait pas, quelqu'un dit, dans son dos :

— Par exemple ! Mais c'est Maurice ? Que faites-vous dans cette taule ?

Il arrêta net sa main à mi-chemin de sa poche et se retourna. Il était bien content de ne plus avoir de revolver.

L'interlocuteur était un homme du nom de Blit, qui lui avait servi de contact, il y avait quelques années, à l'ambassade d'Amérique, jusqu'à ce que le personnage fût muté à Mexico — sans doute, parce qu'il ne savait pas un mot d'espagnol.

— Blit ! s'exclama-t-il avec un faux enthousiasme.

Rien de changé : Blit l'avait appelé « Maurice » dès leur première rencontre ; lui-même, il n'avait jamais pu aller au-delà de « Blit ».

— Et où vas-tu te promener comme ça ? demanda Blit.

Sans attendre de réponse (il avait toujours préféré parler de lui), il poursuivit :

— Moi, je pars pour New York. Avion retardé. Passons la nuit ici. Très chouette, cette taule. Exactement comme les îles de la Vierge. Je mettrais bien mes bermudas si je les avais

emportés.

— Je vous croyais au Mexique.

— Vous retardez, mon vieux. On m'a ramené en Europe. Et vous ? Toujours au cœur noir de l'Afrique ?

— Oui.

— En panne de vol, vous aussi ?

— Forcé d'attendre un peu, répliqua Castle, dans l'espoir que l'ambiguïté de la réponse ne serait pas relevée.

— Que diriez-vous d'un punch du planteur ? On m'assure qu'il est extra, ici.

— Je vous retrouve dans une demi-heure.

— Oké, oké. Près de la piscine, alors.

Castle pénétra dans l'ascenseur ; Blit le suivit.

— Vous montez ? Moi aussi. Quel étage ?

— Quatrième.

— Moi idem. Je vous prends en stop.

Se pouvait-il que les Américains l'eussent également placé sous surveillance ? Dans les circonstances présentes, il semblait risqué de mettre quoi que ce fût sur le compte du hasard.

— Vous dînez ici ? s'enquit Blit.

— Pas sûr. C'est-à-dire que cela dépend...

— Vous alors, le secret, vous n'avez que ça en tête ! Sacré vieux Maurice !

Ils prirent tous les deux le même couloir. La chambre 423 se présenta la première. Castle fit mine de chercher sa clé, le temps de voir que Blit allait tout droit au 427 – non, au 429. Il ne se sentit en sécurité que sa porte refermée et la pancarte « Prière de ne pas déranger » accrochée à l'extérieur.

Le thermomètre de régulation du chauffage indiquait 24°. Bonne chaleur pour les Caraïbes. Il alla à la fenêtre et regarda à travers la vitre. En bas, le rond du bar ; en haut, le ciel artificiel. Une robuste femme aux cheveux bleus décrivait un trajet sinueux autour de la piscine ; sans doute avait-elle bu trop de punches. Il inspecta soigneusement la chambre, au cas où elle lui aurait présenté une indication quelconque sur l'avenir – exactement comme il avait examiné sa maison pour y déceler un indice du passé. Deux grands lits ; un fauteuil ; une penderie ; une commode ; une table à écrire, nue à part un sous-main à buvard ; un poste de télévision ; la porte ouvrant sur la salle de bains. Le siège des cabinets était scellé par une bande de papier garantissant l'hygiène du lieu ; les verres à dents étaient ensachés dans du plastique. Il revint dans la chambre proprement dite, ouvrit le sous-main et découvrit, grâce au papier à en-tête, qu'il se trouvait au « Starflight Hôtel ». Une carte donnait la liste des restaurants et des bars. L'un des restaurants offrait musique et piste de danse et s'appelait « Le Pizarro. » Le grill, par contraste, se nommait « Le Dickens », et il y avait également un self-service : « Le Oliver Twist » (« N'hésitez pas à en redemander »). Une autre carte informa Castle qu'il y avait des cars toutes les demi-heures pour l'aéroport de Heathrow.

Sous la télévision, il découvrit aussi un réfrigérateur contenant des mini-bouteilles de whisky, de gin et de cognac, de tonie et de soda, ainsi que deux marques de bière et des quarts

de champagne. Il choisit un J. & B. par habitude et s'assit pour commencer son attente. « L'attente sera longue », lui avait dit M. Halliday en lui remettant le Trollope. Il ouvrit le livre, faute d'autre chose à faire : « *Que le lecteur nous permette de le présenter à lady Carbury, du caractère et des faits et gestes de laquelle dépendra tout l'intérêt que pourront présenter ces pages, cependant qu'elle est assise à sa table de travail, dans sa chambre personnelle, au sein de sa résidence personnelle de Welbeck Street...* » Il jugea que ce n'était pas le genre de livre capable de le distraire de son nouveau mode de vie.

Il alla à la fenêtre. Le serveur noir passa en bas, puis il vit Blit sortir et promener son regard alentour. Impossible, sûrement, qu'une heure eût déjà passé ! Il s'en assura : dix minutes. Trop peu de temps pour qu'il manquât déjà vraiment à Blit. Il éteignit dans la chambre, de façon que celui-ci, s'il levait les yeux, ne le vît pas. Blit s'installa près du bar circulaire et commanda. Oui, c'était bien un punch du planteur ; le barman ajoutait la tranche d'orange et la cerise. Blit avait ôté sa veste ; il portait une chemisette à manches courtes, ce qui renforçait l'illusion des palmiers, de la piscine et de la nuit étoilée. Castle le vit décrocher le téléphone du bar et composer un numéro. Était-ce seulement dans son imagination qu'il semblait lever le regard vers la fenêtre de la chambre 423, tout en parlant ? Pour signaler quoi ? Et à qui ?

Il entendit la porte s'ouvrir derrière lui et la chambre fut inondée de lumière. Se retournant vivement, il vit un reflet traverser comme l'éclair la surface de la glace de la penderie, comme si l'inconnu n'avait pas eu envie d'être vu. Le reflet était celui d'un petit homme à moustache noire et en costume sombre, portant un attaché-case noir.

— J'ai été retardé par le trafic, dit l'homme, dans un anglais précis, mais assez incorrect.

— Vous venez me chercher ?

— Nous sommes un peu justes dans le temps. C'est une nécessité pour vous d'attraper le prochain autocar pour l'aéroport.

Il se mit à vider l'attaché-case sur la table-bureau : d'abord un billet d'avion, puis un passeport, une bouteille qui semblait contenir de la colle, un sac en plastique bourré de choses, une brosse à cheveux, un peigne, un rasoir.

— J'ai tout ce qu'il me faut avec moi, dit Castle, imitant le ton précis de l'autre.

L'homme feignit de ne pas entendre et dit :

— Vous allez vous apercevoir que votre billet est pour Paris seulement. C'est là une chose que je vous expliquerai.

— Il est sûr que tous les avions seront surveillés, quelle que soit leur destination.

— On surveillera en particulier celui pour Prague, qui doit décoller à la même heure que celui pour Moscou, lequel a été retardé en raison d'ennuis de moteur. Circonstance très peu habituelle. Peut-être qu'Aeroflot attend un passager important. La police fera très attention à Prague et à Moscou.

— La surveillance sera mise en place bien avant, dès le contrôle des passeports. Ce n'est pas aux portes qu'on attendra.

— Le problème sera réglé. Vous devez vous présenter au contrôle – voyons voir votre montre – dans cinquante minutes environ. L'autocar part dans trente minutes. Voici votre passeport.

— Et que dois-je faire à Paris, si j'arrive jusque-là ?

— On viendra à vous à la sortie de l'aéroport, et vous recevrez un autre billet. Vous aurez juste le temps d'attraper un nouvel avion.

— Pour où ?

— Je ne sais rien. Vous apprendrez tout cela à Paris.

— Interpol aura eu tout le temps d'avertir la police française.

— Non. Interpol n'agit jamais dans les cas politiques. C'est contre les règles.

Castle ouvrit le passeport et lut :

— « Perdreau » ? Bravo pour le choix du nom ; la chasse est encore ouverte.

Puis il regarda la photographie.

— Mais cette photo ne fera jamais l'affaire. Elle ne me ressemble pas.

— Cela est vrai. Mais maintenant nous allons vous faire ressembler plus à la photographie.

Il transporta les instruments de sa profession dans la salle de bains. Entre les deux verres à dents, il dressa contre le mur un agrandissement de la photographie du passeport.

— Asseyez-vous sur ce siège, s'il vous plaît.

Il entreprit d'égaliser les sourcils de Castle, puis s'attaqua aux cheveux – l'homme du passeport avait la coupe militaire. Dans le miroir, Castle regarda courir les ciseaux, tout surpris de voir à quel point ce genre de coiffure changeait tout le visage en agrandissant le front : même l'expression du regard semblait différente.

— Vous m'avez rajeuni de dix ans, dit-il.

— Ne bougez pas, s'il vous plaît.

L'homme se mit ensuite à fixer les poils d'une fine moustache – celle d'un timide manquant de confiance en soi.

— Une barbe ou une forte moustache éveille toujours les soupçons, dit-il.

C'était maintenant un étranger qui retournait à Castle son regard dans le miroir.

— Voilà. Terminé. Je crois que cela peut aller.

L'homme alla à sa mallette et y prit un petit bâton blanc, qui s'étira télescopiquement pour se changer en canne. Il dit :

— Vous êtes aveugle. Vous êtes un objet de sympathie, monsieur Perdreau. Une hôtesse d'Air France a été priée de venir vous chercher à l'autobus de l'hôtel ; elle vous guidera jusqu'au bureau d'immigration et jusqu'à votre avion. À Paris, quand vous quitterez l'aéroport de Roissy, vous serez conduit en voiture à Orly – et là, encore un avion avec ennuis de moteur. Peut-être ne serez-vous plus monsieur Perdreau. Dans la voiture, autre maquillage, autre passeport. Le visage humain est adaptable à l'infini. C'est là un très bon argument contre l'importance de l'hérédité. Nous naissons tous avec le même visage ou presque – pensez aux bébés. C'est l'environnement qui fait le changement.

— Cela paraît tout simple, dit Castle, mais cela marchera-t-il ?

— Nous pensons que cela marchera, dit le petit homme en rangeant ses affaires. Sortez maintenant, et souvenez-vous de vous servir de votre canne. S'il vous plaît, ne remuez pas les yeux ; bougez toute la tête, si quelqu'un vous parle. Essayez de garder le regard vide.

Sans y penser, Castle prit en passant le livre de Trollope.

— Non, non, monsieur Perdreau. Un aveugle a peu de chances de posséder un livre. Et vous devez laisser ici ce sac.

— Il ne contient qu'une chemise de rechange, un rasoir...

— Une chemise de rechange porte la marque d'une blanchisserie.

— Cela ne semblera pas curieux que je sois sans bagages ?

— Ce détail n'est pas connu du fonctionnaire de l'immigration, à moins qu'il ne demande à voir votre billet.

— Ce qu'il fera probablement.

— Ne vous inquiétez pas, vous ne faites que rentrer chez vous. Vous vivez à Paris. L'adresse est sur votre passeport.

— Quelle est ma profession ?

— Retraité.

— Voilà du moins qui est vrai, dit Castle.

Il sortit de l'ascenseur et commença à tâtonner de la canne en se dirigeant vers l'entrée où attendait le car. Comme il franchissait la porte menant au bar et à la piscine, il vit Blit consulter sa montre d'un air impatient. Une dame âgée lui prit le bras et lui demanda :

— Vous montez dans le car ?

— Oui.

— Moi aussi. Permettez-moi de vous aider.

Il entendit une voix appeler derrière lui : « Maurice ! » Il était forcé de marcher lentement, à l'allure de la vieille dame.

— Hé ! Maurice !

— Je crois que l'on vous appelle, dit la dame.

— C'est une erreur.

Il entendit des pas, derrière. Il dégagea son bras de celui de la dame et tourna toute la tête, comme on lui avait demandé de le faire, en braquant un regard vide un peu à côté de Blit. Celui-ci le regarda avec étonnement, puis dit :

— Je vous demande pardon. Je croyais...

La dame dit :

— Le chauffeur nous fait signe. Il faut nous dépêcher.

Lorsqu'ils eurent pris place côte à côte dans le car, elle regarda par la vitre et dit :

— Vous devez sûrement ressembler beaucoup à un de ses amis. Il reste planté là, à vous regarder.

— On dit que chacun de nous a son double ici-bas, répliqua-t-il.

Sixième partie

CHAPITRE I

I

Dans le taxi, elle s'était retournée pour regarder à travers la lunette arrière et n'avait rien vu à travers la vitre de verre fumé. On eût dit que Maurice s'était délibérément noyé, sans même proférer un cri, dans l'acier liquide et gris d'un lac. On lui avait volé, sans espoir de retour, la seule image et le seul son dont elle eût envie, et elle en voulait à la terre entière des charités qu'on lui faisait et qu'elle comparait au steak dans la hampe que le boucher vous offre à la place du filet gardé pour une meilleure cliente.

Le déjeuner, dans la maison cernée de lauriers, était une épreuve. Sa belle-mère avait un invité quelle n'avait pu décommander – un ecclésiastique portant le nom peu relevé de Bottomley et qu'elle appelait Ezra – récemment rentré d'une mission évangélique en Afrique. Sarah avait l'impression d'être exhibée à l'une des conférences, avec projections, qu'il devait donner. Mme Castle ne la présenta pas. Elle dit simplement :

— Voici Sarah.

Elle avait l'air de parler d'une fille sans père ni mère, ce qui, en fait, était le cas. M. Bottomley se montrait d'une gentillesse insoutenable envers Sam et manifestait à Sarah un intérêt calculé, comme à une de ses ouailles de couleur. Clochette, qui s'était enfuie dès qu'elle les avait aperçus, dans la terreur de Buller, débordait maintenant d'un excès d'amitié et lui griffait les jupes.

— Expliquez-moi à quoi peut bien ressembler un endroit comme Soweto, disait M. Bottomley. Mon champ d'action, voyez-vous, était la Rhodésie. Là aussi, les journaux anglais ont exagéré. On nous fait plus noirs que nous ne sommes, ajouta-t-il.

Il rougit aussitôt du lapsus. Mme Castle lui remplit son verre d'eau.

— Je veux dire, reprit-il, peut-on y éduquer correctement un jeune ?

Et son regard vif épingla Sam, à la façon d'un projecteur dans une boîte de nuit.

— Comment Sarah le saurait-elle, Ezra ? dit Mme Castle. Sarah est ma bru, expliqua-t-elle à contrecœur.

De rouge, M. Bottomley devint cramoisi.

— Ah ! alors vous êtes ici en visite ? demanda-t-il.

— Sarah vit chez moi, répondit Mme Castle. Pour le moment. Mon fils n'a jamais vécu à Soweto. Il était à l'ambassade.

— Quelle chose merveilleuse pour le petit ! dit M. Bottomley. Venir voir grand-maman !

Sarah songea : « La vie va-t-elle vraiment ressembler à cela, désormais ? »

Après le départ de M. Bottomley, Mme Castle déclara qu'elles devaient avoir toutes deux une conversation sérieuse.

— J'ai téléphoné à Maurice, dit-elle. Il était d'humeur tout à fait déraisonnable... Va dans le jardin, mon chéri, et joue à quelque chose, ajouta-t-elle en se tournant vers Sam.

— Il pleut, répliqua Sam.

— J'avais oublié, mon petit chou. Alors, va jouer en haut avec Clochette.

— Je veux bien monter, dit Sam, mais je ne veux pas jouer avec ton chat. C'est Buller, mon ami. Lui, il sait s'en occuper, des chats.

Quand elles furent seules, Mme Castle poursuivit :

— Maurice m'a affirmé que, si vous rentriez à la maison, il prendrait immédiatement la porte. Sarah, qu'avez-vous bien pu faire ?

— Je préfère n'en pas parler. Maurice m'a dit de venir ici ; je suis venue.

— De quel côté sont, hum... les torts, comme on dit ?

— Faut-il donc qu'ils soient toujours d'un seul côté ?

— Je vais rappeler Maurice.

— Libre à vous, mais cela ne servira à rien.

Mme Castle composa le numéro, et Sarah supplia le Dieu en qui elle ne croyait pas pour qu'elle pût au moins entendre la voix de Maurice. Mais Mme Castle dit :

— Cela ne répond pas.

— Il est probablement au bureau.

— Un samedi après-midi ?

— Il n'y a pas d'heures dans son métier.

— J'aurais cru les Affaires étrangères mieux organisées que cela.

Sarah attendit d'avoir couché Sam pour descendre à pied en ville. Elle entra au « Crown » et s'offrit un J. & B. – un double en souvenir de Maurice – puis s'enferma dans la cabine téléphonique. Maurice, elle ne l'avait pas oublié, lui avait défendu d'essayer d'entrer en rapport avec lui. S'il était encore à la maison et que son téléphone fût sur la table d'écoute, il serait forcé de feindre la colère et de continuer une dispute qui n'existait pas en réalité. Du moins le saurait-elle là, et non dans une cellule de prison ou en route à travers une Europe totalement inconnue d'elle. Elle laissa sonner un long moment avant de raccrocher – parfaitement consciente de donner aux *Autres* tout le temps de localiser l'appel, mais s'en moquant. *S'ils* venaient lui rendre visite, du moins aurait-elle des nouvelles de Maurice. Elle sortit de la cabine, but son J. & B. au comptoir et rentra à pied chez Mme Castle, qui lui annonça :

— Sam vous a réclamée.

Sarah monta jusqu'à la chambre.

— Qu'y a-t-il, Sam ?

— Tu crois que Buller va bien ?

— Mais oui, voyons. Que voudrais-tu qu'il ait ?

— C'est parce que j'ai rêvé.

— De quoi ?

— J'ai oublié. Je vais lui manquer, à Buller. J'aimerais bien qu'on puisse l'avoir ici.

— Ce n'est pas possible. Tu le sais bien. Tôt ou tard, il finirait par tuer Clochette.

— Ça me serait bien égal !

Elle descendit à contrecœur. Mme Castle regardait la télévision.

— Pas de nouvelles intéressantes ? s'enquit Sarah.

— J'écoute rarement les informations, répondit Mme Castle. Je préfère les lire dans le *Times*.

Mais, le lendemain matin, les journaux du dimanche n'offraient pas une ombre d'intérêt pour Sarah. Dimanche – jamais Maurice n'avait eu à travailler le dimanche. À midi, elle retourna au « Crown » et téléphona de nouveau à la maison. Cette fois encore, elle laissa sonner longtemps – peut-être était-il au jardin avec Buller ? – mais, à la fin, elle dut renoncer même à cet espoir-là. Elle se consola en pensant qu'il avait vraiment réussi à s'échapper. Puis, elle dut bien se souvenir qu'*Ils* avaient le droit de le retenir – n'était-ce pas trois jours ? – sans motif d'inculpation.

Mme Castle fit servir le déjeuner – rôti de bœuf – très ponctuellement à 1 heure. Sarah demanda :

— Voulez-vous que nous écoutions les nouvelles ?

— Ne joue pas avec ton rond de serviette, Sam mon chéri, dit Mme Castle. Contente-toi de prendre ta serviette, et pose le rond à côté de ton assiette.

Sarah régla le poste sur Radio3 et Mme Castle dit :

— Il n'y a jamais de nouvelles dignes d'intérêt, le dimanche.

Naturellement, elle avait raison.

Jamais dimanche n'avait passé plus lentement. La pluie cessa ; un soleil faible tenta de trouver une brèche dans les nuages. Sarah emmena Sam se promener dans ce que l'on appelait – elle ne savait pourquoi – « la forêt ». Il n'y avait pas d'arbres – rien que du jeune taillis et de la broussaille (on avait défriché toute une zone pour y aménager un terrain de golf).

— Moi, j'aime mieux Ashridge, déclara Sam. Il n'y a pas de vraie promenade sans Buller, ajouta-t-il un peu plus tard.

Sarah se demanda : « Combien de temps va durer ce genre de vie ? »

Ils coupèrent à travers un angle du terrain de golf pour rentrer. Un joueur, qui avait manifestement trop bien déjeuné, leur cria de sortir du parcours. Comme Sarah ne réagissait pas assez vite à son gré, il héla :

— Hé ! Vous, là-bas ! C'est à vous que je parle, Topsy !

Sarah crut se souvenir que Topsy était le nom d'une jeune Noire, dans un livre que les méthodistes lui avaient prêté dans son enfance.

Ce soir-là, Mme Castle annonça :

— Il serait temps que nous ayons une conversation sérieuse, ma chère.

— À quel propos ?

— C’est vous qui me le demandez ? Vraiment, Sarah ! Mais à propos de vous et de mon petit-fils, naturellement... et de Maurice. Puisque personne ne veut me dire le pourquoi de cette dispute. Avez-vous, l’un ou l’autre, des raisons de divorcer ?

— Peut-être. L’abandon du domicile conjugal compte, n’est-ce pas ?

— Mais qui a abandonné qui ? Le fait de venir habiter chez sa belle-mère peut difficilement passer pour un abandon de domicile conjugal. Quant à Maurice... il ne vous a pas abandonnée, s’il est toujours à la maison.

— Il n’y est pas.

— Alors où est-il ?

— Je n’en sais rien, absolument rien, madame Castle. Vous ne pouvez pas attendre un peu sans rien dire ?

— Je suis ici chez moi, Sarah. Simplement, il me serait utile de savoir combien de temps vous comptez rester. Sam devrait être en classe. Il y a une loi à ce sujet.

— Je promets que si vous nous permettez de rester juste une semaine...

— Je ne vous chasse pas, ma chère. J’essaie de vous aider à avoir un comportement d’adulte. J’estime que vous devriez voir un avocat et vous confier à lui si vous ne voulez rien me dire. Je peux téléphoner à maître Bury dès demain. C’est lui qui s’occupe de mes dernières volontés.

— Accordez-moi juste une semaine, madame Castle. (Il y avait eu une époque où Mme Castle avait suggéré à Sarah de l’appeler « mère » ; mais elle avait manifesté un net soulagement quand Sarah avait continué à lui dire Mme Castle.)

Le lundi matin, Sarah emmena Sam en ville et le laissa un moment dans un magasin de jouets, pendant qu’elle se rendait au « Crown ». Là, elle téléphona au bureau – cela n’avait pas de sens, car si Maurice était encore à Londres en liberté, il lui eût sûrement téléphoné. En Afrique du Sud, à l’époque lointaine où elle travaillait pour lui, jamais elle n’eût commis une telle imprudence ; mais, dans cette paisible petite ville de province, qui n’avait jamais connu ni émeute raciale ni visite domiciliaire de nuit, l’idée de danger semblait bien trop relever de l’imagination pour être vraie. Elle demanda à parler à la secrétaire de M. Castle et, en entendant une voix de femme, elle s’enquit :

— Est-ce que je parle à Cynthia ?

Elle la connaissait sous ce nom, tout en ne l’ayant jamais rencontrée, ne lui ayant jamais parlé. Il y eut un long silence – assez long pour laisser le temps d’inviter quelqu’un à écouter – mais cela lui semblait incroyable, dans un petit endroit comme celui-ci, plein de retraités, et tandis qu’elle avait sous les yeux deux camionneurs finissant de boire leur bière. Puis la voix mince et sèche dit :

— Cynthia est absente aujourd’hui.

— Quand sera-t-elle au bureau ?

— Je crains de ne pouvoir vous renseigner.

— Et M. Castle, dans ce cas ?

— Qui le demande, je vous prie ?

Elle songea : « J’étais presque sur le point de trahir Maurice », et elle raccrocha. Elle avait le sentiment d’avoir aussi trahi tout son propre passé : les rendez-vous secrets, les messages

codés, le soin avec lequel Maurice l'avait emmenée à Johannesburg pour la former et la mettre avec lui à l'abri des atteintes du BOSS. Et, au bout du compte, Muller se trouvait ici, en Angleterre – il s'était même assis à sa table.

De retour à la villa, elle remarqua une voiture inconnue dans l'allée de lauriers, et Mme Castle vint au-devant d'elle dans le vestibule pour lui dire :

— Il y a quelqu'un qui veut vous voir, Sarah. Je l'ai installé dans le bureau.

— Qui est-ce ?

Mme Castle baissa la voix et dit sur le ton du dégoût :

— Je crois que c'est quelqu'un de la police.

L'homme avait une forte moustache blonde qu'il caressait nerveusement. Il n'appartenait certainement pas à cette race de policiers qu'elle avait connue dans sa jeunesse, et elle se demanda comment Mme Castle avait décelé sa profession – elle-même, elle l'eût pris pour un petit commerçant lié traditionnellement, à travers les années, avec les familles de la ville. Il avait l'air tout aussi tranquille et aimable que le bureau du Dr Castle, auquel on n'avait pas touché depuis sa mort : le râtelier à pipes était toujours au-dessus de la table de travail ; le bol chinois servant de cendrier n'avait pas bougé, ni le fauteuil tournant – le visiteur s'était évidemment senti trop mal à l'aise pour y prendre place : il était debout près de la bibliothèque, sa forte carrure bouchant partiellement la vue de l'alignement écarlate des classiques Loeb et des cuirs verts de la XI^e édition de *l'Encyclopaedia Britannica*.

— Madame Castle ?

Elle faillit répondre : « Non, c'est ma belle-mère qui est madame Castle », tant elle se sentait étrangère dans cette demeure.

— Oui, dit-elle. Pourquoi ?

— Je suis l'inspecteur Butler.

— Oui ?

— J'ai reçu un appel téléphonique de Londres. On m'a prié de venir m'entretenir un peu avec vous... si vous étiez là, bien entendu.

— Pour quelle raison ?

— On pensait que vous pourriez peut-être nous dire comment joindre votre mari.

Elle éprouva un immense soulagement – finalement, il n'était pas en prison – jusqu'au moment où l'idée lui vint que c'était peut-être un piège – même la gentillesse, la timidité et l'honnêteté manifeste de l'inspecteur Butler pouvaient être un piège, du genre de ceux que le BOSS était capable de tendre. Mais elle n'était pas au pays du BOSS, et elle dit :

— Non. Je ne peux pas. Je ne sais rien. Pourquoi ?

— À vrai dire, madame Castle, c'est en partie à cause d'un chien.

— À cause de Buller ? s'exclama-t-elle.

— Hum, oui... si c'est son nom.

— C'est bien cela. Je vous en prie, expliquez-moi de quoi il s'agit.

— Vous avez une maison dans King's Road, à Berkhamsted. Je ne me trompe pas ?

— C'est exact... (Elle eut un rire de soulagement.)... Est-ce que Buller aurait tué un chat,

encore ? Mais, moi, je suis ici. Je n'ai rien à voir là-dedans. Il faut vous adresser à mon mari, pas à moi.

— Nous avons bien essayé, madame Castle, mais sans parvenir à le joindre. À son bureau, on répond qu'on ne l'a pas vu. Il semble qu'il soit parti et qu'il ait laissé le chien, bien que...

— C'était un chat de grand prix ?

— Ce n'est pas une histoire de chat qui nous préoccupe, madame Castle. Les voisins se plaignaient du bruit – une sorte de gémissement – et quelqu'un a téléphoné au commissariat. Vous comprenez, il y a eu des cambriolages, récemment, à Boxmoor. Toujours est-il que le commissariat a envoyé un de ses hommes sur place. Il a trouvé une fenêtre ouverte, dans la buanderie... il n'a même pas eu à casser de vitre... et le chien...

— Il ne s'est pas fait mordre, au moins ? Buller n'a jamais mordu un être humain, que je sache.

— La pauvre bête aurait été bien en peine de donner un coup de dent, vu son état. Elle avait reçu une balle. J'ignore qui a fait ça, mais c'était un beau gâchis. Je crains bien qu'on ait été obligé d'achever votre chien, madame Castle.

— Oh, mon Dieu ! Que va dire Sam ?

— Sam ?

— C'est mon fils. Il adorait Buller.

— Moi aussi, j'aime beaucoup les animaux.

La minute de silence qui suivit sembla infiniment longue, comme celle que l'on observe en hommage aux morts, le jour anniversaire de l'Armistice.

— Désolé de vous apporter une mauvaise nouvelle, poursuit enfin l'inspecteur Butler, remettant en marche le circuit pédestre et mécanisé de la vie.

— Je me demande ce que je vais pouvoir dire à Sam.

— Expliquez-lui que le chien s'est fait écraser par une voiture et qu'il a été tué sur le coup.

— Oui. C'est ce qu'il y a de mieux, j'imagine. Je n'aime pas mentir à un enfant.

— Il y a les bons et les mauvais mensonges, dit l'inspecteur Butler.

Elle se demanda si les mensonges qu'il la forcerait à dire seraient bons ou mauvais. Elle regarda la grosse moustache blonde et les yeux pleins de bonté, et s'interrogea sur ce qui avait bien pu pousser cet homme à entrer dans la police. Lui mentir serait un peu comme mentir à un enfant.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, inspecteur ?

— Ne vous gênez pas, je vous en prie, madame Castle. Mais si vous voulez bien m'excuser, j'ai été assis toute la matinée.

Il contempla longuement la rangée de pipes dans le râtelier : on eût dit un tableau de maître dont, en connaisseur, il mesurait toute la valeur.

— Merci d'être venu en personne, au lieu de me prévenir seulement par téléphone.

— C'est que, madame Castle, ma visite est due à un certain nombre d'autres questions. La police de Berkhamsted pense qu'il y a peut-être eu vol. Il y avait cette fenêtre de buanderie ouverte, et le cambrioleur a très bien pu tirer sur le chien. Rien n'a l'air d'avoir été dérangé, mais vous êtes la seule à pouvoir le confirmer, à part votre mari, et, apparemment, on n'arrive

pas à entrer en rapport avec lui. Avait-il des ennemis ? Il n'y a pas trace de lutte, mais comment y en aurait-il si l'autre était armé ?

— Je n'ai pas connaissance d'ennemis.

— Un voisin a déclaré qu'il pensait que votre mari travaille aux Affaires étrangères. Ce matin, on a eu un mal du diable avant d'arriver à trouver dans quel service exactement ; et là, personne, semblait-il, ne l'avait vu depuis vendredi. Pourtant il aurait dû y être, a-t-on précisé. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, madame Castle ?

— Samedi matin.

— Vous êtes arrivée ici samedi ?

— Oui.

— Et lui, il est resté là-bas ?

— Oui. Voyez-vous, nous avons décidé de nous séparer. Pour de bon.

— À la suite d'une dispute ?

— D'une décision, inspecteur. Nous sommes mariés depuis sept ans. On n'agit pas sur un coup de colère après sept ans de vie commune.

— Votre mari possédait-il un revolver, madame Castle ?

— Pas que je sache. C'est possible.

— Était-il très bouleversé par cette... décision ?

— Nous n'étions guère heureux ni l'un ni l'autre, si c'est là où vous voulez en venir.

— Consentiriez-vous à vous rendre à Berkhamsted, pour jeter un coup d'œil sur la maison ?

— Je n'en ai pas envie, mais j'imagine que l'on peut m'y contraindre, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas question de vous y obliger. Seulement, comprenez-vous, il est impossible d'exclure le vol. Supposez qu'un objet de valeur manque, comment le savoir ? Un bijou, par exemple ?

— Je n'ai jamais été très portée sur les bijoux. Nous n'étions pas riches, inspecteur.

— Ou un tableau ?

— Sûrement pas.

— Dans ce cas, on finit par se demander s'il n'aurait pas commis un acte absurde ou inconsideré... s'il était malheureux et que le revolver soit à lui.

Il saisit le bol chinois, en examina le motif, puis se retourna pour scruter Sarah du même regard. Elle comprit que les yeux pleins de bonté n'avaient rien d'enfantin, après tout.

— C'est là une hypothèse qui ne semble guère vous affecter, madame Castle.

— Non, c'est vrai. Ce n'est pas le genre de chose que ferait mon mari.

— Bien sûr, bien sûr. Évidemment, vous le connaissez mieux que n'importe qui et vous avez certainement raison. Dans ce cas, vous voudrez bien nous prévenir immédiatement, n'est-ce pas ? si vous avez de ses nouvelles, veux-je dire.

— Naturellement.

— Quand les nerfs sont à bout, les gens font parfois de ces choses... étranges. Ils vont

jusqu'à perdre la mémoire.

Il contempla longuement une dernière fois le râtelier à pipes, comme s'il allait s'en séparer à regret.

— Je vais téléphoner à Berkhamsted, madame Castle. J'espère que nous n'aurons pas à vous déranger. Et je vous tiendrai au courant si j'ai du nouveau.

Lorsqu'ils furent parvenus à la porte, elle lui demanda :

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Les voisins qui ont eux-mêmes des enfants finissent par en savoir plus long qu'on ne l'escompterait, madame Castle.

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût rejoint l'abri de sa voiture, puis elle rentra. Elle pensa : « Je ne dirai rien à Sam pour le moment. Qu'il commence par s'habituer à vivre sans Buller. » L'autre Mme Castle, la vraie, l'attendait devant la porte du salon et lui dit :

— Le déjeuner refroidit. C'était bien un policier, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que voulait-il ?

— L'adresse de Maurice.

— Pourquoi ?

— Comment le saurais-je ?

— Vous la lui avez donnée ?

— Maurice n'est pas à la maison. Comment saurais-je où il est ?

— J'espère bien ne plus revoir ce personnage.

— Je ne serais pas surprise du contraire.

II

Mais les jours passèrent sans nouvelles de l'inspecteur Butler ni de personne. Elle ne tenta plus de téléphoner à Londres. Cela ne rimait plus à rien. Un jour où elle appelait le boucher, à la demande de sa belle-mère, pour commander des côtes d'agneau, elle eut l'impression que la ligne était sur la table d'écoute. Pure imagination, probablement. La surveillance téléphonique est devenue un art bien trop subtil pour qu'un amateur puisse la déceler. Sur l'insistance de Mme Castle, elle eut une entrevue avec la directrice de l'école locale et prit des dispositions pour inscrire Sam. Elle revint profondément déprimée de cet entretien – comme si elle venait de mettre la dernière touche à sa nouvelle vie, en scellant le tout à la cire, tel un document, et que plus rien ne pût y changer un iota. Sur le chemin du retour, elle s'arrêta chez le marchand de fruits et légumes, puis à la bibliothèque et chez le pharmacien – Mme Castle lui avait remis une liste : une boîte de petits pois, un roman de Georgette Heyer, une fiole de comprimés d'aspirine (contre les migraines dont Sarah était assurée d'être la cause, avec Sam). Sans parvenir à savoir pourquoi, elle songeait aux formidables terrils gris-vert qui encerclent Johannesburg – même Muller avait parlé de leur couleur dans le soir, et elle se sentait plus proche de Muller, l'ennemi, le raciste, que de Mme Castle. Elle eut volontiers troqué cette petite ville du Sussex, avec ses habitants libéraux qui la traitaient avec tant d'aimable courtoisie, fût-ce contre Soweto. La courtoisie peut constituer une barrière

plus sûre qu'une rebuffade physique. Ce n'est pas de courtoisie que l'on a envie de vivre – c'est d'amour. Elle aimait Maurice, elle aimait l'odeur de poussière et de désagrégation de son pays – et voilà qu'elle était sans Maurice et sans patrie. Peut-être était-ce pour cela que même la voix d'un ennemi au téléphone était la bienvenue. Car elle sut tout de suite que c'était la voix d'un ennemi, bien qu'elle se présentât comme celle d'un « collègue et ami » de son mari.

— J'espère que je ne vous téléphone pas à une mauvaise heure, madame Castle ?

— Non, mais je n'ai pas entendu votre nom.

— Je suis le docteur Percival.

Le nom était vaguement familier.

— Oui. Maurice m'a parlé de vous, je crois.

— Nous avons passé une nuit mémorable, une fois, à Londres, lui et moi.

— Ah ! oui, je me rappelle maintenant. Avec Davis.

— Oui. Pauvre Davis... (Un temps.)... Je me demandais si nous ne pourrions pas avoir une petite conversation, madame Castle.

— Mais c'est ce que nous sommes en train de faire, non ?

— Oui, mais dans des conditions un peu plus intimes que ne peut le permettre le téléphone.

— Je suis loin de Londres.

— Nous pouvons vous envoyer une voiture, si cela peut vous aider.

« *Nous*, pensa-t-elle. *Nous*. » Il commettait une erreur en parlant au nom d'une organisation. « Nous » et « Ils » sont des mots qui engendrent le malaise. Ils tirent un signal d'alarme, ils vous mettent sur vos gardes. La voix reprenait :

— Je pensais que, si vous étiez libre pour déjeuner, un jour de cette semaine...

— Je ne suis pas sûre de pouvoir y parvenir.

— Je désirais vous parler de votre mari.

— Oui. Je l'avais deviné.

— Nous sommes tous assez inquiets à propos de Maurice.

Elle fut prise d'une exultation silencieuse. « *Ils* » ne tenaient pas Maurice en un lieu secret inconnu de l'inspecteur Butler. Maurice était déjà loin – il avait mis toute l'Europe entre « *Eux* » et lui. C'était comme si elle, autant que lui, avait réussi à s'échapper – elle était déjà en route pour la maison, puisqu'il n'y avait de foyer et de patrie que là où se trouvait Maurice. Tout de même, prudence d'abord, comme autrefois à Johannesburg. Elle dit :

— Maurice n'a plus rien à voir avec moi. Nous sommes séparés.

— Quoi qu'il en soit, vous ne répugneriez pas à avoir de ses nouvelles, je pense ?

Ainsi donc, ils avaient bien de ses nouvelles. Elle se souvenait de Carson lui expliquant : « Il est en sûreté à L.M. et il t'y attend. Il ne nous reste plus qu'à te faire passer là-bas. » Si Maurice était libre, ils seraient bientôt réunis de nouveau. Elle eut conscience de sourire au récepteur – Dieu merci, l'audio-visuel ne s'étendait pas encore au téléphone. Elle n'en effaça pas moins le sourire de son visage et dit :

— Savoir où il est ne m'intéresse guère, j'en ai peur. Rien ne vous empêche de m'écrire. J'ai

un fils dont je dois m'occuper.

— C'est que, non, Mme Castle, il est des choses que l'on ne peut écrire. Si je pouvais vous envoyer une voiture demain...

— Demain, non, impossible.

— Alors, jeudi ?

Elle hésita aussi longtemps qu'elle l'osa.

— C'est-à-dire que...

— La voiture pourrait vous prendre à 11 heures.

— Mais je n'ai que faire d'une voiture ; j'ai un excellent train à 11 h 15 du matin.

— Mon Dieu, dans ce cas, si nous pouvions nous retrouver au restaurant... le « Brummel's »... tout près de la gare Victoria...

— Quelle rue ?

— Ah ! là, je suis pris. Walton Street ?... Walton ?... Peu importe, le premier chauffeur de taxi venu connaît le « Brummel's ». C'est un endroit très tranquille, ajouta-t-il sur le ton doucereux dont il eût recommandé, d'expérience professionnelle, une bonne clinique (et Sarah crut voir en un éclair l'homme derrière la voix : le genre de personnage très sûr de soi, typique de Wimpole Street, jouant du monocle au bout du cordon et ne s'en servant que le moment venu de rédiger l'ordonnance, par quoi serait signifié, comme par un souverain se levant, congé au patient).

— À jeudi, reprit la voix.

Elle ne répondit même pas. Elle posa le récepteur et s'en fut retrouver Mme Castle – une fois de plus elle était en retard pour le déjeuner, mais cela lui était égal. Elle fredonnait un hymne de louange au Seigneur que les missionnaires méthodistes lui avaient enseigné, et Mme Castle la regarda, stupéfaite.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? C'était encore cet homme de la police ?

— Non. Un médecin seulement. Ami de Maurice. Tout va bien. Verriez-vous un inconvénient à ce que, exceptionnellement, j'aille en ville jeudi ? Je conduirais Sam à l'école, le matin, et il saurait très bien rentrer tout seul.

— Non, évidemment, je n'y vois pas d'inconvénient, à cela près que j'envisageais d'inviter de nouveau à déjeuner monsieur Bottomley.

— Oh ! Sam et lui s'entendront à merveille.

— Étant en ville, en profiterez-vous pour consulter un homme de loi ?

— Peut-être.

Que coûtait un demi-mensonge, en échange du bonheur tout neuf qui l'inondait ?

— Où déjeunerez-vous ?

— Oh ! je trouverai bien un sandwich quelque part.

— C'est grand dommage que vous ayez choisi ce jeudi. J'ai commandé un rôti. Mais bon, reprit Mme Castle en quête d'un rayon d'espoir, si vous alliez déjeuner à Harrods', il y a une ou deux choses que vous pourriez me rapporter.

Cette nuit-là, couchée, elle ne put fermer l'œil. Un peu comme si elle s'était procuré un

calendrier et, dès lors, avait pu commencer à rayer les jours qui la séparaient de la délivrance. Son dernier interlocuteur était un ennemi – elle en était convaincue – mais sans rien de commun avec la police de Sécurité, ni avec le BOSS ; elle ne laisserait ni dents ni œil au « Brummel's » ; elle n'avait pas de raison d'avoir peur.

III

Elle n'en éprouva pas moins une légère déception en identifiant son hôte dans l'homme qui l'attendait au bout de la longue salle miroitante du « Brummel's ». Finalement, il n'avait rien d'un spécialiste de Wimpole Street : il ressemblait bien plus à un docteur de famille de l'ancien temps, avec ses lunettes à monture d'argent et sa petite bedaine ronde, qui parut se poser sur le bord de la table lorsqu'il se leva pour l'accueillir. Au lieu d'ordonnance, il tenait à la main un menu géant. Il dit :

— Je suis très heureux que vous ayez eu le courage de venir jusqu'ici.

— Pourquoi le courage ?

— Eh bien, mais cet endroit est l'un de ceux où les Irlandais aiment à jeter leurs bombes. Ils en ont déjà lancé une petite. Ce n'est pas comme à l'époque du blitz. Leurs engins sont sujets à frapper deux fois le même endroit.

Il lui tendit un menu : une page entière était consacrée, vit-elle, à ce que l'on appelait des « Ouvre-appétit ». Tout le menu, affublé du titre de « Programme des Réjouissances » surmontant un portrait, semblait presque aussi copieux que l'annuaire du téléphone local de Mme Castle. Le docteur Percival dit d'une voix secourable :

— Je ne vous conseillerai pas la truite fumée ; elle est toujours un peu sèche ici.

— Je n'ai guère d'appétit.

— Réveillons-le donc pendant que nous envisageons la suite. Un verre de Xérès ?

— Je préférerais un whisky, si cela vous est égal.

Priée de choisir, elle déclara : « J. & B. »

— Commandez donc pour moi, ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

Plus tôt on en finirait avec tous ces préliminaires, plus vite elle aurait les nouvelles dont elle était affamée plus que de nourriture. Pendant qu'il décidait, elle regarda autour d'elle. Il y avait au mur un portrait si vernissé qu'il en était suspect, et dont la plaque gravée disait : « George Bryan Brummel » – c'était le même personnage que sur le menu – et le mobilier était d'un bon goût impeccable et lassant : on sentait que l'on n'avait pas regardé du tout à la dépense afin de décourager la critique. Les rares clients étaient tous des hommes, qui se ressemblaient comme des gouttes d'eau – comme s'ils étaient sortis droit de la troupe de boys d'une comédie musicale démodée : cheveux noirs, ni trop longs ni trop courts, costume et gilet noirs. Les tables étaient disposées à distance discrète les unes des autres et les deux plus proches de celle du docteur Percival étaient libres – elle se demanda si c'était à dessein ou par hasard. Elle remarqua pour la première fois que toutes les fenêtres étaient grillagées.

— Dans un endroit comme celui-ci, dit le Dr Percival, mieux vaut s'en tenir à la cuisine anglaise, et je vous suggérerai le hochepot du Lancashire.

— Je vous laisse la parole.

Mais, un long moment, il ne parla que pour dire quelques mots au garçon, à propos du vin. À la fin, il tourna son attention et son regard cerclé d'argent vers Sarah, en poussant un long soupir.

— Allons ! le plus dur est fait. À eux de travailler... (il but une petite gorgée de Xérès). Vous avez dû vivre des moments d'angoisse bien pénibles, madame Castle.

Il tendit la main et lui toucha le bras, en vrai docteur de famille.

— D'angoisse ?

— Ne rien savoir, jour après jour...

— Si c'est de Maurice que vous parlez...

— Nous avons tous un grand faible pour Maurice.

— Vous parlez de lui comme s'il était mort. Au passé.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Nous l'aimons toujours beaucoup, bien sûr ; mais il a choisi une autre route, très dangereuse, j'en ai peur. Notre espoir à tous est que vous resterez en dehors de cela.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Nous sommes séparés.

— Oui, oui, je sais. C'était la seule chose à faire. Il eût été un peu voyant de partir tous ensemble. Je ne pense pas que les services de l'immigration auraient eu la légèreté de... Vous êtes une femme très séduisante, et puis votre couleur... Naturellement, nous savons qu'il ne vous a pas téléphoné là où vous êtes, reprit-il. Mais il y a tant de façons de faire parvenir un message : cabines publiques, intermédiaires... Impossible de mettre tous ses amis sur la table d'écoute, même les connaissant.

Il repoussa son verre de Xérès pour faire de la place au hochepot. Elle commençait à se sentir plus à l'aise, maintenant que le sujet était étalé ouvertement sur la table, comme le hochepot. Elle dit :

— Vous pensez que je trahis, moi aussi ?

— Oh ! vous savez, dans notre Boîte, on n'emploie pas de mots comme « trahir ». C'est bon pour la presse. Vous êtes africaine – je ne dis pas *sud-africaine*. Votre fils également. Cela a dû beaucoup influencer Maurice. Disons qu'il a choisi une autre... loyauté.

Il goûta au hochepot, puis ajouta :

— Attention.

— À quoi ?

— Les carottes sont très chaudes.

S'il s'agissait vraiment d'un interrogatoire, la méthode était très différente de celle qu'employait la police de sécurité de Johannesburg ou de Pretoria.

— Ma chère, dit-il, que comptez-vous faire... lorsqu'il reprendra effectivement contact ?

Elle renonça à toute prudence. Tant qu'elle serait sur ses gardes, elle n'apprendrait rien. Elle dit :

— Je ferai ce qu'il me dira de faire.

À quoi il rétorqua :

— Je suis bien content que vous ayez dit cela. Ainsi nous pouvons être francs entre nous.

Bien entendu, nous savons – vous aussi, j’imagine – qu’il est arrivé sans encombre à Moscou.

— Dieu soit loué !

— Dieu, je ne sais pas ; mais vous pouvez certainement remercier le KGB. (Il ne faut pas être dogmatique : tous deux peuvent être du même bord, naturellement.) Je suppose que tôt ou tard, Maurice vous demandera de venir le rejoindre.

— Et j’irai.

— Avec l’enfant ?

— Évidemment.

Le docteur Percival piqua de nouveau dans son hochepot. Manifestement, il était de ceux qui savourent la nourriture. Elle s’enhardit encore : soulagée qu’elle était de savoir Maurice en sûreté. Elle dit :

— Vous ne pourrez pas m’empêcher de partir.

— Oh ! n’en soyez pas si sûre. Vous savez, au bureau, nous avons un fameux dossier sur vous. En Afrique du Sud, vous étiez très amie avec un dénommé Carson. Agent communiste.

— Évidemment ! Je travaillais pour Maurice... pour vos services, sans m’en douter à l’époque. Lui, il m’expliquait que c’était pour un livre sur l’apartheid, qu’il préparait.

— Et Maurice aidait peut-être déjà Carson. Et maintenant Maurice est à Moscou. Non que cela nous regarde, à strictement parler, certes, mais le MI5 pourrait bien décider qu’il faut examiner votre cas... à fond. Si vous voulez bien permettre à un vieil homme de vous donner un conseil – un vieil homme qui était l’ami de Maurice...

Un souvenir traversa comme l’éclair la mémoire de Sarah : celui d’une silhouette empêtrée dans un manteau de peluche et jouant à cache-cache avec Sam, parmi les arbres de l’hiver.

— Et de Davis, dit-elle. Car vous étiez aussi un ami de Davis, n’est-ce pas ?

Une cuillerée de sauce s’arrêta à mi-chemin des lèvres du Dr Percival.

— Oui. Pauvre Davis. Triste mort pour un homme encore jeune.

— Je ne bois pas de porto, dit-elle.

— Ma chère enfant, vous sautez du coq à l’âne ! Du porto ? Attendons d’en être au fromage – il y a un excellent Wensleydale, ici – pour savoir si nous en prendrons. Je voulais seulement vous dire ceci : soyez donc raisonnable. Restez tranquillement à la campagne, avec votre belle-mère et votre enfant...

— L’enfant de Maurice.

— Peut-être.

— Qu’entendez-vous par peut-être ?

— Vous avez rencontré ce Cornélius Muller, ce personnage du BOSS, assez peu sympathique. Et quel nom ! Il semble avoir l’impression que le véritable père – ma chère, il faut me pardonner un peu de franc-parler – je ne voudrais pas que vous commettiez le genre d’erreur que Maurice...

— Où est votre franc-parler ?

— Muller est convaincu que le père était un homme de votre peuple.

— Oh ! je sais à qui il pense. Même si cela est vrai, il est mort.

— Non, non, pas du tout.

— Mais si, voyons ! Il a été tué dans une émeute.

— Vous avez vu le corps ?

— Non mais...

— Muller prétend qu'il est bien à l'abri derrière serrures et verrous. À vie... dit aussi Muller.

— Je n'en crois pas un mot.

— Muller déclare que cet homme est prêt à revendiquer la paternité.

— Muller ment.

— Oui, oui, c'est très possible. L'homme peut fort bien n'être qu'un mouton. Pour ma part, je ne suis pas encore entré dans les détails juridiques, mais je doute qu'il puisse prouver quoi que ce soit devant nos tribunaux. L'enfant figure-t-il sur votre passeport ?

— Non.

— Il a un passeport ?

— Non.

— Alors, il vous faudrait formuler une demande pour le faire sortir de ce pays. Ce qui signifie tout un tas de simagrées bureaucratiques. Le service des passeports peut être parfois abominablement lent.

— Bande de salauds, vous avez tué Carson. Tué Davis. Et à présent...

— Carson est mort d'une pneumonie. Pauvre Davis... lui, c'était la cirrhose.

— C'est Muller qui parle de pneumonie. Et vous de cirrhose. Et maintenant, vous nous menacez, Sam et moi.

— Je ne vous menace pas, ma chère, je vous donne un conseil.

— Vos conseils !...

Elle dut s'interrompre. Le garçon ôtait les assiettes. Celle du Dr Percival était assez bien nettoyée, mais Sarah n'avait presque pas touché à la sienne.

— Que diriez-vous d'une bonne vieille tourte aux pommes à l'anglaise, au clou de girofle, et d'un peu de fromage ? demanda le Dr Percival, en se penchant en avant d'un air charmeur, et en baissant la voix comme pour dire le prix qu'il était prêt à mettre en échange de certaines faveurs.

— Non. Rien. J'ai fini.

— Oh ! Dommage. L'addition alors, déclara au garçon le docteur, déçu.

Le garçon parti, il reprit sur un ton reproche :

— Madame Castle, il ne faut pas vous mettre en colère. Ne voyez là aucune attaque personnelle. Si vous vous laissez aller à la colère, soyez sûre que vous choisirez la mauvaise décision. C'est une simple question de compartimentage...

Il allait se lancer dans un développement, mais s'interrompit net, comme si, pour une fois, la métaphore lui avait semblé inapplicable.

— Sam est *mon* fils et je l'emmènerai où je voudrai. À Moscou, à Tombouctou, à...

— Vous ne pouvez emmener Sam tant qu’il n’a pas de passeport, et mon plus vif désir est d’empêcher le MI5 d’entreprendre aucune action préventive à votre égard. S’ils apprenaient que vous faites une demande de passeport... et ils n’y manqueraient pas...

Elle quitta la table, elle quitta tout, laissant le Dr Percival attendre son addition. Un instant de plus, et elle n’eût pas été sûre de pouvoir se retenir, devant le couteau posé à côté de son assiette pour le fromage. Un jour, elle avait vu un Blanc, aussi bien nourri que le Dr Percival, poignardé dans un jardin public de Johannesburg. Le geste avait paru si aisé à accomplir ! Près de sortir, elle se retourna vers la table. À voir le grillage de la fenêtre, derrière le docteur, on avait l’impression qu’il était assis à un bureau dans un commissariat de police. Manifestement, il l’avait suivie des yeux et, maintenant, il levait l’index et le brandissait dans sa direction. Le geste pouvait passer pour une admonestation ou un avertissement. Dans les deux cas elle s’en moquait.

CHAPITRE II

I

De la fenêtre, au douzième étage de l'immense bâtiment gris, Castle voyait l'étoile rouge au-dessus de l'université. Il y avait une certaine beauté dans le panorama, comme dans celui de toute grande ville, la nuit. Seule, la lumière du jour était triste et grise. On lui avait clairement signifié, notamment Ivan qui l'avait accueilli à sa descente d'avion à Prague, puis accompagné au long interrogatoire de rigueur, dans un endroit proche d'Irkoutsk, au nom imprononçable, qu'il avait une chance folle d'avoir cet appartement : deux pièces, cuisine, douche particulière. C'était celui d'un camarade récemment décédé, qui avait presque réussi, avant sa mort, à le meubler complètement. Un appartement vide, en règle générale, ne renfermait qu'un radiateur – tout le reste, y compris le W.C., devait être acheté. Ce qui n'était pas facile et gaspillait énormément de temps et d'énergie. Parfois, Castle se demandait si ce n'était pas cela qui avait entraîné la mort du camarade, épuisé par la longue quête qui avait abouti à ce fauteuil en osier vert, ce canapé marron, dur comme une planche et sans coussins, cette table que l'on semblait avoir badigeonnée de sauce jusqu'à ce qu'on eût atteint cette teinte presque uniforme. Le poste de télévision, tout dernier modèle en noir et blanc, était un cadeau du gouvernement – Ivan l'avait soigneusement expliqué lors de deux premières visites à l'appartement. C'était sa façon d'insinuer qu'il doutait fort qu'un tel honneur eût été dûment mérité. Ivan ne semblait pas plus aimable ici qu'autrefois à Londres. Peut-être gardait-il une rancœur de son rappel à Moscou et en rendait-il Castle responsable.

L'objet le plus précieux de l'appartement était apparemment le téléphone. Il était couvert de poussière et débranché ; malgré tout, il avait une valeur symbolique. Un jour (bientôt peut-être), il pourrait être remis en service. Castle le décrocherait pour parler à Sarah – entendre sa voix signifiait tout pour lui, même s'ils devaient jouer tous deux la comédie pour des oreilles trop discrètes, et il n'en manquerait sûrement pas. L'entendre aiderait à rendre supportable la longue attente. Une fois, il aborda le sujet auprès d'Ivan. Il avait remarqué qu'Ivan préférait parler dehors, même par la température la plus froide, et, comme l'une des tâches d'Ivan était de lui faire visiter la ville, il saisit une occasion, sur le trottoir du grand magasin GOUM (endroit où il se sentait presque chez lui, tant il lui rappelait les photographies du Crystal Palace de Londres avant sa destruction). Il demanda :

— Serait-il possible, croyez-vous, que l'on rebranche mon téléphone ?

Ils étaient allés au GOUM pour acheter à Castle un pardessus doublé de fourrure – il faisait moins quatre.

— Je demanderai, dit Ivan. Mais, pour le moment, j'ai l'impression que l'on tient à vous garder dans le placard.

— Et cela va durer combien de temps ?

— Cela a été long dans le cas de Bellamy ; mais le vôtre est loin de présenter la même importance. Nous n'en tirerons pas tellement de publicité.

— Qui est Bellamy ?

— Sûrement vous vous souvenez de lui. Ce très gros personnage de votre British Council. À Berlin-Ouest. Le British Council a toujours été une bonne couverture, n'est-ce pas, comme le Peace Corps ?

Castle ne prit pas la peine de nier la chose – cela ne le regardait pas.

— Ah ! oui, je crois me rappeler, maintenant.

Cela remontait à l'époque la plus angoissante pour lui, alors qu'il attendait des nouvelles de Sarah à Lourenço Marques ; mais il ne parvenait pas à se souvenir des détails de la défection de Bellamy. Pour quelle raison pouvait-on désertier le British Council, et quelle valeur pouvait représenter pareille désertion pour qui que ce fût, ou quel mal pouvait-elle faire ? Il demanda :

— Est-il toujours en vie ?

Tout cela semblait si vieux.

— Pourquoi pas ?

— Et que fait-il ?

— Il vit de notre gratitude... Comme vous, ajouta Ivan. Oh ! nous lui avons inventé un travail. Il est conseiller auprès de notre service des Publications. Il a une *datcha* à la campagne. Il a la vie beaucoup plus belle qu'il ne l'aurait eue chez vous, avec une retraite. Je suppose que l'on en fera autant pour vous.

— Je lirai des livres dans une *datcha* à la campagne ?

— Oui.

— Sommes-nous nombreux comme cela... à vivre de votre gratitude, veux-je dire ?

— J'en connais au moins six. Il y a eu Cruiskshank et Bâtes – vous vous souvenez ? – ils appartenaient à vos services. Vous les rencontrerez probablement à « l'Aragvi », notre restaurant géorgien – on dit que le vin y est très bon (personnellement, je ne peux pas m'offrir ça) – et vous les verrez aussi au Bolchoï, quand on vous permettra de vous montrer.

Comme ils passaient devant la bibliothèque Lénine, Ivan ajouta :

— Et vous les trouverez là aussi... en train de lire les journaux anglais, précisa-t-il d'une voix venimeuse.

Ivan lui avait procuré une solide et forte femme d'âge mûr, pour tenir son ménage et l'aider également à apprendre un peu de russe. Elle donnait le nom en russe de chaque objet de l'appartement, pointant un doigt épais sur telle et telle chose à tour de rôle ; elle était très vétilleuse en matière de prononciation. Bien qu'elle fût de plusieurs années la cadette de Castle, elle le traitait comme un enfant, sur un ton de remontrance sermonneur qui finit peu à peu par fondre et se changer en une sorte de tendresse maternelle, au fur et à mesure qu'il se faisait à leur tran-tran quotidien. Quand Ivan était occupé ailleurs, elle élargissait le champ de ses leçons, emmenait Castle à la chasse aux provisions, au Marché central, et dans les entrailles du métro. (Elle griffonnait des chiffres sur un bout de papier pour lui expliquer les prix et le coût des transports.) Au bout de quelque temps, elle en vint à lui montrer des photographies de sa famille – de son mari, jeune et en uniforme, pris quelque part dans un

jardin public, sur fond de silhouette en carton du Kremlin. Il portait l'uniforme gauchement (on devinait qu'il ne s'y était pas encore fait) et il souriait à l'objectif avec une expression d'immense tendresse – peut-être sa femme était-elle debout derrière le photographe. Il était tombé, fit-elle comprendre, à Stalingrad. En échange, Castle produisit une photo de Sarah et de Sam, qu'il avait dissimulée dans sa chaussure en se gardant de l'avouer à M. Halliday. Elle manifesta de la surprise, de découvrir qu'ils étaient noirs et, pendant quelque temps ensuite, ses manières à son égard semblèrent plus distantes – elle était moins scandalisée que désorientée : il avait dérangé son sens de l'ordre. En ce sens, elle ressemblait à la mère de Castle. Au bout de quelques jours, tout alla bien de nouveau ; mais dans l'intervalle, il eut l'impression d'un nouvel exil au sein de son exil, et le besoin qu'il avait de Sarah en fut intensifié.

Il y avait maintenant deux semaines qu'il était à Moscou et, avec l'argent que lui avait remis Ivan, il s'était octroyé quelques petits suppléments pour l'appartement. Il avait même découvert des éditions scolaires, en anglais, des drames de Shakespeare, deux romans de Dickens, *Olivier Twist* et *Les Temps difficiles*, ainsi que *Tom Jones* et *Robinson Crusoé*. On avait de la neige jusqu'aux chevilles dans les petites rues, et Castle se sentait de moins en moins enclin à jouer les touristes avec Ivan ni même les bons élèves avec Anna (c'était le nom de sa femme de ménage). Le soir, il réchauffait un peu de soupe, puis se tassait frileusement près du radiateur, le téléphone poussiéreux et débranché à portée de main, et lisait *Robinson Crusoé*. Parfois, il croyait entendre la voix de Robinson lui renvoyer la sienne en écho comme un magnétophone : « *J'ai couché par écrit l'état de mes affaires, non tant pour en faire legs à un successeur éventuel, car j'aurai vraisemblablement fort peu d'héritiers, que pour délivrer mes pensées d'un excès de tracassin, source d'affliction pour l'esprit.* »

Le Bien et le Mal se partageaient les consolations et les misères de l'état de Crusoé. Au chapitre du Mal, il inscrivait : « *Je n'ai pas âme à qui parler ni auprès de qui me soulager.* » En regard, au titre du Bien, il comptait « *des objets de première nécessité – arrachés par lui à l'épave – de nature ou bien à satisfaire mes besoins ou bien à me permettre de me suffire à moi-même tant que je vivrai* ». Et Castle se disait que, bah ! il avait le fauteuil d'osier vert, la table couleur de sauce, le canapé inconfortable et ce radiateur qui lui tenait chaud en ce moment. Le tout eût suffi si Sarah avait été là – elle avait connu de pires conditions de vie, il se souvenait de tel ou tel lieu sinistre, où ils avaient été forcés de se retrouver et de faire l'amour, dans des hôtels douteux, mais sans interdit racial, des quartiers les plus pauvres de Johannesburg. En particulier, il se rappelait une de ces chambres, sans un seul meuble, où ils avaient tout de même été heureux à même le plancher.

Le lendemain, comme Ivan lui faisait une de ces allusions détournées à la « gratitude », il explosa furieusement :

— C'est ça que vous appelez de la gratitude !

— Il n'y a pas tant de gens vivant seuls qui aient droit à une cuisine et à une douche particulières... en plus de deux pièces.

— Ce n'est pas de cela que je me plains. On m'a promis que je ne serais pas seul ; on m'a promis que ma femme et mon fils suivraient.

La violence de sa colère inquiéta Ivan, qui dit :

— Il y faut le temps.

— Je n'ai même rien à faire. Je suis au chômage. C'est ça, votre foutu socialisme ?

— Doucement, doucement, dit Ivan. Attendez un peu. Le jour où l'on vous sortira du placard...

Castle faillit le frapper et vit qu'il l'avait senti, car Ivan marmonna quelques mots et recula dans l'escalier en ciment.

II

Était-ce un microphone qui avait porté cette scène à la connaissance d'une autorité supérieure, ou le rapport venait-il d'Ivan lui-même ? Castle n'en saurait jamais rien – il n'empêcha que sa colère eut l'effet voulu. Elle avait balayé l'ombre dans laquelle on le tenait, balayé même Ivan, il s'en aperçut par la suite. Exactement comme Ivan avait été rappelé de Londres parce qu'on avait dû décider que son caractère ne faisait pas de lui le contrôle idéal de Castle, cette fois-ci il ne fit plus qu'une seule apparition – assez timide – avant de disparaître pour toujours. Peut-être existait-il ici un pool des contrôles, de même que, à Londres, il y avait un pool des secrétaires, et avait-on replongé Ivan dans l'anonymat. Dans ce genre de service, personne n'avait jamais grand-chance d'être saqué, par crainte des révélations.

Le chant du cygne d'Ivan, dans son interprétariat, eut pour théâtre un bâtiment tout proche de la prison Loubianka, qu'il avait fièrement montrée du doigt à Castle au cours d'une de leurs promenades. Ce matin-là, Castle lui demanda où ils allaient, et il répondit évasivement :

— On a pris une décision à propos de votre travail.

La pièce où ils attendirent était tapissée de livres aux reliures d'une laideur économe. Castle déchiffra les noms de Staline, de Lénine et de Marx en caractères cyrilliques, auxquels, constata-t-il avec plaisir, il commençait à se faire. Il y avait un énorme bureau avec un sous-main en cuir luxueux et une statuette en bronze du XIX^e siècle représentant un homme à cheval, trop grande et trop pesante pour servir de presse-papiers – elle ne pouvait être là qu'à des fins décoratives. D'une porte derrière le bureau, sortit un homme assez âgé et corpulent, à l'abondante chevelure grise et drue, et portant une moustache démodée, jaunie par les cigarettes. Un jeune homme, vêtu très correctement et tenant à la main un dossier, le suivait. On eût dit un acolyte servant un prêtre de sa religion ; en dépit de l'épaisse moustache, il y avait réellement de l'ecclésiastique chez le vieil homme, dans son sourire plein de bonté comme dans la main tendue, prête à bénir semblait-il. Une longue conversation – questions et réponses – s'engagea entre le trio, puis Ivan fit son numéro d'interprète. Il dit :

— Notre camarade veut que vous sachiez à quel point l'on a apprécié votre travail. Il veut que vous compreniez que l'importance même de votre travail nous a posé des problèmes qui appelaient des solutions à un très haut échelon. C'est pourquoi l'on vous a tenu à l'écart durant ces deux semaines. Notre camarade souhaite vivement que vous ne pensiez pas que c'était par manque de confiance. On escomptait que votre présence ici ne deviendrait connue de la presse occidentale qu'en temps opportun.

— Elle doit savoir que je suis ici, depuis le temps, riposta Castle. Sinon, où pourrais-je bien être ?

Ivan traduisit, le vieil homme répondit, et le jeune acolyte sourit à sa réplique en baissant

les yeux.

— Notre camarade dit : « Savoir n'est pas la même chose que faire savoir. » Les journaux ne peuvent rien publier tant que votre présence ici n'est pas officielle. La censure y veillerait. Une conférence de presse sera organisée très prochainement ; à ce moment-là, nous vous informerons de ce que vous devrez dire aux journalistes. Peut-être procéderons-nous à une petite répétition d'abord.

— Dites au camarade, rétorqua Castle, que je désire gagner ma subsistance.

— Notre camarade dit que vous l'avez déjà gagnée plus qu'il ne faut.

— Dans ce cas, je compte sur lui pour tenir la promesse qui m'a été faite à Londres.

— De quelle promesse s'agit-il ?

— On m'a déclaré que ma femme et mon fils me suivraient ici. Expliquez-lui, Ivan, que je me sens fichtrement seul. Expliquez-lui que je veux pouvoir me servir de mon téléphone. Je veux téléphoner à ma femme, un point c'est tout – pas à l'ambassade de Grande-Bretagne ni à un journaliste. Si l'on me permet de sortir du placard, qu'on me laisse parler à ma femme, alors.

La traduction prit longtemps. Les traductions, il le savait, finissent toujours par être plus longues que le texte original ; mais celle-ci était d'une longueur peu commune. Même l'acolyte semblait y ajouter son grain de sel de temps en temps. Le camarade important, lui ne se donnait guère la peine de parler – il persistait dans ses airs bénins d'évêque.

Ivan se tourna enfin vers Castle. Il avait une expression acide que les deux autres ne pouvaient voir.

— Ils sont très impatients, dit-il, de bénéficier de votre collaboration au service des Publications pour l'Afrique.

Il désigna d'un mouvement de tête l'acolyte, lequel se permit un sourire encourageant, pareil, ou peu s'en fallait, à un moulage en plâtre de celui de son supérieur.

— Notre camarade dit qu'il aimerait que vous fassiez fonction de conseiller principal pour la littérature africaine. Il dit qu'il existe de très nombreux romanciers africains et que l'on aimerait choisir les plus représentatifs d'entre eux pour les traduire. Et naturellement, les meilleurs de ces romanciers (de votre choix) seraient invités par l'Union des Écrivains à nous rendre visite. C'est là un poste très important, que l'on est heureux de vous offrir.

Le vieil homme eut un geste de la main vers les rayonnages de livres, comme s'il avait invité Staline, Lénine et Marx – oui, et il y avait aussi Engels – à souhaiter la bienvenue aux romanciers que Castle choisirait.

— Ils ne m'ont pas répondu, dit Castle. Je veux avoir ma femme et mon fils ici, avec moi. On me l'a promis. Boris s'y est engagé.

— Je ne veux pas traduire vos paroles, répliqua Ivan. Ce genre d'affaire regarde un tout autre département. Ce serait une grave erreur de mélanger les problèmes. On vous offre...

— Dites au camarade que je refuse de discuter quoi que ce soit, tant que je n'ai pas parlé à ma femme.

Ivan haussa les épaules et traduisit. Cette fois, l'interprétation fut à la mesure du texte : une seule phrase, brusque et furieuse. Ce fut le commentaire du camarade âgé qui prit toute la place, telles les notes en bas de page d'une édition surabondamment critique. Pour prouver

le caractère définitif de sa décision, Castle tourna le dos, alla à la fenêtre et regarda la rue, en bas, semblable à une étroite fosse entre les murs de ciment dont il ne pouvait distinguer le faite à travers la neige qui se déversait dans cette tranchée comme d'un gigantesque et inépuisable seau, là-haut. Cela n'avait rien des hivers de son enfance, qu'il associait aux boules de neige, aux contes de fées et aux parties de luge. Non, c'était une neige impitoyable, interminable, oblitérant tout, une neige de fin du monde. Ivan dit avec colère.

— Maintenant nous partons.

— Que disent-ils ?

— Je ne comprends rien à la façon dont on vous traite. J'étais à Londres et je sais le genre de broutilles que vous nous envoyiez. Venez, on s'en va.

Le camarade âgé tendit une main courtoise ; le jeune avait l'air un peu ennuyé. Dehors, le silence de la rue noyée de neige était si extrême que Castle hésita à le rompre. Les deux hommes marchaient à pas rapides, comme des ennemis secrets cherchant le bon endroit où régler sans rémission un différend. Quand enfin il lui fut impossible de supporter plus longtemps l'incertitude, Castle demanda :

— Alors, quel est le résultat de tous ces discours ?

— Ils m'ont déclaré que je ne savais pas m'y prendre avec vous, répondit Ivan. Exactement comme on me l'avait dit quand on m'avait rappelé de Londres : « Il faut être plus psychologue, camarade, plus psychologue. » J'aurais la vie bien plus belle si j'étais un traître comme vous.

La chance leur procura un taxi ; ils s'y engouffrèrent dans un silence blessé. (Castle avait déjà remarqué que personne ne parlait jamais dans les taxis.) Devant l'immeuble où habitait Castle, Ivan lui fournit enfin l'information qu'il demandait, comme si elle lui avait arraché les lèvres.

— Oh ! le poste vous attendra. N'ayez crainte. Notre camarade est très compatissant. Il parlera aux autres de votre téléphone et de votre femme. Il vous prie – vous prie, c'est sa propre expression – de patienter encore un petit peu. Vous aurez des nouvelles, dit-il, très bientôt. Il comprend – comprend, notez bien – votre impatience. Moi, personnellement je n'y comprends rien. Manifestement, je suis mauvais psychologue.

Et, plantant là son interlocuteur dans l'entrée, il partit à grands pas dans la neige pour ne plus jamais reparaître aux yeux de Castle.

III

Le soir suivant, alors que Castle lisait *Robinson Crusoé* près du radiateur, on frappa à la porte (la sonnette ne marchait pas). L'instinct de méfiance s'était si développé en lui à travers toutes ces années, qu'il cria automatiquement avant d'ouvrir :

— Qui est là ?

— Mon nom est Bellamy, répondit une voix haut perchée.

Castle déverrouilla la porte. Un petit homme gris, manteau de fourrure gris et chapeau d'astrakan gris, entra, l'air tout timide et gêné. Il ressemblait à un comédien jouant les souris dans une pantomime et quêtant les applaudissements de mains enfantines. Il dit :

— J'habite si près d'ici que l'idée m'est venue de prendre mon courage à deux mains pour

venir vous voir.

Il regarda le livre que tenait Castle et reprit :

— Ah ! mon Dieu, je vous interromps dans votre lecture.

— Ce n'est que *Robinson Crusoé* et j'ai tout le temps.

— Ah-ha ! notre grand Daniel Defoe. Il était des nôtres.

— Des nôtres ?

— Enfin... disons qu'il était peut-être plus le genre MI5.

Il retira des gants de fourrure grise, tendit les mains vers le poêle et examina la pièce.

— À ce que je vois, vous en êtes encore au stade Spartiate. Nous sommes tous passés par là. Moi-même, je ne savais pas où trouver la moindre chose, jusqu'au jour où Cruickshank m'a montré. Par la suite, eh bien ! à mon tour j'ai montré à Bâtes. Vous ne les avez pas encore rencontrés ?

— Non.

— Cela m'étonne qu'ils ne vous aient pas déjà rendu visite. On vous a sorti de vos bandelettes et, à ce que je comprends, vous allez tenir une conférence de presse d'un jour à l'autre, maintenant.

— Comment le savez-vous ?

— Par un ami russe, dit Bellamy avec un petit gloussement de rire nerveux.

Il extirpa des profondeurs de son manteau de fourrure une demi-bouteille de whisky et dit :

— Petit cadeau pour le nouveau membre du club.

— C'est très gentil de votre part. Asseyez-vous, je vous en prie. Le fauteuil est plus confortable que le canapé.

— Vous permettez que je sorte d'abord de mes bandelettes ? Sortir de ses bandelettes... Pas mal, cette expression !

Le déballage prit un certain temps : il y avait abondance de boutons. Installé enfin dans le fauteuil d'osier vert, Bellamy eut de nouveau son petit rire.

— Et le *vôtre*, d'ami russe, comment est-il ?

— Pas très amical.

— Alors débarrassez-vous de lui. Pas d'histoires. Ils veulent vraiment que nous nous sentions heureux.

— Mais comment faire ?

— Vous n'avez qu'à leur faire comprendre qu'il n'est pas votre genre. Il suffit d'un mot indiscret, capté par un de ces petits gadgets qui est probablement en train de nous enregistrer en ce moment. Imaginez que, à mon arrivée ici, ils m'ont confié – à qui ? Je vous le donne en mille. Une dame d'âge mûr de l'Union des Écrivains ! Et cela parce que je venais du British Council, sans doute. Eh bien ! j'ai eu tôt fait d'apprendre à me tirer de ce genre de situation. Chaque fois que j'étais avec Cruickshank, je parlais de la dame comme de ma « gouvernante », avec mépris. Ça n'a pas traîné : elle avait disparu avant l'arrivée de Bâtes et – c'est très mal à moi d'en rire – Bâtes l'a épousée.

— Je ne comprends pas comment il se fait... pourquoi, veux-je dire, ils ont voulu vous avoir ici. Je n'étais pas en Angleterre quand cela s'est passé. Je n'ai pas vu les articles des journaux.

— La presse, mon cher ? Mais elle a été atroce, littéralement. Elle m'a *incendié*. J'ai lu cela plus tard, à la bibliothèque Lénine. On aurait vraiment cru que j'étais une sorte de Mata Hari.

— Mais quel intérêt présentiez-vous pour eux ? Après tout, le British Council...

— Ma foi, voilà : il faut vous dire que j'avais un ami allemand qui, apparemment, avait la haute main sur tout un tas d'agents à l'Est. Jamais il ne lui est venu à l'esprit que mon petit doigt le surveillait et me racontait toutes sortes de choses. Jusqu'au jour où l'imbécile s'est fait enlever par une abominable bonne femme. Il méritait une punition. Lui-même n'avait pas grand-chose à craindre, jamais je n'aurais rien fait qui pût le mettre en danger, *lui* ; mais ses agents !... Naturellement, il a deviné qui l'avait donné. Oh ! bien sûr, je ne lui ai pas compliqué la devinette. Mais j'ai dû filer vitesse grand V – il est allé trouver l'ambassade à mon sujet. Ah là là ! imaginez ma joie quand je me suis retrouvé à l'est de Checkpoint Charlie !

— Et vous êtes heureux ici ?

— Mais oui. Le bonheur m'a toujours paru être une question de personnages et non de lieux. J'ai un très charmant ami. Évidemment, c'est contraire à la loi ; mais ils font réellement des exceptions dans le département – il appartient au KGB. Ah ! certes, le pauvre garçon est bien forcé de commettre une infidélité de temps à autre – service service, n'est-ce pas ? mais c'est sans rapport avec le cas de mon ami allemand : absolument rien à voir avec *l'amour*. Même, nous en rions un peu entre nous, parfois. Il connaît des tas de filles, au cas où vous vous sentiriez seul...

— Je ne me sens pas seul. Tant que dureront mes livres.

— Je vous montrerai un petit endroit où l'on peut dénicher des éditions de poche en anglais derrière le comptoir.

Il était minuit sonné quand ils eurent fini la demi-bouteille de whisky ; après quoi, Bellamy prit congé. Il mit un bon moment à s'emmitoufler de nouveau dans ses fourrures, sans cesser de bavarder.

— Il faut que vous fassiez la connaissance de Cruickshank, un de ces jours – je lui dirai que je vous ai vu – et Bâtes également, bien entendu, même si cela signifie que vous devrez rencontrer l'Union des écrivains en la personne de madame.

Il se chauffa les mains avant d'enfiler ses gants. Il avait l'air de se sentir parfaitement chez lui, tout en avouant :

— Au début, j'étais un peu malheureux. Je me sentais assez perdu, tant que je n'ai pas eu mon ami... vous vous souvenez de ce refrain, dans Swinburne ? « *Les visages étrangers, la veille muette et* – quelle est la suite ? – *l'infini chagrin* ». J'ai fait autrefois des conférences sur Swinburne... on le sous-estime comme poète.

Sur le seuil, il dit encore :

— Il faudra que vous visitiez ma *datcha* à la campagne, le printemps venu...

IV

Au bout de quelques jours, Castle s'aperçut que même Ivan lui manquait. Il lui manquait

quelqu'un à détester – en toute justice, il ne pouvait se retourner contre Anna : elle semblait se rendre compte qu'il était maintenant plus seul que jamais. Elle prolongeait un peu ses présences matinales et imposait à l'attention de Castle un surcroît de mots russes, l'index brandi. Elle devenait même encore plus exigeante sur la prononciation ; elle se mit à ajouter des verbes à son vocabulaire, à commencer par l'équivalent russe de « courir » ; elle mimait alors la course, en levant tour à tour les coudes et les genoux. Elle devait toucher des gages d'une source quelconque, car il ne lui donnait rien, en fait, le petit pécule de roubles que lui avais remis Ivan à son arrivée avait beaucoup diminué.

C'était un des aspects pénibles de son isolement, de ne rien gagner. Il en venait même à avoir la nostalgie d'un bureau où s'asseoir pour étudier des listes d'écrivains africains – peut-être cela distrairait-il un peu son esprit de ses inquiétudes quant au sort de Sarah. Pourquoi ne l'avait-elle pas suivi, avec Sam ? Qu'attendaient les autres pour tenir leur promesse ?

Un soir, à 9 h 32, il vit la fin des épreuves de Robinson Crusoé – en notant l'heure exacte, il se conduisait un peu comme Robinson : « *Et ce fut ainsi que je quittai mon île, le 19 décembre, et, découvris-je d'après le livre de bord du navire, en Van 1686, après y avoir été vingt-huit années, deux mois et dix-neuf jours...* » Il alla à la fenêtre : pour le moment, la neige avait cessé de tomber et il distinguait nettement l'étoile rouge au-dessus de l'Université. Même à cette heure tardive, des femmes étaient à l'œuvre pour balayer la neige : vues d'en haut, on eût dit d'énormes tortues. On sonnait à sa porte – « Sonne donc, je n'ouvrirai pas » ; ce n'était probablement que Bellamy ou peut-être un visiteur encore plus indésirable, un inconnu, Cruickshank ou Bâtes – mais non, se souvint-il, la sonnette était détraquée. Il se retourna et fixa du regard le téléphone, avec stupéfaction. Car c'était le téléphone qui sonnait.

Il décrocha et une voix lui dit quelque chose en russe. Il n'en comprit pas un mot. La voix se tut – plus rien, que la tonalité aiguë. Mais il garda le récepteur à l'oreille, attendant stupidement. Et si le standardiste lui avait dit de ne pas quitter ? À moins que ce ne fût : « Raccrochez. Nous allons vous rappeler. » Peut-être était-ce un appel d'Angleterre. À contrecœur, il reposa le récepteur et s'assit à côté de l'appareil dans l'attente d'une nouvelle sonnerie. On l'avait « sorti des bandelettes » et, maintenant, il semblait qu'il fût « branché ». Il eût été « en contact », si seulement il était parvenu à apprendre les mots justes, de la bouche d'Anna – il ignorait même comment appeler le standard. Il n'y avait pas d'annuaire du téléphone dans l'appartement : il s'en était assuré deux semaines plus tôt.

Pourtant, le standardiste lui avait sûrement expliqué quelque chose. D'un instant à l'autre, il était certain que le téléphone l'appellerait. Il s'endormit à côté de l'appareil et rêva, comme cela ne lui était pas arrivé depuis une douzaine d'années, de sa première femme. Dans son rêve, ils se disputaient avec une violence qui n'avait jamais existé entre eux.

Anna le trouva, ce matin-là, endormi dans le fauteuil d'osier vert. Elle le réveilla et il lui dit :

— Anna, on a branché le téléphone.

Comme elle ne comprenait pas, il lui montra l'appareil d'un grand geste et fit : « Dring, dring, dring. » Sur quoi tous deux rirent de plaisir, de l'absurdité d'un son aussi enfantin sur les lèvres d'un homme vieillissant. Il sortit la photographie de Sarah et montra le téléphone. Elle fit oui de la tête et sourit pour l'encourager. Et il songea : « Elle s'entendra bien avec Sarah, elle lui montrera où faire les courses, elle lui apprendra le russe, elle aimera bien Sam. »

Quand, un peu plus tard dans la journée, le téléphone sonna, il eut la certitude que ce serait Sarah – à Londres, quelqu'un avait dû lui transmettre le numéro, Boris peut-être. Il avait la bouche sèche et ce fut à peine si les mots sortirent :

— Qui est à l'appareil ?

— Boris.

— Où es-tu ?

— Ici, à Moscou.

— Tu as vu Sarah ?

— Je lui ai parlé.

— Elle va bien ?

— Oui, oui, très bien.

— Et Sam ?

— Aussi.

— Quand seront-ils ici ?

— C'est de cela que je voudrais te parler. Reste chez toi, veux-tu ? Ne sors pas. J'arrive tout de suite à l'appartement.

— Mais quand vais-je les voir ?

— C'est ce qu'il faut que nous discussions. Il y a des problèmes.

— Quels problèmes ?

— Attends de me voir.

Castle ne pouvait pas tenir en place : il prit un livre, le reposa ; il alla à la cuisine, où Anna préparait une soupe. Elle fit : « Dring, dring, dring », mais ce n'était plus drôle. Il revint à la fenêtre : la neige recommençait. Quand on frappa, il eut l'impression que des heures avaient passé.

Boris lui tendit un sac en plastique pour produits hors taxe, en disant :

— Sarah m'a demandé de te procurer du J. & B. Une bouteille de sa part, une autre de la part de Sam.

Castle dit :

— Quels sont les problèmes ?

— Laisse-moi le temps d'ôter ce manteau.

— Tu as vraiment vu Sarah ?

— Je l'ai eue au téléphone. D'une cabine. Elle est à la campagne chez ta mère.

— Je le sais.

— Je me serais fait plutôt remarquer si j'avais été là-bas.

— Alors comment sais-tu qu'elle va bien ?

— Parce qu'elle me l'a dit.

— À sa voix, cela t’a paru vrai ?

— Oui, oui, Maurice. Je suis sûr...

— Quels sont les problèmes ? Vous m’avez bien fait sortir, *moi*.

— Rien n’était plus facile. Un faux passeport, le coup de l’aveugle, le petit incident mis au point par nous au bureau d’immigration, pendant que l’hôtesse d’Air France te faisait passer en te tenant par la main. Un type qui te ressemblait assez. En route pour Prague. Son passeport n’était pas tout à fait en règle...

— Tu ne m’as pas toujours dit quels sont les problèmes.

— Nous avons toujours supposé que, dès lors que tu serais en sûreté ici, les autres ne pourraient pas empêcher Sarah de te rejoindre.

— C’est la vérité.

— Sam n’a pas de passeport. Tu aurais dû le faire porter sur celui de sa mère. Apparemment, arranger les choses *peut* demander beaucoup de temps. Et il n’y a pas que cela : tes anciens amis ont donné à entendre que, si Sarah essaie de partir, elle risque l’arrestation pour complicité. Elle était liée avec Carson ; elle a été ton agent à Johannesburg... Mon cher Maurice, les choses ne sont pas simples du tout, je le crains.

— Tu avais promis.

— Je le sais que nous avons promis. En toute bonne foi. Peut-être y aurait-il toujours la possibilité de la faire sortir en fraude, si elle laissait l’enfant derrière elle ; mais elle s’y refuse absolument. Sam n’est pas heureux à l’école. Il n’est pas heureux non plus avec ta mère.

Le sac en plastique attendait sur la table. Bien sûr, restait le whisky, ce remède contre le désespoir. Castle dit :

— Pourquoi êtes-vous venus me chercher pour me faire sortir ? Je n’étais pas en danger immédiat. Même si moi je le croyais, vous, vous deviez savoir...

— Tu as lancé le signal d’alarme. Nous avons répondu.

Castle déchira le plastique, déboucha le whisky. L’étiquette J. & B. lui fit mal comme un souvenir triste. Il versa deux larges mesures.

— Je n’ai pas d’eau gazeuse.

— Cela ne fait rien.

— Prends le fauteuil, dit Castle. Le canapé est dur comme un banc d’école.

Il but une gorgée. Même le goût du J. & B. lui faisait mal. Si seulement Boris lui avait apporté un autre whisky – Haig, White Horse, Vat 69, Grant’s – il se récita la litanie des marques de whisky qui ne signifiaient rien pour lui, à seule fin de faire le vide dans son esprit et de tenir en laisse son désespoir, jusqu’à ce que l’effet du J. & B. commençât à se faire sentir. Johnnie Walker, Queen Anne, Teacher’s... Boris se méprit sur son silence et dit :

— Inutile de t’en faire pour les microphones. Ici, à Moscou, on peut dire qu’on est en sécurité dans l’œil du cyclone... Il était d’une extrême importance pour nous de te faire sortir, ajouta-t-il.

— Pourquoi ? Les notes de Muller étaient en sûreté chez le vieux Halliday ?

— On ne t’a jamais mis tout à fait au parfum, n’est-ce pas ? Ces miettes de renseignements économiques que tu nous as fait parvenir n’avaient aucune valeur en soi.

— Alors, pourquoi ?...

— Je ne suis pas très clair, je le sais. Je n'ai pas l'habitude du whisky. Laisse-moi essayer de t'expliquer. Tes amis s'imaginaient qu'ils avaient un agent en place ici à Moscou. C'était nous qui leur en avions collé un. Ce que tu nous donnais, il le leur retournait. Tes rapports l'authentifiaient aux yeux de vos services ; ils pouvaient les vérifier et, pendant ce temps-là, il leur passait d'autres renseignements que nous voulions faire avaler. C'était cela, le véritable intérêt de tes rapports. Un beau petit coup monté. Là-dessus, surviennent l'affaire Muller et « Oncle Remus ». Nous avons décidé que le meilleur moyen de contrer « Oncle Remus » était la publicité, et nous ne pouvions faire cela et te laisser à Londres. Il fallait que tu sois notre source : en même temps que toi, tu nous apportais les notes de Muller.

— À Londres, ils sauront que j'apportais aussi du nouveau sur la fuite.

— Exactement. Nous ne pouvions continuer ce jeu bien longtemps. Leur agent à Moscou disparaîtra dans un gouffre de silence. Peut-être, dans quelques mois, le bruit parviendra-t-il à tes anciens amis d'un procès secret. Cela les convaincra encore plus de l'authenticité de tous les renseignements que notre homme leur avait transmis.

— Et moi qui croyais aider seulement le peuple de Sarah !

— Tu faisais beaucoup plus que cela. Et demain tu rencontreras la presse.

— Et si je refuse de parler tant que vous n'aurez pas rapatrié Sarah ?

— On se passera de toi, mais tu ne pourras plus compter sur nous pour résoudre le problème de Sarah. Nous te sommes reconnaissants, Maurice, mais la gratitude est comme l'amour : elle a besoin de se renouveler chaque jour, sinon il se peut qu'elle meure.

— Tu parles comme Ivan autrefois.

— Non, pas comme Ivan. Je suis ton ami. Je veux le rester. On a terriblement besoin d'un ami pour refaire sa vie dans un pays nouveau.

Cette fois l'offre d'amitié prenait l'allure d'une menace ou d'un avertissement. Il se revit à Watford, cherchant en vain dans l'obscurité le triste appartement professoral, avec le tableau mural Berlitz sur enrouleurs. Il lui semblait que, depuis vingt ans et le jour où il était entré dans le Service, il s'était trouvé dans l'incapacité de parler. Comme un trappiste, il avait choisi de faire profession de silence, et maintenant, trop tard, il reconnaissait s'être mépris sur sa vocation.

— Bois encore un coup, Maurice. Les choses ne se présentent pas si mal. Il faut que tu aies un peu de patience, c'est tout.

Castle remplit son verre.

CHAPITRE III

I

Le docteur confirma les craintes de Sarah pour Sam ; mais c'était Mme Castle qui, la première, avait décelé la nature de la toux. Les vieilles gens n'ont pas besoin de formation médicale : on dirait que toute une vie d'expérience accumule en elle les diagnostics, en lieu et place de sept années de formation intensive. Le médecin n'était rien de plus qu'une sorte de nécessité légale, destinée à apposer une signature au bas de son ordonnance à *elle*. En l'occurrence c'était un jeune homme, qui traita Mme Castle avec infiniment de respect, telle une éminente spécialiste capable de lui apprendre bien des choses. Il demanda à Sarah :

— Avez-vous beaucoup de coqueluches... chez vous, veux-je dire ?

Par « chez vous », il entendait manifestement l'Afrique.

— Je ne sais pas. Est-ce dangereux ? demanda-t-elle.

— Pas dangereux, mais la période d'isolement est assez longue, ajouta-t-il (et la phrase n'avait rien de rassurant).

Sans Maurice, il se révélait plus difficile pour Sarah de déguiser son angoisse, puisque celle-ci n'était pas partagée. Mme Castle était d'un calme parfait, même si cette brèche dans sa routine l'irritait un peu. Sans la stupidité de la fameuse dispute, pensait-elle de toute évidence, Sam aurait pu tomber malade loin de là, à Berkhamsted, et elle aurait pu dicter les conseils nécessaires par téléphone. Elle les laissa tous deux ensemble, en envoyant à Sam un baiser, de sa vieille main pareille à une feuille morte, et descendit regarder la télévision.

— Je ne peux pas aller être malade chez nous ? demanda Sam.

— Non, tu n'as pas le droit de sortir.

— Je voudrais bien avoir Buller ici, pour lui parler.

Buller lui manquait plus que Maurice.

— Veux-tu que je te fasse la lecture ?

— Oui, s'il te plaît.

— Ensuite, il faudra que tu dormes.

Dans la hâte du départ, elle avait emballé quelques livres au hasard, entre autres celui que Sam appelait toujours le livre du Jardin. Il l'appréciait beaucoup plus qu'elle — les souvenirs d'enfance de Sarah n'offraient aucun jardin, rien qu'une lumière crue, réverbérée par les toits de tôle ondulée sur l'argile cuite d'un vague terrain de jeu. Même chez les méthodistes il n'y avait pas d'herbe. Elle ouvrit le livre. La voix de la télévision marmonnait sans fin en bas, au salon. Même de loin, impossible de la prendre pour une voix vivante : c'était une voix qui faisait penser à une boîte de sardines. Conditionnée.

Elle n'avait même pas ouvert le livre, que déjà Sam dormait, un bras pendant hors du lit, selon son habitude, pour que Buller pût le lécher. Sarah pensa : « Oh ! oui, je l'aime. Évidemment. Naturellement. N'empêche qu'il est comme une paire de menottes de la police de sécurité à mes poignets. » Elle ne serait pas libre avant des semaines et des semaines – et encore !... Elle se revoyait au « Brummel's », devant la longue salle miroitante aux murs comme tapissés de notes de frais, avec le Dr Percival au bout, qui brandissait son index menaçant. Elle se dit : « Seraient-ils allés jusqu'à monter ce coup ? »

Elle ferma la porte doucement et descendit. On avait coupé la voix de fer-blanc et on l'attendait au pied de l'escalier.

— J'ai raté les nouvelles, dit Sarah. Il voulait que je lui fasse la lecture, mais il dort déjà.

Mme Castle semblait ne pas la voir, comme pétrifiée par l'horreur d'une apparition perçue d'elle seule.

— Maurice est à Moscou, dit-elle enfin.

— Oui, je le savais.

— Je l'ai vu là, sur l'écran, avec une foule de journalistes. Et il se justifiait. Il avait le front, l'impudence... ! C'était pour cela que vous vous étiez disputés ? Oh ! vous avez bien fait de le quitter.

— Non, ce n'était pas pour cela, répondit Sarah. Notre dispute était seulement feinte. Il ne voulait pas me mêler à cette histoire.

— L'étiez-vous ?

— Non.

— Dieu soit loué ! Je ne voudrais pas avoir à vous chasser de cette maison avec l'enfant malade.

— Auriez-vous chassé Maurice, si vous aviez été au courant ?

— Non. Je l'aurais gardé juste le temps d'appeler la police.

Elle tourna les talons et regagna le salon, quelle traversa de bout en bout, jusqu'au moment où elle heurta le poste de télévision comme une aveugle. De fait elle était comme aveugle, à ce que vit Sarah : elle avait des yeux clos.

— Asseyez-vous. Cela vous a porté un coup, dit Sarah en posant une main sur le bras de la vieille femme.

Mme Castle rouvrit les yeux. Sarah s'attendait à les voir humides de larmes – ils étaient secs, parfaitement secs et sans pitié.

— Maurice est un traître, dit Mme Castle.

— Essayez de comprendre. C'est ma faute. Pas celle de Maurice.

— Vous venez de dire que vous n'y étiez pas mêlée.

— Il s'efforçait d'aider mon peuple. S'il ne nous avait pas aimés, Sam et moi... c'est à ce prix qu'il nous a sauvés. Vous autres, en Angleterre, vous ne pouvez imaginer la sorte d'abominations qu'il nous a épargnées.

— C'est un traître !

Sarah perdit toute maîtrise de soi à cette accusation réitérée.

— Très bien... soit, un traître. Traître envers qui ? Envers Muller et ses amis ? Envers la police de sécurité ?

— Je ne sais même pas qui est Muller. Maurice est un traître à son pays.

— Oh ! son pays, s'exclama-t-elle, désespérée de la facilité des clichés qui concourent à former un jugement. Un jour, il m'a dit que son pays c'était moi... et Sam.

— Je suis heureuse que son pauvre défunt de père ne voie pas cela.

Encore un cliché. En plein drame, peut-être est-ce à de vieux clichés que l'on se raccroche, comme un enfant à ses parents.

— Peut-être son père eût-il compris mieux que vous.

C'était une dispute absurde, comme celle qu'elle avait eue avec Maurice le dernier soir. Elle dit :

— Je suis désolée. J'ai dépassé ma pensée.

Elle était prête à tout abdiquer pour un peu de paix.

— Je partirai dès que Sam ira un peu mieux.

— Et où irez-vous ?

— À Moscou. Si l'on me laisse faire.

— Vous n'emmènerez pas Sam. Il est mon petit-fils. Je suis sa tutrice.

— Pas tant que Maurice et moi sommes vivants.

— Sam est sujet britannique. Je le ferai déclarer pupille sous tutelle judiciaire. Je verrai mon homme de loi dès demain.

Sarah n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être un pupille. Sans doute un obstacle de plus, que la voix qui lui avait parlé au téléphone, d'une cabine publique, n'avait même pas pu faire entrer en ligne de compte. La voix avait formulé des excuses ; elle prétendait être celle d'un ami de Maurice, tout comme le Dr Percival. Mais elle avait plus de confiance en cet inconnu, en dépit de toute sa prudence, de ses ambiguïtés, et de la légère trace d'accent étranger.

La voix avait exprimé son regret de ce qu'elle ne fût pas déjà en route pour rejoindre son mari. La chose pouvait s'arranger très vite, à condition qu'elle acceptât de partir seule – l'enfant empêcherait presque à coup sûr qu'elle passât sans question, même si on lui fabriquait le passeport le plus efficace du monde.

Elle avait déclaré, d'une voix morte de désespoir :

— Je ne peux pas abandonner Sam.

La voix lui avait assuré que, « le moment venu », on trouverait un moyen pour l'enfant aussi. Si elle voulait bien faire confiance... L'homme avait commencé à lui donner des indications prudentes : quand et comment ils pourraient se rencontrer, pas plus d'un léger bagage à main – un manteau bien chaud – tout ce qui lui manquerait pourrait être acheté de l'autre côté... Mais :

— Non, avait-elle répliqué. Non. Impossible. Pas sans Sam.

Et elle avait lâché le récepteur.

Et à présent, voilà que la maladie s'en mêlait, sans parler de ce mot mystérieux « pupille ».

Cela faisait penser à une chambre d'orphelinat. Avait-on le droit de vous forcer à mettre un enfant à l'assistance publique, comme on pouvait le contraindre à aller à l'école ?

II

Il n'y avait personne au monde qu'elle pût consulter. Dans toute l'Angleterre, elle ne connaissait pas une âme en dehors de Mme Castle, du boucher, du marchand de fruits et légumes, du bibliothécaire, de la maîtresse d'école – et bien entendu, de M. Bottomley, qui n'avait cessé de se manifester, à la porte d'entrée, dans la Grand-Rue, et même au téléphone. Il avait consacré tant d'années à sa mission africaine qu'il ne se sentait peut-être vraiment à l'aise qu'en compagnie de Sarah. Il était très bon, très curieux et proférait de petites platitudes pieuses. Elle se demandait comment il réagirait, si elle venait solliciter son aide pour s'enfuir d'Angleterre.

Le matin qui suivit la conférence de presse, le Dr Percival téléphona pour une raison apparemment étrange. Il semblait que l'on dût un peu d'argent à Maurice et que l'on désirât connaître le numéro de son compte en banque, pour pouvoir y verser ce dû. Ces gens paraissaient être d'une honnêteté scrupuleuse dans les menus détails – ce qui n'empêcha pas Sarah de se demander ensuite si l'on ne craignait pas que des difficultés financières pussent l'inciter à un parti désespéré. Ce pouvait être une façon de l'acheter pour l'empêcher de bouger. Le Dr Percival lui dit, toujours de sa voix de médecin de famille :

— Je suis ravi de vous voir si raisonnable, ma chère enfant. Surtout, continuez dans cette voie.

Il eût pu tout aussi bien conseiller : « Continuez les antibiotiques. »

Et puis, à 7 heures du soir, comme Sam dormait et que Mme Castle s'était retirée dans sa chambre, pour « s'arranger », comme elle disait, avant le dîner, le téléphone sonna. Ce pouvait fort bien être M. Bottomley – c'était dans ses heures. Mais c'était Maurice. La communication était si claire qu'il aurait pu être dans la pièce voisine. Stupéfaite, elle s'écria :

— Maurice ! Où es-tu ?

— Tu le sais très bien. Je t'aime, Sarah.

— Je t'aime, Maurice.

Il expliqua :

— Il faut aller vite, on ne sait jamais si la ligne ne sera pas coupée. Comment va Sam ?

— Pas très bien. Rien de grave.

— Boris m'a affirmé qu'il allait bien.

— Je ne lui en avais rien dit. Cela faisait un problème de plus. Et il y en a toute une montagne.

— Oui. Je le sais. Embrasse Sam très fort pour moi.

— Bien sûr, je le lui dirai.

— Inutile de continuer à jouer la comédie. Il y aura toujours des oreilles pour nous écouter.

Un temps. Elle crut qu'il avait disparu ou que la ligne était coupée. Puis il reprit :

— Tu me manques affreusement, Sarah.

— Oh ! toi aussi, toi aussi tu me manques ! mais je ne peux pas abandonner Sam.

— Bien sûr que non. Je le comprends parfaitement.

Elle dit, cédant à une impulsion qu'elle regretta aussitôt :

— Quand il sera un peu plus grand...

Cela sonnait comme la promesse d'un avenir lointain où ils seraient tous les deux bien vieux.

— Sois patient.

— Oui... Boris dit la même chose. Je le serai. Comment va maman ?

— J'aime mieux ne pas parler d'elle. Pense à nous plutôt. Dis-moi comment tu vas ?

— Oh, tout le monde est très gentil. On m'a donné une sorte de travail. Ils me sont reconnaissants. D'un tas de choses que je n'ai jamais eu l'intention de faire.

Il ajouta quelque chose qu'elle ne comprit pas, à cause d'un crépitement sur la ligne – des mots où il était question d'un stylo et d'un petit pain contenant une barre de chocolat.

— Ma mère n'avait pas tellement tort.

— As-tu des amis ? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, je ne suis pas seul ; ne t'inquiète pas, Sarah.

Il y a là un Anglais qui était autrefois au British Council.

Il m'a invité dans sa *datcha* à la campagne, le printemps venu. Le printemps venu, répétait-il d'une voix qu'elle reconnut à peine – celle d'un vieil homme incapable de compter avec certitude sur un printemps à venir.

Elle dit :

— Maurice, Maurice, je t'en prie, ne perds pas espoir !

Mais, dans le long silence continu qui suivit, elle comprit : la ligne avec Moscou était morte.